



John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

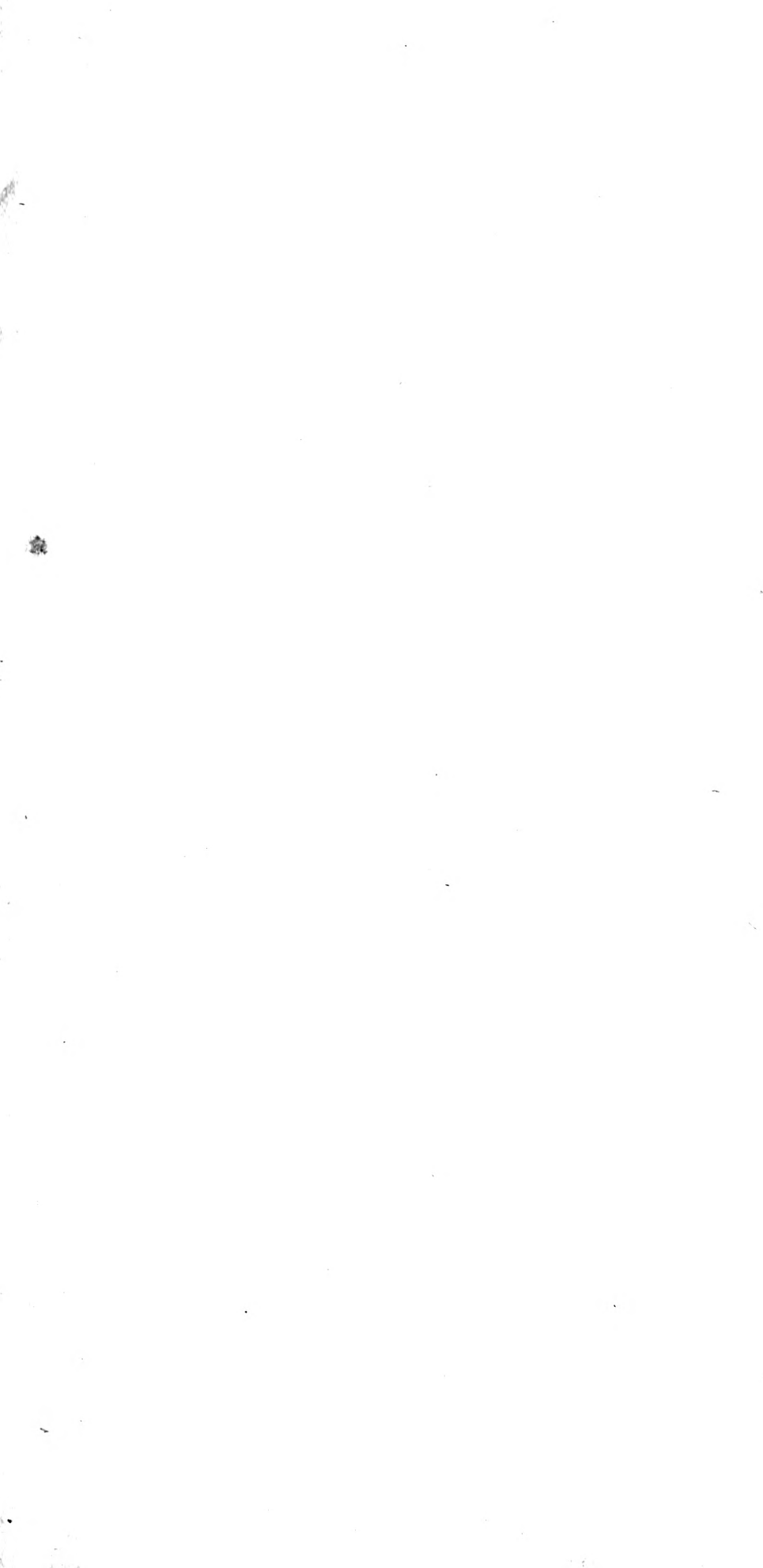


SHELF N^o.

ADAMS

104.27







MÉMOIRES

D E

S U L L Y.



DE MAXIMILIEN

D U C

PRINCIPAL MINISTRE

Mis en ordre , avec des Remarques.

P A R

Nouvelle Édition , revue & corrigée.



104.2 164.2
5.7

S O M M A I R E S D E S L I V R E S

C O N T E N U S

DANS LE SEPTIEME VOLUME.

S O M M A I R E

DU VINGT-CINQUIEME LIVRE.

MÉMOIRES de l'année
1608. Spectacles & fêtes à
l'Arsenal. Aventure comique entre
le duc de Sully & Pimentel. Gran-
des offres faites par Henri IV à
Sully & refusées. Amours & maî-
tresses de ce prince. Conversation
intéressante entre lui & Sully sur
ses sujets de mécontentement con-
tre la reine, la marquise de Ver-
neuil & leurs conseillers. Il y em-
ploie Sully. Naissance d'un troi-
sième fils de France. Sully est pris

Tome VII.

A

pour juge entre Henri & la marquise de Verneuil. Affaires du prince de Joinville, du comte de Sommerive, du duc d'Eguillon, & autres querelles & intrigues de cour. Difficulté à conclure le mariage du duc de Vendôme avec mademoiselle de Mercœur. Mutineries des chefs calvinistes, & affaires de ce corps. Services rendus au roi par Sully dans l'assemblée des Protestans à Gergeau. Vie privée de Henri. Il donne l'évêché de Metz au duc de Verneuil. Graces qu'il accorde & qu'il refuse au clergé. Ouvrages publics qu'il fait faire. Ses dépenses au jeu. Grand débordement de la Loire. Affaires de finance, de police, & autres de gouvernement. Mémoires de Sully sur la taille. Considérations sur les changemens de gouvernement dans ce royaume. Séjour du duc de Mantoue à Paris. Suite des affaires des Provinces-Unies. Trêve conclue ;

part qu'y eut Henri. Foiblesse de l'Espagne. Révolte des Maures & leur expulsion de l'Espagne. Affaires d'Allemagne.

S O M M A I R E

DU VINGT-SIXIÈME LIVRE.

MEMOIRES de l'année 1609. Etats de finance : contestation a ce sujet entre le duc de Sully & le chancelier de Sillery. Sully traite & loge le roi à l' Arsenal. Indiscrétion du pere Cotton, dont Henri accuse Sully. Entretien important entr'eux sur les complots à la cour & en Espagne, contre la personne de Henri ; sur son amour pour la princesse de Condé, &c. Conseils que lui donne Sully, Projet d'un cabinet d'état, très-utile pour toutes les parties du gouvernement. Moyens différens de recouvrer de l'argent dans un besoin.

Réglement contre le luxe, les dissipateurs, les abus dans le barreau, & autres pièces de ce cabinet. Portrait des trois ministres de Henri, fait par lui-même. Autres détails de finance & de gouvernement. Edit contre les banqueroutes frauduleuses. Autre édit contre le duel. Intrigues de cour contre Sully. Évasion du prince de Condé; chagrin qu'en ressent Henri; conseils que lui donne Sully. Lettre de Sully au prince de Condé, & autres détails sur cet incident. Faux avis donnés à Henri contre les Calvinistes. Avis d'une conspiration à la Flèche, contre la personne de Henri.

S O M M A I R E

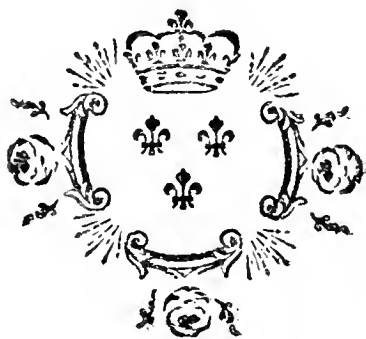
DU VINGT-SEPTIÈME LIVRE.

SUITE des mémoires de
1609. --- 1610. Affaires
étrangères. Traité de trêve entre

l'Espagne & les Provinces-Unies & d'intervention des rois de France & d'Angleterre. Article en faveur du prince d'Epinoÿ. Henri IV se fait rendre justice du traitement fait à son ambassadeur par le grand duc de Toscane. Autres affaires d'Allemagne, Italie & Suisse. Mort du duc de Clèves : mémoires historiques & politiques sur l'affaire de cette succession. Les princes d'Allemagne se mettent sous la protection du roi ; entretiens de Henri & du duc de Sully sur ce sujet, & sur l'exécution du grand dessein. Défiance inspirée à Henri contre Sully. Succès des négociations dans les différentes cours de l'Europe. Indiscrétion de Henri. Conversations entre le roi & son ministre sur cette expédition. Conseil de régence établi, & autres préparatifs dans & hors le royaume. Pressentimens & pronostics de la mort prochaine de Henri IV. Conversations

vj SOMMAIRES DES LIVRES.

entre lui & Sully à ce sujet. Avis donnés d'une conspiration, & affaire de la demoiselle Coman. Cérémonie du couronnement de la reine. Parricide commis dans la personne de Henri le grand. Sentimens de Sully en en recevant la nouvelle. Particularités sur cet assassinat, & sur les derniers jours de la vie de Henri. Autre détail des affaires d'état & de cour qui suivirent cette mort. Jugement sur les différentes opinions touchant les causes & les auteurs de l'assassinat de Henri IV.





MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

J'E n'ai à rapporter dans les mémoires de cette année, non plus que dans ceux de la précédente, aucun de ces événemens extraordinaires, qu'on lit avec horreur, ou avec surprise. J'y continuerai mes détails ordinaires de gouvernement, nouvelles de la cour, & de la vie privée de Henri, aussi-bien que de la mienne. L'hiver se passa tout entier dans de plus grands divertissemens encore que les années précédentes, & dans des fêtes préparées avec beaucoup

1608.

A iiij

1608.

de magnificence. Le roi avoit fait venir d'Italie des comédiens, dont il s'amusoit volontiers. Souvent il les mandoit à Fontainebleau, pour y jouer en sa présence ; & en mon absence, il commandoit à mon fils qu'on eût grand soin de leur payer leurs appointemens. L'Arsenal étoit toujours l'endroit où s'exécutoient ces jeux ou ces spectacles qui demandoient quelque préparation. Le roi y venoit aussi quelquefois courir la bague, moi absent, quoiqu'il lui semblât qu'il n'y avoit pas alors le même ordre & la même exactitude, que lorsque j'y étois. La reine & tous les courtisans ne trouvoient nulle part autant d'agrément dans les spectacles de théâtre. J'avois fait construire & accommoder pour ce sujet, une salle très-spacieuse, avec un parterre en amphithéâtre, & une grande quantité de loges dans plusieurs galeries, séparées les unes des autres, & ayant chacune leurs degrés & leurs portes particulières. Deux de ces galeries étoient destinées pour les femmes, aucun homme n'y entroit avec elles ; c'étoit un point de ma police, que je ne souffrois pas qu'on renversât, & dont je ne re-

gardois pas au-dessous de moi, de prendre moi-même le soin.

1608.

Un jour qu'on représentoit un fort beau ballet dans cette salle, j'aperçus un homme qui tenoit une dame par la main, avec laquelle il se préparoit à entrer dans une des galeries des femmes. C'étoit un étranger, & je reconnus même aisément de quel pays il étoit, à son visage basané. » Monsieur, » lui dis-je, vous chercherez, s'il » vous plaît, une autre porte; car je » ne crois pas qu'avec votre tein, vous » puissiez espérer de passer pour une » belle dame. Seigneur, me répondit- » il, en très-mauvais françois, quand » vous sçavez qui je suis, vous ne me » refuserez point, je m'assure, la cour- » toisie de me laisser entrer avec ces » belles & blanches dames, quelque » noir que je sois. Je m'appelle Pimen- » tel; j'ai l'honneur d'être vû de bon » œil de sa majesté, & de jouer fort » souvent avec elle. Cela étoit vrai, & trop vrai. Cet étranger, dont j'avois déjà entendu parler, avoir gagné des sommes immenses au roi. » Com- » ment, ventre de ma vie! lui dis-je, en faisant l'homme véritablement en

1606.

colere, » vous êtes donc, à ce que je
 » vois, ce gros piffre de Portugais (1),
 » qui gagnez tous les jours l'argent du
 » roi. Pardieu ! vous êtes mal tombé ;
 » car je n'aime ni ne veux ici de telles
 » gens. Il voulut répliquer : Allez, al-
 » lez, lui dis-je en le repoussant, cher-
 » cher une autre entrée ; car vous ne
 » me persuaderez point avec votre ba-
 » ragouin. «. Le roi lui ayant demandé
 s'il n'avoit pas trouvé beau & parfaite-
 ment bien dansé le ballet qu'il avoit vu,
 Pimentel lui répondit qu'il en avoit eu
 envie ; mais qu'il y avoit trouvé à
 une porte son grand Financier, avec
 son front négatif, qui l'avoit bien ren-
 voyé. Et il conta son aventure, qui
 parut si plaisante au roi, de la manière
 dont il la rapportoit, qu'il en rit de
 tout son cœur, & il n'oublia pas d'en
 régaler toute la cour.

Je ne chercherai point ici les dé-
 tours d'une fausse modestie, pour fai-
 re entendre que la confiance que le
 roi me témoignoit, étoit dès-lors mon-
 tée à un tel point, que si j'avois aspiré
 au titre fastueux de favori, j'aurois pu

(1) Pimentel n'étoit point Portugais, mais
 Italien.

le prendre. On en jugera par les offres qui me furent faites cette année par sa majesté. Mais il faut reprendre la chose un peu plus haut. 1603.

Parmi les calomnies qui me mirent en 1605 à deux doigts de ma disgrâce, on voulut persuader à Henri, par des avis secrets, qu'il me montra alors, que je songeois à faire faire à mon fils (2) en le mariant, une fortune si considérable, qu'il pût se rendre redoutable à sa majesté elle-même. Que tant de personnes y travailloient par mon ordre, ou seulement dans l'envie de me faire leur cour, qu'on me mettoit à même de choisir entre mesdemoiselles de Bourbon, de Mayenne, de Montmorency, de Bouillon & de Crequy, & à plus forte raison, entre les filles des particuliers les plus riches du royaume, si je préférerois de grands biens à un grand nom. Ce fut-là un

(2) Maximilien de d'ant des fortifica-
Béthune marquis de tions, gouverneur de
Rosny, fils aîné de Mante & de Gergeau..
M. le duc de Sully, & grand maître en
& d'Anne de Courte- survivance de son pe-
nay, sa première fem- re, avant lequel il
me. Il fut surinten- mourut en 1634.

1608.

des principaux points de cette longue & sérieuse conversation que j'eus avec sa majesté l'année précédente, dans le cabinet des livres, dont j'ai laissé à faire connoître ce qu'il m'est permis d'en reveler, lorsque l'occasion s'en présenteroit. Henri me demanda quelles étoient mes vues pour mon fils, & ce qu'il y avoit de vrai dans tout ce qu'il entendoit dire. J'avouai à ce prince, qu'il étoit vrai qu'on m'avoit fait sur chacun de ces partis, des offres bien capables d'éblouir un ambitieux; mais que je n'y avois répondu qu'en disant, que c'étoit de la main seule de sa majesté que je devois recevoir une femme pour mon fils.

Le roi me témoigna qu'il me sçavoit fort bon gré de cette réponse & de ces sentimens; & achevant de s'ouvrir à moi, il me dit, que deux choses lui feroient une égale peine de ma part; l'une, si connoissant avec quelle répugnance il voyoit sa principale noblesse mêler son sang avec celui d'un bourgeois & d'un roturier, je songeois à me méfallier; & l'autre, si je me mettois dans l'esprit au contraire de choisir une femme dans la maison de Bour-

bon , dans celle de Lorraine , & plus encore dans celle de Bouillon. Qu'ainfi des cinq filles dont on avoit parlé pour Rosny , il ne voyoit que mademoiselle de Créquy sur laquelle il pût faire tomber son choix , tout le monde connoissant les maisons de Bonne , de Blanchefort & d'Agoust , pour être des plus communes dans la noblesse , quoique distinguées d'ailleurs autant par de grands exemples de valeur personnelle , que par des dignités éclatantes. Henri se confirmant dans sa pensée , ajouta , qu'il ne vouloit pas que la proposition s'en fît par d'autres que par lui-même , & qu'il prendroit le tems convenable pour cela. Ce qu'il fit presque incontinent.

Lefdiguieres & Créqui ne furent pas difficiles à persuader. Je puis dire même qu'ils ne se ralentirent point de l'empressement qu'ils me témoignèrent pour la conclusion de cette affaire , qu'ils ne vissent tous les articles du mariage non seulement arrêtés , mais même signés. Je dirai encore avec vérité , qu'ils ne trouverent sur les conditions nulle chicane de ma part. Je voulois me donner de ten-

1608.

dres amis, encore plus de proches parents. Il n'arriva rien dans les années suivantes, qui ne me confirmât dans l'idée que j'avois réussi à me donner cette satisfaction. Je ne songeois pas que ces années étoient pour moi un tems de gloire & de prospérité. Il a passé; ces amis ont disparu avec ma faveur, ces alliés si respectueux avec ma fortune. Que dis-je ? On n'a pas voulu qu'il manquât à ma disgrâce & à celle de mon fils, d'avoir à détester par mille endroits, la plus malheureuse de toutes les alliances. Que n'avois-je le don de lire dans les esprits ? Mais peut-être ai-je à remercier le ciel de mon erreur & de ma crédulité. La tentation à laquelle je me vis exposé peu de tems après, en feroit peut-être devenue insurmontable pour ma conscience.

Quoique le mariage (3) conclu ne

| | |
|--|--|
| <p>(3) Il ne le fut qu'au mois d'octobre de l'année suivante, à Charrenton, par le ministre du Moulin. La fille n'étoit encore âgée que de neuf à dix ans. Elle s'appelloit Françoisse, fille de Charles</p> | <p>de Blanchefort de Créqui, prince de Poix, & ensuite duc de Lesdiguières par son mariage avec Madelaine de Bonne de Lesdiguières, fille du connétable de ce nom. Le marquis de Rosny eut</p> |
|--|--|

fût pas encore célébré si-tôt , parce que nous en laissâmes le tems à la disposition de sa majesté. Je regardai dès ce moment comme indissoluble, le nœud qui unissoit les Créquis à ma famille; & je fus si bien la dupe de mon cœur, que je pris dans cette union, l'un des motifs qui m'empêcha de me laisser éblouir par l'agréable & riante perspective qui vint tout-d'un-coup s'offrir à ma vue , sur la fin de l'année dernière ; c'est-à-dire, quelques mois après nos conventions, & encore plus dans le commencement de celle-ci. C'est ce qui me reste à expliquer, en faisant remarquer avant toutes choses, que ce fut encore par un effet de la malice la plus raffinée de mes ennemis, que je me trouvai dans une conjoncture, où il ne tint qu'à moi uniquement de me voir placé dans ce point d'éclat & de grandeur au delà duquel on n'en imagine point pour un simple particulier.

Mes ennemis donc commencerent

| | |
|------------------------|------------------------|
| de son mariage avec | de Sully, &c. & Louise |
| elle, Maximilien-Fran- | de Béthune, morte |
| çois de Béthune, duc | sans être mariée. |

1608.

à insinuer au roi, sous une apparence de zele pour lui & pour moi, que ce prince crut fort sincère, qu'il n'avoit point encore assez fait en ma faveur, qu'il ne devoit point balancer à m'offrir & à me faire accepter tout ce qu'il étoit en son pouvoir de me donner, sans exiger de moi qu'une seule chose, qui à la vérité paroïssoit essentielle & indispensablement nécessaire; c'étoit de quitter la religion protestante, & d'embrasser la catholique. Leur intention n'étoit point assurément de me procurer un si grand bien, au contraire, je fournirois aisément la preuve que l'objet qu'ils avoient dans l'esprit, étoit diamétralement opposé à celui que paroïssoit avoir leur proposition; c'est que comme ils avoient intérieurement assez bonne opinion de moi, pour être persuadés que je refuserois de devoir mon élévation à un moyen qui me coûteroit ma religion, ils m'attendoient à ce refus, pour en faire inférer au roi, qu'il avoit tout à craindre d'un homme capable de faire triompher ainsi sa religion d'un intérêt à qui rien ne résiste ordinairement, ni sacré, ni profane. Le roi embrassa cette idée,

dont peut-être il n'étoit pas lui-même fort éloigné , avec un sentiment si différent de ceux qui la lui propofoient , que je ne fçaurois au contraire en conſerver pour ce prince une trop parfaite reconnoiſſance.

1608.

M'ayant fait venir un matin au Louvre , il s'enferma ſeul avec moi dans le cabinet aux livres , & me dit : „ Hé „ bien ! mon ami, vous avez eu bien „ hâte de conclure le mariage de votre „ fils , & je ne ſçais pas pourquoi ; „ car ni pour l'alliance , ni pour les „ biens , ni pour la perſonne , je n'y „ vois pas grand avantage pour vous „. Henri ne ſe ſouvenoit pas apparemment que je n'avois rien fait que par ſon ordre expreſ. „ J'ai réſolu , continua-t-il , de me ſervir de votre perſonne plus que jamais , & de vous „ élever vous & les vôtres à toutes „ ſortes de biens , d'honneurs & de „ grandeurs ; mais il faut que vous m'y „ aidiez auſſi : car ſi vous n'y contribuez pas de votre côté , il me ſera difficile d'y parvenir , ſans préjudicier „ au bien de mes affaires , & m'expoſer „ à recevoir beaucoup de blâme , choiſiſſez , je m'assure , que vous ne vou-

1608.

» driez pas. Ce que je desiré donc fai-
 » re, est de vous allier avec moi, en
 » donnant ma fille Vendôme (4) à votre
 » fils, avec deux cens mille écus comp-
 » tant, & dix mille écus de pension,
 » le gouvernement de Berry, auquel
 » je joindrai celui du Bourbonnois,
 » après la mort de madame d'Angou-
 » lême, & le domaine qu'elle y posse-
 » de, en remboursant ce qu'il lui a
 » coûté. Je veux aussi donner à votre
 » fils la charge de grand-maître en
 » survivance, & le gouvernement de
 » Poitou à votre gendre, en vous don-
 » nant celui de Normandie; car je vois
 » bien que le pauvre M. de Montpen-
 » sier (5) ne la fera pas longue, non

(4) Catherine-Hen-
 riette de Vendôme,
 fille légitime de Hen-
 ri IV & de Gabrielle
 d'Estrées. Elle épousa
 Charles de Lorraine,
 duc d'Elbeuf, & mou-
 rut en 1663.

(5) Henri de Bour-
 bon, duc de Mont-
 pensier, mourut en ef-
 fet dans le mois de fé-
 vrier de cette année,

après avoir languï
 deux ans, pendant les-
 quels il ne vécut que
 de lait de femme, &
 s'être préparé très-
 chrétiennement à la
 mort. » Henri IV l'ap-
 » prenant, dit tout
 » haut, qu'il falloit
 » prier Dieu, pour
 » avoir du tems à le re-
 » connoître, comme
 » ce prince en avoit

» plus que M. le connétable, dont je
 » vous destine aussi la charge, & dès-
 » à-présent je vous en donnerai la ré-
 » serve. Mais pour favoriser tout cela,
 » il faut que vous & votre fils soyez
 » catholiques. Je vous prie de ne pas
 » me refuser cela, puisque c'est le bien
 » de mon service, & l'entier & assuré
 » établissement de votre maison.

1608.

Le récit que je fais ici, est si propre à faire naître & à flatter la vanité, que pour éviter ce piège dangereux, je m'abstiendrai de toutes réflexions, même de celles sur la bonté d'un prince qui me prie encore en me comblant de bienfaits. Je lui répondis, autant qu'il m'en souvient, qu'il me faisoit plus d'honneur que je n'avois mérité, & même que je n'avois espéré, ni désiré; que je n'avois rien à décider sur les deux choses qu'il me proposoit pour mon fils, sa majesté étant seul maître de son établissement, & lui étant de-

» eu ». *Matthieu, ibid.* Lier fut éteinte avec
 772. M. le duc de lui, puisqu'il ne laissa
 Montpensier étoit âgé qu'une fille unique,
 seulement de trente- fiancée à Monseigneur
 cinq ans. La branche le duc d'Orléans, se-
 de Bourbon Montpen- cond fils de Henri IV.

1608.

venu capable de se choisir une religion , depuis qu'un âge mûr l'avoit mis en état de faire toutes les réflexions nécessaires pour cela ; mais que pour moi , la chose étoit différente ; que je ferois sincèrement au désespoir d'augmenter en honneurs , en biens & en dignités , aux dépens de ma conscience ; que si j'avois jamais à changer de religion , je sentoís bien que la seule conviction intérieure m'y porteroit , & non point l'ambition , l'avarice ni la vanité , & que si j'en ufois autrement , je donneroís lieu à sa majesté elle même de tenir pour suspect un cœur que je n'aurois pu garder fidèle à Dieu. » Pourquoi , reprit Henri , avec une cordialité qui me toucha sensiblement , » pourquoi ne me fierois-je pas à vous , puisque vous ne feriez rien que je n'aye fait , & que vous ne m'ayez donné conseil de faire , lorsque je vous le proposai ? » Je vous prie encore de me donner ce contentement ; pensez y bien ; je vous donne un mois pour y réfléchir : ne craignez point que je ne tienne pas tout ce que je vous promets. Je ne doute nullement , sire ,

» lui repliquai-je , que votre parole ne
» soit inviolable. Je ne desirerai rien tant
» que de vous plaire , je n'y manquerai
» jamais , tant qu'il sera en ma puissance
» de le faire. Je vous promets de pen-
» ser très-sérieusement à tout ce qu'il
» vous a plu de me proposer. J'espère
» toujours satisfaire votre majesté ,
» quoique je ne le fasse peut-être pas
» de la manière qu'elle pense ».

1608.

Lorsque les Protestans entendirent parler de rompre mon alliance avec Lesdiguières , & de faire épouser mademoiselle de Vendôme à mon fils , car le bruit en fut bientôt répandu partout , ils crurent tous pour cette fois qu'ils alloient me perdre. Il y avoit long-tems qu'ils m'accusoient , avec les reproches les plus amers , de travailler à la ruine du parti protestant en France, en amassant au roi ces sommes considérables , & toutes ces provisions de guerre, dont ils se figuroient dans leur frayeur , que le poids les accableroit les premiers. En vain je tâchois à leur persuader qu'ils n'avoient rien à appréhender de semblable d'un roi tel que Henri. Leur prétention les faisoit toujours revenir à leurs premiers soupçons contre moi. Ceci les y con-

~~_____~~ 1608. firma. Les carettes que le roi faisoit à Rosny, que fort souvent il appelloit *Mon fils*; l'accès que je donnois à tous les ecclésiastiques, les réédifications d'églises, d'hôpitaux & de couvents, auxquels j'employois tous les ans une somme considérable de deniers royaux, le bref de Paul V, dont il couroit plusieurs copies; que sçais je? mille choses qu'on releva en ce moment, leur parurent la dernière preuve de mon infidélité.

Les principaux de ce corps, & surtout les ministres en parurent d'autant plus intrigués, qu'il ne s'agissoit pas seulement d'un triomphe que leurs ennemis alloient remporter sur eux, mais qu'ils étoient persuadés, & qu'ils disoient même assez hautement, que si une fois je leur manquois, je ne m'en tiendrois pas à leur égard à la seule indifférence, mais que je serois leur plus ardent persécuteur. Je n'entendis pendant je ne sçais combien de tems, que des exhortations, des remontrances & des harangues de leur part, qui n'auroient eu guere d'efficace auprès des discours du roi, si je n'avois heureusement trouvé ma force au dedans de moi-même. La comtesse de Sault,

Lesdiguieres & tous les Créquis travailloient cependant de leur côté avec vivacité, à empêcher que le mariage arrêté ne fût rompu, ni celui avec mademoiselle de Vendôme achevé. Ils voulurent persuader à la reine, qu'elle devoit s'intéresser pour eux, & se plaindre de ce qui se projettoit. Comme ils virent qu'elle n'en vouloit rien faire, ils revinrent à employer pour me retenir, tout ce qu'ils purent imaginer de plus fort; assiduités, prévenances, assurances, promesses, sermens, tout fut mis en œuvre pour me détourner d'un dessein que je n'avois point.

Je partis de Paris sur ces entrefaites, pour faire un voyage de dix à douze jours à Sully & dans mes autres terres, d'où je ne fus pas plutôt de retour, que sa majesté envoya Villeroi recevoir ma réponse sur tout ce qu'elle m'avoit proposé. Je ne fus pas fâché de n'avoir qu'un témoin, devant lequel je pusse dire plus librement tous mes sentimens, le tems ne m'y avoit que plus affermi. Je dis à Villeroi, que je remerciois très humblement sa majesté de tout l'honneur qu'elle me faisoit, que je ne consentirois point à me

1608.

voir revêtu de charges de personnes encore vivantes ; & que quand elles viendroient à vaquer , je ne m'en estimois pas digne , ayant déjà assez des miennes. Que pour ce qui regardoit mon fils , je n'aurois jamais d'autre conseil à lui donner , que d'obéir au roi , & de ne rien faire contre sa conscience. J'eus mes raisons pour trancher encore plus court sur l'article de mon changement de religion. Je dis à Ville-roi que c'étoit le cardinal du Perron , que j'avois choisi pour en porter ma réponse à sa majesté. Cette éminence crut , aussi-bien qu'Henri , que cette parole vouloit dire quelque chose ; Henri la lui annonça lui-même avec une grande espérance ; & je ne tardai pas à voir arriver chez moi du Perron , qui me pressa de lui ouvrir mon cœur. Je mis assez de force , & même de théologie (6) dans la réponse que je lui fis , pour lui faire comprendre qu'il s'étoit bien trompé. Son érudition ,

(6) Théologie qui , ici , & que je supprime pouvoit bien être de me encore , pour ne faisons dans ce moment-là ; mais qui se- pas offenser les oreilles catholiques. roit fort mal placée

tion ,

tion, ni son éloquence ne me touchèrent point, il rapporta au roi que j'étois inébranlable. 1603.

Ce prince, qui vouloit aussi de son côté faire un dernier effort, m'envoya chercher, & quoiqu'il n'employât que la douceur, la tendresse, & les sollicitations d'une ancienne amitié, s'il m'est permis de parler de la sorte, je compris que le danger n'avoit point été jusques-là, aussi pressant qu'il l'étoit en ce moment, sur-tout lorsque je l'entendis me reprocher ma constance comme une dureté à son égard, & une marque, disoit-il, que je ne l'aimois plus. Il me dit enfin, qu'il m'en parloit pour la dernière fois, & que je lui donnasse du moins mon fils. A quoi je répondis encore que je ne le lui refusois pas; mais qu'il m'étoit impossible d'user envers lui de l'autorité de pere, pour l'obliger à se faire catholique. Sa fermeté égala presque la mienne. Et le roi qui ne vouloit donner sa fille à aucun des princes, pour ne pas les rendre trop puissans, résolut de marier mademoiselle de Vendôme au fils de M. le connétable. La comtesse de Saulx prit ce moment pour revenir plus for-

~~1608.~~ tement à la charge, sur l'accomplissement de celui de sa petite-fille.

Restoit à parer le contre coup de la part de mes ennemis, & c'est ce que je ne négligeai pas. Lorsque je scûs qu'ils étoient occupés à me le porter, je pris ce tems-là pour écrire au roi : que je n'ignorois pas tout ce qu'on lui rapportoit, pour lui donner une mauvaise impression de mes paroles, de mes actions, & de mes pensées, & qu'on m'imputoit même ce que je ne disois, ni ne faisois, ni ne pensois. Que je le priois instamment de se souvenir toujours de la promesse qu'il m'avoit faite, de me déclarer lui-même & ses volontés & ses sujets de plainte contre moi. Il me répondit d'une manière bien propre à me tranquilliser contre la cabale de mes ennemis : que j'avois de commun avec toutes les personnes en place, de faire plus d'envie que de pitié. » Vous scavez, me dit-
 » soit il, si j'en suis exempt, & d'une
 » religion & de l'autre. Ce que vous
 » avez à faire, c'est que comme je
 » prens conseil de vous dans toute
 » mes affaires, vous preniez aussi con-
 » seil de moi dans les vôtres, qui im-

» porteront tant soit peu , comme du
» plus fidèle ami que vous ayez au
» monde , & du meilleur maître qui
» fut jamais «.

1608.

Ce n'étoit pas sans fondement que Henri se citoit pour exemple. Il avoit ses inquiétudes , & aussi ses ennemis plus secrets. Car quoiqu'on ne vît plus , comme dans les années précédentes , des séditions prêtes à éclatter dans le royaume , parce que les coups d'autorité qu'on avoit faits , avoient obligé l'insolence & la mutinerie à se tenir cachées ; cependant il n'est que trop vrai qu'on appercevoit encore à la cour , & parmi tous les plus qualifiés du royaume , ce même esprit turbulent , inquiet & ardent pour les nouveautés , qui avoit tout brouillé pendant si long tems. Il ne produisoit plus que des divisions dans les familles , & des querelles entre les particuliers , que Henri s'appliquoit à appaiser par tous les moyens possibles ; les regardant comme un germe , dont il ne falloit attendre que des fruits pernicioeux , & il lui fâchoit fort de ne pouvoir pas toujours y réussir , comme il l'auroit bien souhaité. Le regne de ce prince , semblable en beau-

1608

~~1608~~ coup de choses à celui d'Auguste, eut encore cette conformité avec lui, & c'étoit aussi cet exemple que Henri se proposoit à suivre le plus ordinairement. *Æquitate non aculeo*. Voilà la devise que je mis suivant son intention, aux Jettons d'or de cette année, qui représentoient un essaim d'abeilles en l'air, ayant au milieu d'elles leur roi sans aiguillon. Je les lui présentai comme il passoit de sa petite gallerie dans la grande qui conduit aux Thuilleries. Nous nous y promenâmes long tems ensemble, en nous entretenant sur le sujet que je viens de dire, & sur ces mêmes chagrins domestiques, qui m'ont déjà fait déplorer tant de fois le malheur de ce prince trop bon & trop doux.

On a pû s'appercevoir dans les années précédentes, de ma fidélité à observer la promesse que j'ai faite précédemment, de ne plus entretenir le lecteur des foiblesses de Henri. J'ai caché avec soin à mes secrétaires, & à toute autre personne, ce qui s'étoit dit sur ce sujet entre ce prince & moi, dans ces conversations si longues & si secrètes. Depuis la marquise de Verneuil, le nom d'aucune femme n'a été

employée dans ces mémoires à titre de maîtresse du roi. J'ai mieux aimé qu'on ignorât tout ce que j'ai eu de peine à effuyer par cet endroit que de les faire connoître aux dépens de la gloire de mon maître. Peut-être ai-je poussé ce scrupule trop loin ; car le public a été si rebattu des noms de madame de Moret (7), de mademoiselle des Es-

1608.

(7) Jacqueline du Beuil, comtesse de Moret, Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, deux des maîtresses de Henri IV. Il eut de la première, Antoine, comte de Moret, tué à la journée de Castelnandary, en 1632, & de la seconde, deux filles ; l'une abbessé de Fontevraud, & l'autre de Chelles. De ces deux femmes, de la duchesse de Beaufort, & de la marquise de Verneuil, qui portèrent successivement & tout ouvertement le titre de maîtresse du roi, ce prince eut huit enfans, qui

furent les seuls qu'il légitima. Il aima encore Marie Babou, vicomtesse d'Estauges, deux cousines de la belle Gabrielle, & plusieurs autres. Voyez *l'histoire des amours du grand Alcandre*.

Après la mort de Henri IV. mademoiselle des Essarts épousa secrètement le cardinal de Guise, Louis de Lorraine, à qui le pape donna dispense pour ce mariage, & en même tems pour garder ses bénéfices. La chose a été prouvée par le contrat de mariage même qu'on trouva parmi les papiers de ce

1608. farts, de la vieille madame d'Angoulême, de la comtesse de Sault, de mesdames de Ragny & de Chanlivault, deux de mes parentes, du commandeur de Sillery (8), de Rambouillet, de Marillac, de Duret le médecin, d'un autre médecin Juif, & de bien d'autres des plus considérales de la cour, tous différemment intéressés dans ces aventures, comme principaux acteurs, ou comme participans, que je pourrois bien en dire beaucoup, sans rien apprendre de nouveau; mais ce ne feroit

cardinal, après sa mort, passé dans la forme la plus authentique. Il en est fait mention dans le *Mercuré Hist. & Polit. Avril 1688*. De ce mariage sortirent trois fils, l'un évêque de Condom, & le second comte de Romorantin, & deux filles, dont l'une épousa le marquis de Rhodes. Charlotte des Effarts, se remaria ensuite à François du Hallier de l'Hôpital, maréchal de France, comte de Rosnay, &c. Le commentaire des amours du grand Alcandre marque simplement qu'elle fut maîtresse du cardinal de Guise, & ensuite de N. de Vic, archevêque d'Auch. Elle étoit fille naturelle du Baron de Sautour, en Champagne. *Journal du regne de Henri III. imprimé en 1720, tom. 1. pag. 277.*

(8) Noël de Sillery, frere du chancelier, ambassadeur à Rome.

après tout qu'une répétition bien froide, de tracasseries toutes pareilles à celles dont on a vû ci-devant quelques échantillons.

1608.

La raison que j'ai d'excepter de cette regle le trait suivant, c'est qu'il suffit qu'il paroisse exiger quelque justification de ma conduite personnelle envers le public auquel il n'a pas été caché. Dans un de ces momens où Henri sentoît le plus vivement les indiscretions de la reine, le bruit courut qu'il l'avoit quittée brusquement, & qu'il s'en étoit allé à Chantilly, sans la voir. Cela étoit vrai, ce prince passa par l'Arsenal, & s'ouvrit à moi de tout ce qu'il avoit sur le cœur. Le roi parti, j'allai l'après midi au Louvre, pour tâcher de parler à la reine, accompagné d'un seul de mes secrétaires, qui n'entra point avec moi dans le petit cabinet de cette princesse, où elle étoit enfermée en ce moment. La Conchine étoit à la porte de ce cabinet, la tête appuyée sur son coude, comme une personne qui dort, ou du moins qui rêve profondément. Je la réveillai. Elle me dit que la reine n'avoit pas voulu la laisser entrer dans son cabinet dont la porte me fut pourtant ou-

1603.

verte (9), sitôt que je me fus nommé.

Je trouvai la reine occupée à composer une lettre au roi, qu'elle consentit que je lusse, elle y avoit répandu

(9) La reine eut pendant un assez long tems, beaucoup de confiance en M. de Sully. L'auteur de l'histoire de la mere & du fils rapporte que cette princesse ayant résolu un jour, par le conseil de Conchine, d'avertir le roi que tels & tels de la cour avoient osé lui parler d'amour, elle le voulut auparavant consulter ce ministre qui la détourna de cette résolution, en lui représentant, qu'elle alloit donner au roi le plus grand & le plus juste soupçon, qu'un mari de sa qualité pût avoir de sa femme; attendu qu'il n'y avoit point d'homme de jugement, qui ne sçut fort bien, qu'on ne parloit point d'a-

mour à une personne de sa condition, sans avoir premierement reconnu qu'elle l'auroit pour agréable, & sans qu'elle fît la moitié du chemin, & que le roi pourroit penser que les motifs qui l'auroient portée à faire cette découverte, seroient ou la crainte qu'elle auroit qu'elle ne fût connue par autre voie, ou le dégoût qu'elle auroit pris de ceux qu'elle vouloit accuser, par la rencontre de quelques autres plus agréables à ses yeux; ou enfin la persuasion d'autres, assez puissans sur son esprit, pour la porter à cette résolution.

Tom. I. pag. 10.

tant d'aigreur & de fiel , qu'elle n'eût
pû assurément produire qu'un très-
mauvais effet. Je lui en fis si bien sentir
les conséquences , qu'elle consentit à
la supprimer , avec assez de peine , &
à condition que je lui aiderois à en re-
faire une autre , où rien ne feroit oublié,
de ce qu'elle disoit avoir à représenter ,
si justement au roi son époux. Il fallut
la servir selon cette idée , pour éviter
pis , ce ne fut pas sans bien des chicanes
entre nous deux , sur le choix des ex-
pressions , & sur la force de chaque ter-
me. J'eus besoin de toute la présence
d'esprit dont je suis capable , pour trou-
ver les moyens de satisfaire la princesse ,
sans mécontenter le roi , ni m'écarter
du respect, en parlant à sa majesté. Cette
lettre est fort longue , je ne la rapporte
point. La reine s'y plaignoit des galan-
teries éternelles du roi son mari , mais
ce n'étoit que par l'envie qu'elle avoit
de posséder seule son cœur. Si elle pa-
roissoit y exiger un peu trop absolument
le sacrifice de sa rivale ; son repos , sa
conscience & son honneur ; l'intérêt du
roi , sa santé & sa vie ; le bien de l'état ;
l'assurance de la succession royale pour
ses enfans , qu'il plaisoit toujours à la

1608.

marquise de Verneuil de mettre en doute, étoient autant de motifs, qui lui en imposoient, disoit-elle, la nécessité. Elle toucheroit de compassion ce prince, ajoutoit-elle, en menant les enfans qu'elle avoit eus de lui, se jeter à ses pieds. Elle lui rappelloit toutes ses promesses, elle prenoit Dieu à témoin, que s'il les effectuoit, elle renonceroit de son côté à toute autre vengeance contre la marquise de Verneuil.

J'eus beau faire avec tous mes ménagemens; je n'eus apparemment pas encore assez d'adresse ou de fécondité; car le roi se tint grièvement offensé de cette lettre lorsqu'il l'eut reçue, & d'autant plus, qu'il reconnut aussi-tôt, qu'elle n'étoit pas de la façon de la reine. J'en reçus aussi-tôt un billet, écrit en ces termes. » Mon ami, j'ai reçu
 » une lettre de ma femme, la plus im-
 » pertinente qu'il soit possible d'écrire.
 » Je ne m'en offense pas encore tant
 » contre elle, que contre celui qui l'a
 » dictée; car je vois bien que ce n'est
 » pas de son style, informez-vous &
 » essayez de découvrir qui en est l'au-
 » teur; je ne l'aimerai ni le verrai de
 » ma vie ». Tout assuré que je croyois

être, ce billet ne laissa pas de me donner à penser.

1608.

Trois ou quatre jours après, le roi étant venu à l'Arsenal, à son arrivée de Chantilly, je me trouvai assez embarrassé des questions que je vis qu'il alloit me faire : car il ne venoit que pour ce sujet seul. » Hé bien ! me dit-il, » n'avez vous point découvert qui a » fait cette lettre de ma femme ? Non » pas encore certainement, sire, lui répondis-je, en usant d'adresse ; mais » dans deux jours j'espère vous en rendre bon compte, je le ferois, pour- » suivis-je, peut-être encore plutôt, si » je sçavois ce qu'il y a dedans qui vous » offense. Comment ! dit-il, c'est une » lettre très-bien faite, pleine de raisons, d'obéissance & de soumission ; » mais qui me mord en riant, & me » pique en me flattant ; en particulier je » n'y vois rien à reprendre, mais en » gros elle me fâche & me fâcherait » encore davantage, si elle venoit à » être rendue publique. Mais, sire, repris-je, si elle est telle que vous le dites, elle peut avoir été faite à bonne » intention, & pour empêcher un plus » grand mal. Non, non, interrompit

1608.

» Henri, elle a été faite malicieusement
 » & pour me picoter. Si ma femme
 » avoit pris conseil de vous ; ou de quel-
 » qu'autre de mes bons serviteurs , je
 » ne m'en offenserois pas tant. Quoi !
 » sire , repartis-je aussitôt , si c'étoit un
 » de vos bons serviteurs qui l'eût faite ,
 » vous ne lui en sçauriez pas mauvais
 » gré ? Nullement , me dit encore le
 » roi , car il l'autoit fait sans doute à
 » bonne intention. Cela est vrai , sire ,
 » dis-je à mon tour ; mais ne vous fâ-
 » chez donc plus , car c'est moi qui
 » l'ai faite , crainte de pis ; & quand
 » vous en sçaurez les raisons , vous
 » direz que j'ai fait ce qu'il falloit faire ,
 » & afin que vous n'en doutiez point ,
 » je vais vous en montrer l'original ,
 » écrit de ma main , à côté de celle de
 » la reine «. Je le tirai de ma poche ,
 & le lui présentai , en disant ces pa-
 roles.

Le roi en le lisant , m'y fit remar-
 quer quelques mots , en la place des-
 quels la reine en copiant cette let-
 tre , en avoit substitué d'autres beau-
 coup moins doux. » Oh bien , me
 » dit-il , puisque c'est vous , n'en par-
 » lons plus ; j'ai le cœur content « ;

mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il, en se servant de l'ascendant que j'avois paru avoir en cette occasion sur l'esprit de la reine. » Il faut que vous me rendiez deux services «. J'écoutai ce prince avec attention, & sans l'interrompre, quoiqu'il me parlât assez longtemps, & je rapporterai ici ses propres paroles, que je mis dans le moment même par écrit : c'est par ces sortes de discours familiers, que je crois qu'on peut mieux connoître l'intérieur des esprits, & le vrai caractère d'un cœur. » J'ai sçu, dit-il, que ma femme est venue ici par deux fois, pendant que j'étois à la chasse, qu'elle s'y est enfermée seule avec vous, dans le cabinet de votre femme, qu'elle y a demeuré chaque fois plus d'une heure, qu'au sortir de là, quoiqu'elle eût le visage enflammé de colere & les yeux pleins de larmes, elle n'avoit pas laissé de vous faire bonne mine, de vous remercier ; enfin qu'elle avoit paru être tout-à-fait satisfaite de vous. » Et afin que vous sçachiez que je ne suis pas mal averti, je ne vous celerai point que j'ai sçu tout ceci de ma

1608.

» cousine de Rohan, votre fille, non
 » pour faire la rapporteuse, mais parce
 » qu'elle croyoit que je serois bien aise
 » de vous voir en aussi bonne intelli-
 » gence avec ma femme. Il faut bien
 » qu'il s'agît entre la reine & vous de
 » choses de conséquence : car elle ne
 » m'a jamais dit un seul mot, qui m'en
 » ait pû faire découvrir la moindre
 » particularité, quelques questions que
 » je lui aye faites là-dessus. Je vous
 » défends bien au moins & sur peine
 » de m'offenser bien fort, de parler de
 » cela à ma cousine de Rohan ; je n'au-
 » rois plus le plaisir, que je prends avec
 » elle quand je viens ici ; & elle ne
 » me conteroit plus rien, si elle sçavoit
 » que je vous l'allasse redire ; quoique
 » je rie & joue avec elle, comme avec
 » un enfant, je ne lui trouve pourtant
 » pas l'esprit d'un enfant, elle me don-
 » ne quelquefois de très-bons avis ;
 » & surtout elle est fort secrette, lui
 » ayant confié plusieurs choses, dont
 » j'ai bien vû qu'elle n'a jamais parlé
 » ni à vous, ni à d'autres

» Mais pour revenir à ces deux si-
 » gnalés services, qu'il me semble
 » que je ne puis recevoir que de vous

» seul ; je veux encore avant toutes
» choses , comme je vous l'ai déjà dit
» autrefois , qu'en tout ce que vous
» allez dire & faire de ma part , il ne
» paroisse nullement que ce soit de
» concert entre vous & moi , ni de
» mon scû ; mais qu'au contraire vous
» agissiez de votre propre mouvement ,
» & que vous craignez même que
» cela ne vienne à ma connoissance.
» L'un de ces services regarde madame
» de Vernueil , & vous commence-
» rez par celui-là , qui doit servir de
» préparatif à l'autre. Vous lui direz ,
» que comme son ami particulier ,
» vous l'avertissiez qu'elle est à la veille
» de perdre mes bonnes grâces , si elle
» n'agit avec une grande prudence ;
» que vous avez découvert qu'il y a
» des personnes qui me sollicitent de
» faire les doux yeux à d'autres , que
» si cela arrivoit , vous scavez à n'en
» point douter , que je lui ôteroïis ses
» enfans , & la confinerois dans un
» cloître. Que ce refroidissement , se-
» lon toutes les apparences , vient en
» premier lieu , de l'opinion où je suis
» qu'elle ne m'aime plus , qu'elle se
» permet de parler fort souvent de moi

1603.

» avec mépris, & même qu'elle m'en
 » préfere d'autres. Secondement, de
 » ce qu'elle cherche à s'appuyer de la
 » maison de Lorraine, comme si elle
 » avoit voulu prendre d'autre protec-
 » tion que la mienne; que ses intelli-
 » gences surtout & ses familiarités avec
 » messieurs de Guise & de Joinville,
 » me déplaisent au dernier point, étant
 » persuadé qu'elle n'en recevoit que
 » des conseils pernicioeux à ma person-
 » ne & à mon état, non plus que de
 » son pere & de son frere, avec les-
 » quels elle ne laissoit pas, malgré mes
 » défenses, de continuer d'avoir com-
 » merce, lorsqu'elle auroit dû se trou-
 » ver fort heureuse, qu'à sa priere je
 » leur eusse fait grace de la vie; qu'elle
 » faisoit parler à son frere par sa fem-
 » me, à laquelle j'avois permis de le
 » voir, mais que la principale raison
 » de mon éloignement pour elle, est
 » causée par ses indignes procédés en-
 » vers la reine.

» Si vous pouvez «, continua sa
 majesté, après m'avoir dit sur le cha-
 pitre de madame de Verneuil, tout se
 qu'on a vû que j'ai dit moi-même ci-
 devant. » Si vous pouvez, par in-

» duftrie , ou par bonheur, obtenir
» qu'elle fe change fur tout cela , outre
» que vous me tirerez de peine , & me
» mettrez en repos de ce côté-là ; vous
» vous en fervirez de moyen & de cau-
» fe , pour difpofer ma femme à s'ac-
» commodér à ma volonté , c'eft le
» fecond fervice que j'attends de vous.
» Vous remontrerez à celle-ci , tou-
» jours comme de vous-même , qu'elle
» ne fçauroit mieux faire , fi elle veut
» que je lui donne contentement ,
» qu'entr'autres chofes , rien ne m'eft
» plus infupportable que l'autorité ab-
» folue qu'elle a laiffé prendre fur elle
» à Conchine & à fa femme ; que ces
» gens-là lui font faire tout ce qu'ils
» veulent , s'oppofer à tout ce qui ne
» leur plaît pas , & même aimer & haïr
» qui bon leur femble ; qu'ils ont enfin
» pouffé ma patience à bout ; que je
» me fuis bien reproché de n'avoir
» pas fuivi le confeil de la ducheffe de
» Florence , de D. Joan , de Jouanini ,
» de Gondy , & le mien , de les ren-
» voyer l'un & l'autre en Italie dès
» Marfeille..... J'ai voulu , pourfuivre
» Henri , remédier depuis à cette fau-
» te , par le moyen de D. Joan ; mais

1608.

» je me suis bien tôt apperçu qu'il étoit
 » trop tard : car à peine D. Joan voulut-
 » il en entamer le propos , par forme
 » de conseil , que ma femme entra ,
 » comme vous l'avez sçu , dans une si
 » grande colere contre lui , qu'il n'y eut
 » sorte de reproches , d'injures & de
 » menaces , dont elle n'usât en son en-
 » droit , jusqu'à ce que , lui ne pouvant
 » plus les souffrir , elle l'a obligé , quel-
 » que chose que j'ai pû dire & faire , de
 » se retirer hors de France , dont elle a
 » été merveilleusement aise pour Con-
 » chine , qui mouroit de peur que D.
 » Joan ne le poignardât , comme celui-
 » ci s'en vantoit assez publiquement.
 » Auparavant tout cela , la princesse
 » d'Orange imagina & me fit proposer
 » d'autres expédiens par madame de
 » Verneuil , qui crut que cette com-
 » plaisance lui obtiendrait de la reine
 » la permission de la voir , & de venir
 » librement au Louvre. Ces expédiens
 » auxquels je consentis , parce que je
 » vis que vous n'y contredisiez pas ,
 » furent de marier ensemble Conchine
 » & la Léonor , pour les renvoyer
 » après en Italie , sous le prétexte ho-
 » norable pour eux , de vivre splendi-

« dement en leur pays , des grands
« biens qu'ils avoient acquis en Fran-
« ce ; mais tout cela bien loin d'adou-
« cir l'esprit de ma femme , n'a fait que
« lui apprendre à combattre encore da-
« vantage toutes mes volontés, & eux-
« mêmes (parlant des Conchines, mari
« & femmes) en sont devenus si ro-
« gues & si audacieux , qu'ils ont
« été jusqu'à user de menaces contre
« ma personne , si je faisois quelque
« violence à leurs partisans ».

1608.

Le roi ne sortit pas sitôt de cet article , dans la colere où il étoit contre toute cette sequelle. Il me rapporta entr'autres , le trait suivant , que je croyois qu'il avoit ignoré jusques là. Mon épouse ayant sçu que Conchine songeoit à faire l'acquêt de la Ferté au Vidame , qui est une pièce de deux ou trois cens mille écus , elle jugea que cet établissement alloit faire un éclat , qui ne pouvoit retomber que sur la reine elle même , à cause de la protection qu'on sçavoit qu'elle lui accordoit. Elle ne balança pas à aller trouver cette princesse , à laquelle elle sçut persuader qu'il étoit de son intérêt d'empêcher Conchine de pousser

1608.

cette affaire plus avant. La reine reçut fort bien ce conseil de mon épouse, & l'en remercia ; mais sitôt qu'elle eut revu les Conchines, ils lui tournerent si bien l'esprit, qu'elle s'emporta de la plus étrange maniere contre madame de Rosny, & fut quelque tems sans vouloir la voir, ce qui peut-être eût duré beaucoup plus long-tems, sans la réflexion qu'elle & ses favoris avoient à toute heure besoin de moi.

» On m'a dit, ajouta Henti, que Cor-
 » chine fut assez effronté pour venir
 » en faire des reproches à votre femme,
 » & d'une maniere si remplie d'info-
 » lence contr'elle & moi, que je me
 » suis étonné qu'elle ne lui répondît
 » pas plus vertement. Je me doute
 » que c'est dans la crainte de se mettre
 » mal tout-à-fait avec ma femme.
 » Combien encore pensez-vous que
 » j'eus de dépit (car Henri ne se las-
 » soit point d'invectiver contre cet
 » Italien), lorsque je vis cet homme,
 » entreprendre d'être le tenant dans
 » une célèbre course de bague, con-
 » tre tout ce qu'il y a de galans hom-
 » mes en France, en public, dans la
 » grande rue saint Antoine, où ma

„ femme & toutes les dames se trou-
 „ verent; & qu'il eut assez de bon-
 „ heur pour l'emporter. Rien ne m'a
 „ jamais fait tant de plaisir, que j'en
 „ eus à cette course, en voyant M. de
 „ Nemours & le Marquis de Ros-
 „ ny votre fils, arriver, montés sur
 „ deux chevaux, qu'ils manioient de
 „ même air, & avec une singulière
 „ justesse “.

1608.

Henri ayant repris en deux mots,
 après tout cela, ce qu'il avoit pris
 tant de plaisir à étendre : „ regardez,
 „ me dit-il, à manier bien tout cela,
 „ à différentes reprises, sans rien pré-
 „ cipiter, enfin avec votre circonf-
 „ pection, votre respect & votre dex-
 „ térité accoutumés. Je vous proteste
 „ que j'estimerai plus ces deux servi-
 „ ces, que si vous m'aviez gagné une
 „ bataille, ou pris avec vos canons
 „ la ville & château de Milan : car le
 „ cœur me dit que cet homme & cette
 „ femme causeront un jour bien du
 „ mal ; je leur trouve des desseins au-
 „ dessus de leur condition, & contrai-
 „ res à leur devoir. Mais ne vous em-
 „ barrassez pas, comme fit D. Joan “.
 Je voulus encore demander à ce prin-

1608.

ce, pourquoi il persistoit toujours à me remettre une exécution aussi douloureuse entre mes mains; pendant qu'il ne lui en couteroit, s'il vouloit bien s'en charger, que de prononcer du bon ton à deux femmes, un, *je le veux*. Ce qu'il me répondit & ce que je lui repliquai, on l'a déjà vû une infinité de fois dans ces mémoires. Au bout de tout cela, il s'en alla, & me dit en m'embrassant. » Adieu, mon ami; je » vous recommande ces deux affaires: » car elles me tiennent bien fort au » cœur; & surtout soyez secret «.

Je ne pus en réunissant toutes mes forces, rien faire pour la tranquillité de ce prince, que de faire luire pour lui quelques instans de calme, au milieu de beaucoup d'autres d'orage. C'est ainsi qu'il passa le peu de jours, que le ciel lui gardoit encore. L'un de ses plus longs intervalles de repos, fut le tems de l'accouchement de la reine. Elle suivit sa majesté, qui prit au commencement de Mars la route de Fontainebleau. Il étoit impossible de pousser plus loin les égards que le faisoit Henri pour elle, dans l'état où elle étoit. Le caractère de ce prince

étoit de chercher à satisfaire tous ceux généralement avec lesquels il avoit à vivre. Il m'écrivit souvent de Fontainebleau , & presque jamais , sans me donner des nouvelles de la santé de la reine. » Je pensois , dit-il , » vous mander l'accouchement de ma » femme ; mais je crois que la par- » tie est remise à cette nuit «. Une autre fois , » Ma femme croit aller » jusqu'au bout du mois , puisqu'elle » passa la journée d'hier «. Le vingt-six d'Avril fut le jour de cet accouchement du troisième enfant mâle (10) du roi.

1608.

Ou, plutôt
le 25.

Ce prince m'en écrivit les lettres ordinaires. Il me mandoit dans l'une d'elles , que je lui apprissse comment cette naissance avoit été reçue : » je » ne dis pas de vous , disoit-il ; car je » n'en doute point ; mais du pu- » blic «. Je dois garder bien précieusement la lettre suivante , que m'ap-

(10) Gaston-Jean-Baptiste de France , nommé d'abord duc d'Anjou, & depuis duc d'Orléans , mort en 1660. Siri fait dire à Henri IV. avant la naissance de ce prince, qu'il vouloit le donner à l'Eglise , & le faire appeller le Cardinal de France, *ibid.* 568.

1608.

porta le duc de Rohan, de sa part; sur ce que ma femme venoit aussi d'accoucher d'un fils, & presque dans le même tems que la reine. » Je crois » qu'aucun de mes serviteurs n'a pris » plus de part que vous, à la naissance » de mon fils d'Anjou. Je veux aussi » que vous croyez, que je surpasse en » joie tous vos amis, de la naissance » de votre fils. Vous aurez bien la » tête rompue de leurs cajoleries; mais » l'assurance de mon amitié vous fera » plus solide que toutes leurs paroles. » Je fais mes recommandations à l'accouchée ». (11)

La reine se trouva plus indisposée de cette couche que des autres; elle fut saignée du pied, les purgations supprimées revinrent, & elle guérit bientôt totalement. Le roi en eut tout le soin possible. Il vint à Paris au commencement de Mai; mais il s'en retourna bien vite; & la joie que la reine lui marqua de ce retour, lui

(11) » Je desirerois, | » dommage que d'une
 » dit Henri IV. que | » si bonne tige, il n'y
 » Dieu lui en eût don- | » eût point de rejet-
 » né une douzaine; | » tons. « *Mém. Hist.*
 » car ce seroit grand | *de France ibid.*

en

en donna une véritable. Il accorda à cette princesse, qu'on fît cette année 1608. pour dix ou douze mille écus de bâtimens à Monceaux. Il m'en envoya l'ordre : car c'est dans des lettres de sa majesté que je prends tout ce détail, & il réitéra, sur ce que le maître maçon, qui étoit venu les entreprendre, avoit été contraint, dit-il, de rompre son atelier, faute d'argent, c'est que j'avois assigné ce paiement sur une restitution de deniers, que devoit faire le neveu de d'Argouges, & qu'il ne fit pas, alleguant, pour gagner du tems, qu'il ne devoit rien. Sur quoi le roi me manda encore, que je le pressasse, & que j'avançasse d'ailleurs ces deniers, sans m'en remettre sur Fresne, qui ne pouvoit l'y forcer. Il craignit que je n'ajoutasse foi aux rapports qu'on m'avoit faits, que la reine n'étoit pas contente de moi, & me cherchoit querelle. Il m'apportoit dans une autre lettre, pour preuve du contraire, la maniere dont cette princesse avoit pris mon parti contre M. & madame de Ventadour, qui avoient fait à leurs majestés des plaintes contre moi.

On ne pouvoit guères lui faire de

1608.

plaisir plus sensible que de se conformer à la complaisance qu'il avoit pour toutes les personnes qui l'environnoient. J'en reçus un remerciement, pour un service rendu à madame de Verneuil & à madame de Moret, & pour la maniere dont je m'employai à le débarrasser de mademoiselle des Essarts. Cette fille commençoit à lui être extrêmement à charge, parce qu'elle vouloit prendre sur lui le même ascendant, qu'avoient eu toutes ses autres maîtresses. Enfin elle parla de se retirer à l'abbaye de Beaumont, à des conditions, sur lesquelles Henri envoya souvent Zamet & la Varenne conférer avec moi : il se donna la peine d'écrire au président de Motteville, sur un office de maître des comptes à Rouen, que la demoiselle lui demandoit, & à Montauban, pour avancer les deniers nécessaires pour l'acquérir. Il fallut encore donner mille écus à cette demoiselle, & cinq cens à l'abbaye de Beaumont (12) : le roi me demanda l'un & l'autre, par une lettre du 12 mai :

(12) Elle ne s'y retira | elle n'y demeura pas point, ou du moins | long-tems.

trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

1603.

Il me consultoit encore , pour sçavoir comment il pourroit faire , pour ne pas se brouiller avec la reine , dans une occasion où Conchine se trouvoit compé- titeur de madame de Verneuil , pour une grace que cette dame s'étoit fait promettre deux ans auparavant. » J'ai- » me mieux , m'écrivit ce prince , ma- » dame de Verneuil que Conchine « , cela n'est pas douteux ; mais il avois dans ce tems-là de fort grands ménagemens à avoir pour la reine. Tout ceci tient à une intrigue de cour qui fera plaisir à quelques personnes , & que je ne sçaurois mieux entamer , que par la lettre suivante , que le roi m'écrivit de Fontainebleau.

» Quoique je sois parti mal d'avec » madame de Verneuil , je ne laisse pas » d'être curieux de sçavoir la vérité » d'un bruit qui court ici , que le prince » de Joinville la voit : apprenez-en la » vérité , & me le mandez dans un bil- » let , que je brulerai , comme vous fe- » rez celui-ci : on dit que c'est ce qui » le retient si longtems : vous sçauvez » bien si c'est faute d'argent «. L'avis

1608.

étoit véritable. Joinville s'étoit laissé surprendre aux charmes de la marquise, qui ne le désespéra point, dit-on. Il ne fut bruit, pendant un assez longtems, que de leur bonne intelligence, & des lettres fort passionnées, qu'on prétendoit qu'ils s'étoient écrites. Enfin l'on assura que la proposition d'épouser avoit été faite très-sérieusement. On remarque bien que dans tout ce que je dis ici, je ne parle que par la bouche de toute la cour & de tout Paris : c'est que je ne laisse pas d'avoir dans cette affaire, toute frivole qu'on peut la juger, des secrets fort importans du roi à sauver. Si la chose alla aussi loin entre les deux amans, qu'on a voulu le faire croire, il paroît que madame de Verneuil en fut la dupe, & que malgré toute son expérience, elle ne connut pas assez bien le stile & la marche d'un jeune homme, encore plus étourdi qu'amoureux. Engagemens, sermens, privautés, lettres, tout cela aboutit, en assez peu de tems, à une rupture, qu'on attribue à l'un & à l'autre : mais à dire vrai, la faute en est à madame de Villars (13),

(13) Juliette-Hyppolite d'Etrées, femme

qui parut trop belle aux yeux de Joinville, pour ne pas le rendre infidèle. 1608.

Madame de Villars ne se montra pas d'un abord si facile que sa rivale : elle se sentoît du sang royal avec lequel le sien étoit mêlé. Joinville rebuté, désespéré, arracha d'elle la cause de ses rigueurs : c'est, dit-elle, qu'après le commerce, qu'il avoit eu & qu'il continuoît d'avoir avec une aussi belle & aussi spirituelle dame que la marquise de Verneuil, il étoit trop dangereux de se fier à lui. Joinville se défendit; il n'est pas nécessaire de dire en quels termes. On le foudroya, en lui citant époques & lettres; une surtout de ces dernières, qui tenoit plus au cœur que toutes les autres. Il est du bel âge, en pareille occasion, de faire à la dame qu'on aime, le sacrifice des lettres de celle qu'on n'aime plus. Joinville ne pouvoit s'en défendre : il résista autant qu'il put, & enfin il remit entre les mains de madame de Villars, la lettre prétendue : je dis prétendue ; car ce qu'il y a ici de plus plaissant, c'est qu'il n'est rien moins qu'avéré que cette

de George de Brancas, marquis de Villars.

1608.

~~_____~~ fameuse lettre , qu'il se faisoit si fort prier de montrer , il l'eût reçue effectivement de madame de Verneuil. Passons cela , puisqu'aussi bien il étoit assez indifférent à madame de Villars , pour l'usage qu'elle en vouloit faire , que Joinville dît vrai ou faux.

Cette femme haïssoit mortellement la marquise de Verneuil. Le premier usage qu'elle fit de la lettre , fut d'aller incontinent la porter au roi. Elle pouvoit se faire croire de tout avec une pareille pièce. Elle s'en servit si bien , que ce prince , qui jusques là avoit ignoré , ou voulu ignorer la plus grande partie de l'intrigue , vint dans le moment même , le cœur gros de dépit & animé de colere , me rapporter je ne sçais combien de ces anecdotes , qu'il trouvoit accablantes , & qui ne me parurent à moi , rien moins qu'indubitables. Je lui dis , car il fallut traiter cette affaire méthodiquement , qu'il devoit entendre madame de Verneuil , avant de la condamner. » O Dieu ! l'entendre , s'écria » Henri ? c'est un si bon bec , que si je » la laisse dire , j'aurai encore tort , & » elle raison , je m'en vais pourtant

» parler à elle , & lui montrer les preuves de sa perfidie ». Il sortit , ne respirant que vengeance. Les menées de Joinville avec le gouverneur de Franche-Comté , ne lui avoient jamais paru si criminelles.

1608.

La Marquise de Verneuil , accoutumée de longues mains à de pareilles bourasques , ne s'émut pas beaucoup & soutint au prince , que Joinville étoit assez méchant pour lui supposer cette lettre , qu'elle n'avoit jamais écrite. Le roi adouci par ce dénouement , qu'il n'avoit pas imaginé , se sentit presque tout-à-fait calmé , lorsqu'elle lui proposa de me prendre pour juge sur la vérité ou la fausseté de cet écrit ; connoissant que nous ne péchions pas , elle , par un excès de confiance en moi , & moi par trop d'estime pour elle. Les pièces m'ayant été remises , & le jour pris pour le jugement , qui devoit se faire chez la marquise , je m'y en allai le matin. Je fus introduit dans son cabinet , où elle attendoit son juge & sa partie , décoiffée & presque deshabillée.

J'avois déjà commencé les informations , lorsque Henri arriva au bout de quelques momens , avec Montba-

1608.

zon. Le secret me ferme la bouche sur tout le reste : car le roi voulut que personne n'assistât à l'éclaircissement. (14) On ne laissa pas de nous entendre parler fort haut, contester, & la marquise pleurer. Le roi sortit de son appartement dans un autre, d'où il chassa encore tout le monde, & il me mena à la fenêtre la plus éloignée, pour faire, sans que sa maîtresse y fût présente, une révision encore plus exacte des papiers de ce procès; ce qui ne se fit pas encore assez tranquillement, pour qu'on n'entendît pas du dehors discourir avec beaucoup de chaleur; moi re-

| | |
|--|---|
| (14) Voici ce que je trouve dans les mémoires de Bassompierre, <i>tom. 1. pag. 92.</i> sur cette intrigue. | » raccommoda, sur ce » que M. le duc d'En- » guillon amena au » roi un clerc de Bigot » qui confessa avoir » contrefait ces let- » tres; & le prince de » Joinville fut ban- » ni. Au reste, l'é- » poque de cette intri- » gue, que nos mémoi- » res placent dans cette » année, est de l'année » 1603, au retour de » Henri IV. de son » voyage de Metz. |
|--|---|

tourner dans le cabinet & revenir vers le roi. La fin de cette scène fut, que le roi s'en retourna très-bien remis avec sa maîtresse. Quelque rôle qu'ait joué Joinville, il fut bien-heureux d'avoir affaire à Henri, & d'autant plus, qu'il entra incontinent après dans une autre intrigue, toute semblable à celle-ci, au sujet de madame de Moret (15), dont je ne pris aucune connoissance.

1608.

(1) Les mémoires pour servir à l'histoire de France vont nous en rendre compte. Le prince de Joinville s'étant adressé à une comtesse favorite du roi, laquelle étoit de celles, que Tertulien appelloit de son tems, *publicarum libidinum victima*, & qui, pour couvrir son fait, alléguoit une promesse de mariage, qu'elle avoit du prince; encourt la disgrâce du roi, & qui lui commande de se relever, ou de l'épouser. Il fait d'a-

bord mine de vouloir l'épouser, pour continuer ce qu'il avoit commencé; mais enfin il déclare que son intention n'a jamais été telle, & dit tout haut que, la personne du roi exceptée, il n'y a gentilhomme, ou autre de quelque qualité qu'il soit, auquel lui tenant ce langage, il ne saute à deux pieds sur les épaules. Ce que le comte de Lu-de ayant entendu, dit que ce trait-là étoit celui d'un bourgeois. Madame de

1608. Le comte de Sommerive (16) osa aussi se jouer à son maître , & prit de même pour l'objet de ses galanteries la comtesse de Moret , avec laquelle il débuta par une proposition de mariage ,

» Guise toute éplorée » prit pas ensemble ,
 » vint se jeter aux » mais le roi en décou-
 » pieds du roi , & com- » vrit assez pour chas-
 » me si elle étoit déles- » ser M. de Chevreuse
 » pérée , supplia sa ma- » (c'est le nom que
 » jesté de la tuer : à la » portoit le prince de
 » quelle le roi répon- » Joinville) de la cour,
 » dit : je n'ai jamais tué » & en eût fait autant
 » de femmes , & je ne » d'elle , si elle n'eût été
 » sçais comme il faut » sur le point d'accou-
 » faire pour les tuer. » cher , le tems rac-
 » Ceux , dit-il , qu'on » commodait l'affaire. «
 » tenoit à la cour pour Henri donna ordre
 » les plus accords , di- qu'on arrêât le prince
 » soient que c'étoit le de Joinville , mais il se
 » roi qui avoit fait fai- sauva hors du royau-
 » re à la Comtesse , ce me , où il ne revint
 » qu'elle avoit fait «. qu'après la mort de

J'avertis, dit Bassompierre dans ses mémoires , *tom. 1. pag. 205.* Henri IV. sa famille n'ayant jamais pu obtenir de ce prince qu'il fut rappelé. *Galanter. des rois de France.*

» M. le prince de Join- (16) Charles-Ema-
 » ville & madame de nuel de Lorraine , se-
 » Moret , du dessein cond fils du duc de
 » que le roi avoit de les Maïenne.
 » surprendre ensen-
 » ble... On ne les sur-

dont on a cru même qu'il y avoit une ~~_____~~
 promesse par écrit : l'un ne coûte pas 1608.
 plus que l'autre à un jeune homme em-
 porté. Le roi, lorsqu'on lui en parla ,
 trouva cette alliance de son gré , & se
 contenta d'employer la Borde , gentil-
 homme qu'il connoissoit le plus affec-
 tionné à son service de tous ceux qui
 hantoient chez la comtesse , à décou-
 vrir si de part & d'autre il y avoit de la
 sincérité , & sur-tout à empêcher que
 cette jeunesse ne sortît des bornes du
 devoir. Le rapport de la Borde ne
 fut pas favorable à Sommerive , qui
 porta d'abord sa pensée à faire assom-
 mer cet incommode surveillant. Un
 jour que Sommerive sortant de l'église,
 où il venoit de faire ses pâques , ren-
 contra la Borde , il le chargea de ma-
 niere que celui-ci n'eut obligation de sa
 vie qu'à la fuite. Le roi me commanda
 d'informer de ce fait , qu'il qualifia
 dans sa colère d'assassinat : le tems choisi
 par Sommerive , & le manque de res-
 pect pour le roi , le rendoient en effet
 encore plus coupable.

Comme il ne laissoit pas cependant
 d'y avoir quelque tempérament à
 garder , ne fût ce qu'à cause de la Borde

1608.

lui-même : car sa majesté convenoit que Sommerive étoit bien autrement à craindre que Joinville. La Varenne vint de sa part conférer avec moi sur le moyen de sortir de cette affaire , dont le meilleur nous parut , que le duc de Maïenne fît lui-même justice à sa majesté , de son fils. Je fus chargé de ce message & laissé le maître de la manière dont je le traiterois. Je trouvai le duc de Maïenne dans un accès si violent de goutte & de fièvre , qu'il n'y avoit aucune apparence de lui parler & sur un pareil sujet. Le duc d'Eguillon (17), aîné de Sommerive me dit que le procédé de son frere n'avoit causé plus de mécontentement & d'indignation à personne , qu'à toute sa famille : que la maladie de son pere n'avoit point d'autre cause ; qu'il voudroit lui-même être mort, aussi bien que cet indigne frere , né pour le fléau de ses parens : que le roi ne sçavoit que trop bien lui-même , comment il les traitoit tous , quoiqu'ils cherchassent , pour l'honneur de la famille , à en ôter la con-

(17) Henri de Lorlon , & ensuite de raine , duc d'Eguil-Maïenne.

noissance au public : enfin que ce dernier trait les mettoit tous au désespoir. 1608.

A quoi d'Eguillon, en me priant de l'assister de mes conseils, ajouta qu'il iroit, si sa majesté l'exigeoit, recevoir d'elle ses ordres & les exécuter lui-même, quels qu'ils fussent contre son propre frere, & que pour lui, il manqueroit plutôt à sa propre vie, qu'au serment qu'il avoit fait d'obéir à son maître avec toute la fidélité & le zèle d'un serviteur & d'un sujet.

Pour ne pas faire connoître à d'Eguillon, que je venois par commission du roi, je lui dis, que je ne lui conseilloyois pas de l'aller trouver, parce que je ne sçavois pas s'il étoit encore informé de l'action : que je pourrois lui donner un bon conseil dans vingt-quatre heures, qui étoit le tems nécessaire pour envoyer à Fontainebleau, sçavoir les sentimens de sa majesté. Je me contentai pour le moment présent, de lui bien faire sentir la noirceur & craindre les suites de l'entreprise de Sommerive. Il enchérit sur tout ce que je pus lui dire, avec une sincérité, dont je crus qu'il étoit de mon devoir de rendre compte à sa majesté, à laquelle je disois en mê-

1608.

me tems, qu'elle n'avoit qu'à prononcer sur la fatisfaction : la famille ne craignant rien tant que de perdre ses bonnes graces.

Ce prince me manda par Villeroi, qu'il étoit content de ce que d'Eguillon m'avoit dit, quoiqu'il fût perfuadé que tout cet emportement contre le coupable, ne les empêcheroit pas tous de prendre le ton avantageux en public, comme ils avoient déjà fait en quelques autres occasions semblables : que je fiffe bien valoir à toute la maison de Lorraine, la bonté qu'avoit eue sa majesté, de ne pas commencer par se faire raison de cet attentat : que la famille fît retirer avant toutes choses le coupable, ne fût-ce qu'à Soissons, comme indigne de se montrer dans un lieu où il pût être vû de sa majesté : cela fait, que d'Eguillon pourroit venir dire à ce prince, ce qu'ils avoient jugé devoir faire, en attendant que lui-même ordonnât de la peine : offrant de le représenter, & de le faire conduire même à la Bastille, si c'étoit la volonté du roi, ou de le faire sortir du royaume pour deux ou trois ans. Henri faisoit entendre, que ce seroit ce dernier parti

qu'il prendroit , & il méritoit quelque considération , à cause des menées de Sommerive avec l'Espagne. On avoit rapporté au roi , en dernier lieu , qu'il avoit voulu engager le comte de saint Paul à faire un voyage avec lui en Hollande , comme ayant dessein de passer au service des archiducs : qu'il prenoit les avis de du Terrail , & que sitôt qu'il avoit eu fait le coup , il avoit envoyé quelques-uns de ses domestiques en Flandre. Ce n'étoit ni dans cet endroit , ni dans aucun autre , appartenant aux Espagnols , que sa majesté vouloit qu'il portât ses pas : mais du côté de Nancy , d'où il pourroit passer à la cour de l'empereur , & encore mieux en Hongrie.

A cette lettre de Villeroi étoit joint un billet en deux mots , que le roi m'adressoit. » Je vous dirai que le plus » homme de bien de la race n'en vaut » guères : Dieu veuille que j'y sois » trompé «. Il fut pourtant fort content du procédé de d'Eguillon , lorsqu'il vint saluer sa majesté à Fontainebleau : il trouva seulement quelque affectation de sa part , à diminuer le tort de son frere , il lui ordonna que Sommerive passât en Lorraine , & qu'il n'en sortît

1608.

point sans sa permission. Je fus chargé de notifier cet ordre au duc de Maienne : sa majesté ayant bien voulu accorder aux prières de d'Eguillon , de lui épargner ce chagrin.

D'Eguillon ne se souvint pas trop bien pour lui-même , des leçons que le roi venoit de lui faire pour son frere. Personne n'ignoroit l'amitié que le roi portoit à Balagny. (18) Il venoit de lui en donner une preuve , en le maintenant dans la jouissance des greffes de Bordeaux , dont les traitans avoient cherché à le dépousséder. D'Eguillon eut l'imprudence de se faire des affaires avec lui , pour des sujets qui à la vérité ne passioient pas la galanterie , & la lâcheté de l'attaquer presque seul quelque tems après étant lui-même accompagné d'un gros de gens armés. La prévention où étoit déjà Henri contre toute cette maison , lui fit envisager avec indignation cette entreprise. Dans le premier mouvement de sa colere , il m'écrivit

(18) Damain de Clermont de Buffy-Montluc , Seigneur d'Amboise : il n'avoit de Balagny , fils de alors que 25 ou 26 Jean , prince de Cambray , & n'étoit point marié , & de Renée de

qu'étant résolu de punir d'Eguillon, il me prie d'oublier avant toutes choses que j'avois fait jusque-là profession d'être de ses amis, parce que je devois beaucoup davantage à l'amitié de mon roi. Cette lettre me fournit une grande preuve de l'habileté de ce prince à se connoître en hommes. Il m'y prédit que tous les services que je rendois à d'Eguillon, seront oubliés de lui, sitôt que ma mauvaise fortune m'aura mis hors d'état de lui en rendre davantage, & rien n'a jamais été mieux vérifié.

1608.

J'étois bien éloigné alors de le croire, & ne considérant que ce qu'exigeoit de moi l'amitié que j'avois pour toute la maison de Lorraine; la lettre du roi que son courier me remit à Montargis, où il me rencontra revenant de Sully, ne m'empêcha pas de répondre aussi-tôt à sa majesté, & uniquement pour faire ce qu'elle me défendoit, c'est-à-dire, pour la fléchir en faveur de d'Eguillon, sans attendre le voyage que je me proposois de faire incessamment à la cour. Je puis dire que ma lettre ne fut pas inutile à d'Eguillon, lorsqu'il se présenta à sa majesté, pour se justifier. Voici ce que m'écrivoit le roi

1608. lui-même, le 22 mai. » Votre lettre
 » m'est venue fort à propos, car il est
 » arrivé ce soir, & m'a parlé de façon
 » qu'il s'en est peu fallu que je n'aye
 » éclaté : certes cette jeunesse devient
 » bien insolente ». Je fis encore plus,
 lorsque j'allai à Fontainebleau, il me
 fallut toute la persévérance dont l'a-
 mitié seule la plus vive est capable
 pour vaincre le ressentiment de sa ma-
 jesté, & au point qu'elle me remit à
 moi-même tout cet accommodement
 à faire. Je surmontai avec le même
 courage, d'autres difficultés, qui ne
 cédoient guères à celles-là. Je me crus
 enfin au point d'avoir fait oublier le
 passé à tout le monde, & je me fé-
 licitai même, lorsque je vis de quelle
 manière d'Eguillon en parla dans le
 public, & m'en marqua sa recon-
 noissance.

Cependant cet homme lâche &
 sans foi me méprisa, & se méprisa assés
 lui-même, pour mettre fort peu de
 tems après, le crime dont je venois
 de le faire absoudre, à son comble,
 en faisant assassiner Balagny par un
 guet à pens. J'aime mieux qu'on soit
 instruit de ce coup infâme, par la

lettre que m'en écrivit aussi-tôt le roi ,
 que par mes paroles. » Mon ami ,
 » vous aurez déjà sçu la méchante
 » action , commise contre Balagny.
 » Je n'ai voulu vous en rien mander ,
 » que je n'eusse vû les informations , car
 » dans ces choses-là , les parties ne doi-
 » vent pas être crues. Elle est pire qu'on
 » ne le sçauroit dire. La foi qu'on vous
 » avoit donnée , y est faussée , & l'hon-
 » neur tout-à-fait blessé par la lâche-
 » té de quatorze à tuer un homme
 » surpris : enfin j'aimerois mieux , si
 » c'étoit un de mes enfans , qu'il fût
 » mort , que d'avoir commis un tel
 » acte. Le porteur vous en dira les
 » particularités..... L'on a voulu don-
 » ner ici des batailles , mais j'y ai pour-
 » vû. Je vous aime bien , & sur cette
 » vérité , je finis «.

Mais Henri (car je me sens tant
 d'horreur pour cette indignité , que
 je ne puis même en parler davantage)
 ne devoit-il point un peu s'en pren-
 dre à lui même , puisque c'étoit par
 sa facilité que le mauvais exemple des
 duels avoit perdu la cour , la ville &
 tout le royaume ? (19) Cette fureur y

(19) » Loménie supputa en 1607 ,

1608. étoit poussée à l'excès , & me don-
noit mille peines, & à sa majesté elle-
même, pour faire des raccommode-
mens, & empêcher chaque jour des
voies de fait. Avant que tout cela fût
passé, le baron de Courtaumer vint
me dire de sa part, qu'il étoit occupé
à remettre ses neveux, M. le prince
de Conti & le prince de Joinville.
Montigny se brouilla sans fonde-
ment avec d'Epernon, que je fus
chargé d'appaîser. » Car comme vous
» sçavez, me mandoit Henri, il veut
» toujours être le maître «. L'enle-
vement d'une fille mit les la Force &
les Saint Germain aux couteaux. Saint
Germain le fils qui étoit le ravisseur,
mandé par le chancelier, de la part
du roi, sortit de Paris, au lieu d'o-
béir, & alla trouver son pere, lais-
sant le roi dans la crainte qu'il ne dé-
couvrît chez les Etrangers, des ordres
importans, qu'il ne pouvoit ignorer
avoir été donnés à la Force.

| | |
|-------------------------|---------------------------|
| » combien il avoit péri | } » IV. à la couronne. Il |
| » de gentils-hommes | |
| » françois par les | |
| » duels, depuis l'avé- | |
| » nement de Henri | |

» s'en trouva quatre
» mille, de compte
» fait «. *Mem. hist. de*
Fr. ibid.

C'étoit encore là le vrai principe de cette licence & de cette mutinerie, que le roi se plaignoit si amèrement qui gâtoit tous les esprits & que la noblesse prenoit des grands, & les grands, des princes du sang. M. le comte de Soissons affichoit le mécontentement. Le prince de Condé lassoit la patience du roi, par des échappées, quelques-unes seulement dignes de risée, & d'autres assez sérieuses pour bien fâcher sa majesté. On crut que le mariage seroit le vrai remède à cette légèreté. Le roi songea à lui faire épouser mademoiselle de Montmorency (20), & ce mariage mit le comble aux chagrins de sa majesté, comme nous le verrons l'année suivante.

1608.

Celui de mademoiselle de Mercœur acheva aussi de l'aigrir contre toute la maison de Lorraine. C'étoit un article décidé, dès le tems du passage de sa majesté en Bretagne, en 1598, les parties étoient en âge de le consommer; mais la mere & la grand'mere de la demoiselle avoient sçu lui inspi-

(20) Marguerite-Charlotte de Montmorency.

1608.

rer une telle aversion pour M. de Vendôme, qu'elle ne pouvoit souffrir qu'on lui en parlât. Le prince de Condé qui n'étoit pas encore marié alors, auroit été bien plus du goût de l'un & de l'autre, & à son défaut la duchesse auroit voulu conserver dans sa famille, les grands biens de sa fille. Le roi ne pouvoit s'ôter de l'esprit, que les ducs de Guise & de Maienne ne contribuassent à entretenir l'opiniâtreté de cette femme, & je soutenois quelquefois à ce prince, qu'il ne leur rendoit pas justice en cette occasion; ce que sa majesté auroit bien dû connoître à la fin, par le peu de résistance qu'ils apportèrent à ses intentions, lesquelles leur furent déclarées par le marquis d'Oraison, qu'ils avoient envoyé au roi.

Le parti de l'autorité & d'un commandement absolu, étoit le plus prompt & le plus assuré, mais Henri (21) étoit encore moins d'humeur de s'en servir en cette occasion, qu'en

| | |
|---|---|
| (21) » Henri, lorsqu'il étoit en colere | » lui faire payer deux cens mille écus de dé- |
| » menaçoit la duchesse de Mercœur, de | » dit, outre cent mille écus que portoit le |

toute autre. Il y en avoit deux autres : celui de la douceur & de la persuasion auprès des dames, & celui d'une décision en justice. Celui ci étoit indubitable, à ne traiter même sa majesté que comme on fait le plus simple particulier : mais aussi à quelles longueurs n'exposoit-il pas, par les délais & les autres tours de la chicane ? Les seules procurations de Lorraine, sans lesquelles on ne pouvoit entamer la procédure, entraînoient un tems considérable. De deux mois il n'en falloit attendre la fin, encore pour cela falloit-il que sa majesté se mêlât de faire abrégé en sa faveur, les formalités ordinaires. En toutes manieres, le parti de la douceur étoit le plus souhaitable, parce qu'outre qu'il faut toujours tendre à l'union non-seulement des personnes, mais encore des familles; il reste encore bien des ressources à une fille, qu'on a enlevée à ses

| | |
|---------------------------|-----------------------------|
| » dédit. La duchesse | » s'il en avoit affaire. |
| » de son côté faisoit | » La fille se retira aux |
| » dire au roi, qu'il prît | » capucines, où elle |
| » non seulement les | » voulut se faire reli- |
| » cent mille écus, mais | » gieuse. <i>Mem. hist.</i> |
| » encore tout son bien | <i>de Fr. ibid.</i> |

1608.

parens & marié malgré elle , pour re-
clamer sa liberté , lors même que
l'observation de toutes les autres for-
malités semble la lui avoir fait perdre ,
sur-tout , si on ne peut l'empêcher
de recevoir sous main des conseils.
Ce fut aussi le seul que je conseillai
à sa majesté , dans une longue lettre
que je lui écrivis en réponse , & qui ne
contenoit rien de plus que ce qu'on
vient de voir.

Il se fit dans cette intention , plu-
sieurs allées & venues chez les deux
duchesses , chez le duc de Guise , sa
sœur , & la princesse de Conti ,
dont le roi m'informoit très-exacte-
ment par Bullion & quelques autres.
On tint pendant ce tems-là M. de
Vendôme éloigné ; sa majesté le don-
na à conduire à la Vallée en Bre-
tagne. Pour moi , mon sentiment fut ,
que personne n'étoit plus propre à
manier cette négociation , que le
pere Cotton. Je conseillai au roi
de s'en servir , & l'on s'en trouva si
bien , que dans le tems que le roi
commençoit à croire plus que jamais ,
qu'on ne sortiroit de cette affaire que
par la voie ordinaire de la justice ,

&

& qu'il avoit même déjà écrit au premier président à ce sujet ; ce pere ramena tout d'un coup l'espérance de la voir finir autrement. L'art de diriger les consciences , dans lequel il excelloit , lui fit d'abord gagner un premier point , qui n'est pas le moins essentiel , je veux dire , qu'on commençât par retrancher les invectives , qui ne faisoient qu'entretenir l'aigreur & l'antipathie. Le pere Cotton ne manquoit pas d'aller le plus souvent qu'il pouvoit , rendre compte de ses progrès au roi , qui l'envoyoit de tems-en-tems prendre l'avis du chancelier & le mien. Ce prince lui sçut fort bon gré du service qu'il lui rendit dans cette occasion.

1608.

Le mere & la fille s'adoucirent les premieres , non pas sans que la duchesse fît encore essuyer tant d'inégalités & de mauvaise humeur contre le roi , contre ses parens , contre tout le monde , que Henri croyoit ne pouvoir jamais trouver le moment d'obtenir son consentement , & il m'exhortoit bien à ne pas le laisser échapper. La grand-mere & quelques-autres affidés des duchesses , comme le confesseur la Porte , demeurèrent plus long-tems obstinés,

1608. Enfin tout s'appaîsa , & le mariage s'accomplit. (22) Le roi ne guérit point parfaitement de l'idée qu'il avoit que les Guises & tous les princes Lorrains n'eussent véritablement cherché à le tromper sous les apparences d'une extrême déférence. C'est ce qui fit que Beauville , premier président de la chambre des comptes de Provence étant mort , & le duc de Guise ayant demandé , pour un de ses amis , cette place , que la comtesse de Sault sollicitoit , il la refusa à l'un & à l'autre. » Ils ont été tous deux de la ligue « : c'est toute la raison qu'il m'en apporta , en m'écrivant de chercher avec le chancelier , quelqu'un qui y fût plus propre.

C'étoit absolument contre mon sentiment & malgré toutes mes raisons , que Henri donnoit , pour ainsi dire , droit à tout le monde de troubler son repos , en ne l'entretenant que d'avis continuels contre presque toutes les

| | |
|-------------------------|--------------------------|
| (22) Le 7 Juillet de | » gnifiques. Le roi |
| l'année suivante. » Les | » étoit tout brillant de |
| » nûces, disent les mé- | » pierreries d'un prix |
| » moires de l'histoire | » inestimable , courut |
| » de France , furent | » la bague , & l'empor- |
| » triomphantes & ma- | » ta presque toujours. |

personnes distinguées du royaume , 1608.
Catholiques ou Protestans. On lui rapportoit , tantôt que le duc de Bouillon , Duplessis & autres principaux de la religion , levoient des soldats & des officiers , tantôt , qu'ils étoient d'accord , pour se saisir de différentes villes , avec M. le prince , M. le comte , & tous ceux-là même qui avoient le plus fortement soutenu la ligue contre eux. Une autre fois , que le duc de Roannais faisoit des assemblées en Anjou : ce que Pont-Courlai me manda aussi. Mais rien n'allarma tant sa majesté , que l'avis qui lui fut donné par un gentilhomme de Poitou : car on vouloit toujours que cette province fût le siège de la révolte. Cet homme disoit s'être trouvé en personne à des assemblées d'un grand nombre des gentilshommes , agissans au nom de presque tous les grands du royaume joints aux Protestans ; dans lesquels il étoit témoin qu'on avoit pris jour , pour s'emparer de cinq ou six villes , qu'il nomma , & délivré de l'argent pour faire provision des échelles , pétards , armes & mu-

1608. nitions nécessaires à ces entreprises.

Le roi étoit à Fontainebleau, sans suite & seulement pour quelques parties de chasse, lorsque ce donneur d'avis lui fut présenté : ce qui fit qu'il le renvoya à Paris, à Sillery & à Villeroi, auxquels il donna sur tout cela de si amples mémoires, que le roi crut n'en pouvoir douter ; & en fut saisi d'effroi. Il revint dans le moment à Paris, du côté de Melun, par la porte saint Antoine, & il envoya saint Michel me chercher, pour affaires, me dit-on, de la dernière conséquence. Ma femme & tous mes enfans étoient en ce moment en ville, avec tous les carosses de la maison ; ce qui me fit tarder, jusqu'à ce que j'en eusse envoyé chercher un chez Phelipeaux.

Raimond
Phelipeaux
Seigneur de
Pontchar-
train.

Je trouvai le roi enfermé dans le petit cabinet de la reine, avec cette princesse, le chancelier & Villeroi, où ils s'occupoient à un examen de tous ces mémoires, qui avoient encore échauffé l'imagination vive & prompte de ce prince. „ Hé bien ! „ M. l'opiniâtre, me dit-il, en me

„ voyant entrer, nous voilà à la veil-
 „ le de la guerre. Tant mieux, sire, 1608.
 „ lui répondis-je, car ce ne peut être
 „ que contre les Espagnols. Non, non,
 „ interrompit-il, c'est contre de plus
 „ proches, appuyés de tous vos Hu-
 „ guenots. Tous les Huguenots! repris-
 „ je. Hé, sire! qui vous a mis cela
 „ dans la fantaisie? Je réponds déjà
 „ de plusieurs, qu'ils n'en ont pas eu
 „ l'idée, & je répondrois bien de pres-
 „ que tous les autres, qu'ils ne l'ose-
 „ roient. Ne vous disois-je pas bien,
 „ ma mie, dit sa majesté en se tournant
 „ vers la reine, qu'il n'en croiroit
 „ rien: il lui est avis que personne n'o-
 „ seroit me regarder pour me déplaire,
 „ & qu'il ne tient qu'à moi, que je ne
 „ donne la loi à tout le monde. Cela
 „ est vrai, sire, repartis-je, vous le
 „ pouvez, quand il vous plaira. «

Villeroy & Sillery voulurent ap-
 puyer le sentiment de sa majesté. Je
 leur fis voir, qu'il n'y avoit que de la
 foiblesse, à se laisser intimider ainsi par
 de pures bagatelles. Je pris le mémoi-
 re de leurs mains, & je ne pus m'em-
 pêcher de sourire, en voyant qu'il n'y
 étoit fait mention que de dix ou douze

1608.

misérables gentilshommes & soldats, que je connoissois, parce qu'en effet ils étoient de mon gouvernement, & de cinq ou six villages, comme La-Haye en Touraine, saint Jean d'Angle, la Rochepozai, saint Savin, & Chauvigny-le-blanc en Berri. » Par-
 » dieu ! sire, repris-je en colere, je
 » crois que ces messieurs se moquent
 » de vous & de moi, de vouloir vous
 » faire marcher pour de telles niaise-
 » ries, c'est un homme qui cherche
 » quelque centaine d'écus, & puis c'est
 » tout. Vous direz ce qu'il vous plaira,
 » repliqua le roi, mais il faut que j'y
 » aille, ou que vous partiez dans deux
 » jours, pour y donner ordre. S'il vous
 » plaisoit, sire, lui dis-je, après qu'il
 » m'eût fait tout de suite un détail de
 » ce qu'il falloit mener d'artillerie pour
 » cette expédition, me laisser faire à ma
 » fantaisie, j'en viendrois bien à bout,
 » sans tant de bruit & de dépense. Par-
 » dieu ! dit-il, vous êtes l'homme le
 » plus têtue que je vis jamais : hé bien !
 » que voulez-vous dire). Que je ne de-
 » mande, sire, que le prévôt Moret,
 » & vingt archers, pour vous en ren-
 » dre bon compte. Vous le voulez,

» dit enfin ce prince, vaincu par ma
» persévérance, & moi aussi : s'il en ar-
» rive inconvénient, je m'en prendrai
» à vous ». Il n'en arriva rien, sinon,
qu'avec vingt chevaux pour toute ar-
mée, je fis prendre tous les accusés,
dont il n'y en eut que fort peu de pu-
nis; sa majesté ayant trouvé que la
plûpart étoient innocens, & que les
autres ne valoient pas la peine qu'on
s'y arrêtât.

1608.

L'assemblée des Protestans, qu'il
étoit nécessaire de faire cette année,
pour nommer deux députés généraux,
parut au roi mériter encore plus d'at-
tention, à cause de la conjoncture. Il
me nomma pour y assister : c'étoit pour
la troisième fois, & afin que je pusse
le faire commodément, il l'indiqua à
Gergeau, dont j'étois gouverneur, &
où je pouvois tout conduire de Sully,
qui vient jusqu'aux portes de cette
ville. Je ne dirai rien de mes instruc-
tions. L'assemblée n'avoit encore pris
aucune forme, le 3 octobre, que j'écri-
vis pour la première fois à Villeroi,
quoiqu'elle eût commencé quelques
jours auparavant, parce qu'on atten-
doit encore quelques députés provin-

1608.

ciaux , lorsque je vis que d'un seul mot que j'avois dit en public & en particulier , j'avois fermé la bouche aux mal-intentionnés , dès-lors je répondis à sa majesté , qu'il ne s'y feroit rien contre sa volonté , c'est ce qu'elle ne vouloit pas croire. Toutes ses lettres & celles de Villeroi , n'étoient pleines que de ses sujets de mécontentement contre les Protestans. » Renvoyez - moi » promptement mon courier , m'écri- » voit-il , il y a des esprits à Gergeau , » qu'il n'est pas besoin qu'il flaire. Ils » vous ont traité en catholique , je sça- » vois bien qu'ils le feroient , & j'ai » vû une lettre de Saumur , depuis » quatre jours , qui en prescrivait la » forme. «

Il est vrai qu'il y eut quelque tumulte au commencement , principalement , sur ce que sa majesté avoit établi deux gouverneurs catholiques dans les villes de Montendre & Tartas , qu'ils disoient leur avoir été cédées par le roi : ils appuyoient leurs demandes par la teneur des édits , & se plaignoient d'avoir ainsi perdu Caumont. Ils me députerent sur ce sujet , à Sully , Chambault , Du-Bourg &

du Ferrier, avec toutes sortes de paroles de soumissions à sa majesté, à laquelle ils concluoient de députer sur cette affaire, deux ou trois personnes du corps. Je cherchai à les en détourner, parce que je sçavois bien, que Henri ne verroit pas favorablement cette députation : je leur dis, que je n'avois aucune commission pour traiter de ce point, & que j'en écrirois à sa majesté. Je m'excusai de me mêler de Moncenis, autre place du genre des deux premières, parce qu'elle appartenoit à M. le comte.

J'écrivis à Villeroi la proposition de l'assemblée, & je le chargeai de représenter au roi, que s'il vouloit qu'elle ne tirât pas en longueur, il falloit la satisfaire sur ce qu'elle demandoit de juste, ou promettre du moins de le faire, en répondant à ses cahiers ; à quoi sa majesté consentit. Cet article expédié, qui-étoit l'un des huit, dans lesquels se renferma l'assemblée, je fis voir qu'il y en avoit cinq autres, qui ne méritoient que d'être portés au conseil, comme étant de la compétence de ce tribunal, & l'on se réduisit à l'affaire principale qui

1608.

étoit de nommer deux députés. Sa majesté notifia ses intentions sur cette matiere, conformément à ce qu'on a vû ci-devant assez au long, lorsque j'ai traité de l'assemblée générale tenue à Châtelleraut, & cette question fut encore conclue avec une égale satisfaction des parties, par la proposition que je fis au roi, de Villarnou pour la noblesse, & de Mirande pour le second ordre. Le premier auroit été nommé dès l'année précédente, si ce n'est qu'il fut proposé contre la forme prescrite par sa majesté. Il alla incontinent recevoir ses ordres, avec une lettre de ma part : le roi l'instruisit en deux mots des devoirs de sa charge, & parut fort content de ce choix.

L'assemblée ne dura plus après cela qu'autant de tems qu'il en fallut pour recevoir le brevet d'acceptation des députés, & tout fut fini avant le premier novembre. Le roi insistoit sur-tout dans toutes les lettres qu'il m'écrivoit, sur une prompte expédition : les invitations à revenir au plutôt près de sa personne, & les marques ordinaires de sa bienveillance, remplissoient presque tout le reste. Le dernier courrier

que je lui dépêchai , trouva sa majesté à l'arsenal , d'où Villeroi me mandoit qu'elle étoit revenue aussi-tôt à sept heures du soir , qu'elle l'avoit fait m'écrire à huit , ne voulant pas le faire elle-même , afin de ne pas retarder l'heure du courrier.

1608.

Je rendis à ce prince un compte encore plus exact que je n'avois fait dans mes lettres de tout ce qui s'étoit passé à Gergeau , & des dispositions pacifiques d'un fort grand nombre de gens de bien , que j'avois trouvé dans le corps Protestant. Je le retrouvai à Fontainebleau , où il ne fit pas un moindre séjour cette année , que les précédentes. Il s'y en retourna à la mi-mai ; après le court voyage à Paris , dont j'ai parlé , & il y passa les mois de juin & de juillet entiers. De retour à Paris , au mois d'août , il fit un tour à saint Germain , ensuite un autre de quinze jours à Monceaux , d'où il revint à Paris , après avoir passé par Fontainebleau , au commencement d'octobre , je n'étois pas encore revenu de Gergeau. A la mi-octobre il repartit pour Fontainebleau , d'où il revint à la mi-Novembre à Paris , pour

1608.

expédier les affaires. J'ai déjà remarqué que cette maniere de vivre n'étoit gênante que pour sa personne , & pour celles d'un petit nombre de ses principaux ministres.

Sa santé ne fut troublée cette année par aucune maladie dangereuse. Il m'écrivoit le 2 juin , de Fontainebleau.
» J'ai eu un accès de fièvre , qui m'a
» duré trente heures , mais ce n'est
» que du rhume : j'espere , avec l'aide
» de Dieu que ce ne sera rien : je vais
» avoir plus de soin que je n'ai eu jusqu'ici , de me conserver , de quoi
» vous pouvez vous assurer , & que je
» vous aime bien ». Mais pourtant le travail de la chasse continua comme auparavant. Il me mandoit de saint Germain qu'il venoit de prendre un cerf , qui n'avoit duré qu'une heure , qu'ensuite il s'étoit mis dans son lit, une heure , & delà il étoit allé se promener aux grottes , & voir ses ouvriers. A ce rhume , pendant lequel Henri trempoit huit ou dix mouchoirs par jour , se joignit une fluxion dans les oreilles & la gorge qui l'incommoda beaucoup , & comme il vouloit après cela commencer à se purger à Mon-

ceaux , pour prendre ensuite les eaux de Spa , il lui prit un dévoiement , qui lui fit souffrir de violentes douleurs , pendant deux jours , & il lui en resta une foiblesse pendant plusieurs autres : c'étoit la maladie non seulement de tout ce canton , où sa majesté me mandoit , qu'elle avoit avec elle le bonhomme Villeroi & plus de cent gentilshommes de sa cour , qui en étoient incommodés , mais encore de Paris & de tous les environs.

1608.

Presque tous les enfans de sa majesté furent aussi malades , pendant le mois de mai. Sa tendresse paternelle le faisoit entrer sur tout cela , en m'écrivant , dans des détails , que ma propre disposition ne me permet pas de regarder comme indifférens.

» Je ne suis pas sans beaucoup d'in-
» quiétude , m'écrivoit-il , le 16 mai ,
» de Fontainebleau , ayant ici tous
» mes enfans malades. Ma fille de Ver-
» neuil a la rougeole , mais elle s'en va
» éteinte , avec peu de fièvre. Mon fils
» le dauphin eut hier deux vomisse-
» mens , il a un peu de fièvre , avec un
» assoupissement & un mal de gorge ,
» qui fait croire aux médecins , qu'il

1603.

» couve la rougeole. Hier au soir ma
 » fille commença à avoir un peu de
 » fièvre. Mon fils d'Orléans a toujours
 » la fièvre continue, mais plus fort un
 » jour que l'autre : il semble qu'elle
 » soit double tierce, (ce fut le plus &
 » le plus longtems malade de tous) ju-
 » gez si avec tout cela je suis en peine.
 » Je vous donnerai tous les jours, avis
 » de la santé de mes enfans. « Heureu-
 » sement il n'en arriva aucun mal : » Il
 » en fera, me disoit encore ce prince,
 » tout ce qu'il plaira à Dieu, duquel je
 » trouverai tout bon. « Il me deman-
 » doit avec sa bonté ordinaire, des nou-
 » velles de mon fils, qu'on lui avoit dit
 » avoir la petite vérole. Il choisit Noisy
 » pour y faire demeurer ses enfans tout
 » l'été, ne voulant les renvoyer à saint
 » Germain, que bien avant dans le
 » mois de novembre : alors il me don-
 » na ses ordres, comme à l'ordinaire,
 » de les faire ramener avec madame de
 » Monglat, dans les carosses & litières
 » de la reine & de la reine Marguerite,
 » & de dire à la marquise de Verneuil,
 » d'y renvoyer aussi les siens : la pe-
 » tite vérole étant à Paris dans ce mois-
 » là.

Le fils de cette dame , qu'on appelloit le marquis de Verneuil (23) , étoit destiné par le roi son pere , à l'Eglise ; & l'évêché de Metz étant venu à vaquer , il songea à le lui faire tomber. Il y avoit sur cela trois grandes difficultés , du côté de la nomination de ce prince , de sa naissance illégitime , & de son âge : car ce n'étoit encore qu'un enfant. Il étoit au pouvoir du chapitre de Metz de lever le premier de ces obstacles , en postulant le jeune prince , & si la chose étoit trop difficile , en postulant du moins le Cardinal de Givri , comme évêque , ou comme administrateur , parce que de ses mains il auroit été facile de le faire passer ensuite entre celles du jeune de Verneuil. Ce chapitre a le double droit de se choisir un évêque , dans le cas de

1608.

Anne d'Escars, cardinal de Givry.

(23) Henri de Bourbon, marquis, ou selon quelques autres , duc de Verneuil , ensuite évêque de Metz. Si Paul V. se montra si difficile sur l'évêché de Metz , Innocent X. le fut encore davantage ; car il refusa nettement de donner la pourpre à ce prince. Il jouissoit de plus de quatre cens mille livres de revenu en bénéfices : lorsqu'il les quitta tous , en 1668 , pour se marier à Charlotte Seguier , veuve de Maximilien-François , troisième duc de Sully. Il mourut en 1682.

1608.

la résignation & de la vacance par mort, & de donner l'administration des revenus de l'évêché, à qui bon lui semble. Il ne fut point besoin de détour auprès du chapitre : il ne se fut pas plutôt aperçu que c'étoit faire plaisir au roi que de nommer son fils, qu'il fut postulé & nommé tout d'une voix.

Le pape pouvoit seul accorder la dispense nécessaire pour les deux autres points, de la naissance & de l'âge. Pour l'y engager, sa majesté envoya le duc de Nevers (24) à Rome, lui rendre l'obédience. Valerio, courier de Rome, reçut à Paris toutes sortes de bons traitemens, qui l'y retinrent jusqu'à la fin de mars ; & lorsqu'il en partit, une bonne somme d'argent le disposa à travailler efficacement avec notre ambassadeur, à faire réussir la négociation auprès du saint pere. La marquise de Verneuil n'y oublia rien de son côté. Malgré tout cela, on ne put obtenir du pape, que la moitié de ce qu'on lui demandoit. Il accorda sans peine la dispense de la naissance, & il se retrancha pour la seconde,

(24) Les mémoires & de la réception de
du tems parlent de ce duc dans Rome,
l'entrée magnifique,

sur les canons & la discipline ecclésiastique qui y étoient formellement contraires. On arracha pourtant à force de sollicitations, cette sorte d'agrément, qu'on appelle *Expectative* en stile romain, & que le jeune prince pourroit porter dès à-présent le titre d'évêque de Metz. Valerio rapporta cette nouvelle à Fontainebleau à la fin d'avril, & le roi me manda aussi-tôt de le dire à madame de Verneuil.

1608.

Ce manque de complaisance de Paul V. lui fut bien rendu par sa majesté, lorsqu'à sa sollicitation, les cardinaux & prélats du royaume vinrent lui renouveler leurs instances pour la publication du concile de Trente en France, sans être rebutés d'une infinité de tentatives inutiles, qu'ils avoient faites en différens tems sur ce sujet. Henri leur répondit que si l'on n'avoit pu faire approuver ce concile à François I. Henri II. & Charles IX. quoiqu'ils n'eussent aucunes des obligations qu'il avoit aux Protestans, ni ne leur eussent accordé des édits aussi favorables qu'il avoit fait, ils ne devoient pas s'attendre qu'il y donnât jamais les mains. Il leur fit envisager tout le mal qu'étoit capable de

1608.

faire dans le royaume, l'acceptation dont ils lui parloient, & il leur déclara enfin, qu'il n'étoit pas d'humeur d'établir l'inquisition en France, & qu'il trouvoit très-surprenant (car il sentoît bien qu'on pouvoit toujours lui faire cette objection) que ses agens à Rome eussent pû faire de cette étrange clause, l'une des conditions de son absolution. Sa majesté leur accorda seulement l'établissement de la messe en Bearn. (25)

Le collège romain perdit cette année, les cardinaux de Lorraine, Baronius & de Joyeuse, (le célèbre pere Ange.) Le duc de Florence & le fameux Scaliger moururent aussi; & en France, le chancelier de Bellièvre & Miron (26).

(25) L'exercice de la religion catholique avoit été rétabli en Bearn, dès le tems de l'édit de Nantes. Il y a donc faute ici dans les mémoires de Sully, & au lieu de la messe, il faut lire, les Jésuites, ces peres s'y étant établis cette année, par édit du roi du 16 Février. Ils en eurent principalement obligation aux sollicitations de l'évêque d'Oleron. *Nic. Rigault, liv. 1. Merc. Fr. 1608. &c.*

(26) François Miron, maître des requêtes, intendant au gouvernement de l'Isle de France, président au grand-conseil, prévôt des marchands, lieu-

On fit cette année à Fontainebleau ,
aussi bien qu'à Monceaux, de nouveaux
embellissemens. A Paris le Pont-Mar-

1698.

tenant civil en la pré-
vôté de Paris, &c. mou-
rut au mois de Juin de
cette année, extrême-
ment regretté pour sa
probité & ses autres
bonnes qualités. Ces
partisans lui sçurent si
bon gré de la fermeté
avec laquelle il résista
au sur-intendant , à
l'occasion de l'arrêt du
conseil , qui l'année
précédente fut porté
pour la suppression des
rentes de l'hôtel-de-
ville, & des hardies re-
montrances qu'il fit au
roi sur ce sujet, qu'ils
s'attrouperent, & vin-
rent d'une manière sé-
ditieuse, pour le défen-
dre dans sa maison ,
contre les menaces du
conseil. Péréfixe, dont
je tiens ce fait, con-
vient que la recherche
contre les rentiers étoit
en soi fort juste, &
cependant il en blâme

les auteurs, parce que,
» dit il, la plupart de
» ces rentes ayant
» changé de main, ou
» ayant été partagées :
» c'étoit troubler une
» infinité de familles.
» Miron, ajoute-t-il,
» pria instamment les
» bourgeois de se reti-
» rer, & de ne le point
» rendre criminel, leur
» remontrant, qu'il n'y
» avoit rien à craindre :
» qu'ils avoient affaire
» à un roi, qui étoit
» aussi grand & aussi
» sage, que doux &
» équitable, & qui ne
» se laisseroit point
» emporter aux mou-
» vemens des mauvais
» conseillers «.

Pour moi, je n'admire
pas tant ce prévôt des
marchands, qui avec
toute sa probité se lais-
sa emporter jusqu'à
faire quelques compa-
raisons odieuses, » non

1608. chand (27) fut construit en la place de celui qu'on appelloit le Pont aux Meuniers. Je donnai au roi un dessein pour

» pas à la vérité , dit le
 » même écrivain , de
 » la personne du roi ,
 » mais de certaines
 » gens de son conseil ;
 que j'admire le roi lui-même , qui résistant aux persuasions de ceux qui vouloient l'engager à l'enlever par force , & à punir sévèrement sa hardiesse ,
 » reçut fort humaine-
 » ment , continue M.
 » de Péréfixe , les ex-
 » cuses & les très-hum-
 » bles soumissions de
 » Miron ; & au reste dé-
 » fendit qu'on pour-
 » suivît cette recher-
 » che des rentes , qui
 » avoit causé tant de
 » bruit. « Je suis sur-
 pris qu'il ne soit rien
 dit de toute cette affaire dans nos mémoires.

pour l'hist. de Fr.) c'est qu'il sollicita Henri IV. en faveur du président Miron , frere du mort , qui lui avoit résigné l'office de lieutenant civil , & ensuite de son fils , le roi lui ayant dit : » je m'étonne que vous me priiez pour des gens que vous avez autrefois tant haïs : & moi , si re , repliqua Sully , je suis encore plus étonné de vous voir haïr des gens que vous avez autrefois tant aimés , qui vous aiment & qui vous ont rendu de si bons services. « La reine fit donner cette charge , à la recommandation de Conchini , à Nicolas Legeai , procureur du roi au Châtelet.

Mais un autre trait , qui fait véritablement honneur à M. de Sully , (il est tiré des *Mem.* (27) » Ainsi appelé du nom du sieur Charles - le - Mar-

la place dauphine, au moyen duquel, en laissant à l'entrepreneur le fond pour son profit, elle seroit achevée dans trois ans. L'offre en fut faite au premier président & au parlement. Je fis aussi un plan pour le pont de Rouen, que j'envoyai présenter à sa majesté par mon fils, car

1608.

» chand, capitaine des
 » arquebusiers & ar-
 » chers de Paris, qui
 » entreprit avec la per-
 » mission du roi, de bâ-
 » tir ledit pont à ses
 » frais & dépens; à cer-
 » taines conditions,
 » qui lui furent accor-
 » dées, entr'autres, que
 » ledit pont porteroit
 » son nom ». *Journal
 de l'Etoile, ibid.*

Ce pont qui s'appella d'abord le pont aux colombes, parce qu'on y vendoit des pigeons, se nomma ensuite le pont-aux-meuniers, parce qu'il y avoit un moulin à chacune des arches. Il avoit croulé dès l'année 1596. pendant une inondation, le 22 Décembre, entre

six & sept heures du soir, écrasant sous ses ruines plus de cinq cens personnes, qui étoient dit-on, pour la plus grande partie de ceux qui s'étoient enrichis au massacre de la S. Barthelemi, & il étoit demeuré sans être rétabli: il fut commencé cette année & achevé l'année suivante. Le feu y prit douze ans après, car il étoit de bois, & le brûla avec le pont au change, qu'on rebâtit en pierre, en 1639. Et des deux ponts l'on n'en fit qu'un, qui est aujourd'hui le pont au change. Voyez les auteurs des antiquités & des descriptions de Paris.

1608.

je m'étois transporté exprès sur les lieux. Henri trouva qu'on ne pouvoit rien faire de mieux, ni de plus commode pour le terrain. Celui de Mante fut achevé cette année. Je fis mettre en dépôt dans le Bourbonnois, plusieurs pièces d'artillerie, ce qui me valut des remerciemens de cette province, par la bouche de saint Geran.

On auroit pu pousser beaucoup plus loin ces ouvrages de nécessité ou de commodité publique, si le roi avoit bien voulu, suivant mon conseil, y sacrifier une partie de ses dépenses particulieres, ne fût-ce que celles de son jeu. Il me fit donner tout d'un coup trente - quatre mille pistoles, qu'il devoit au Portugais Edouard Fernandès: (28) cet ordre est daté du 27 Août. J'en reçus souvent de semblables, (29) pour deux ou trois mille pistoles, & pour beau-

| | |
|--|--|
| <p>(28) Il est parlé de cet Edouard Fernandès dans les mémoires de Bassompierre, comme d'un riche banquier Portugais, qui prêtoit de l'argent aux sei-</p> | <p>gneurs de la cour pour jouer, sur gages, ou à gros intérêts.</p> <p>(29) » Je ne sçais, » dit M. de Pérèfixe, » ce qu'il faut répondre à ceux qui lui re-</p> |
|--|--|

coup d'autres moins considérables.
Ce qui ne m'empêche pas de con-
venir que ce prince ne se refusa ja-

1608.

» prochent qu'il a trop vir à l'histoire de Fran-
 » aimé le jeu des cartes ce, un trait aussi plai-
 » & des dés, peu sçant sant que plaisamment
 » à un grand roi, & conté. » M. de Crequy,
 » qu'avec cela il n'étoit » qui fut depuis duc de
 » pas beau joueur, mais » Lesdiguières & ma-
 » âpre au gain, timide » réchal de France y fit
 » dans les grands » de telles pertes, qu'il
 » coups, & de mauvai- » sortit un jour de chez
 » se humeur dans la » le roi, comme hors
 » perte. « Il n'y a rien à » de soi, si qu'ayant
 leur répondre, dirois-je » rencontré M. de Gui-
 à cet écrivain, & il faut » se, qui alloit au châ-
 convenir de bonne foi » teau, il lui dit : mon
 que c'est une des ta- » ami, mon ami, où
 ches de la vie de ce » sont assises les gardes
 grand prince. Com- » aujourd'hui ! Alors
 ment justifier la pas- » M. de Guise se reti-
 sion du jeu, poussée au » rant deux pas en ar-
 point où l'on sçait que » rière : vous m'excusa-
 la porta Henri IV ? » ferez, monsieur, je
 Quoi de plus perni- » ne suis pas de ce païs-
 cieux dans le maître de » ci, & du même pas
 tout un peuple ? Quoi » alla trouver le roi,
 de plus mauvais exem- » qu'il en fit bien rire.
 ple, de plus propre à » Le maréchal de Bas-
 renverser l'ordre & à sompière dit que Pi-
 corrompre les mœurs ? mentel, cet étranger
 On lit à ce sujet dans dont il est parlé au
 les mémoires pour ser- commencement de ce

1608. mais à tout ce qu'on pouvoit lui proposer, où l'utilité publique fût intéressée.

La Loire fit un ravage (30) terrible.

livre, » gagna plus de
 » deux cens mille écus,
 » avec lesquels il ga-
 » gna pays, & qu'il re-
 » vint en France l'an-
 » née suivante, & y fit
 » encore bonne récol-
 » te. On prétend que
 le stratagème dont se
 servit cet étranger
 pour faire ces profits
 immenses, fut de faire
 enlever tous les dës qui
 étoient dans les bouti-
 ques des marchands de
 Paris, & d'y en substi-
 tuer des pipés, qu'il
 avoit fait faire. Mais
 ce qu'il faut regarder
 comme un pur trait de
 satire, c'est, comme
 quelques-uns ont vou-
 lu dire, que Henri IV.
 fut informé de cette
 tromperie, & qu'il la
 favorisa, dans l'inten-
 tion d'appauvrir ses
 courtisans, & par-là de

se les rendre plus sou-
 mis. Le duc d'Epemon
 perdit des sommes
 considérables, & tous
 ses bijoux. Le duc de
 Biron avoit aussi perdu
 en une seule année plus
 de cinq cens mille écus.

(30) » Ce ravage du-
 » ra vingt-quatre heu-
 » res, & survint en un
 » instant. Sans les le-
 » vées qui se rompi-
 » rent la ville de Tours
 » alloit être submer-
 » gée, & Blois couroit
 » grand risque. M. de
 » Sully, qui étoit lors
 » à Sully, eut beau-
 » coup de peine à s'en
 » sauver, & courut
 » fortune avec tout
 » son duché. *Mem.
 hist. de France, ibid.*

Selon le mercure
 françois, ce malheur
 arriva deux fois cette
 année sur la Loire :
 l'une

ble au mois d'Octobre. Je pensai m'y trouver moi même enveloppé, en passant d'Olivet à Orléans. Tout ce trajet n'étoit qu'une mer, où les bateaux passaient par dessus la cime des arbres &

1608.

l'un, à la fin de l'hiver, » furent remplies d'eau dans un dégel; & l'autre, au commencement de l'été, par la fonte subite des neiges des montagnes du Velay & de l'Auvergne, il ne met aucun de ces débordemens dans le mois d'octobre; en quoi il se trompe. » La perte, dit-il, des hommes, femmes, enfans, bétail, châteaux, moulins, maisons & de toutes sortes de biens, en a été incalculable. Il n'y eût pont sur cette rivière, qui a plus de centcinquante lieues de cours, où quelques arches ne fussent rompues. La force de l'eau fit des brèches par toutes les levées. Les varennes » furent remplies d'eau jusqu'aux côtes, les terres qui y sont d'un grand rapport, en furent long-temps couvertes, pour ce qu'elles ne se pouvoient écouler, & demeurerent stériles, à cause du sablon & pierres, que le courant de l'eau y avoit amenés de l'Auvergne. »

Cette année fut appelée l'année du grand hiver; parce que cette saison y fut extraordinairement rude. » Henri IV. dit que sa moustache s'étoit gelée au lit, & auprès de la reine. On lui présenta du pain gelé le 23 Janvier, & ne voulut qu'on le dégelât. »

Matth. t. 2. l. 3. p. 771.

1608.

~~_____~~ des maisons, que l'eau avoit encore
laissés de bout. Il ne m'arriva aucun acci-
dent, mais le bateau qui m'avoit ap-
porté, toucha en s'en retournant, & se
brisa en deux morceaux; tous les passa-
gers se sauverent à la nage, sans
qu'heureusement il en périt aucun. La
désolation fut extrême & le dommage
inestimable. Les requêtes des villes &
bourgs ruinés ne portoient plus simple-
ment une décharge totale de la taille,
mais un secours prompt & considéra-
ble, du moins pour les nécessités les plus
urgentes, sans quoi la plûpart des terres
alloient demeurer incultes, & les mai-
sons désertes. » Dieu m'a donné mes
» sujets, « ce sont les termes dans les-
quels Henri répondit à la lettre que je lui
écrivais sur ce grand accident, » pour les
» conserver comme mes enfans, que
» mon conseil les traite avec charité. Les
» aumônes sont très-agréables à Dieu,
» particulièrement en cet accident, j'en
» sentirois ma conscience chargée,
» qu'on les soulage de tout ce que l'on
» jugera que je le pourrai faire ». Je
secondai de tout mon pouvoir les pieu-
ses intentions du roi.

J'en obtins dans une même lettre trois

petites gratifications pour différentes personnes, la jouissance d'un moulin aux portes de Paris; un reste de coupe de bois brulés, & le bois qui avoit servi à refaire le pont de pierre de Mante. 1698.

Le mérite & la science de messieurs Fenouillet & d'Abeins, connus de tout le royaume, me firent demander pour le premier, la réserve de l'évêché de Poitiers, & pour le second l'évêché qui vaqueroit le premier, & qui me fut promis. Je partoisi dans ce moment pour Sully. J'avois à peine quitté sa majesté, qu'on lui vint apprendre la nouvelle de la mort de l'évêque de Montpellier, qu'elle envoya me porter à l'heure même. Je crus que je devois mettre quelque changement à la grace que j'avois obtenue du roi. Je lui écrivis, qu'il me sembloit que l'évêché de Montpellier, tout rempli de Protestans, demandoit un homme éloquent, tel que l'abbé Fenouillet, & celui de Poitiers, un homme d'un phlégme aussi parfait que l'abbé d'Abeins, pour tempérer la fougue des esprits vifs & chauds de cette Province. Henri lut ma lettre en riant aux courtisans, & leur demanda si les Catholiques, quand ils s'en feroient tous

1608. mêlés, auroient pû mieux faire (31). Fervagues fut assez malade, pour me faire avertir sa majesté de songer à disposer des charges considérables qu'il avoit en Normandie : mais il détruisit l'opinion de sa maladie, en faisant mander quelques jours après, que si on vouloit lui envoyer une commission pour tenir les états de la province, il étoit en état de le faire.

Le traité de 1564 entre la France & la Lorraine souffroit tous les jours quelques difficultés nouvelles, touchant les

| | |
|---|--|
| <p>(31) Péréfixe rap- porte un peu différem- ment ce fait. » L'évé- » ché de Poitiers, dit- » il, étant venu à va- » quer, Rosny le sup- » plia instamment de » considérer en cette » occasion un nommé » Fenouillet, réputé sa- » vanthomme & grand » prédicateur. Le roi, » nonobstant cette re- » commandation, le » donna à l'abbé de la » Rocheposai, qui en » son particulier avoit » beaucoup de bonnes</p> | <p>» qualités, & outre ce- » la étoit fils d'un pere » qui avoit également » bien servi de son épée » pendant la guerre, & » de son esprit dans les » ambassades. A quel- » que tems de-là l'évé- » ché de Montpellier » vint à vaquer. Le roi » de son propre mou- » vement envoie cher- » cher Fenouillet, & » lui dit qu'il le lui don- » noit ; mais à condi- » tion qu'il n'en auroit » obligation qu'à lui » seul. » <i>Ibid.</i> p. 312.</p> |
|---|--|

limites du pays Messin, qui déterminèrent le roi à envoyer sur les lieux des commissaires, que je choisis avec le chancelier dans le conseil & ailleurs.

1608.

Une autre opération aussi utile & bien plus considérable, étoit de faire dresser des procès-verbaux sur d'exactes visites, de tout ce qui avoit été empiété par nos voisins en différens endroits des frontieres, & principalement sur les confins de la Champagne avec la Franche-Comté & la Lorraine. On ne peut rien voir de plus juste que tout le travail de Châtillon l'ingénieur, auquel je donnai ce soin. Il rend clair, que le roi d'Espagne & le duc de Lorraine s'étoient appropriés un grand nombre de fiefs, & même de villages entiers, comme le village de Pierrecourt, le bourg de Passeran, la seigneurie de Commerci & beaucoup d'autres, dont l'énumération est inutile (32).

Ce travail ne fait qu'une fort petite partie de celui que j'avois entrepris par ordre de sa majesté, pour avoir des plans de la dernière justesse, de toutes les côtes & de toutes les frontieres de

(32) Elle se trouve | moires de Sully, tom.
dans les anciens mé- | 3. pag. 222.

1608.

France. Le duc de Mayenne & ceux d'Antibes ayant mis en vente les terres qu'ils ont aux environs de cette ville, le roi songea à en faire l'acquisition. Ce fut assez pour les leur faire mettre à un prix, qui en dégoûta sa majesté; elle leur fit dire qu'ils pouvoient vendre leur territoire à qui ils voudroient; mais qu'il sçauroit bien mettre un gouverneur dans Antibes, qui peut-être les feroit repentir de leur injustice à son égard.

Venons aux finances. Il fut fait un règlement général, adressé aux trésoriers de l'épargne, des menus, des postes, des ligues Suisses, de l'artillerie, de l'extraordinaire des guerres, de l'extraordinaire deçà les monts, & autres, qui leur prescrivoit une forme encore plus exacte pour leurs comptes, & les mettoit dans une extrême dépendance du sur-intendant, sans l'ordonnance duquel il ne leur étoit presque plus permis de rien faire. Ce règlement (33) s'étendoit aux greffiers mêmes & au secrétaire du conseil, & j'y assujettis aussi les employés sous moi pour mes autres charges. J'obligeai Lichani, qui avoit la

(33) Voyez ce règlement dans les anciens mémoires. *Tom.* 3. *pag.* 194.

direction du pavé de Paris, de venir tous les mercredis & samedis à midi, me rendre compte du payement & de la distribution des ateliers.

1608.

Je défendis par une lettre circulaire à tous les comptables des finances, de rapporter de nouveau dans leurs comptes, les parties qui avoient été une fois rejetées ou réduites par le conseil, n'ayant pour y revenir que la voie de la requête; & afin qu'ils ne pussent s'excuser sur le manque de règles, je leur envoyai des formulaires également exacts & clairs. Ils étoient obligés d'y citer jusqu'à la date & aux signatures des lettres patentes & arrêts du conseil, qui y étoient mentionnés. Le règlement des épices de la chambre des comptes, & concernant les deniers divertis par les trésoriers de France & receveurs généraux, fut joint aux précédens. Il en revint pour le présent au roi un profit de cent mille écus, qui devoit doubler lorsque ce règlement seroit observé dans sa perfection. La chambre des comptes ne se départit de ses épices qu'avec bien de la peine; même après qu'on lui eût fait connoître qu'il n'y avoit rien de si faux que le pied sur le-

1608.

quel elle les avoit établies ; il ne fallut pas moins qu'un ordre formel de sa majesté , pour l'obliger à me délivrer les registres dont je pouvois avoir besoin. Je me donnai bien des mouvemens auprès du procureur général & des présidens de cette chambre , pour y faire vérifier un édit au sujet des payeurs des rentes , & pour l'extinction de quarante-huit mille livres de rentes constituées.

Je déclarai aux cours souveraines & au bureau des finances de Languedoc , l'intention du roi sur plusieurs questions qu'ils m'avoient faites au sujet des droits de présence , droits seigneuriaux , supplément de domaine , francs-fiefs , & nouveaux acquets , domaine de Navarre , droits de traite-foraine & domaniale , police des draps , & notamment de la taille-réelle ; sur laquelle le conseil décida tout d'une voix que les princes , les officiers de la couronne , & le roi lui même n'étant pas exempts de la payer , pour les biens ruraux qu'ils possèdent dans cette province , rien ne pouvoit l'être , ni villes , ni communautés. Je fis porter par Maussac des lettres sur tout cela au parlement de Toulouse , aux trésoriers

de France & aux fermiers des gabelles. J'adressai l'édit du rachat des greffes à M. de Verdun, premier président de ce parlement, pour le faire enregistrer, ce qui fut fait purement & simplement. Il m'écrivoit en même tems, qu'on avoit procédé au remboursement des greffiers civil, criminel & des requêtes; & il m'assuroit de l'exacte soumission de cette cour aux volontés du roi; avec quelques remerciemens personnels, il joignoit celui de lui avoir envoyé pour commissaire, Colange, homme doux & plein d'égards.

1608.

Je supprime autant que je puis des détails qui ne peuvent qu'être ennuyeux : c'est ce qui fait que je ne parlerai point des lettres que j'écrivis au procureur général de Dauphiné, au sieur Marion & aux trésoriers de Bourgogne, soit sur les rachats de domaine, soit en interprétation des réglemens dont il vient d'être parlé; enfin sur toutes sortes de sujets (34).

(34) On peut consulter là-dessus dans les anciens mémoires

de Sully, les lettres de toute cette année 1608. *Tom. 3.*

1608.

Lorsque je vis la fin de l'année approcher, j'écrivis au roi à Fontainebleau, que sa présence étoit nécessaire pour l'état général de ses finances : que j'avois besoin de ses ordres pour mille choses, telles que l'état de ses garnisons, gens de guerres, galères, officiers de la maison du dauphin & des enfans de France; que son absence tenoit indécises plusieurs autres affaires, que ceux qui y avoient été commis s'imaginoient lui être indifférentes, & purement de mon invention. Je dirai avec vérité que j'ai toujours cherché à porter sa majesté à s'associer elle-même à ses ministres pour le travail; parce qu'en effet les plus beaux réglemens sont toujours inutiles, tant qu'on n'est pas persuadé que c'est véritablement s'exposer à la disgrâce du prince, que de n'y pas tenir la main.

Le brevet de la taille ne s'étoit jamais fait d'une manière aussi solennelle, qu'il le fut en cette année, pour 1609. Sa majesté vint le 16 août prendre séance au conseil d'état & des finances, ayant à sa suite plusieurs princes, ducs

& pairs, & officiers de la couronne, & fit expédier, elle présente, un arrêt du conseil, par lequel il est dit, que le roi après s'être fait représenter ses états de recette & de dépense de la présente année, & entendu le sur-intendant de ses finances & son conseil, auroit bien souhaité pouvoir avoir égard aux remontrances qu'ils lui ont faites de décharger le peuple d'une partie de la taille : mais que les dettes contractées par ses prédécesseurs, & le mauvais état où elle a trouvé ses finances, ne le lui permettant pas, & exigeant au contraire qu'on l'augmentât, bien loin de la diminuer, sa majesté s'est contentée d'imposer pour l'année prochaine, la même somme qu'en celle-ci, avec une augmentation seulement de vingt mille sept cents cinquante livres dix sols sept deniers; en laquelle étoit convertie pareille somme, dont les commissaires avoient coutume de recharger ensuite les paroisses, pour quelques menues dépenses dans les provinces, qui par-là demeuroit supprimée.

Je rends compte avec quelque satisfaction, d'un mémoire que je présentai au roi, au sujet de la taille : parce que,

1608.

par les détails & les réflexions qu'il contient, il peut passer pour un abrégé de l'histoire de la taille en France.

Il est indubitable qu'un état, tel qu'il puisse être, soumis à une comme à plusieurs têtes, ou conduit par le mélange de toutes les différentes autorités unies ensemble, ne sçauroit se passer de subsides. Supposé que content du degré de puissance où il se trouve, il ne songe point à l'accroître; il est impossible que de tems en tems il n'ait pas des offenses à venger, & des téméraires à réprimer: mille nécessités intérieures & indispensables, ne sçauroient être satisfaites que par des dépenses réglées, & pourtant tantôt plus fortes, tantôt plus foibles. Ces dépenses tant ordinaires qu'extraordinaires, ne se sont prises pendant un très-longtems dans ce royaume, que sur des impositions, à titre d'assistance volontaire, ordonnées & réparties par une résolution générale de tous les ordres du royaume, dans ces assemblées solennelles, qu'on a appellées les états, & encore, sur le domaine particulier du roi ou de la couronne (35). Il s'en falloit

(35) M. le duc de Sully, s'est si souvent &

presque tout qu'elles ne formassent ces sommes immenses, auxquelles on les a vûes monter depuis : c'est qu'alors on se renfermoit dans le simple nécessaire, soit au dedans, soit au dehors : & une remarque que peut-être personne n'a faite, c'est que nous ne voyons aucun de nos rois de la troisième race jusqu'à

1608.

si fortement déclaré contre l'abus des états & des assemblées populaires, qu'il n'est pas vrai-semblable qu'il cherche ici à les autoriser : mais il se laisse quelquefois tromper & mener trop loin, par ses idées d'économie & d'austérité. Ce qu'il semble y avoir dans tout cet endroit de peu favorable à l'autorité souveraine, part de cette source.

Des hommes considérés séparément, les uns sont bons, & les autres sont mauvais. Donc un état conduit par un homme seul, fera tantôt bien, tantôt mal conduit. Les hommes considérés dans cette totalité, qui s'appelle peuple, n'ont été, ne sont & ne seront jamais qu'une multitude d'esprits bornés, prévenus, foibles, passionnés, craignant & se rassurant sans sujet ; sans expérience, comme sans prévoyance, & poussés par l'instinct, vers le seul bien être actuel. Par conséquent un état gouverné par la multitude, sera mal & toujours mal gouverné. Cette preuve est assez claire dans sa simplicité, pour qu'on puisse l'appeller une démonstration, & contre les états, & contre toute forme de gouver-

1608. Charles VIII. s'engager dans des conquêtes éloignées , ni même déclarer la guerre en forme à aucun des princes ses voisins (36), avec cet esprit de modéra-

nement , qui accorde plus ou moins de pouvoir à la multitude.

Le prince qui fait consister la principale richesse du roi dans son domaine, n'est pas plus heureux. Voyez *l'essai politique sur le commerce.*

(36) Cette remarque est fautive. Avant Charles VIII. la France a eu la guerre en Espagne , en Flandre, en Angleterre, avec ses voisins, comme avec les états les plus éloignés, en attaquant, comme en défendant. Quel tems compare & préfère-t-on ici au nôtre? Les derniers regnes de la seconde race de nos rois, & les premiers de la troisième: en pourroit-on choisir un plus malheureux pour ce royaume? Si les guerres étrangères y paroiss-

soient plus rares; c'est parce qu'il l'avoit presque continuellement avec lui-même: ce qui est le comble de la calamité. Nos rois n'avoient presque d'autre occupation, que de faire d'inutiles efforts, pour le délivrer de mille tyrans domestiques. La France se trouva sans défense contre les barbares & contre ses voisins, dont elle fut le jouet tour-à-tour.

Cetems, dira-t-on, étoit du moins heureux pour la noblesse: c'est ce que je ne saurois encore accorder. Ce n'est qu'un faux éclat, que celui dont on s'imagine qu'elle brilloit alors; puisqu'il ne se pouvoit pas faire que le désastre public & général, ne fût aussi sa ruine particulière.

tion & d'œconomie, ils trouvoient que rien ne leur manquoit : ils satisfaisoient à tout, sans engager ni aliéner leur domaine, & par conféquent ils étoient en

1608.

En est-on d'ailleurs moins malheureux, parce qu'on est soi-même l'auteur de son malheur ? Si le repos, quoiqu'en dise l'ambition, est le seul état heureux ; le cardinal de Richelieu a rendu à la noblesse françoise un beaucoup plus grand service qu'elle ne le croit.

Enfin que fait-on en France depuis près de trois cens ans, que travailler à guérir les plaies qu'a faites à la domination françoise, ce tems dont on exalte le bonheur & la sagesse ? Le duc de Sully paroît donc ici un peu frappé du préjugé populaire, qui fait admirer tout ce qui porte les marques de l'antiquité. Une chose peut pourtant servir à l'excuser. Il avoit été té-

moins d'une partie des malheurs que la guerre des religions avoit causés dans le dernier siècle, & auxquels, pour dire vrai, on ne trouve que très-peu d'exemples dans notre histoire, peut-être même point du tout, qu'on puisse comparer. Il a cru ne point se tromper, en mettant ces malheurs sur le compte du gouvernement. Mais n'est-il pas plus vraisemblable qu'ils ne furent si grands, que parce qu'au contraire le gouvernement monarchique n'étoit pas encore véritablement tel parmi nous ? Un roi qui auroit joui d'une puissance égale à celle dont heureusement nos rois sont aujourd'hui en possession, auroit trouvé le moyen de les pré-

1608. effet, malgré leur pauvreté apparente, beaucoup plus riches (37) que leurs successeurs, au milieu de tous les trésors que leur ont acquis un pouvoir sans bor-

venir, parce qu'il auroit sçu tenir dans le respect les grands, auxquels seuls il faut les imputer.

S'il ne falloit pour mettre cette vérité dans tout son jour, qu'y joindre quelque exemple qui donnât lieu à la comparaison : nous n'avons manqué, depuis moins de cinquante ans, d'occasions ni de troubles civils, ni de dissensions religieuses ; nous pouvons même citer une minorité, & dans un tems assez difficile. Qu'en est-il arrivé ?

Mais ce qui doit le plus nous étonner, c'est qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes, qui malgré l'expérience & contre l'évidence même, entreprennent de ressus-

citer des opinions aussi justement pros- crites.

(37) Autre erreur. Si l'on veut parler exactement, on ne dira point, le roi est riche ou pauvre, le roi est la plus publique de toutes les personnes à qui l'on donne ce nom. En cette qualité, il ne possède rien qui n'appartienne en même tems à tout l'état, & à le bien prendre, il n'y a aucune des dépenses censées royales, qu'on ne puisse & qu'on ne doive appeller aussi dépenses civiles ; puisqu'elles se font toutes au nom, pour l'utilité, & en vûe de l'état entier. Cela est déjà ind- contestable pour l'entretien des gens de guerre, de la marine des fortifications, &c. Cela ne l'est pas moins

nes & une autorité absolue. Il n'y a en ceci aucun paradoxe. Un prince qui peut beaucoup, croit tout pouvoir, & entreprend tout, (38) sans s'appercevoir d'une

1608.

quant à tous les ouvrages d'utilité & de commodité publique, ou simplement de grandeur & de magnificence: & si l'on veut y faire une attention sérieuse, on dira la même chose des dépenses même qui ont rapport à la seule personne du roi: comme sa table, ses habillemens, sa maison, ses divertissemens, &c. Dans tout cela il ne cesse pas plus d'être l'homme de tout le peuple, qu'il l'est, lorsqu'il fait marcher ses armées. Le mauvais usage que font quelques souverains des trésors publics, ne détruit pas la vérité de ce principe, & encore un coup c'est l'avantage de toute la nation, qu'un seul homme dispose & de la quantité & de l'emploi de ces

deniers. Sera-ce de toute une multitude, qu'il faudra attendre l'attention de contribuer volontairement pour ce qui est de plus grande utilité, de plus grande commodité, ou de plus grande gloire; pour les dépenses secrètes qu'exige la politique; pour celles qui assurent la récompense de la valeur, du mérite, des sciences & des arts? Ce seroit ne pas connoître ce que c'est que le peuple. La forme républicaine ne peut être le bonheur que d'un très-petit état.

(38) Voilà la plus forte objection qu'on puisse faire, & celle qu'on fait effectivement sans cesse contre l'autorité monarchique. Un seul homme maître de tout! Que

1608.

erreur capitale dans le calcul qu'il fait de ses forces ; c'est l'affoiblissement & la ruine de ses sujets , qui malheureusement va comme ses desirs , toujours en

cet homme soit un ambitieux , un prodigue , un barbare, voilà tout un peuple de sujets qui sont ses victimes. Je ne nie pas la possibilité du fait ; il y en a des exemples, & en l'admettant, je conviens que c'est-là le grand inconvénient , & en un sens , le seul de cette sorte de gouvernement.

Mais puisqu'un bonheur parfait à tous égards , n'est pas fait pour être le partage des hommes ; & que la sagesse humaine avec ses plus grands efforts , ne se promet que de diminuer la mesure du mal sur la terre : il n'est question ici que de sçavoir si l'institution du pouvoir monarchique remplit mieux ce plan que toute autre forme de gouvernement : ce qui devient clair , ce

me semble , avec un peu de réflexion.

A quelques excès que se porte un roi , il ménage toujours jusqu'à un certain point, pour son propre intérêt , les biens & la vie de ses sujets. D'ailleurs de médiocres vertus suffisent ici pour le bien, si elles ne suffisent pas pour le mieux , & d'un autre côté, tous les vices auxquels les princes peuvent être sujets ne sont pas à beaucoup près contraires au bonheur d'un peuple ; quelques-uns même y servent , & d'autres ne font que le suspendre : enfin l'incapacité se supplée par le choix des ministres. Ce sont toutes ces raisons, qui font que sous un gouvernement royal , nul mal n'est ni de très-longue durée , ni ab-

augmentant , & le réduit enfin à ne
pouvoir plus rien du tout.

1608.

Je n'ai rien dit de toutes les peines
que lui coûte d'ailleurs à raffasier , une

solument irrémédia-
ble. Il faudroit pour
cela , que l'ignorance
& la présomption prê-
tassent la main à pres-
que tous les vices ras-
semblés.

Ces principes nous
menent à conclure ,
qu'il n'y a qu'un seul
moyen , mais infailli-
ble , de prévenir tous
les maux qu'ont pro-
duits en France les
grands , en Angleter-
re le peuple , dans le
Nord le clergé , les
moines en Orient , les
soldats dans plusieurs
anciennes monarchies
& dans une infinité
d'états la diversité des
religions , c'est d'au-
gmenter l'autorité
royale jusqu'à un de-
gré suffisant , non-seu-
lement pour contreba-
lancer toutes ces diffé-
rentes autorités , mais
encore pour l'emporter

sur elles. Le nom de
roi , pourvu qu'on ne le
réduise pas à un vain
nom , sera un écueil ,
contre lequel vien-
dront se briser , sans
même avoir pu former
le moindre orage , ce
qu'on voit de tems en
tems s'élever de flots ,
du côté des parlemens ,
des universités , de
tout autre corps.

La raison en est sensi-
ble. Toute autre puis-
sance n'est qu'une puis-
sance composée , pour
ainsi dire , de pieces
rapportées , qui par
quelqu'endroit laisse
entrer tous les mem-
bres du corps politique
en partage de la maî-
trise , c'est-à-dire , d'un
bien qui ne sçauroit
être partagé. La seule
puissance royale tient
tout en ordre , fait fa-
ce & répond à tout ,
parce qu'elle est supé-

1608. avidité véritablement insatiable. La taille qui de tous les impôts arbitraires, est sans contredit le plus pernicieux comme le plus inique ; en comprenant sous ce

ricure à tout, & que tout se confond devant elle. Elle ne manquera jamais son coup, que quand elle pourra paroître douteuse. Il faut, dans l'état comme dans l'église, une autorité visible, dont l'éclat frappe les yeux de tout ce qui voudroit sortir de sa place. Car c'est une vérité, qu'il me semble qu'on n'a pas assez reconnue, que tous les malheurs, toutes les révolutions, qui affligent ou détruisent les états, viennent, sans exception, du manque de subordination, & c'est conséquemment un principe à mettre au nombre des principes fondamentaux du gouvernement, qu'il faut donner la préférence sur tous les autres moyens, à celui qui est le plus propre à entretenir cette subordination ; avantage, qu'on ne sçauroit refuser à la puissance royale.

Pour prouver contre les principes établis dans cet endroit de nos mémoires sur le gouvernement de ce royaume, que tous les malheurs arrivés dans la seconde & la troisième race, sont provenus des changemens faits à sa première constitution, par rapport aux droits & à l'autorité monarchique ; on ne sçauroit mieux faire que de renvoyer à l'histoire critique de l'établissement de la monarchie françoise dans les gaules, que j'ai déjà citée. L'auteur y démontre invinciblement, que nos rois de la première race jouissoient d'une au-

nom toute capitation ou cotisation personnelle arbitraire , en fournit une infinité d'exemples frappans. Combien de fois n'a-t-elle pas compromis l'autorité royale ! Son coup d'essai fut de renverser le trône-Chilperic , pere de Clovis , & quelque tems après , elle couta la vie à Childeric, assassiné par un gentilhomme françois , nommé Bodillon , qui se vengea de cette maniere d'un traitement ignominieux qu'il avoit reçu de ce prince , pour lui avoir représenté un peu librement le danger d'une imposition excessive , qu'il songeoit à établir. Un pareil impôt sous Philippe-Auguste causa un soulèvement parmi la noblesse , qui se rendit sans effet.

1608.

Quelques autres plus heureux dans cette entreprise , se la reprocherent

| | |
|--|---|
| orité peut-être encore plus absolue qu'ils l'ont aujourd'hui , pour lever des impôts, condamner les grands à mort , &c. Que les ducs & comtes , en se faisant seigneurs propriétaires des pays dont ils n'étoient qu'administrateurs , surpercent insensiblement & les droits du | roi , & les droits du peuple : que ce peuple seconda en plusieurs endroits les efforts que les successeurs de Hugues Capet commencerent à faire , pour le délivrer de la servitude de tant de tyrans , &c. <i>Tam. 3. liv. 6. ch.</i> |
| II. 16. | |

1608.

pourtant au point d'en sentir de violents remords, contre lesquels ils se munirent de Bulles d'absolution du pape. Saint Louis n'enjoignit rien si fortement à son fils, que de ne jamais rien lever sur ses sujets contre leur gré & sans leur consentement. Philippe de Valois affranchi de ce scrupule, ne se garantit pas du danger de la conduite contraire, il vit ses principales villes soulevées contre lui. Il avoit assisté, n'étant pas encore roi, à une assemblée des notables, sous le regne de Louis, surnommé Hutin; dans laquelle il avoit été statué, que les rois de France feroient serment à leur sacre de n'imposer rien de nouveau sur le peuple, que par l'octroi des trois ordres du royaume assemblés. Jean I. & Charles V. se soumirent à cette Loi, & demanderent modestement des secours, qui leur furent accordés. Une taille (39) repartie par têtes sans assemblées d'états ni consentement des peuples, ne fut pas regardée comme le

(39) La plupart des exemples que cite ici l'auteur, c'est-à-dire, tous ceux qui précèdent le regne de saint Louis, sont moins applicables à la taille, qu'à tout impôt, également insupportable à un peuple passionné pour la liberté, & prévenu de l'opinion que

noindre malheur du regne de Charles VI. ce regne si fécond en événemens si- 1608.

a marque de cette liberté est de ne rien contribuer par obéissance au souverain , sans examiner si l'ordre est juste ou injuste, & si le souverain demande pour lui ou pour le peuple même. M. de Sully est bien éloigné de prendre le parti du peuple , dans un sentiment si peu raisonnable , après être convenu lui-même des nécessités d'un grand état. Il y a donc ici un peu de vaine déclamation.

Ce qui n'empêche pas que tous les bons esprits ne soient de son avis , sur le fond de la question qui regarde la taille. On dit que ceux qui l'ont établie , ont cherché à peser sur le peuple , par la forme , bien plus encore que par la chose même. Je tire de-là même de nouvelles in-

ductions en faveur des principes que les remarques précédentes ont établis. Car si l'on me demandoit pourquoi la taille est telle ; j'oserois répondre , parce qu'elle est un établissement populaire , non pas à la vérité , quant au subside , le peuple ne se seroit pas forgé à lui-même cette chaîne : c'est au contraire pour s'en débarrasser , qu'il a tant bataillé , mais je dis , populaire , quant à la façon de la lever & de l'imposer.

Si l'un de ceux de nos rois qui s'en sont servis les premiers , Charles VII. par exemple , avoit été assez maître de ses sujets , pour pouvoir leur dire : l'état a besoin d'un nouveau subside considérable , laissez-moi lever le dixième de tous vos biens ; c'est cette somme

1608.

nistres, qu'on peut presque l'appeller le tombeau des bonnes loix & des bonnes mœurs chez les François. La nécessité augmenta le mal, en diminuant les murmures, sous celui de Charles VII; qui ayant à chasser les Anglois du royaume convertit avec adresse en levée ordinaire & réglée, ce tribut, à qui sa

me qu'il me faut; mais ne vous en mêlez point, & donnez-vous bien de garde de troubler mon opération; on croit bien qu'il se feroit servi de quel-

qu'autre moyen plus simple que n'est la taille. Mais on crut que le moindre ménagement qu'on pouvoit avoir pour le peuple, étoit de lui conserver du moins une espèce de liberté, dans la répartition, la levée, &c. De-là vient, selon que le dit l'auteur, qu'elle fut capitale ici, là, réelle; & en un autre endroit, mixte. Tous les changemens qu'on put faire dans la suite à un

édifice appuyé sur d'aussi mauvais fondemens, ne servirent qu'à le charger encore mal-à-propos, & à le rendre plus embarrassant.

Voilà un exemple de la sagesse & des vûes populaires : le peuple paye bien aujourd'hui la peine de sa méprise. Dans tous les anciens impôts, il est aisé d'appercevoir cette mauvaise complaisance des souverains, qui fait chercher les tempéramens dans la multiplicité des réglemens; là où il ne faudroit, s'il étoit possible, qu'une seule règle.

cotisation,

cotisation personnelle fit donner le nom de taille, quoiqu'elle ne fût établie dans différentes provinces qu'avec différentes modifications ; capitale dans les unes, réelle & sur les héritages dans d'autres, mixte ailleurs. Elle fut fixée par Charles VII, à un million huit cens mille livres. Voyons ce qu'elle fit de progrès dans tous les regnes suivans jusqu'à notre tems.

1608.

Louis XI augmenta la taille jusqu'à quatre millions sept cens mille livres. L'an 1498 qui est celui de la mort de Charles VIII, on trouve qu'il est fait recette à l'épargne, toutes sortes de frais déduits, de quatre millions quatre cens soixante-un mille six cens dix-neuf livres. En 1515, année de la mort de Louis XII, quatre millions huit cens soixante-cinq mille six cens dix-sept livres. Elle fit un saut prodigieux sous François I, qui la laissa en montant à quatorze millions quarante-quatre mille cent quinze livres. Henri II ne la laissa qu'à douze millions quatre-vingt-dix-huit mille cinq cens soixante-trois livres. Elle diminua encore sous les deux regnes suivans, n'étant qu'à onze millions cent quatre mille

1608.

neuf cens soixante-onze livres, du tems de François II, & qu'à huit millions six cens trente-huit mille neuf cens quatre-vingt dix-huit livres, sous Charles IX. Le regne de Henri III lui fut favorable, à le considerer, non pas dans le tems où il se trouvoit dépouillé d'une grande partie de son royaume, comme dans l'année où il mourut, mais en 1581, par exemple, elle rapportoit trente-un millions six cens cinquante-quatre mille quatre cens livres. Au lieu de se laisser entraîner au mauvais exemple, Henri le Grand, quoiqu'il eût & des dettes infinies à acquiter, & des dépenses considérables à faire, n'a voulu en retirer de bon que seize millions, moitié des tailles & moitié des fermes.

Si ce prince a trouvé, malgré cela, le moyen de mettre vingt millions dans ses coffres, comme on le verra dans la suite, il n'en a eu l'obligation qu'à une œconomie qu'on ne connoissoit point, & dont peut-être on auroit eu honte sous tous ces regnes. Les étrangers ne mettoient plus, comme autrefois, impunément la main dans les finances. L'électeur palatin m'écri-

vit cette année d'Heidelberg, pour
me demander avec toutes sortes d'ins-
tances, de faire faire la poursuite d'un
remboursement de deniers qu'il avoit,
disoit-il, prêtés si sincèrement au roi,
& dont en huit ans il n'avoit pu tirer
qu'une seule assignation. Carl-Paul,
conseiller & gentilhomme ordinaire
de cet électeur, me fut adressé de sa
part, avec des grandes offres de servi-
ces, pour poursuivre cette affaire. La
place que j'occupois m'a souvent attiré
les complimens des princes étrangers.
Le duc de Savoye, en félicitant, par
le sieur Jacop, S. M. sur la naissance
de son troisième fils, m'écrivit en mê-
me tems une lettre des plus polies.

La maladie de la duchesse de Lor-
aine attira le duc de Mantoue en Lor-
aine, & de là en France. Cette prin-
cesse se trouva si mal de sa couche,
qu'elle fut long tems désespérée des
médecins. Elle n'avoit eu qu'une fille
qui se portoit bien, & la mere guérit
aussi à la fin. Leurs majestés prirent
beaucoup de part à son état, & n'ou-
lièrent rien non plus pour faire trou-
ver au duc de Mantoue le séjour de la

1608.

France agréable. On lui donna force ballets, & encore plus de bons repas dont le roi fit, après qu'il fut parti une rude pénitence, par toutes les médecines qu'il fut obligé de prendre. Il ne repassa les monts qu'à la mi-octobre, emportant beaucoup d'argent de jeu, qu'il avoit gagné au roi. Il laissa encore quatre mille pistoles qui lui étoient dûes, & qu'il pria Henri, en partant, de donner à son commissionnaire. j'en reçus l'ordre de S. M. par un billet qu'Edouard vint m'apporter.

Les négociations pour la paix ou pour une longue trêve, continuoient cependant dans les Pays-Bas à la Haye lieu choisi pour les conférences ; mais de façon qu'on crut long-tems que le but dont on s'étoit cru si proche, alloit s'éloigner pour toujours, tant elles furent traversées par la diversité d'intérêts, la défiance & l'aigreur. Certain cordelier espagnol, auquel la majesté catholique donnoit beaucoup de part dans toute cette affaire, passant par Paris dès le commencement de cette année, eut l'honneur d'être présenté au roi, auquel il voulut persuader que la paix n'étoit pas éloignée.

Dom Pedre (40) répandoit par tout Paris que les courriers qui devoient en porter la nouvelle en Espagne, alloient passer incessamment. Le roi, & tous ceux qui étoient instruits de l'état des choses, par ce qu'en mandoit le résident Jeannin & les autres agens de S. M. dans les Provinces-Unies, n'avoient aucun penchant à croire

1608.

(40) Dom Pedre sonne d'aussi mal logé
oit l'ambassadeur à Fontainebleau que
Espagne à la cour de Dieu. » Nous autres
ance, où Henri IV » François, lui répon-
le voyoit pas de » dit ce prince, nous
op bon œil, parce » logeons Dieu en nos
il n'ignoroit pas » cœurs, & non pas
cet ambassadeur » entre quatre mu-
avaiilloit par toutes » railles, comme vous
ortes de moyens à » autres Espagnols, &
mettre le conseil de sa » encore doutai-je
ajesté dans le parti » fort si étant logé en
l'Espagne. Consul- » vos cœurs, il ne se-
z *Vittorio Siri, Mém.* » roit point logé dans
cond. tom. I. Le » des pierres. Voyez-
rain, Décade de » vous pas, reprit-il
Henri leGrand, liv. 10. » ensuite en souriant,
Etoile & autres His- » que l'œuvre n'est
toriens. Le Grain rap- » pas encore achevée?
orte ce bon mot de » Mon intention n'est
Henri IV à Dom Pe- » pas de laisser cette
e, qui lui avoit dit, » chapelle en l'état
il ne voyoit per- » qu'elle est. Il y a peu

1603.

*Vittorio
Siri, ibid.*

tous ces bruits, & avec raison, puisque depuis ce tems là jusqu'à la fin de septembre & d'octobre, & tout le reste de l'année, on en attendit inutilement l'effet. Il ne seroit pas sûr de décider que l'obstacle ne vînt point de la part des Espagnols; tout ce qu'on peut faire, c'est de laisser ce point douteux. Pour les Archiducs, ils travailloient sincèrement pour la paix. Sa majesté très-chrétienne donnoit aussi contre ses propres intérêts, les conseils les plus pacifiques. C'est le seul parti que Henri crut avoir à prendre au point où les choses étoient amenées.

À l'égard du prince d'Orange, s'il n'étoit pas le seul ennemi de la paix du moins étoit-il le plus déclaré. Voici les raisons & les prétextes que lui & ses partisans apportoitent pour la faire échouer: que quelqu'envie que l'Espagne montrât avoir de la paix ou d'une longue trêve, jamais elle n'y donneroit les mains, avec la condition de renoncer formellement & expressement à toute souveraineté sur les Provinces-Unies; que sans cette clause

» de gentilshommes | » maisons, je n'ai pas
 » en mon royaume qui | » envie que la mienne
 » n'en ayent en leurs | » en soit dégarnie.

cependant, il n'y avoit aucune assurance à prendre pour ces provinces sur les traités, puisqu'autrement les Espagnols demeueroient toujours en droit de s'assurer des havres & places fortes, des gens de guerre & des matelots, d'attirer à eux tout le commerce, & de s'ouvrir une seconde fois le chemin à la tyrannie; qu'on trouveroit moyen pendant ce tems-là d'endormir les gens de bien, & de faire agir les brouillons & les ames vénales; que le parti catholique dans ces provinces, déjà assez porté d'inclination pour la domination espagnole, leveroit la tête, se déclareroit & entraîneroit le reste ou la plus grande partie du pays; en sorte que le tems de la trêve venant à finir, l'Espagne feroit cette fois la guerre à coup sûr (41); que la paix, si le traité portoit ce nom, n'avoit rien de plus sûr que la trêve, puisque le roi d'Espagne sçauroit bien la rompre, quand il trouveroit l'occasion propre à faire son coup. La prin-

(41) En effet, l'Espagne recommença la guerre contre les Flamands plus vive-

ment que jamais, en l'année 1621, qui est le terme de la trêve.

1608.

celle d'Orange jugea à propos de m'écrire à peu près dans ce même sens, excepté que quoiqu'elle me marquât que les gens de guerre, des villes & même des provinces entières, étoient dans les sentimens de son beau-fils, & entierement attachés à toute la maison de Nassau, elle ne pouvoit me dissimuler que le parti contraire étoit pour le moins aussi fort.

Le prince Maurice, avec de pareils sentimens, n'eut garde de ne pas chercher à s'appuyer du roi. Il lui envoya Lambert le fils au mois d'octobre avec une lettre pour sa majesté, & toute sorte de créance sur ce qu'il lui diroit de bouche en son nom. Lambert exalta fort les desseins de son maître. Il voulut même faire croire que les choses étoient au point, que le marquis de Spinola, le président Richardot & les commissaires espagnols avoient été remerciés & congédiés le premier de ce mois. Tout ceci frappa d'autant plus les conseillers de S. M. qui étoient présens au rapport de Lambert, que Berny avoit mandé auparavant que les équipages de ces députés espagnols & eux-mêmes étoient attendus à Bruxelles le 4 octobre. Ils

voulurent tous en ce moment persuader à sa majesté que ses amis, comme ses ennemis, alloient être trop heureux de recevoir les conditions qu'il lui plairoit de leur imposer. C'est ce que me manda Villeroy, en me faisant le détail de toute cette affaire, & en m'envoyant à Gergeau, où j'étois alors, un double de la lettre du prince d'Orange. Le roi n'alla pas si vite. Le discours de Lambert lui parut suspect par plusieurs endroits. Il ne voyoit aucune lettre de la part du conseil des Etats; celle du prince lui sembloit pleine de réserve & de dissimulation; & Maurice lui-même avoit agi jusques-là si peu conformément à ses paroles, qu'il étoit difficile de ne pas s'en défier. Lorsque Lambert ajoutoit que la Zélande se donneroit plutôt à l'Angleterre, que de s'accorder avec l'Espagne; qu'on prioit S. M. de se tenir au moins neutre, si elle ne vouloit plus assister ses alliés comme auparavant; parce que, ne leur restât-il que trois villes, ils donneroient encore de l'exercice aux Espagnols pendant cinquante ans. Henri ne voyoit dans toutes ces paroles, qu'une ro-

1603.

domontade & une fausseté, ou du moins une finesse très-grossière. Ce manége fautoit encore plus aux yeux, lorsque Lambert s'avançoit de mille choses que Jeannin n'auroit pu ignorer, & dont cependant il n'avoit donné aucun avis à sa majesté. Selon Lambert, Barneveld & Aërsens étoient disgraciés, & même en danger de se voir faire leur procès ; on avoit tenu conseil dans plusieurs villes des états, si l'on ne prendroit point le parti de demander la domination françoise. Comment tout cela eût-il pû être si secret, qu'on n'en eût rien laissé transpirer dans toute la Flandre ? Mais les discours mêmes de Lambert n'étoient pas toujours bien d'accord avec la propre lettre du prince d'Orange.

Je crois bien que si S. M. avoit vu plus de fonds à faire sur quelques-unes de ces propositions, comme celle, par exemple, de recevoir les Flamands sous sa puissance, il ne lui auroit pas été besoin d'aiguillon pour l'animer à porter toutes ses vues de ce côté-là ; quelquefois même elle ne pouvoit s'empêcher de sçavoir mauvais gré à Jeannin, de n'avoir pas plus fortement touché cette corde. Mais ce

prince prit enfin le parti le plus sage ;
ce fut d'écouter & de voir tout tran-
quillement, sans montrer ni éloigne-
ment ni empressement pour la paix ,
en attendant un éclaircissement qui ne
pouvoit se faire de quelque maniere
que ce fût, sans qu'il se vît appelé au
dénouement. Il ordonna à Jeannin de
se conduire sur ce plan ; & voulant
avoir mon avis, il me fit faire un dé-
tail au plus juste de tout par Villeroi ,
& il m'envoya de plus Lambert. Ce-
lui ci me tint tous les mêmes discours
qu'il avoit tenus à S. M. J'avois un bon
préservatif contre ses finesses , dans la
seule lettre que j'avois reçue de la prin-
cesse d'Orange. Il n'eut rien à me ré-
pondre, quoique peut-être il ne s'ac-
commodât pas de ma sincérité, ni des
noms d'ingrats & d'indignes des bon-
tés de S. M. que je donnai aux Etats.

Je répondis aussi par lettres à Ville-
roy , & je ne lui dis pas tout ce que je
pensois ; je le remis à mon retour, pour
en sçavoir davantage. Ce ne fut qu'a-
vec le roi seul que je me decouvris de
tout ce que je pensois sur ce qui se pas-
soit en Flandre. Quoique Maurice
n'eût pas toujours été fidèle à suivre

1608.

son plan, & même qu'il s'en fût quelquefois écarté assez visiblement, il n'étoit ni incroyable ni bien surprenant qu'il songeât à soutenir jusqu'à l'extrémité un parti, dans lequel son honneur pouvoit être véritablement intéressé ; mais pour Henri, il ne convenoit point à un grand capitaine, ni à un grand roi, d'aller se jeter tête baissée dans des affaires où on ne l'appelloit point, sur la foi d'un simple particulier ; il étoit de sa dignité d'examiner & d'attendre. Quant aux Etats, si c'étoit de leur participation que Maurice parloit, ils s'y prenoient trop tard & à contre-tems. Ils avoient fait des fautes qu'ils cherchoient à faire réparer à S. M. ou plutôt ils joignoient à une ingratitude marquée pour le roi, le dessein aussi peu honnête de le prendre encore pour dupe. L'offre de la Zélande à l'Angleterre étoit une pure fable, & tout le reste, illusion, tromperie & artifice ; à quoi S. M. ne devoit répondre, qu'en continuant à se mêler des affaires de ces provinces, autant qu'il convenoit pour sa gloire & son utilité propre.

C'est en partie pour ce sujet que

Henri me fouhaitoit fi fortement de retour de Gergeau. Tout continua en 1608. Flandre fur le même pied d'incertitude, & les nouvelles que l'on en recevoit fe reffentoient de cet état. Il arriva que l'instruction que les Archiducs avoient donnée à leurs députés, en les envoyant à la Haye, tomba en original entre les mains du prince d'Orange, foit que le président Richardot (42) l'eut oubliée, foit qu'elle lui fût dérobée, ou qu'il la laiffât voir exprès, pour s'attacher les Catholiques auxquels elle étoit favorable. Maurice en fit grand bruit, & s'en fervit pour animer fes partifans. Les conférences languirent fouvent, mais elles ne furent point interrompues. La guerre étoit devenue de toute impoffibilité, & par conféquent un accord étoit de toute néceffité. Ce qu'on voyoit feulement de clair, c'eft que de quelque fincérité que les parties paruffent faire profeflion, elles fongeoient à fe garder des interprétations

(42) Jean Richar- Il avoit eu part au
dot, président au con- traité de Vervins. Il
feil privé des Pays- mourut l'année fui-
Bas, bon négociateur. vante.

1608.

à leur sens, pour en faire un motif de recommencer la guerre, d'abord qu'elles pourroient le faire avec quelque apparence de succès. Si donc la France perdoit une occasion favorable d'humilier sa rivale, elle pouvoit s'attendre à la voir se présenter encore beaucoup plus belle, pourvu que jusques-là elle sçût ménager ses forces. » Je suis toujours dans la même opinion, ainsi m'écrivoit sa majesté, que Dieu veut en cette affaire faire un coup de sa main, à quoi les hommes n'ont point pensé, & au contraire de tous leurs desseins. Je l'ai vu ainsi arriver depuis trente ans, & toujours à mon avantage ; puisse-t-il encore en être de même, & que mes fautes & mes ingrattitudes ne l'en empêchent point ! je l'en supplie de tout mon cœur.

Les habiles politiques faisoient une seconde remarque, encore plus importante que la précédente ; c'est que la puissance espagnole étoit parvenue à son premier degré de décadence. Si l'on en jugeoit ainsi, ce n'étoit point à cause des égards qu'on voyoit que le roi d'Espagne & les Archiducs avoient pour tous les agens de sa ma-

jesté, & particulièrement pour Jean-
nin, les restrictions qu'elle se ménageoit contre les Flamands, mon-
troient qu'elle avoit toujours la même
arrogance & la même ambition, &
elle ignoroit peut être elle-même, ou
ne vouloit pas avouer sa maladie.
Mais lorsqu'on voit qu'un état ne mon-
tre ni force ni conduite, qu'il manque
à la fortune & à l'occasion, dès lors
la chose n'en est plus aux termes de la
simple conjecture.

Il n'en falloit point encore d'autre
preuve, que ce qui se passa sur les fron-
tieres de la Navarre & du Bearn. Les
Espagnols y ayant renouvelé d'an-
ciennes querelles sur les limites des
deux royaumes, Henri, bien résolu à
ne rien relâcher, m'écrivit d'en con-
férer avec le chancelier, & d'en faire
parler à l'ambassadeur espagnol par
quelqu'un du conseil, plutôt pour se
justifier des suites que ce démêlé pou-
voit avoir, que comptant le terminer
par cette voye. S. M. écrivit encore
dans le même esprit à la Force, dépo-
sitaire de son autorité sur toute cette
frontiere, de soutenir ses droits par
tous les moyens les plus prompts & les

1608. plus efficaces. Et comme il ne pouvoit attendre de grands secours des habitants du pays, je reçus ordre de le rembourser de toutes les avances qu'il avoit déjà faites, & de lui faire un fonds suffisant pour ne pas avoir le dessous.

Ces précautions furent assez inutiles. Aux premières plaintes que la Force fit faire au vice-roi d'Arragon, celui-ci promit une ratification de tout ce qu'on lui demandoit; &, contre l'ordinaire du conseil de Madrid, elle ne se fit pas attendre: c'est qu'on n'ignoroit pas que sur une simple apparence de rupture, grand nombre de mécontents, dont les royaumes de Navarre & d'Arragon étoient remplis, avoient déjà offert leurs services à la France. La Force, auquel ils s'étoient adressés, en donnant cet avis à S. M. mandoit en même-tems, que quoi qu'il sçût bien qu'il ne falloit pas faire grand fond sur l'esprit inquiet & changeant de ces peuples, c'étoit ici une occasion immanquable, pourvu seulement qu'on se pressât d'en profiter; que toute l'habileté des Espagnols leur étoit inutile pour cacher leur état de foiblesse & d'épuisement, qui n'étoit

Jacques
Nompar de
Caumont,
depuis duc
de la Force.

plus ignoré de personne ; que toutes les affaires du gouvernement y étoient dans une confusion inexprimable. Il n'écrivoit jamais, soit à S. M. soit à moi, que sur ce ton ; & il étoit plus à portée que personne de connoître l'état des choses, tant sur ce sujet, que pour ce qui regarde une autre faction qui donnoit de furieuses inquiétudes au conseil de Madrid, quoiqu'il ne s'agit que des misérables restes d'un peuple presqu'entièrement exterminé ; je parle des Maures.

Pour bien entendre ce fait, il faut reprendre ici ce qui n'auroit pu trouver place ailleurs, sans interrompre la narration. Henri n'étant encore que roi de Navarre, avoit toujours eu dans l'esprit qu'un jour il pourroit s'aider contre l'Espagne, de ces ennemis domestiques, moins considérables encore par leur nombre, que par le vif ressentiment qu'on leur voyoit conserver de leur oppression. Les Maures, de leur côté, apprenant par le bruit public, que le parti protestant, qu'ils sçavoient être très-puissant en France, & opposé à l'Espagne, avoit à sa tête un roi de Navarre, c'est-à-dire, un

1608. prince doublement ennemi de cette couronne , commencerent à rechercher tous ceux qui pouvoient leur ménager cette protection , & entr'autres M M. de Saint-Geniès & d'Odou , auxquels ils promirent d'exciter en Espagne un soulèvement presque général , pourvu qu'ils se sentissent appuyés. Ils ne demandoient qu'un général & de bons officiers , auxquels ils s'engageoient d'obéir ponctuellement. Ils offroient de fournir tout l'argent nécessaire , bien loin d'en exiger ; & du côté du courage & des soldats , ils asfuroient qu'on seroit content d'eux. Un asyle en France avec la liberté de leurs biens & de leurs personnes , étoit la seule condition qu'ils apportoitent au traité. Ils paroissoient de si bonne composition sur la religion , qu'ils offroient d'embrasser celle du royaume ; non pas à la vérité la religion romaine , la tyrannie de l'inquisition leur avoit rendu cette seconde servitude encore plus insupportable que la première , mais la religion réformée. Ils trouvoient qu'ils s'accommoderoient sans peine d'un culte dégagé des images & des cérémonies , qu'ils disoient sentir l'i-

dolâtrie , & dont un seul Dieu , également adoré & invoqué de tous , étoit presque l'unique objet. 1608.

Saint - Geniés & d'Odou ne manquèrent pas de faire un rapport fidele de tout ceci au roi de Navarre , surtout lorsqu'il fit en Bearn & en Foix ce voyage dont nous avons parlé. Henri les chargea de sçavoir des Maures , quelles étoient au juste leurs facultés , de quelles armes ils avoient besoin , de quelle somme de deniers ils promettoient contribuer , & par quels moyens ils comptoient entrainer une entreprise si considérable. Ces deux gentilshommes n'employèrent d'abord à cette négociation qu'un homme seul , nommé le capitaine Danguin. A mesure que les intelligences se multiplièrent , ils y en firent entrer jusqu'à douze autres ; & le secret confié à tant de personnes , fut pourtant si bien gardé , que l'Espagne n'en eut pas le moindre soupçon , jusqu'à l'avis qu'elle en reçut par Nicolas l'Hôte , ce secrétaire de Villeroy , dont on a vu l'histoire. On découvrit aisément le reste ; & la chose parut d'autant plus de conséquence , qu'on vérifia que ce parti , qui

1608.

dans le commencement étoit fort peu de chose, embrassoit alors plus de cinq cens mille personnes. Deux choses avoient servi à le grossir si considérablement ; premierement , le secours qu'ils avoient eu l'adresse & le tems de se ménager chez les Turcs , grands ennemis des Espagnols ; en second lieu , l'intérêt que prirent dans cette affaire quantité d'Espagnols naturels.

Le conseil de Madrid ayant délibéré, aux premieres nouvelles qui lui furent portées de ce soulèvement , s'il n'étoit pas à propos d'achever de défaire le pays de ce reste de Maures, en leur faisant repasser la mer , & ayant communiqué cette résolution à la noblesse du royaume de Valence , elle y fut reçue si peu favorablement , qu'on en vit naître une sédition dans plusieurs provinces , où la noblesse se faisant servir gratuitement par ces Maures, ne pouvoit les voir chasser sans perdre aussi en même-tems le quart de son revenu. On tira l'épée contre ceux qui vinrent signifier la nouvelle déclaration du conseil d'Espagne. Le vice-roi crut appaiser cette premiere émotion, en députant le chef de la justice, que

la chancellerie appelle le Régent. Ce 1608.
régent étoit un vieillard timide, qui se voyant tout d'un coup environné d'armes & de furieux, tomba mort au milieu d'eux, des effets fans doute d'une frayeur subite.

Le conseil espagnol ne pouvoit plus dissimuler dans une pareille conjoncture. Sa foiblesse se décéla par l'inaction où on le vit pendant un assez long-tems. Les Maures, qui ne s'étoient pas attendus à être si fort ménagés, n'en leverent la tête que plus hardiment. Ils renouvelèrent leurs instances auprès de Henri, qui ne pouvoit plus les payer de la même défaite, que lorsqu'il n'étoit que roi de Navarre, que son parti étoit trop foible & trop traversé, pour faire de grands efforts en leur faveur. Déterminés à tout, pour fécouer le joug espagnol, ils le prièrent de les prendre au nombre de ses sujets, à telles conditions qu'il voudroit. Mais les mêmes considérations qui empêchoient S. M. de prendre ouvertement le parti des Provinces Unies dans un intérêt qui le touchoit de beaucoup plus près, lui défendoit aussi de se déclarer le libérateur d'un peuple, en-

1608.

core plus particulièrement sujet de l'Espagne, & qu'il falloit de plus chercher dans des lieux fort éloignés, & qui demandoient un armement de mer; car le centre de la révolte étoit du côté de Valence, de Murcie & de Grenade, sans compter plusieurs autres raisons tirées du caractère de ces peuples, & sans parler des incidens si ordinaires dans les affaires, que l'éloignement cache toujours, ou déguise en partie. Tout cela fait qu'on ne sçauroit assurément blâmer S. M. de n'avoir pas mieux répondu aux desirs de la nation Maure.

Je laisse à penser si pendant tout ce tems là, le conseil de Madrid, à qui rien de tout ce qui se projettoit, n'étoit caché, étoit bien tranquille. Il y avoit cinq ans qu'il souffroit qu'un mal, dont il avoit pleine connoissance, jettât de profondes racines, & c'en eut été beaucoup trop en toute autre circonstance. Il jugea enfin à propos de faire un effort; & le dessein de faire embarquer tout ce qu'il y avoit de Maures en Espagne, fut repris plus fortement qu'auparavant. On le croyoit aussi plus difficile, parce que

le bruit couroit que les Turcs croi-
soient du côté de Maïorque. Pour pré-
venir ce coup, il falloit armer une flot-
te, pour l'opposer à la leur. Le mois
d'octobre vint, sans que rien parût de
côté ni d'autre; & l'année se passa en-
core toute entiere sans aucun mouve-
ment de la part des Espagnols, qui sça-
voient que les barbares les attendoient
avec dix mille hommes d'infanterie &
cinq mille de cavalerie, résolus à se
bien défendre. L'attente fut favora-
ble à l'Espagne, & le tems lui donna
enfin les moyens de se défaire tout-à-
fait d'un ennemi (43) à qui toutes ces
ressources manquoient; ce qui ne put
pourtant se faire, sans que l'Espagne
se privât elle-même de cinq cens mil-
le sujets (44); c'est le nombre des

1608.

(43) Les Maures, ayant à leur tête un certain Barberousse, donnerent un combat, dans lequel leur parti fut défait; & on les obligea l'année suivante à s'embarquer. *Voyez le Merc. Franc. & autres hist.*

monter ce nombre jusqu'à sept & huit cens mille; playe, dont l'Espagne n'a jamais pu guérir; mais dont nous ne profitâmes point, quoiqu'il nous fût si facile de le faire, si ce n'est pas en prenant le parti de

(44) D'autres font ces malheureux, com-

1608. personnes qu'elle chassa de ses états , après les avoir dépouillés de tout.

L'empereur traita en Allemagne aussi durement & avec moins de droit la ville de Donavert; il s'en faisoit, quoique cette ville soit du nombre des villes impériales, & il lui ôta la liberté de conscience, & la plus grande partie de ses privilèges. Cette violence y excita beaucoup de murmures & de troubles.

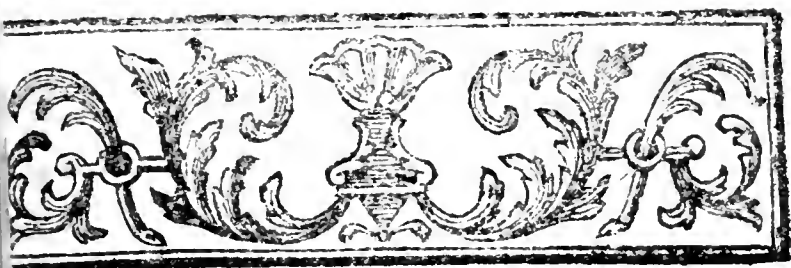
me le cardinal de Richelieu le prit des Portugais, dans une occasion à peu près semblable, du moins, en leur donnant un asyle en France, ne fût-ce que dans les landes de Bordeaux, qu'ils demandèrent inutilement, dit-on, la permission d'habiter. Cette faute du gouvernement a été judicieusement relevée par l'auteur de *l'Essai politique sur le Commerce.* » Défricher

» de nouvelles terres
» dit-il à ce sujet, c'est
» conquérir de nou-
» veaux pays sans fai-
» re de malheureux »

On dira que la même raison qui faisoit chasser les Maures de l'Espagne, empêchoit aussi qu'on ne les reçût en France. Mais il semble qu'il auroit été facile de profiter de la triste situation où ils se trouvoient, pour les amener à faire tout ce qu'on eût pu désirer d'eux.

Fin du vingt-cinquième Livre.

MEMOIRES



MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

LE premier jour de l'année , j'ailai suivant la coûtume présenter au roi les jettons d'or. La gloire que sa majesté s'étoit acquise sans l'accommodement du pape avec les Vénitiens ; des Espagnols avec les Flamands , & de quelques autres princes de l'Europe , faisoit le sujet de ceux-ci. Après quelques momens d'une conversation indifférente , ce prince me tira dans l'embrasure d'une fenêtre , pour me faire de lui composer quatre états, sans le goût de plusieurs autres que lui avois déjà remis : le premier,

1609.

Tome VII

G

1609. des équivalens perçus dans les douze généralités du royaume ; le second, de tous les droits & redevances qui faisoient partie des revenus royaux ; le troisieme, des levées du principal de la taille, nommée l'ordinaire, depuis 1599 jusqu'à 1609, ces deux années comprises ; le quatrième, des levées de la taille, sous le nom de grande crue, ou crue extraordinaire, pendant ces mêmes onze années : c'étoit pour les faire voir, me dit Henri, à des personnes qui se croyoient fort habiles dans les finances, quoiqu'elles n'y eussent rien fait qui vaille, & à ceux qui admiroient leur méthode, toute défectueuse qu'elle étoit.

Ce prince n'avoit pas besoin de justifier à mes yeux une pareille demande. Le plaisir que je trouvois à le voir entrer avec moi dans tous les détails du gouvernement, ne me laissoit pas seulement examiner par quel motif il agissoit. Je voyois bien que depuis quelque tems il faisoit une étude particuliere de ma façon de conduire les affaires générales & particulieres, & qu'à force de me deman

der, tantôt un état, tantot un mémoire, aujourd'hui une instruction, le lendemain une explication; toutes ces pieces lui composeroient bientôt un système complet sur la finance & les autres parties de l'état. Mais j'étois là-dessus sans aucune inquiétude; & soit que Henri ne cherchât en effet qu'à s'instruire lui même: soit qu'il eût dessein de former de nouveaux hommes d'état selon mes principes, dans la crainte que je ne vinsse à lui manquer, ou dans le dessein de m'employer hors ou dans le royaume à d'autres fonctions, qui ne me laissassent plus de tems pour celles-ci; la maniere dont il se comportoit avec moi, (1) ne me permettoit de rien voir

1609.

(1) Le motif de cette conduite de Henri IV. avec le duc de Sully seroit tout autre, si nous en croyons l'auteur de l'histoire de la rene & du fils. Il étoit peu satisfait, dit-il, de la personne du sieur de Sully; il pensoit à lui ôter le maniement de ses finances, & vouloit en commettre le soin à Arnaud. Il avoit dit plusieurs fois à la reine qu'il ne pouvoit plus souffrir ses mauvaises humeurs... Son mécontentement étoit formé, & sa résolution prise de le dépouiller de sa char-

~~1609.~~ dans cette conduite, que de bon, de sage & même d'avantageux pour moi.

1609.

Je lui donnai, lorsqu'il revint à la fin du mois à l'arsenal, ces quatre états, que je ne transcrirai point ici. Je me contenterai de marquer que le total du premier faisoit voir que les équivalens montoient à cent cinquante-un mille soixante-treize livres : somme beaucoup moindre que ne se l'imaginoient bien des personnes, qui avoient fait entendre au roi qu'elle devoit faire le sou pour livre de tous les revenus royaux. Ce prince vit dans le second, bien des mots barbares pour lui, quoique malgré mon application, il m'en eut encore échappé, je le lui promis complet dans l'année. Le total du troisième étoit de cent sept

» ge, mais le tems en prince & son ministre
 » étoit incertain, &c. ont souvent rendu aux
 Mais la suite même de personnes trop crédu-
 ce livre va fournir des les, lorsque pour le
 preuves si sensibles de bien des affaires, ils
 l'extrême confiance affectoient entre eux-
 que Henri IV. avoit deux tous les dehors
 en M. de Sully, qu'on d'une vraie méfintel-
 jugera que cet auteur ligence ; ce que les
 a donné dans le pan- courtisans faisoient
 neau, qu'un autre écri- entendre par ce mot :
 vain de ce tems-là *bon maître & bon va-*
 nous avertit que ce *let.*

millions quatre cens quarante-cinq mille trois cens cinquante-trois livres seize sols onze deniers : celui du quatrième de cinquante-deux millions cent quarante-quatre mille sept cens soixante-dix-neuf livres douze sols six deniers. Henri se contenta pour le moment d'en voir le titre, & les donna à la Varenne, en lui disant qu'il les lui rendît sitôt qu'il seroit au Louvre, enfermé avec Béringhen dans le cabinet des livres. Je lui donnai encore un inventaire de tous les états, faisant partie de l'état général des finances, ou indiqués par cet état (2).

Comme Henri partit deux jours après pour Chantilly, je crois qu'il ne fit pas grande attention à cette longue liste d'états, qui fut un petit sujet de dispute, un jour que sa majesté s'entretenant avec le chancelier, Villeroy & moi, la conversation fut mise sur cette matiere. Je dis, qu'outre les états dont je pouvois laisser le soin à mes secrétaires, en leur donnant seulement un sommaire, il y en avoit plus de cent, que j'étois obligé

(2) On trouve ces | les mémoires de Sully.
états tout au long dans | tom. 3. p. 274. & suiv.

1609.

d'écrire tous de ma main au commencement de chaque année. Le roi en parut étonné, & Villeroy aussi : » Je » sçais bien, monsieur, reprit Sillery, » avec son air benin, qu'il y en a beau- » coup, mais cent ! je ne le pense » pas, car j'en vois quelque chose. » Vous avez bien fait, monsieur, lui » répondis-je, de dire quelque chose ; » mais vous auriez encore mieux fait » de ne point parler du tout, de ce » que vous ne pouvez sçavoir que par » moi même. « Il ne s'agissoit, pour voir qui avoit raison de nous deux, que de jeter les yeux sur l'inventaire que j'avois donné au roi, ils y étoient tous compris, & il n'y avoit que ceux-là seuls. Comme j'en avois une copie dans le sac de mes papiers, que portoit l'un de mes secrétaires, je le fis approcher, & sa majesté connut par cet écrit, que je n'avois rien avancé de trop. Ce fut Sillery lui-même qui en fit la lecture & le compte.

Le roi étant à Chantilly, m'écrivit le billet suivant, le mercredi 25 mars. » Mon ami je monte à cheval » après dîner, pour aller coucher à » Lusarche. Je me rendrai demain de » bonne heure à Paris, faisant état

„ d'aller dîner chez vous, je vous prie
„ de me le faire apprêter pour douze
„ personnes, & du poisson. Bon jour,
„ mon ami. “ Il n'y manqua pas, &
je fis enforte que le repas fût de son
goût. Apres que les nappes eurent été
levées, je fis apporter des cartes & des
dés sur la table, sur laquelle je mis aussi
une bourse de quatre mille pistoles
pour sa majesté, & une seconde d'au-
tant, pour en prêter à ceux de la com-
pagnie de ce prince, qui ne s'étant
point attendus à jouer, n'avoient point
d'argent sur eux. Cette cérémonie ne
déplut pas à Henri. Il me dit : „ Grand-
„ maître, venez m'embrasser, car je
„ vous aime, comme je dois. Je me
„ trouve si bien ici, ajouta-t-il ensuite,
„ que j'y veux encore souper & cou-
„ cher. J'ai des raisons pour n'aller
„ point d'aujourd'hui au Louvre, ce que
„ je vous dirai au sortir du jeu. Cepen-
„ dant faites-moi préparer trois caros-
„ ses, pour aller me promener, après
„ que je vous aurai un peu entretenu,
„ & qu'il ne vienne personne ici tant
„ que j'y serai, sinon ceux que j'y man-
„ deraï, & à mon retour, que je n'y
„ trouve personne. “ La journée s'étant

1609.

1609. ainsi passée à la satisfaction du roi, il voulut que je lui donnasse encore à dîner le lendemain. Il passa une grande partie de la matinée enfermé avec moi dans mon cabinet : nous nous entretenimes de plusieurs choses, qui devoient être tenues secrètes. Sa majesté lut aussi avec plaisir les états que je lui avois donnés, & me dit tout haut en sortant : » Vous m'avez donné des mé-
 » moires, auxquels j'ai pris grand plai-
 » sir, mais il y a encore plusieurs par-
 » ticularités, qu'il faut que vous m'ex-
 » pliquiez par écrit ; car il ne me sou-
 » viendrait pas de ce que vous m'en
 » avez dit. «

Tout le monde s'étant rassemblé autour du roi, il parla publiquement du dessein qu'il avoit de venir passer dorénavant deux ou trois jours tous les mois à l'arsenal de la même manière. Il me commanda d'y faire accommoder pour lui une salle, une chambre, une garde-robe & un cabinet, sans cependant rien prendre sur mon logement. Il me dit, que toutes les fois que cela arriveroit, il ne se feroit ni servir par ses officiers, ni rien apporter de sa cuisine, mais qu'il vouloit que je le traitasse

comme je venois de faire : ajoutant
obligeamment, qu'en toutes manieres,
il croyoit ne pouvoir être mieux nulle
part qu'entre mes mains ; & que com-
me il n'étoit pas juste que cette confian-
ce fût le sujet d'un surcroit de dépense
pour moi, celle-ci seroit prise sur une
gratification de six mille écus par
chaque année, qu'il m'accordoit pour
cela seul ; ce qu'il répéta encore pen-
dant le dîner.

1609.

De propos en propos la conversation
vint à tomber, entre les quinze ou
vingt personnes qui pouvoient être à
la suite du roi, sur les grands hommes
dont l'histoire a parlé, & Henri me de-
manda auquel de tous j'aurois le plus
souhaité qu'il ressemblât. Cette ques-
tion n'étoit pas de celles auxquelles il
soit facile de satisfaire d'un mot ; d'au-
tant plus que Henri ajoutant, que j'euf-
se égard non-seulement à la conduite
& au mérite personnel, mais encore à
tout ce qui peut être le juste sujet des
desirs d'un homme, comme les quali-
tés du corps, la santé, & le concours
de ces circonstances qui font qu'on ap-
pelle un homme heureux ; l'on ne
pouvoit décider la question, qu'après

1609.

avoir examiné & comparé. Pour tout dire, je ne fus pas fâché que l'occasion se présentât de faire honte à la plupart des assistans, de leur ignorance dans des choses, dont il semble que tout galant homme doit avoir du moins quelque teinture. Le roi comprit mon intention, seulement à la maniere dont je tournai le compliment, par lequel je répondis d'abord à sa question. » A ce » que je puis juger, dit-il, vous n'allez » pas être homme à un mot, mais je » veux vous écouter jusqu'au bout. » cela me fera bien autant de plaisir » & beaucoup plus de profit, que je » n'en aurois eu à voir jouer au mail » où j'avois dessein d'aller me prome- » ner, en attendant que votre dîne » fût prêt.

Je m'engageai donc à faire le portrai-
de tout ce que l'antiquité a compté
d'hommes illustres, parmi lesquels je
n'oubliai pas ceux de nos rois, aux
quels on peut donner ce nom : tels qu'
sont Clovis, Charlemagne, Hugue-
Caper, Philippe-Auguste, saint Louis,
Charles V. Charles VII. & Louis
XII. La qualité d'ennemis de la France,
ce, ne me parut pas suffisante, pour

exclure les noms d'Edouard III. & de Charles-Quint : je n'en nommai aucun, sans les faire connoître, du moins en gros, par quelques traits touchés le plus succinctement que je pus, sur leurs bonnes & mauvaises qualités, & sur les événemens heureux ou malheureux de leur regne. » C'est à vous même, sire, ajouterai-je, après que j'eus fini cette énumération, qui m'obligea à parler de suite pendant un assez long tems, » de choisir auquel de » tous ces grands rois vous aimeriez » le mieux ressembler, toutes compensations faites, & de voir si vous n'y perdriez point, vous, qui certainement les avez surpassés en plusieurs choses. Pour bien prononcer là-dessus, répondit sa majesté, il faudroit mieux & plus attentivement considérer tout ce que vous avez dit sur chacun de bien & de mal ; mais le dîner qui est servi, ne nous en laisse pas le loisir (on venoit d'avertir qu'il étoit tems de se mettre à table) ; » il faut remettre cela à une autre fois ; » je vous prie de le faire rédiger par écrit, & puis je vous dirai ce que j'en pense, aussi bien que de vos der-

1609. ~~.....~~ nieres paroles, que vous n'avez
 ajoutées, dit agréablement ce prin-
 ce, que pour me faire trouver vos
 mets encore meilleurs.

Quelques-uns de la compagnie
 chercherent pendant le diner à se faire
 honneur de leur lecture, par des
 traits sur le sujet qui venoit d'être
 traité; mais ils confondoient à cha-
 que mot les noms & les choses, d'une
 manière si plaisante, qu'elle ne servit
 qu'à faire rire le roi, & à m'attirer
 de sa majesté un compliment sur ma
 mémoire. (3) Je laissai ce prince dans
 sa bonne opinion jusqu'au sortir de la
 table, que je lui avouai en particu-
 lier un effet assez heureux du hazard,
 c'est que j'étois tombé il n'y avoit pas
 trois jours, sur un extrait des vies
 des hommes illustres, que j'avois fait
 long-tems auparavant, pendant que
 je m'occupois de l'histoire, & que ce
 même jour j'en avois fait le sujet d'une
 conversation avec quelques amis, qui
 m'en avoient rappelé toutes les idées.

(3) Je coupe court | 3. pag. 283, parce
 sur tout ce narré, qui | qu'il m'a paru froid,
 tient une assez gran- | déplacé, & d'une cri-
 de place dans les mé- | tique peu sûre.
 moires de Sully, tom. |

Les cartes , les dés & les pistoles succéderent à cette scène scavante. Je descendis pendant ce tems-là dans la salle d'en-bas , où j'épargnai l'ennui des audiences à sa majesté, qui passoit des momens plus de son goût , ayant gagné cet après-midi deux mille cinq cens pistoles ; aussi sortit-elle de bonne humeur , pour s'aller promener comme la veille dans les carosses que je lui avois fait tenir prêts , & pour retourner au Louvre.

1609.

Cinq ou six jours après que j'eus eu l'honneur de traiter & de loger le roi à l'arsenal , on lui donna avis de bruits répandus dans quelques provinces , sur des choses qu'il croyoit renfermées entre lui & moi , parce qu'en effet il m'en avoit parlé avec un grand secret. Il me soupçonna d'indiscrétion pendant quelques jours , sans que je m'en doutasse , quoiqu'il m'eût demandé plusieurs fois , quels amis si intimes j'avois donc en Berri & en Bourbonnois. Enfin il m'appela un jour , & me dit : „ Venez ça , „ grand-maître , me direz-vous exactement la vérité sur ce que je vais „ vous demander ? “ Je le lui pro-

1609. mis, avec la seule réserve, que s'il s'agissoit de quelque chose qui pût déplaire à sa majesté, je me ferois commander absolument de répondre & promettre qu'elle ne s'en fâcheroit pas. » Ce que » j'ai à vous demander, reprit-il, » n'est pas de cette nature, « & il me dit tout ce qu'il avoit sur le cœur. Après que je me fus justifié par les sermens qu'il sçavoit que je n'employois jamais en vain, son étonnement succéda au dépit, & je n'en eus pas un moins grand.

Mais il ne se passa pas trois jours, sans que je visse clair dans cette énigme. Une lettre écrite de la propre main du pere Cotton au pere Ignace, Jésuite à Moulins, qui me fut rendue le surlendemain dans un paquet venant de Bourges, me mit au fait. Muni de cette lettre, qui me donna une vraie joie, je m'en allai trouver le roi, qui arrivoit au Louvre avec la reine, au-devant de laquelle il s'étoit avancé jusqu'à Anet. Après quelques discours sur Anet & sur Chantilly, je lui dis : » Sire, vous me demandâtes l'autre » jour mon serment que je vous dirois » la vérité ; ne trouverez-vous pas

» mauvais , si j'ose vous prier à mon ~~_____~~
» tour de me dire si vous n'avez ja- 1609.
» mais parlé à d'autres personnes qu'à
» moi , de ce que vous m'accusiez d'a-
» voir révélé ? Si cela n'est pas , il faut
» que parmi ceux qui vous approchent ,
» il y en ait qui ont un esprit familier ,
» & sçavent deviner les pensées. « Le
roi sourit , en me donnant un petit
coup sur la joue , & m'embrassa ensui-
te. » Je souhaite trop , me dit-il , que
» vous soyez toujours sincere avec
» moi , pour vous donner l'exemple
» d'un mensonge. Je vous avoueraï
» donc que j'en ai encore parlé au
» pere Cotton & à Béringhen. Pour
» celui-ci je répondrai bien qu'il n'en
» a dit mot : aussi n'est-ce pas
» lui , repris-je , mais le jésuite ; cette
» lettre , ajoutai-je , en la lui mettant
» entre les mains , vous le prouvera.
Sa majesté la lut , & la voici trans-
crite toute entiere.

» Mon R. P. *Pax Christi*. Je ne vis
» jamais écrire si peu souvent , & de-
» sirer si souvent de le faire. V. R.
» en jettera la coulpe , s'il lui plaît ,
» sur mes occupations , notamment
» en ce tems. M. de Citeaux se con-

1609.

» tentera d'une abbaye proche la
 » sienne, qui est à un chanoine de la
 » sainte Chapelle, septuagénaire, &
 » moyennant ladite abbaye, il nous
 » fera accorder par le chapitre géné-
 » ral, qui se tiendra environ la Pente-
 » côte, ce que nous désirons de Bel-
 » lebranche. Il y a du trouble à Or-
 » léans, sur le fait du collège, par les
 » menées de la prétendue, mais Dieu
 » fera le maître. Le roi a écrit aux
 » maire & échevins, à M. d'Orléans,
 » M. le lieutenant-général, M. le pre-
 » vôt, son procureur d'office, & à M.
 » de la Châtre. Je joignis les miennes
 » à M. d'Escures, qui part demain, &
 » promet de parfaire le tout. Le roi
 » a encore accordé trente mille livres
 » à la Flèche, sur l'avis que je com-
 » muniquai à V. R. Sa majesté part
 » mardi pour Chantilly, & la reine,
 » quatre jours après pour Chartres,
 » qui l'ira trouver à Anet, puis dere-
 » chef ici & à Fontainebleau. L'affec-
 » tion que sçavez, continue, non-
 » obstant laquelle se feront après Pâ-
 » ques les mariages de M. le Prince
 » & de M. de Vendôme. Tout est ra-
 » patrié avec l'homme de l'arsenal,

quelques pratiques que l'on ait pû faire. L'aîné de M. de Créquy aura la petite de Verneuil, & le premier dessein se continuera, de M. le marquis de Rosny avec l'aînée du même sieur de Créquy : le pere ne voulant point ouïr parler de changer. M. des Yveraux est en exercice. Le sieur Collin demande de demeurer au collège du Mont jusqu'à la mi-août. M. de Savari ne lui veut accorder que jusqu'à Pâques. On presse fort pour l'édit des duels, les prédicateurs y font bien leur devoir; mais le P. Gonteri dégoûte le roi de tems en tems, encore que j'aïlle parant aux coups : il dit que ses sermons sont séditions, & qu'un jour il fera schisme en notre religion, ou en l'église. M. Bremont s'est résolu à la compagnie; V. R. verra son louable desir, par l'adjointe, avec une du R. P. de la Tour, que j'ai trouvée sur ma table, sans sçavoir comment. M. de Bourges m'a dit cejourd'hui que le pere Sallian contente, & que l'on n'a rien perdu au change. On a voulu persuader que le pere Changer s'étoit changé,

1609.

» feroit ce que souvent on a redouté
 » Je suis rapatrié avec M. le comte
 » de Soissons autant & mieux que j'ai
 » mais, mais je n'ai encore touché
 » viande ni argent depuis le mois
 » janvier. La reine me mene à Chartres,
 » & se confie en moi de ce qu'elle
 » sçavez, plus que de coutume. M. de la
 » Varenne dit qu'il s'emploiera volontiers
 » pour M. votre frere, mais que cette voie
 » n'est pas bonne, & ne pouvant introduire
 » des chevaux de louage, au préjudice des
 » relais des postes : toute autre qu'il pour-
 » ra, il offre de le faire. Le R. P. Raymond
 » a été ici, & a apporté quelques quatre
 » cens livres d'aumônes sans les matériaux
 » de Talan en partie, que M. le Grand lui
 » a promis. Notre frere Paron est maintenant
 » déchargé de l'office : car j'ai répondu
 » de Rome comme l'union a été agréée
 » par notre saint pere, & l'indulgence
 » *gratis* donnée par sa sainteté à mon
 » considération, *quasi fuit ejus benevolentia*.
 » J'ai remis la révision & l'impression
 » de mon livre à cet été, ou après
 » l'automne. La trêve pour neuf ans
 » est presque assurée en Flandre

1609.

Dix de nos peres ont été pris, venant des isles Baléares en Espagne, par Simon Danfa, corsaire hollandois, marié à Marseille; le roi s'emploie pour leur délivrance, & nonobstant quelques amertumes, il ne laisse de priser & chérir la compagnie. *Quod superest*, je suis grandement nécessaireux de secours spirituels, *oraque pro paupere*, qui est de V. R. le serviteur plus humble & plus affectionné *Pierre Cotton*. A Paris, ce quinzième Mars 1609. Madame la marquise de Mesnelay va se rendre capucine, nonobstant tout le monde. M. Avias, recteur de la principale, est malade à mort de pourpre, pris prêchant & servant à l'hôpital; c'est un bon prêtre & un bon ami, qui va à Dieu.

Henri lut deux fois de suite la lettre entiere, & quoiqu'il me cachât la moitié de ce qui se passoit au-dedans de lui-même, je lus aisément sur son visage son mécontentement. „ J'avoue, me dit-il, qu'il y a plus „ de conduite, de prudence & de fidélité en vous, & de vérité dans „ vos paroles, quelque méchant hu-

1609.

» guenot que vous foyez , que da
 » beaucoup de catholiques , & mên
 » d'ecclésiastiques qui font bien les d
 » vôts & les scrupuleux ». Il me quit
 pour aller entretenir M. le comte c
 Soissons , qu'il voyoit s'approcher ,
 je crois qu'il lui conta tout , & mêm
 qu'il lui montra la lettre dans laquel
 ce prince avoit son mot comme les a
 tres. Je me fçus bon gré d'en avoir r
 tenu une copie : car sa majesté ne vo
 lut jamais me rendre l'original.

Le pere Cotton fçut le contre
 tems arrivé à sa lettre , & en fu
 mortifié au dernier point (4). Il
 consola un peu , quand on lui d
 qu'excepté le roi , je ne l'avois fa
 voir , ni parlé à personne de ce qu'ell
 contenoit : il crut m'en devoir un
 remerciement , & il sentit aussi qu'un

(4) On voit dans l'Anti-Cotton, p 46, que le pere Cotton fut disgracié du roi pendant six semaines pour avoir révélé ses secrets à un provincial d'Espagne: mais c'est un de ces libelles qui ne méritent aucune créan-

ce. Dans une occasion semblable, Henri IV. dit à ses ministres, en prenant le président Jeannin par la main: » Je réponds pour le bon-homme ; c'est à vous autres à vous examiner.

petit mot de justification n'étoit point
si de trop. La lettre que j'en reçus, au
retour d'un voyage qu'il avoit fait en
province, est à ces deux fins : il me l'é-
crit de Fontainebleau, où la cour étoit
alors, & moi j'étois à Paris. Le pere
Cotton y prend occasion de louer la
santé de mon esprit & la douceur de
mon naturel, de ce que tous les efforts
qu'on a faits pour me donner une mau-
vaise impression de lui, n'ont pas été
capables, dit-il, d'altérer ma premie-
re bienveillance à son égard. Il recon-
noît qu'un homme d'un peu de mauvai-
se humeur, auroit pu faire servir la let-
tre dont il vient d'être fait mention,
comme prétexte à son ressentiment, il ne
dit pas, de cause, parce que, selon
moi, les termes dans lesquels il s'y ex-
prime sur mon sujet, n'ont pas cette
gravité, qui peut seule autoriser un
sage homme à se fâcher. Aussi ne
j'ai-je pas fait, j'ai cru que le pere Cot-
ton devoit mieux entendre le sens de
ces lettres, que personne, & que s'il
se fût senti véritablement coupable
envers *l'homme de l'arsenal*, il n'auroit
pas eu la hardiesse qu'on lui voit dans
cette lettre, de le prier de se souve-

1609.

1609.

nir du bâtiment de l'église des pere
jésuites, & des appartemens destiné
pour tenir leurs classes à Poitiers, e
dressant les états où sont comprises ce
sortes de dépenses ; autre louange
cette occasion sur ma charité, suivi
d'une fervente priere à Dieu, d'acheve
son ouvrage, en m'inspirant le reste de
sentimens de la bonne religion (5).

(5) On verra par le
trait suivant, tiré des
mémoires pour l'his-
toire de France, que
M. de Sully ne par-
donna pas si facile-
ment au pere Cotton.
» Sur la fin de cet an,
» les jésuites ayant
» obtenu un don du
» roi de cent mille
» francs, pour para-
» chever le bâtiment
» de leur chapelle à
» la Flèche, se reti-
» rerent vers M. de
» Sully pour en être
» payés. Le P. Cotton
» lui dit, avec sa
» douceur ordinaire,
» que sa majesté leur
» avoit fait un petit
» don de cent mille
» livres, pour la cha-
» pelle de la Flèche
» a quoi le duc ré-
» pondit ; appelez-
» vous cent mille li-
» vres, pour vous u-
» petit don ? Le re-
» vous en donne trop
» & je ne vous don-
» nerai rien. Quell
» est la raison de c
» refus, demanda l
» pere Cotton ? C
» n'est pas à vous, r
» pliqua le duc,
» qui je la veux &
» dois rendre, je l
» rendrai au roi. L
» P. Cotton s'en plai-
» gnit au roi qui
» pour le contenter
» tança publiquemen
» le duc, & dit qu'i

Je connus clairement quelque-tems après, qu'il étoit survenu au roi quelque autre sujet de chagrin, & beaucoup plus violent. Tout ce qu'il faisoit pour dissiper, ne servoit qu'à le mieux faire paroître, & peut être à l'augmenter encore. Il passa huit jours entiers hors de Paris, à promener sa mélancolie dans des lieux où on ne le voyoit jamais, Livry, & une autre maison appartenante à Montbazon. De retour de cet endroit, tous les jours étoient pour lui des jours de chasse, afin, sans doute, de pouvoir se trouver plus long-tems

1609.

| | |
|---|--|
| <p>vouloit que son mandement eût lieu. M. de Sully ne fit rien de ce que le roi avoit ordon- né pour la chapel- le des jésuites à la Flèche. « Le même auteur marque en quelqu'endroit, & le ruit en étoit assez commun alors, que orsque le roi & son ministre paroissoient insi d'avis opposé n public, c'étoit sou- ent après en être onvenus ensemble</p> | <p>en particulier. Ce qui porte à croire que ce concert peut bien avoir lieu ici, c'est que » sa majesté, » ajoute cet écrivain, » donna à M. de Sul- » ly précisément dans » ce même tems, tren- » te mille écus pour » ses étrennes, au lieu » de vingt mille qu'el- » le avoit accoutumé » de lui donner, de » quoi les jésuites ne » furent guère con- » tens. « <i>Ann. 1609.</i></p> |
|---|--|

1609.

& plus souvent seul. Tout cela n'étant pas le vrai remède à son mal ; il passa enfin par l'arsenal , pour se soulager en m'ouvrant son cœur. Il monta droit mon cabinet , sans vouloir qu'on m'avertît, & y frappa lui-même. J'allai ouvrir, ne m'attendant à rien moins qu'une pareille surprise , & n'ayant que ma robe de chambre & tout le reste de l'habillement de nuit. Il me dit *bonjour*, me demanda ce que je faisois, fit éloigner tout le monde , rentra avec moi , & referma la porte , sans que je fisse rien de mon côté , qu'être très attentif à la vivacité de tous ces mouvemens , qui le firent asséoir se lever , se promener & parler avec beaucoup de feu , pendant près de deux heures que nous passâmes ensemble. On va savoir le sujet de cette agitation : je n'ai aucune raison de cacher notre entretien , qui fut d'ailleurs fort aisément entendu de dehors. Sa majesté croyoit que tout le monde étoit sorti de la petite salle , pour aller se promener dans la grande salle , dans les cours & les jardins , mais il en étoit demeuré une partie à la porte du cabinet, pressés

és par la curiosité ; car la mélancolie
 le ce prince frappoit les yeux de tout
 e monde ; ceux-là purent entendre ,
 un mot près , tout ce que nous dîmes.

1609.

Ce ne fut d'abord que des nouvel-
 es indifférentes sur l'empereur Léo-
 old , quelques princes d'Allemagne ,
 es archiducs & le président Richardot.
 après quoi ce prince m'avoua qu'il y
 voit quelque autre chose qui lui tenoit
 ien plus fortement au cœur , & il com-
 mença là-dessus un discours qui fut fort
 ong , & pendant lequel je ne fis pres-
 ue qu'écouter sa majesté. Comme je
 ouvois croire , avec tout le monde ,
 ue les nouveaux démêlés de Henri
 vec la reine son épouse , n'étoient
 ondés que sur la passion qu'on disoit
 autement qu'il avoit pour mademoi-
 elle de Montmorency , depuis quel-
 ues jours princesse de Condé , il trai-
 d'abord cet article , qui m'avoit tou-
 ours fait une peine infinie.

Lorsque je vis naître cette inclina-
 on de Henri , j'en prévis de beau-
 oup plus grands inconvéniens que
 e toutes les autres , à cause de l'ex-
 action & de la famille de cette de-
 moiselle , & je fis tous mes efforts

1609. pour l'empêcher de faire des progrès efforts qui furent inutiles, & que j redoublai pourtant lorsque le roi m proposa le dessein qu'il avoit de la faire épouser à M. le Prince. Je n'attendois point de Henri dans cette occasion la généreuse résolution dont quelque amans se sont montrés capables, de s'imposer par ce moyen la nécessité de renoncer à la personne aimée. C'étoit tout le contraire que j'appréhendois & ce point de vue ne m'offrant que ressentimens & fureurs de la part du prince outragé, des parens de la princesse & de la reine, rien ne peut exprimer l'ardeur de mes instances & de mes soins, pour détourner cette résolution. Je suppliai, je remontrai, je me jettai aux pieds de Henri; je l'importunai pas seulement, je le fatiguai, je le persécutai. Le fatal mariage ne s'en fit pas moins (6).

Toutes ces circonstances me furent

(6) Il fut fait à Chantilly, sans aucune pompe. . . La marquise de Verneuil disoit que le roi avoit fait ce mariage, » pour abbaiss » cœur au prince » Condé, & lui hau » ser la tête. *Mémoi » historiques de Fran »* » année. 1609.

rappelées à moi-même par le roi, afin que je convinssé, disoit-il, que si je ne m'étois pas trompé, en prédisant les effets de l'amour & de la jalousie, je n'avois pas prévu tout ce que la malignité de ses ennemis avoit sçu y lier d'étranger. Ce prince, dont le caractère étoit de respecter la vérité, lors même qu'elle le rendroit plus coupable, n'osa s'inscrire en faux contre le sentiment & les discours publics; il se seroit trahi d'ailleurs, par la manière toute passionnée dont il me parloit de l'esprit, de la naissance & de toutes les perfections de mademoiselle de Montnorency. Mais étoit ce à de misérables Italiens, tels que Conchini, Vinti, Guidi, Joannini, qu'il étoit responsable de sa conduite? Et n'étoit ce pas au contraire dans tous ces étrangers, une hardiesse bien punissable, que de donner à toutes ses démarches un éclat qu'elles n'avoient point, pour en prendre droit de jeter la reine dans des résolutions violentes, qui devoient donner quelque couleur à leurs pernicioeux desseins? C'étoient ces desseins, dont on instruisoit Henri de toutes parts, qui l'in-

1609.

1609.

quiétoient jusqu'à ne pas lui laisser goûter un seul moment de repos. Il m'en avoit déjà écrit quelque chose, lorsque ses pensées là-dessus se réduisoient à de simples soupçons ; mais la chose s'étoit tournée en certitude, par des lettres que la Varenne & Zamet lui avoient communiquées, par les discours que lui avoit tenu le jeune Zamet, à son retour d'Italie & d'Espagne, & en dernier lieu, par tout ce que lui avoit mandé Vaucelas, son ambassadeur à Madrid. On va convenir que mon beau frere n'étoit pas en cette occasion un témoin suspect.

Lorsqu'il étoit parti pour l'Espagne, c'étoit avec des instructions (7) qui marquoient beaucoup plus d'éloignement que de dessein de s'approcher de la maison d'Autriche. Il fut témoin de toutes les menées que les agens de la reine faisoient à Madrid, d'une manière si libre & si publique, qu'il ne put se figurer que le roi n'en eût aucune connoissance, & même qu'ils n'agis-

(7) Le comte de Vaucelas est qualifié dans cette instruction, de conseiller d'état, &c. mestre de camp

| |
|-----------------------|
| du régiment des com- |
| pagnies des gens de |
| pieu du titre de Pié- |
| mont. Vol. 8955. Mss. |
| royaux. |

soient pas par son ordre ; ce qui le surprit d'abord , & ensuite le mortifia au dernier point , parce qu'il crut que le conseil de France ayant absolument changé de système , sa majesté avoit retiré toute la confiance qu'elle avoit paru prendre en lui , & ne lui laissoit plus que le vain titre d'ambassadeur , pendant qu'elle se remettait à un autre de l'essentiel de ses affaires & de son secret. Il supposoit , dans la même idée , que si le roi paroïssoit à l'extérieur n'avoir rien changé dans sa maniere ordinaire de se conduire à son égard , c'étoit par ménagement pour moi , & pour ne pas me donner le chagrin de voir qu'on méprisoit mon beau-pere , qui n'auroit pas manqué de n'en porter ses regrets , si le roi ne l'avoit soutenu dans l'opinion du contraire.

Plein de toutes ces pensées , qu'il crut tout-à-fait justes , Vaucelas prit le parti d'insinuer en deux mots à la Varenne , & par son moyen au roi , qu'il craignoit avec raison d'avoir perdu les bonnes grâces de sa majesté. Il déchargea son cœur à son beau-pere , par une lettre beaucoup plus longue ,

1609.

dans laquelle il le prioit de sçavoir ce qui lui avoit attiré cette disgrâce, & de se plaindre à sa majesté, avec tout le respect possible, de ce qu'elle faisoit; son ambassadeur l'injustice, & en quelle sorte l'injure, de lui préférer celui d'un prince étranger, pour porter ses paroles. Il vouloit parler de l'ambassadeur du duc de Florence, qui agissoit sur tout cela à Madrid, à l'insçu ou du grand conseil espagnol, avec tant d'autorité, qu'il n'est pas surprenant que Vaucelas y fût trompé. Celui-ci supplioit encore sa majesté, par la bouche de son beau-pere, de vouloir bien lui rendre sa première confiance, & d'être persuadé que ni l'amitié, ni l'alliance ne lui feroient trahir en rien avec moi les intentions & le secret du roi son maître, que je lui avois appris moi-même à regarder comme la chose la plus sacrée.

Le roi comprit mieux par cette lettre, qu'il ne l'eût fait autrement, la vérité de toutes choses, & il en fut dans une surprise extrême. En effet qui pourra se figurer qu'une moitié toute entière du conseil & de la cour osât faire jouer à découvert de pareils ressorts contre les desseins du roi, sur

lesquels il s'étoit expliqué lui-même, & que ses ennemis lui supposassent tous leurs sentimens dans le public, sans craindre ni son ressentiment, ni la honte qui, en toute autre occasion, suit de bien près de pareils procédés ? Voilà assurément une circonstance politique bien singulière & bien différente de toutes les autres. On y forme un parti par tous les moyens qui communément le détruisent ; on feint d'avoir, pour obtenir, & le secret est tout ce qu'on cherche le moins ; ce qui pourtant ne doit s'entendre que de l'extérieur & de l'apparence de la chose, & non des vues ni des moyens ; car après que le roi eut répondu à Vaucelas de la manière la plus propre à le rassurer, Vaucelas ne put, avec toute son application, découvrir ni le fond de ce mystère, ni bien des particularités qu'il cherchoit. Il sçut seulement qu'il s'agissoit de faire échouer tous les desseins de sa majesté contre la maison d'Autriche, en l'unissant de gré ou de force avec l'Espagne ; que l'ambassadeur Florentin étoit sur tout cela en relation de lettres avec certaines personnes de la

1609.

1609.

maison de la reine qu'il nommoit, & avec quelques autres plus distinguées que par respect il n'osoit nommer pour tout le reste, il ne put en sçavoir davantage.

J'avois ignoré une partie de ces curieuses circonstances, que Henri m'apprenoit en ce moment. Ce prince ajouta, qu'il ne pouvoit guère douter que ces noms, qui faisoient tant de peine à prononcer à son ambassadeur ne fussent celui de la reine & celui de Villeroy, tous les discours qu'ils lui tenoient, ne tendant qu'à ce but, & les derniers avis qu'il avoit reçus d'un projet d'un double mariage, ne pouvant tomber sur d'autres que sur eux puisque ceux qui y travailloient s'avançoient, disoit-on, au conseil de Madrid, jusqu'à dire qu'ils avoient les moyens d'y faire consentir le roi, même avec la clause que l'Espagne, en donnant l'Infante au Dauphin, se réservoît tous les droits que ce mariage pouvoit lui donner dans la suite (8). Voilà ce qui étonnoit, & même effrayoit

(8) On est bien surpris après cela de voir | *Recond. tom. 1 pag.*
 187. que Henri IV n'avancer à Siri, *Mem.* | souhaitoit rien tant

frayoit Henri. Il auroit pû trouver un sens à des affirmations si fortes & si positives, si ses desseins contre la maison d'Autriche eussent encore été aux mêmes termes, que trois ou quatre ans auparavant. Mais qu'on parlât ainsi dans une cour, où l'on ne pouvoit ignorer qu'il avoit pris sur tout cela une résolution, dont rien ne le feroit changer tant qu'il vivroit; voilà ce qui lui faisoit naître, malgré lui, les plus terribles pensées.

En effet, tout le monde étoit parfaitement instruit qu'il travailloit à s'allier avec le duc de Savoye, ainsi qu'à faire épouser l'héritière de Lorraine au Dauphin, afin d'unir un jour cet état à la France, & que c'étoit en partie pour faire valoir ce droit, qu'il s'attachoit, par ses bienfaits, les princes d'Allemagne, qui pouvoient l'aider dans cette entreprise, contre ceux qui

| | |
|------------------------|--------------------------|
| que le mariage du | France de ce tems-là. |
| Dauphin avec l'Infan- | Je trouve encore plus |
| te d'Espagne. Il ne | blamable en lui la |
| fait point de meilleu- | partialité qu'il montre |
| re preuve que cet | presque par-tout, contre |
| étranger n'a connu | tre la personne & la |
| que par oui dire, les | politique de ce prin- |
| affaires du conseil de | ce. |

~~1609.~~ la traverseroient. On sçavoit de plus
1609. qu'il songeoit à marier son second
fils avec mademoiselle de Montpensier (9) (ils étoient déjà fiancés),
donner sa seconde fille au prince d'
Galles, celui de tous les princes d'
l'Europe, dont, sur mon rapport,
se promettoit le plus ; enfin, à faire
réussir le mariage de son troisième fils
avec la princesse de Mantoue, petite
fille de Savoye, pour se donner une
raison ou un prétexte de mettre le pied
en Italie. Je crois qu'on conviendrait
que sa majesté possédant le Mantouan
& le Montferrat, avec les entrées libres
dans ces deux petits états, & qu'
tant assuré du duc de Savoye, devenu
de son côté possesseur du Milanois
aussi-bien que les Vénitiens, nos irré-
séparables alliés, rien ne pouvoit l'en-
pêcher de donner la loi à toute l'Ita-
lie, sans qu'il lui en coûtât, disoit ce
prince, l'injustice de retenir le bien
d'autrui.

Henri trouvoit tant de plaisir à par-
ler de la suite de tous ses projets poli-

(9) Marie de Bour-|duc de Montpensier
bon, fille & unique | mort l'année précé-
héritière de Henri, | dente.

riques, qu'il ne songeoit pas qu'il parloît à un homme qui en étoit tout aussi-bien informé que lui-même ; mais il revint bien-tôt à la cabale espagnole, & à ses propres frayeurs de ce qu'il la voyoit se conduire, comme si elle avoit été assurée qu'il n'avoit plus que très-peu de tems à vivre. Quel que pût être le fondement de cette supposition, elle lui devenoit plus frappante, lorsqu'il faisoit réflexion qu'on répandoit de toutes parts dans le public mille pronostics, qui fixoient sa mort dans la cinquante-huitième année de son âge, prédiction qu'on donnoit pour une inspiration divine, parce qu'elle étoit fortement appuyée de certaine religieuse, alors en grande vénération. Pasithée (c'est le nom de cette dévote) avoit été quelque-tems en France, & depuis qu'elle en étoit sortie, elle étoit demeurée en commerce de lettres avec la reine. C'est elle dont on se servoit pour persuader à cette princesse de se faire couronner à Paris avec toute la magnificence & les cérémonies propres à lui conserver l'autorité dont elle avoit besoin, disoit-on, après la mort prochaine du roi;

1609. & l'on parloit même hautement de faire revenir cette entoufiaste.

Ce dessein, tous ces discours & ces présages ne sortoient presque plus de l'esprit de Henri, & le remplissoient d'amertume. » Je n'ai aucune inclination à cela «, me dit il, en parlant du couronnement; & je crois devoir rapporter ses propres paroles, qui assurément sont remarquables, » non plus » qu'à souffrir, continua-t-il, que cette » Pasithée revienne en France. Le cœur » me présage qu'il me doit arriver quelque désastre ou signalé déplaisir à ce » couronnement. Si ma femme s'y » opiniâtre, comme on m'a dit que » Conchine & sa femme lui conseillent obstinément, & à faire venir cette religieuse, il n'y a point de doute » que nous ne nous picotions bien » fort ma femme & moi sur ces deux » affaires; mais sur-tout, que ce que » je vous ai dit touchant ses desseins » en Espagne, ne m'altère & ne me » fasse cabrer tout-à-fait, si j'en puis » découvrir davantage ». Je ne sçais si ce prince a bien connu la reine son épouse; mais j'avoue que je fus frappé de la réflexion qu'il me fit faire ensui-

re, qui est que cette princesse ne faisoit tant de vacarme avec lui, au sujet de mademoiselle de Montmorency & de toutes ses autres amourettes, que parce que ses indignes conseillers lui persuadoient qu'elle avoit besoin d'un prétexte pour être brouillée avec le roi, ou du moins pour paroître l'être; qu'on payoit le public de celui-là, faute d'un meilleur; qu'enfin tout le monde, & moi-même tout le premier, attribuoient à la jalousie ce qui étoit l'effet d'une malice très-rafinée. Je découvre ici des choses bien odieuses, s'il est vrai que le conseil de la reine se soit servi de ce damnable artifice, pour cacher & faire réussir des desseins si noirs, qu'on n'oseroit même les nommer.

Pour me faire voir que je ne devois point en douter, Henri me faisoit remarquer comment, sur une apparence aussi légère que celle de parler plus souvent à la duchesse de Nevers, & de prendre plaisir à sa compagnie, on avoit fait entrer cette dame sur les rangs l'année précédente, & mademoiselle de Montmorency en celle-ci, afin de ne pas laisser refroidir la cour ni le public, sur ces sujets de divorce

1609. entre lui & la reine , qu'il étoit nécessaire d'entretenir à quelque prix que ce fût ; & il en concluoit qu'il ne se donneroit jamais que des peines inutiles pour les faire cesser ; & que quand même il renonceroit à voir de sa vie la princesse de Condé , ce seroit à recommencer éternellement avec des gens qui avoient de si grandes raisons de ne point vouloir de paix. Il me dit, sur ce dernier article , qu'il avoit renoncé à rien obtenir de cette dame , que s'il ne pouvoit vaincre son amour , il sçauroit du moins prévenir un éclat dangereux , & respecter le lien sacré qu'il n'avoit formé , que pour imposer silence à ses desirs. C'étoit avec beaucoup de sincérité qu'il me parloit ainsi. (10) Je me ferois reposé sur cette assurance , si je n'avois sçu avec combien de facilité un cœur trop tendre souffre d'être trompé par lui-même.

(10) Le maréchal de Bassompierre , auquel il fut proposé de donner mademoiselle de Montmorency en mariage , rapporte entre autres discours sur cette matiere, celui-ci que lui tint Henri IV. » Lors il me répondit , après un grand soupir : Bassompierre , je te veux parler en ami. » Je suis devenu non-seulement amou-

Le roi , continuant à me parler des
 conseillers de la reine , entr'autres de
 Conchine & de sa femme , m'apprit
 des choses , après lesquelles je ne puis
 regarder ces étrangers que comme des
 monstres ; qu'ils empêchoient la reine
 de toucher aux viandes qu'il lui en-
 voyoit , & qu'ils lui persuadoient
 de faire faire fort souvent sa cuisine
 dans leur chambre. Mais de quoi ser-
 voit-il à sa majesté d'investiver ainsi

| | |
|---|---|
| » reux , mais furieux » & outré de made- » moiselle de Mont- » morency. Si tu l'é- » pouses & qu'elle » t'aime , je te haïrai ; » si elle m'aimoit , tu » me haïrois. Il vaut » mieux que cela ne » soit point cause de » rompre notre bon- » ne intelligence ; car » je t'aime d'affection » & d'inclination. Je » suis résolu de la ma- » rier à mon neveu » le prince de Con- » dé , & de la tenir » auprès de ma fa- » mille : ce sera la » consolation & l'en- | » tretien de la vieil- » lesse où je vais dé- » formais entrer. Je » donnerai à mon ne- » veu , qui aime mieux » mille fois la chasse » que les dames , cent » mille livres par an , » pour passer son » tems , & je ne veux » autre grace d'elle , » que son affection , » sans rien prétendre » davantage. « <i>tom 1</i> <i>pag. 229.</i> Mais dans la suite , cette passion , comme M. de Sully l'avoit prévu , porta Henri bien au-delà des bornes qu'il s'é- toit prescrites. |
|---|---|

1609.

alternativement & contre les Italiens & contre la reine ? Je convenois assez qu'il n'y avoit point de châtiment que les premiers ne méritassent, & qu'il étoit tout-à-fait singulier, comme le remarquoit Henri, que cette princesse n'eût jamais eu de liaison qu'avec des personnes qui avoient donné les conseils les plus violens contre sa vie, au tems du Tiers parti, ou qu'avec d'autres, qui ne lui vouloient pas plus de bien présentement. (11) Mais que pouvois-je faire pour tirer ce prince de

(11) La reine Marie de Médicis a donné en toute occasion, tant de marques convaincantes d'une véritable tendresse pour son mari, que ceux qui ont justifié & loué toutes ses actions, comme l'auteur de l'histoire de la mere & du fils, n'ont pas même songé qu'il fut besoin de relever aucune des accusations des mémoires de Sully ; & ce ministre lui-même, si l'on y fait bien at-

tention, ne lui impute ou ne lui fait imputer par Henri IV, que d'autoriser par trop de confiance & de crédulité, les méchans desseins de quelques personnes de sa cour ; desseins auxquels ces personnes avoient soin de ne jamais faire servir cette princesse, qu'en intéressant la jalousie qu'il lui étoit naturel de montrer contre les maîtresses de son mari. Ce n'est même qu'en pensant de cette

1609.

l'état où je le voyois, lorsque lui-même ne s'aïdoit en rien ? Croiroit-on que tout ce long discours, auquel je suis persuadé qu'il n'y a personne qui ne se sente intéressé, n'aboutit de sa part, qu'à des prières de redoubler d'attention contre les artifices des Espagnols, & d'entreprendre de nouveau de persuader à la reine, qu'elle devoit le sacrifice des Conchines & autres brouillons, à l'assurance qu'il lui donnoit, par ma bouche, de ne plus voir, si elle l'exigeoit, ni femmes ni filles. » N'étant pas juste, me disoit
» ce prince trop bon, que je me prive

maniere sur l'un & l'autre, qu'on peut trouver la clef de quantité de paroles & de démarches de ces deux époux, qui sans cela paroïtroient tout-à-fait contradictoires, parce qu'elles marquent en même-tems dans les mêmes personnes, confiance & défiance, estime & indifférence, tendresse & froideur. L'historien que je viens de citer, rapporte une

infinité de ces traits en bien & en mal. Il représente Henri IV se plaignant & se louant tour-à-tour de la reine ; tantôt disposé à la renvoyer tout-à-fait, ou à l'éloigner ; tantôt ne voyant qu'elle dans tout son conseil, capable de l'administration des affaires en son absence, & du poids d'une régence. *Histoire de la mere & du fils.* tom. I. *Page.*

1609.

» de tous mes plaisirs pour la conten-
 » ter, sans qu'elle fasse le semblable :
 » ni que je m'accommode à toutes ses
 » volontés, pendant qu'elle contre-
 » dira toutes les miennes.

Il me permit de communiquer à Sillery tout ce que je jugerois à propos de ce que je venois d'entendre, mais non pas à Villeroy. » Je vous y laisse, » dit-il, penser tout à loisir, pour m'en » aller dîner (il étoit en effet fort tard) » Je suis levé dès la pointe du jour, » n'ayant point dormi toute cette nuit, » parce que mon esprit n'a fait que ré- » vasser sur toutes ces brouilleries, & » que je n'aurois pas eu plus de repos » la nuit suivante, si je ne m'en fusse » déchargé à vous ». Sa majesté monta dans mon carosse, que je lui avois fait préparer, en me disant, en présence d'un fort grand nombre de personnes qui étoient dans la cour : » Adieu, mon » ami, aimez-moi bien, servez-moi » de même, & vous souvenez de tous » les discours que nous avons tenus » ensemble ; car je vous aime autant » que vous pouvez le désirer.

Je crois avoir justifié ci-devant, par les plus solides raisons, ma persévé-

rance dans l'opinion que tous ces prétendus complots , moitié étrangers , moitié domestiques , n'ont jamais été ni bien réels , ni bien à craindre. J'avoue pourtant qu'il y avoit des momens , où la force de mon attachement pour mon prince ne me permettoit pas d'écouter indifféremment tout ce que j'entendois dire à ce sujet , & que quelle que fut ma fermeté , je me laissois épouvanter malgré moi , de ce que je sçavois n'être qu'un phantôme. Voilà l'état où je me trouvai tout le tems que Henri me parla , & après qu'il fut parti. Notre conversation fut singulière , en ce que je ne proférai presque pas un mot pendant un si long-tems ; & lorsque je voulus me mettre à table pour dîner , l'agitation de mon cœur & les nuages dont mon esprit étoit investi , me jetterent dans un abattement secret & un dégoût pour tout ce qu'on me servit. Il n'étoit certainement pas besoin que le roi m'excitât à faire de nouvelles réflexions , je m'y plongeais tout entier , & j'en faisois jusqu'à prévoir & arranger l'une après l'autre dans mon esprit toutes les choses dans lesquelles j'ap-

~~percevois la moindre possibilité.~~

1609.

Cependant, lorsque cette première confusion d'idées eut fait place à un sentiment plus froid & plus arrêté, j'eus forcé de conclure, comme j'avois toujours fait, que mes allarmes n'portoient que sur celles de Henri, qui n'avoient elles-mêmes aucun fondement bien certain. Le conseil de Madrid voyant que le roi de France commence à avancer en âge, & qu'il a eu quelques attaques de maladies assez violentes, prend les devans pour faire goûter à la reine & au conseil de France une politique qui doit être son salut. Il n'y a en ceci rien d'extraordinaire. Il trouve parmi les françois des personnes d'assez bonne volonté pour entrer dans ses vues, & il met ces personnes en jeu, afin de s'épargner la honte des démarches suivies d'un refus; si elles le font véritablement, le conseil espagnol peut long-tems feindre le contraire, & rompre ou rallentir l'ardeur des alliés de la France, trompés par cette apparence; il n'y a encore rien dans cette conjecture, qui ne quadre avec le caractère espagnol, décidé par une infinité de démarches semblables.

lorsque Philippe II jeta feu Monsieur, duc d'Alençon, dans l'entreprise d'An- 1609.
vers, qui ruina ses affaires & sa réputation, c'étoit tout ce qu'il s'en promettoit intérieurement, lorsqu'à l'extérieur il paroissoit la regarder comme un coup nécessaire pour assurer à ce prince la souveraineté des Pays-Bas, dont il le leurra jusqu'au bout. Mais est-ce à dire pour cela que l'Espagne songeât à se rendre maîtresse de la vie du roi ? Combien de raisons rendoient à personne & les intérêts de ce prince chers à tous les François, & à ceux même des courtisans qu'il sembloit que cette couronne eût mis dans son parti ? A quoi que le cœur humain puisse se porter, lorsqu'il est agité par une forte passion, j'avois horreur des idées de crime qu'il falloit nécessairement supposer dans des personnes, que la naissance, l'éducation, les sens même soutiennent contre la noirceur & les attentats, quoiqu'elles les laissent capables de quelques foiblesses assageres. Est ce respect ou délicatesse de sentiment, qui me fait penser & parler ainsi ? est-ce simplement horreur & l'éloignement de toute

1609. ~~action lâche & infâme ?~~ Quoi qu'il en soit, je me trouvai, à la fin de toutes ces réflexions, aussi tranquille que je l'étois avant que le roi m'eût parlé & si la douceur qu'on lui connoissoit me faisoit encore de tems-en-tems appréhender que la licence ne s'en autorisât, par l'espérance de l'impunité, je n'en appréhendois du moins aucun de ces coups accablans (12) qui portent une consternation subite.

Quant à l'autre point du discours de sa majesté, il eût été bien plus :

(12) Je crains bien que M. de Sully ne se soit rassuré avec trop de facilité, sur des bruits & des soupçons d'une aussi grande conséquence que ceux dont il est question ici.

» Il y avoit lors, dit
 » l'auteur des mémoi-
 » res pour l'histoire
 » de France, tant de
 » bruits de conspira-
 » tions contre le roi,
 » que l'on croyoit à
 » Paris que c'étoit le
 » point principal du
 » long séjour qu'y fai-
 » soit Dom Pedre de
 » Tolède; c'est pour-

» quoi on souhaitoit
 » fort son éloigne-
 » ment. « Les craintes
 de Henri n'étoient
 donc pas mal fondées
 & c'est le duc de Sully
 qui, dans cette occa-
 sion, comme dans plu-
 sieurs autres, a été, mal-
 heureusement pour ce
 prince, trop attaché
 à son sens. Il ne ser-
 viroit de rien de dissi-
 muler, qu'un peu de
 vanité & d'entêtement
 ont été les défauts
 d'un caractère digne
 d'ailleurs d'être envié
 par mille belles parties.

On croit toujours

propos pour ce prince , de fermer la bouche une bonne fois à la reine. 1609.

en commençant à rompre tout-à-fait les liens que l'âge de Henri rendoit encore plus messéans ; mais il devoit du moins se conserver dans de pareils gagemens , assez d'empire sur sa rai-

son pour appercevoir, en li- comme l'événement
ant les mémoires de veut qu'on le croye ,
e tems-là, que ce pe- ils ne pouvoient gué-
it nombre de servi- re manquer d'avoir
eurs auxquels Henri leur effet , par l'éloi-
Vétoit véritablement gnement qu'on con-
her , n'employèrent noissoit à ce prince.
oint tout ce qu'on pour la sévérité & la
uroit pu prendre de vengeance. On doit
récautions pour pa- bien haïr ceux qui par
er le malheur qui ar- de pareils exemples ,
iva. On n'auroit peut- tournent l'esprit des
être rien de bien soli- souverains vers le des-
le à répondre à quel- potisme & la cruauté.

qu'un qui appelleroit Au reste, la maniere
se sentiment, un juge- dont le duc de Sully
ment après coup ; & il expose ici le fond de
aut convenir encore, ses sentimens sur tous
que si tous les complots ces complots , détruit
ourds & secrets, dont absolument un soup-
l est parlé dans une çon , qui est venu à
nfinité d'endroits de quelques-uns de ceux
ces mémoires , sans qui ont fait une sérieu-
pourtant qu'on y voye se attention sur tout
rien articuler de bien ce qui se passa en ce
positif, ont été réels, tems-là. Ce soupçon

1609.

son, pour éviter toute intrigue qui pût faire une affaire de politique, d'une simple galanterie. Toutes celles dans lesquelles on avoit vû Henri engagé avoient nui ou à sa fortune ou à sa gloire, & certainement à son repos; mais il est sans contredit que le plus dangereux de tous les pièges, est celui que lui tendoit l'amour, dans la personne de la princesse de Condé; toutes les suites en étoient à craindre, & elles pouvoient être en fort grand nombre.

On a vu d'avance dans ces réflexions, la réponse que je fis au roi lorsque, suivant son ordre, j'allai le retrouver, cinq ou six jours après. Il sortoit de sa chambre pour aller

| | |
|--------------------------|---------------------------|
| est, que le duc de Sully | demeura intérieure- |
| n'ignora rien de ce qui | ment convaincu que |
| se tramoit contre la | ce roi malheureux |
| personne de Henri IV; | n'éviteroit point sa |
| mais qu'après avoir | cruelle destinée, & |
| fait tous ses efforts | qu'il prit le parti de ne |
| pour engager ce prin- | point augmenter inu- |
| ce à faire usage de son | tilement ses allarmes; |
| autorité, & voyant | mais seulement de le |
| que la foiblesse de | faire sortir tout le plu- |
| Henri lui avoit tou- | tôt qu'il se oit possi- |
| jours fait rejeter les | ble, d'une ville où il |
| conseils qu'il lui avoit | demeuroit exposé à |
| donnés là-dessus, il | de si grands dangers. |

aux

aux Tuileries par la grande galerie. 1609.
Nous nous promenâmes dans la première galerie , près d'une heure. Je remis la tranquillité & la joie dans son esprit, il résolut de redoubler ses efforts pour extirper, s'il étoit possible, dans son conseil & dans la cour, toute cette politique Espagnole , & se promit bien d'élever ses enfans, surtout le jeune prince qui devoit être son successeur, dans toutes ses maximes, attacher étroitement les Protégés à leur roi & à leur patrie, & éloigner, avec un égal soin, tous les étrangers de la participation aux affaires de l'état : c'étoient-là, selon lui, les deux principales, & les plus capables d'assurer la tranquillité publique contre les troubles civils.

Une conclusion naturelle de tout ceci, c'est que Henri ne devoit perdre que le moins de tems qu'il se pourroit, à travailler à l'exécution de ses grands desseins , dont c'eût été risquer le succès, que de la remettre au tems d'une vieillesse impuissante : aussi son application à tout ce qui pouvoit contribuer, ne fit que croître encore depuis ce moment. Les voyages de

1609.

sa majesté à l'arsenal devinrent plus fréquens, & j'allois à presque toutes les heures du matin & de la nuit au Louvre, où il m'étoit permis d'entrer en carrosse jusque dans la cour. Le roi m'accorda cette distinction, dont il n'y avoit de toute la cour que deux autres ducs (13) qui jouissoient à mes incommodités, qui me rendoient le sejour incommode; au besoin qu'il avoit presque continuellement de ma présence, & comme je le crois encore, à son amitié pour moi.

Il continua à me faire dresser tous les états & mémoires propres à former un cabinet complet de politique

(13) Le duc d'Epernon : je ne sçais quel peut être l'autre. L'historien du duc d'Epernon avance, qu'il fut le seul qui jouit de cette prérogative, du vivant de Henri IV. La reine mere l'accorda pendant la régence à tous les ducs & pairs & officiers de la couronne, qui sont demeurés en possession d'entrer en carrosse dans les cours des maisons royales. Le duc d'Epernon l'obtint en 1607, sous prétexte que sa goutte ne lui permettoit pas de faire un trajet un peu long à pied, & ce prétexte lui servoit encore à se faire porter entre les bras de ses estafiers, jusque dans la chambre de la reine, chez laquelle il alloit jouer tous les jours, & à toute sorte d'heure.

& de finance , & afin que rien ne manquât à l'exécution de cette idée , dont il ne me cachoit plus l'objet , il voulut que je lui fisse construire une espèce de cabinet , ou grand bureau , proprement travaillé , & entièrement garni de tiroirs , de layettes & de caissetins , tous fermans à clef , doublés de satin cramoisi , & en assez grand nombre pour y renfermer , chacune dans leur ordre , toutes les pièces qui le devoient composer. Le travail en est presque immense , quoique du premier coup d'œil il ne le paroisse pas.

1609.

Pour en donner une idée , sans parler de redites , qu'on se figure tout ce qui peut avoir un rapport prochain ou éloigné à la finance , à la guerre , à l'artillerie , à la marine , au commerce , à la police , aux monnoyes , aux mines , enfin à toutes les parties du gouvernement intérieur & extérieur , ecclésiastique & civil , politique & domestique. Chacune de toutes ces parties , dis-je , avoit son quartier séparé dans ce cabinet d'état , qui devoit être placé dans le grand cabinet des livres du Louvre ; avec toutes les commodités possibles , pour que tou-

tes les pièces qui les concernoient, pussent se trouver sous la main d'un simple coup d'œil, en quelque quantité qu'elles fussent. Dans le côté destiné à la finance, se verroient le recueil des différens réglemens ; les mémoires des opérations, des changemens faits ou à faire, des sommes à recevoir ou à payer ; une quantité presque innombrable d'états, de mémoires, de totaux & de sommaires, plus ou moins abrégés : cela est plus facile à imaginer qu'à représenter ; toutes les lettres de quelque conséquence, que sa majesté m'avoit écrites, y seroient en liasse, & cotées avec un extrait indicatif de chacune d'elles.

Sur le militaire, outre les comptes, détails & mémoires, servant à en marquer l'état actuel, on trouveroit les ordonnances & papiers d'état, les ouvrages de tactique, des plans, des cartes géographiques & hydrographiques, soit de la France, soit des différentes parties du monde : ces mêmes cartes en grand, & mêlées de différens morceaux de peinture, devoient être placées dans la grande galerie. Sur quoi l'idée nous vint encore à sa majesté & à moi, de destiner une

grande salle-basse avec son premier étage, à faire un magasin de modèles & d'originaux de tout ce qu'il y a de plus curieux en machines, concernant la guerre, les arts, les métiers, & toutes sortes d'exercices nobles, libéraux & mécaniques; afin que tous ceux qui aspirent à la perfection, puissent venir sans peine s'instruire à cette école muette; l'appartement bas auroit servi à mettre les pièces les plus lourdes, & le haut les plus légères; un inventaire exact des unes & des autres, eût été une des pièces du cabinet dont je parle (14).

Des listes de tous les bénéfices du royaume, avec leur dénomination & qualification justes; des états de tout l'ordre ecclésiastique, séculier & régulier, depuis le plus grand prélat

(14) La mort de Henri IV empêcha l'exécution totale de ces dessein, auxquels on ne peut refuser ses éloges. On voit même fort aisément, que tout imparfait qu'est demeuré ce cabinet d'état, il est pourtant un berceau où ont pris naissance plusieurs beaux & utiles établissemens, qui ont fait honneur aux ministres suivans. On aura dans tout ce livre, bien des sujets de faire cette réflexion. Voyez ce que nous en avons dit dans la préface.

1609.

jusqu'au moindre du clergé ; avec distinction des naturels & des étrangers & dans l'une comme dans l'autre religion , n'auroient pas été les pièces le moins curieuses , parmi celles qui appartenoient au gouvernement ecclésiastique. Ce travail étoit le modèle d'un autre dans la police , par lequel le roi eût pû voir , à un près , le nombre des gentilshommes de tout le royaume , divisés par classes , & spécifiés par la différence des titres , terres , &c. Idée d'autant plus agréable au roi , qu'il formoit depuis long tems le plan d'un nouvel ordre de chevalerie , avec celui d'une académie , d'un collège & d'un hôpital royal , destinés à la seule noblesse ; sans que cette institution , si utile & si glorieuse , eût été à charge au peuple , ni aux finances (15). Il avoit été proposé en même-tems , & avec les mêmes avantages , de créer un camp , ou corps pe-

(15) Cette idée du duc de Sully pourroit encore être étendue. On se plaint depuis long-tems avec raison, que l'éducation publique qu'on donne à la jeunesse dans les collèges de France & de toute l'Europe, se fait encore de la rudesse des tems les plus barbares, & qu'il sembleroit à la manière dont

manent, de six mille hommes d'infanterie, de mille chevaux, & de six

1609.

élève tous les enfans indifféremment, que nous ne connoissons d'autre méthode, que celle qui conduit à faire des prêtres & des théologiens. Le latin & le grec; une rhétorique qui n'est propre qu'à dépraver le goût, & à rendre l'esprit faux; un cours de philosophie, où dans le long espace de deux années, l'on n'apprend presque que des choses si sèches & si rebutantes, si frivoles & si inutiles, qu'il faudroit mettre autant de tems à les oublier, si la forme & la langue dans lesquelles on les montre, ne produisoient pas d'elles-mêmes cet effet; ensuite un cours de droit encore plus long, où avec les mêmes inconvéniens, la Jurisprudence françoise est ce qu'on en-

seigne le moins: voilà à quoi se réduit cette méthode, dont le malheureux fruit est que dans un tems où la quantité de bons livres sur toutes sortes de matières, devroit inspirer le goût de toutes les sciences & de tous les arts, en même-tems qu'elle en applanit les difficultés; les jeunes gens non-seulement n'en profitent point, mais encore entrent dans le monde, prévenus contre toute espèce de littérature, & pleins d'aversion pour tous les livres en général, par le petit nombre de ceux qu'on leur a fait feuilleter si laborieusement: aversion, dont souvent ils ne reviennent jamais, ou dont ils ne reviennent que pour se faire de la lecture un simple amusement dans un âge

1609. pièces d'artillerie , complètement équipées ; douze vaisseaux ronds , & autant de galeres , entretenus en bon

où leur esprit a perdu cette vigueur , sans laquelle le talent le plus décidé n'est plus qu'un avantage inutile.

Seroit-il donc impossible que réduisant de moitié au moins ce nombre prodigieux de collèges latins , on convertît le reste en des collèges plus utiles à la jeunesse , pour différentes professions auxquelles elle est appelée ? Qu'en consacrant par exemple les premières années de l'enfance , à apprendre les premiers devoirs de la religion & de la vertu , à bien lire , bien écrire & bien chiffrer ; on fît passer ensuite les jeunes gens dans d'autres collèges , où avec une simple teinture des langues sçavantes pour ceux qui n'en doivent pas faire un fort grand usage , on les exercât à bien parler & à bien écrire dans notre langue , à se familiariser avec ses différents stiles , le stile épistolaire surtout , & à entendre du moins celles de quelques-uns des peuples voisins avec lesquels nous avons le plus de relation ; qu'à ces écoles succédassent celles où l'on enseigneroit les élémens des plus nécessaires parties de mathématiques , de géographie & de l'histoire ; ou la tactique la politique , la jurisprudence , le commerce , présentés sous des principes courts & clairs , servissent aux maîtres à développer le talent de leurs élèves , & aux élèves , à se fixer à celui pour lequel la nature leur donne plus de disposition & d'attrait.

ordre , répondoient pour la marine , à
 e nouvel établissement militaire.

1609.

Comme les projets d'amélioration
 z de rectification à toutes sortes d'é-
 ards , y tenoient une des principales
 laces , à commencer par celui qui de-
 oit , suivant le dessein de Henri , fai-
 e changer la face de toute l'Europe , &
 ui étoit éclairci & développé de la ma-
 ere la plus nette , & dans la forme

Le peu que je viens
 marquer , peut à
 ine passer pour une
 auche très-grossière
 in meilleur projet.
 doit pourtant suffi-
 ce me semble, pour
 re comprendre que
 ne peut être qu'en
 vant une semblable
 ée, qu'on parviendra
 inspirer aux jeunes
 ns l'émulation de la
 ie gloire , du tra-
 il & de l'application;
 es retirer de l'oïfive-
 & de la débauche
 xquels on les voit se
 rer; enfin, à donner
 état les plus excel-
 ls sujets en tout
 gre. On voit tous

les jours , que la con-
 noissance de cette vé-
 rité est ce qui détermi-
 ne tant de parens à
 préférer pour leurs en-
 fans l'éducation pri-
 vée & domestique à
 celle des collèges. On
 ne sçauroit les en blâ-
 mer, quelque persuadé
 qu'on soit des avan-
 tages que celle-ci a
 d'ailleurs sur l'autre, &
 c'est ce qui fait encore
 plus regretter que cer-
 te éducation publique
 n'ait point encore été
 portée parmi nous au
 point de perfection ,
 où tout le monde sent
 qu'elle pourroit &
 qu'elle devoit être.

1609.

la plus étendue ; il y en avoit de particuliers sur toutes sortes de sujets. Dans ceux , par exemple , qui regardoient la guerre , on indiquoit les moyens de maintenir si exactement la discipline considérée non-seulement dans l'exercice actuel de la guerre , mais encore dans le tems de la paix , qu'ils eussent rendu sacrée pour le soldat , la personne du marchand , de l'artisan , du pasteur & du laboureur. Ces quatre sortes de professions , sur lesquelles il est vrai de dire que roule tout l'état , auroient trouvé toute sorte de sûreté contre les violences de la noblesse , dans d'autres mémoires sur la police & le gouvernement intérieur. Ceux-ci marquoient si juste la distinction des conditions , & l'étendue de leurs droits qu'aucune d'elles n'eût pu dans la suite , ni abuser de la supériorité , se soustraire à la subordination. L'objet de ceux qui avoient rapport au clergé étoit d'engager tous les ecclésiastiques à faire d'un bien , qui à proprement parler , n'est point à eux , l'usage qu'exigent les canons ; à ne point unir ensemble deux bénéfices de la valeur de cent livres de revenu , à n'en posséder aucun , qui rapportât plus de dix mil

livres ; du reste , à s'acquitter dignement de leurs fonctions , & à regarder le bon exemple , comme la première des loix qui leur sont imposées.

1609.

Je n'entrerais pas dans un plus grand détail , parce que j'ai eu occasion de traiter ces sujets dans différens endroits de ces mémoires (16). Je renvoye de

| | |
|---|---|
| <p>(16) Cette espèce d'école muette pour la finance , la guerre , le commerce &c. me paroît une idée si heureuse , que je ne vois rien en effet à quoi elle ne doive s'étendre. Pourquoi les personnes qu'on appelle à la participation des différentes affaires du gouvernement , font-elles tant de fautes ? Parce que n'y ayant ni règles positives , ni principes écrits qu'ils puissent consulter , & qui serviroient ou à leur donner les vues qu'ils doivent avoir , ou à redresser les leurs , ils travaillent presque toujours au hazard , &</p> | <p>qu'ils agissent souvent hors du véritable plan. De là vient qu'à tous égards nous arrivons si tard au but qu'on devroit se proposer , & que très-souvent on le manque tout-à-fait. Il n'y a guere de corps ou de communautés , qui pussent subsister seulement deux ou trois siècles , sans le secours d'une règle d'institut , toujours présente à ceux qui les conduisent : comment l'état qui les renferme tous pourra-t-il s'en passer ? Comment sans cela , ceux qui succèdent dans les places & les emplois , feront-ils au fait de ce que les</p> |
|---|---|

1609.

même à tout ce que le lecteur a déjà vu, ou qu'il verra, sur le chapitre de la morale, & des maximes pour un bon & sage gouvernement, qui y tenoient aussi leur rang. J'abrège un détail que je pourrois rendre infiniment plus long, & par la raison même que quelque étendue que je lui donnasse, je ne pourrois tout marquer ici; du moins sans jeter dans la fatigue & l'ennui inévitables, lorsqu'on n'a rien d'absolument nouveau à exposer.

Entre autres états sur la finance, en voici un sur les moyens de recouvrer de l'argent, que j'ai cru ne devoir pas confondre avec les autres pièces du cabinet d'état dont je ne fais aucune mention; on pouvoit s'en promettre plus de cent millions en trois ou quatre ans. La seule attention que j'y recommandois, étoit de ne s'en servir que dans la nécessité, & de commencer par ce qu'il renferme de moyens plus faciles & moins onéreux: ils y étoient ex-

| | |
|--------------------------|--------------------------|
| conjonctures chan- | manente, une bonne |
| gent ou ne changent | idée qui n'a pu s'exécu- |
| point, aux principes | ter, périt avec l'inven- |
| qu'ils voyent qu'ont | teur & une infinité de |
| suivis leurs prédéces- | mauvaises, adoptées |
| seurs? Faute de cette | par vivacité, par igno- |
| régle, de cette loi per- | rance, se perpétuent. |

primés dans l'ordre qu'on va voir ; mais ce n'est qu'un simple abrégé que j'en donne ici (17). 1609.

Un nouveau réglemeut sur les maîtrises des ports & havres , bureaux des traites foraines & domaniales , péages des rivières & droits d'embouchures ; avec une nouvelle réappréciation de ces droits , & une création de charge & d'offices pour les percevoir. Autre réglemeut sur les marchands vendeurs & acheteurs de bestiaux , vins & autres boissons , poissons frais & salé , bois , foin , & autres denrées. Autre sur les postes , dans lequel étoient compris les maîtres & contrôleurs des postes , les chevaucheurs d'écurie du roi , les courriers & banquiers , & leurs commis , les coches (18) , les messagers à pied & à cheval , & tous charriots & voitures par eau & par terre. Lorsque je lisois cet article au roi , il me dit : „ Je vous recommande à la Varenne & à tous les chevaucheurs ; je vous les ren-

(17) On voit un autre état sur le même sujet , dans les mémoires de Sully , tom. 4. pag. 99 : des deux je n'en fais qu'un seul.

(18) Les chevaux de poste & les coches publics , sont un des établissemens du règne de Henri IV.

1609. » verrai tous «. Autre , sur les mar-
 queurs de cuirs , jaugeurs , cabaretiers ,
 regratiers , commissaires , assesseurs &
 collecteurs , propriétaires des maisons à
 louer , &c. » Bon , bon , dit Henri sur
 » cet article ; il faut faire tout cela pour
 » nous : car aussi bien suis-je tous les
 » jours importuné de l'accorder au pro-
 » fit des uns & des autres «. Sur les ai-
 des , 4^{me} & 8^{me} , entrée & sortie des
 marchandises , soit de ville à ville ,
 soit de province à province : création de
 nouveaux officiers aux greniers à sel ,
 avec augmentation de droits pour eux
 & pour les vendeurs à petite mesure ,
 augmentation d'un écu par minot
 de sel ; & autres réglemens , tant pour
 les salines , que pour le transport du
 sel qui y est pris. » Je le voudrois bien ,
 » dit Henri ; mais il y aura bien des
 » crieries , si vous ne commencez
 » par votre gouvernement «. Sur les
 parties casuelles & le droit annuel (19),
 sur les secrétaires du roi à augmenter
 de seize : crues sur le sel , par forme de
 taille , pour en faire le fonds destiné
 aux gages & émolumens de plusieurs
 compagnies souveraines & subalter-
 nes , principalement de Justice. Sur les

(19) Voilà la première & la seule fois.

deniers communs, patrimoniaux & d'octroi des provinces, villes & communautés. Sur les offices des lieute-

1609.

qu'il est fait mention dans nos mémoires du droit annuel. J'en suis d'autant plus surpris, que l'établissement de ce droit, par lequel les charges de judicature, devenues vénables sous le regne de François I. sont rendues héréditaires, a été fait comme chacun sçait, sous Henri IV; que M. le duc de Sully en est vraisemblablement le principal auteur, & que lorsque l'édit en fut porté, on n'entendit aussi-tôt par-tout que murmures & que plaintes, de ce que ces charges portées, au moyen de ce nouveau droit, à un prix exorbitant, alloient être fermées à la noblesse & aux personnes de mérite, & de venir le partage des gens de fortune; de ce qu'on autorisoit par-là les vexations

de la justice, au lieu de les réprimer, &c.

Le cardinal de Richelieu, frappé des bonnes raisons qu'avoit eues M. de Sully d'en user ainsi, & qu'il avoit apprises de la bouche même de ce ministre, employe la *Section premiere du chap. 4. de son testam. politiq. 1. partie.*, à prouver que ni la vénalité ni l'hérédité des charges de judicature, ne doivent être abolies dans ce royaume. Le feu roi, dit-il, assisté d'un fort bon conseil, dans une profonde paix, & un regne exempt de nécessité, ajouta l'établissement du droit annuel à la vénalité. Il n'est pas à présumer qu'il l'ait fait sans quelque considération, & sans en avoir prévu, autant que la prudence hu-

1609.

nans, contrôleurs & trésoriers, tant généraux que provinciaux, de l'artillerie, ponts & chaussées, &c. à ériger

« maine le peut per-
 » mettre, les consé-
 » quences & les sui-
 » tes... Rien ne don-
 » na tant de moyens
 » au duc de Guise, de
 » se rendre puissant
 » dans la ligue contre
 » le roi & son état,
 » que le grand nom-
 » bre d'officiers qu'a-
 » voit introduits son
 » crédit dans les prin-
 » cipales charges du
 » royaume. Et j'ai ap-
 » pris du duc de Sully,
 » que cette considéra-
 » tion fut le plus puis-
 » sant motif qui porta
 » le feu roi à l'établif-
 » sement du droit an-
 » nuel, &c.

Le cardinal de Ri-
 chelieu soutient donc,
 qu'il vaut encore beau-
 coup mieux que ces
 charges s'obtiennent
 à prix d'argent, qu'el-
 les soient données à
 des personnes pauvres
 & de néant, ou em-
 portées par l'ambition

& la faveur, » Au-
 » lieu dit-il, d'ouvrir
 » la porte à la vertu,
 » on l'ouvreroit aux
 » brigues & aux fac-
 » tions, & on rempli-
 » roit les charges d'of-
 » ficiers de basse
 » extraction souvent
 » plus chargés de latin
 » que de biens... Une
 » basse naissance pro-
 » duit rarement les
 » parties nécessaires à
 » un grand magistrat..
 » Le bien est un grand
 » ornement aux digni-
 » tés, qui sont telle-
 » ment relevées par le
 » lustre extérieur,
 » qu'on peut dire har-
 » diment que de deux
 » personnes dont le
 » mérite est égal, celle
 » qui est la plus aisée
 » en ses affaires, est
 » préférable à l'autre.
 » D'ailleurs un officier
 » qui met la plus gran-
 » de partie de son bien
 » à une charge, ne
 » sera pas peu retenu

en titres. Sur les charges des bailliages, élections & greniers à sel, à augmen-

1609.

» de mal faire, par la destine à posséder une
 » crainte de perdre de ces charges, reçoit
 » tout ce qu'il a vail- de ses parens une édu-
 » lant. Si l'on pouvoit, cation propre au gen-
 » dit-il encore, entrer re de vie qu'on sçait
 » aux charges sans ar- qu'il embrassera. Le
 » gent, le commerce conseil par lequel l'au-
 » se trouveroit aban- teur finit cet article,
 » donné de beaucoup c'est de taxer les offices
 » de gens qui, éblouis à un prix raisonnable,
 » de la splendeur des » qui n'excédera pas,
 » dignités, courroient » dit-il, la moitié de
 » plutôt aux offices & » celui auquel le dérè-
 » à leur ruine tout en- » glement des esprits
 » semble, qu'ils ne se » les porte mainte-
 » porteroient au tra- » nant. « Et il rend là-
 » fic, qui rend les fa- dessus justice à Henri
 » milles abondantes. IV. » Le feu roi, dit-

Il prouve en parti- » il, prévoyant ce mal,
 culier l'utilité du droit » avoit inféré dans l'é-
 annuel, parce que sans » dit qu'il fit sur ce su-
 cela tous les vieux of- » jet, des précautions
 ficiers se déferoient de » capables de le préve-
 leurs charges, » lors- » nir, exceptant non-
 » que l'expérience & » seulement du droit
 » la maturité de leur » annuel les charges
 » âge les rend plus ca- » des premiers prési-
 » pables de servir le » dens, des procureurs
 » public. « Il devoit, » & avocats généraux,
 ce semble, ajouter à » mais se réservant de
 cette raison, qu'un » plus le pouvoir de
 jeune homme qu'on » disposer des offices

1609.

ter en attributions de gages, privilèges, &c : le fonds pris sur les tailles jusqu'à la concurrence de cinq sols pa-

qui y sont compris, lorsqu'ils viendront à vaquer, en payant préalablement aux héritiers de ceux qui en étoient pourvus, le prix auquel ils seroient évalués... Les maux que cause présentement le droit annuel, ne procèdent pas tant du vice de sa nature, que de l'imprudence avec laquelle on a levé les correctifs que ce grand prince y avoit apportés. Si l'édit fût demeuré en la pureté de son premier établissement, les offices ne fussent jamais venus à l'excès du prix auquel ils sont maintenant... Il ne faut donc que remettre l'édit du droit annuel aux premiers termes de son établissement. Ces paroles justi-

fient pleinement le duc de Sully du blâme qu'on veut qu'il ait encouru, par le conseil qu'il donna à Henri IV. sur le fameux édit du droit annuel. En vertu de cet édit on fit payer aux officiers de judicature en la place de la Paulette, le soixantième de la finance de leurs charges : ce qui s'est pratiqué de neuf à neuf ans, jusqu'en 1709, qu'on a obligé ces officiers de racheter le fond de ce droit. Voyez le *Journal de l'Etoile* sur l'année 1605, qui est celle de cet édit, de *Thou*, *Mezerai*, &c. Le nombre excessif des officiers de judicature, &c. C'est le principal abus, & la vraie cause de tous ceux dont les bons esprits se plaignent à cet égard.

ivre. Sur des élections à créer en Guyenne , Languedoc , Bretagne & Bourgogne : le roi prévint bien des murmures dans ces quatre provinces. Sur les créations de nouveaux trésoriers dans les bureaux des finances , deux à Sens & à Cahors , six en Bretagne , & trois par-tout ailleurs : Henri disoit qu'il eût mieux valu diminuer le nombre de ces Harpies, que de l'augmenter.

Je propoisois un beaucoup plus grand nombre encore d'offices à créer , dans le besoin , parmi les trésoriers , payeurs de rentes & de gages , receveurs & autres officiers des tailles , secrétaires & officiers de grande & petite chancellerie ; comme aussi de nouvelles attributions aux offices existans : ériger en charge les deux premiers commis de tous les officiers comptables de France , &c : le détail de toutes ces parties tiendrait trop de place. Le bon cœur du roi lui représentant comme déjà arrivé, ce qui n'étoit simplement qu'en projet, le faisoit se récrier contre tant de réglemens , dont j'étois d'accord avec lui qu'il ne falloit surcharger le peuple, que dans le cas d'une extrême nécessité.

1609.

1609. Achéons : de nouvelles cour souveraines à ériger en différentes villes ; sçavoir , parlement , chambre des comptes & cour des aides à Lyon & à Poitiers ; en supprimant la cour des aides de Montferrand cour des aides en Bretagne , parce qu'il étoit proposé d'y porter aussi les aides : une seconde à Bordeaux avec une chambre des comptes ; une troisième en Bourgogne , & une quatrième en Provence. Le roi branla ici la tête , & ne dit mot. Je ne répète point ce qui a déjà été dit dans d'autres endroits de ces mémoires. L'aversion que j'y ai marquée contre tout ce qu'on appelle luxe , a pu faire penser que les dépenses folles & superflues étoient rigoureusement taxées , & on ne se trompe point : on peut même être assuré que si j'avois été cru , outre le retranchement d'une grande partie de ces dépenses , incompatibles avec les besoins pressans d'un état , je n'aurois toléré , ni les carrosses , ni les autres inventions du luxe , qu'à des conditions qui auroient coûté cher à la vanité.

S'il est nécessaire de donner ce frein au luxe , dont la contagion a gagné insensiblement toutes les parties de l'état , il l'est encore bien davantage à en arrêter les funestes suites , dans ceux pour lesquels il n'est plus simplement une occasion de dissipation & de mollesse , mais un instrument de corruption & de ruine domestique : c'est à quoi il étoit pourvu par un autre projet , qui faisoit aussi partie des pièces du cabinet d'état. Ce n'est pas un des moindres malheurs qui ont suivi la mort prématurée du roi , qu'elle ait précipité avec lui dans le même tombeau , tant d'utiles réglemens , au moment même de leur naissance.

Il étoit ordonné par un autre règlement , aux avocats & procureurs-généraux des parlemens , de poursuivre & de punir exemplairement tous ceux qui , par le scandale d'une vie prodigue ou dissolue , portoient un notable préjudice au public , aux particuliers , ou à eux-mêmes ; sous peine de répondre en leur propre & privé nom , de tous les désordres arrivés par leur négligence , ou leur con-

1609. nivence. Le moyen qu'on leur don
noit pour pouvoir le faire sans se ren
dre leurs fonctions excessivement pé
nibles , étoit de leur joindre en cha
que juridiction particuliere , trois
personnes publiques , appellées cen
seurs , ou réformateurs , choisies d
trois en trois ans dans une assemblée
publique , & autorisées par leur char
ge , à laquelle étoient attachées tou
tes sortes d'exemptions , non seule
ment à dénoncer aux Juges tous pe
res , enfans de famille , & telles autre
personnes , accusées de porter la dil
solution au delà des bornes de l'hon
neur , & des dépenses superflues , au
delà de leurs facultés ; mais encor
à obliger les juges eux-mêmes , en le
prenant à partie , en cas de refus
à apporter le remède qui leur étoit
prescrit , contre ces excès dans l'un &
l'autre genre. Deux monitions de
voient précéder toute poursuite cri
minelle ; mais à la troisième on inten
toit une espèce d'action de curatelle
par laquelle les mauvais ménagers
voyoient le maniement de leurs biens
& effets , passer en des mains qui ne
leur laissoient précisément que les

eux tiers , & réservoient l'autre pour acquit de leurs dettes , & pour les réparations qu'exigent les fonds , ce qui duroit jusqu'à ce qu'ils eussent donné des preuves d'un retour sin- cere à une maniere de penser & d'a- ir plus raisonnable. Nulle condition n'en étoit exceptée , & aucun citoyen n'auroit vraisemblablement évité cette mesure ; parce qu'elle avoit elle-même répondre de ses actions à un tri- unal supérieur , dont les ministres oient aussi-bien qu'elle , fixés dans leur devoir , par la menace d'une peine gale au deshonneur.

Il auroit été établi en même-tems , our détruire ce mal jusques dans sa ource , qu'aucune personne , de quel- ue qualité & condition qu'elle pût tre , n'eût pu emprunter une somme , ensée considérable , par rapport à ses acultés , ni aucun autre la lui prêter , ous peine de la perdre , sans qu'il fût léclaré en même-tems dans les con- rats ou obligations , à quoi on pré- end employer cet emprunt ; quelles lettres peut déjà avoir l'emprunteur , quelles personnes , sur quels biens ; & ce qui lui reste de revenus , tant

1609. pour assurer cette dette, que pour entretenir sa famille. Il étoit encore défendu, dans la même vûe, à tous pères de famille, ou personnes qui les représentent, de donner à un de leurs enfans en les établissant, une somme plus grande que de justice, eu égard à leurs moyens présens, au nombre de ces enfans, nés ou à naître, en s'en tenant à la vraisemblance; excepté le cas seul qui permettoit à l'autorité paternelle méprisée ou blessée, de se venger d'un enfant vicieux & dénaturé; mais ce cas devoit être clairement prouvé, & alors les acquêts, conquêts & meubles étoient encore les seuls effets dont on pouvoit disposer pour les faveurs particulières (20).

Ce règlement d'économie domestique n'étoit qu'une portion d'un règlement général sur le barreau & principalement sur la procédure dont je crois qu'on ne fera pas non plus fâché que je rende compte : l'intérêt qu'on a à voir corriger les abus innombrables du barreau, est trop

(20) M. le duc de Sully n'a pas besoin de se nommer ici pour être reconnu l'auteur
for

1609.

fort, trop général & trop connu. Le dessein de Henri étoit de le communiquer d'abord aux présidens des différentes chambres, & aux gens du roi de ses parlemens; non pour y être

de ces projets de réforme, on y découvre clairement son génie & son caractère. Sans vouloir rien diminuer du mérite de sa morale grave & austère, & inconvenant avec lui, qu'il est d'une extrême importance de ne laisser ni les bonnes mœurs se corrompre, ni même le bon goût s'altérer en rien; je lirai pourtant qu'il ne semble que ses vues de réforme dans la police, ont tous les mêmes défauts que celles de son parti dans la religion; c'est-à-dire, qu'elles sont fausses & outrées.

Qu'un petit nombre de citoyens se ruine par dérèglement & par folie, c'est un mal qui peut être très-confi-

dérable dans la morale; mais du reste très-léger, & même à parler correct, nul dans la police, parce qu'au fond l'état n'y perd rien, les uns s'enrichissant de ce qui appauvrit les autres; j'excepte seulement le cas des banqueroutes. Je laisse les observations dont je me suis déjà servi, pour prouver que ce mal est d'ailleurs inévitable dans un état immense, riche & soutenu par le grand commerce.

Tout ce qu'il y a donc de mieux à faire à cet égard, c'est de laisser à la voix des ministres de la religion exercer cette censure publique, que l'auteur a cherché à rétablir sur l'ancienne

1609. contredit , mais pour recevoir leurs remontrances & leurs avis , supposé

censure romaine. Si je voyois quelque usage à faire de cette idée de nouvelles personnes publiques , je tâcherois de l'appliquer à l'article que l'auteur traite à la suite de celui-ci , la justice & le barreau.

Je donneroie à examiner à fond à des personnes d'un esprit juste & étendu , s'il seroit possible d'accoutumer les particuliers de ce royaume à remettre la décision de tous leurs différends litigieux entre les mains d'un petit nombre de vieillards graves & respectables , choisis par leur capacité & leur réputation d'intégrité pour exercer cet emploi dans toutes les villes , bourgs & lieux considérables , & pour l'exercer de manière que l'honneur , les distinc-

tions , la vénération & le respect public , & tout au plus quelques-uns de ces avantages , que le souverain peut accorder sans qu'il en coûte rien à personne , leur tinssent lieu de tout profit & de toute récompense. Il n'est pas sans exemple , on peut dire même qu'il est assez commun , de voir cet office charitable rempli bien plus gratuitement encore par des personnes , que le seul intérêt des pauvres particuliers succombant sous le faix des poursuites ruineuses de la justice , oblige à s'en charger. Heureux le canton qui possède un pareil conciliateur ! Il n'y manque pas de travail ; maison voit qu'il l'embrasse avec joye , par le respect & l'amour qui y sont attachés.

Entrant dans ses vues, ils imagi-
sient quelque chose de plus propre
à abrégier les procès, & à détruire
tout mépris de la chicane. Lors-
que la dernière main auroit été mise
aux articles du règlement, selon les
suggestions jugées les meilleures. Sa ma-
jesté étoit résolue de les porter au par-
lement, écrits de sa propre main,
pour les y faire enregistrer. Voici ceux
que nous avons dressés par provision,
et apparemment on ne se feroit que
un peu écarté.

Dans les procès entre parens, &
en observant à peu près le nom-
bre des degrés canoniques de con-
sanguinité & d'affinité, soit corpo-
relle, soit spirituelle, le demandeur
est tenu, avant toutes choses, de
faire offre, & même sommation, de
mettre tous ses différends à l'arbi-
traire de quatre personnes, choisies
par les parens ou amis des parties,
deux par chacune ; de nommer ces
quatre arbitres dès ce moment, &
insérer dans un écrit, signé de sa
main, toutes ses prétentions & deman-
des sans pouvoir ensuite y rien ajou-
ter, ce que faisoit aussi le défendeur.

1609.

Il n'avoit qu'un mois pour nommer les arbitres. Dans un autre mois, les quatre arbitres devoient être saisis de toutes les pièces & moyens des deux parties. Autre mois accordé aux arbitres pour prononcer leur jugement ; au mois enfin, donné à un sur-arbitre nommé par les arbitres, pour juger définitivement les points sur lesquels les voix auroient été partagées ; tous les autres étoient censés décidés, & le sur-arbitre n'en pouvoit connoître. La même règle avoit lieu pour les juges devant lesquels étoit interjeté appel de la sentence des arbitres. Ils ne pouvoient ni évoquer à eux le principal, ni prendre connoissance du fond ; mais seulement prononcer sur le bon ou mal-jugé, par les seules pièces produites devant les arbitres. Les cours souveraines n'avoient pas plus de privilèges à cet égard, que les simples juridictions. Elles ne pouvoient ni donner une nouvelle enquête, ni recevoir de nouvelles preuves ; & elles n'avoient qu'un mois ou six semaines pour porter leur arrêt, qui autrement étoit nul, & les juges condamnés eux-mêmes aux dépens, dommages & intérêts des deux parties.

Les notaires étoient déclarés juges premiers & compétens de tous contrats, transactions, obligations, cessions, transports, échanges, ventes, baux à ferme, &c. en sorte que la sentence qu'ils porteroient en interprétation du sens des conditions de leurs contrats, avoit lieu par provision, malgré toute opposition ou appellation; & les juges supérieurs ne pouvoient, sous les mêmes peines qu'à l'article précédent, procéder sur cette sentence, que comme ils procédoient sur celle d'un tribunal véritable. La précaution qu'on prenoit contre la fourberie & la mauvaise foi qu'on avoit pu craindre de la part des notaires (21), étoit premièrement, que tout acte devoit être passé devant deux notaires, ou un notaire & deux témoins; & en second lieu, que les parties contractantes étoient obligées de se faire assister par les notaires, d'un avocat chacune, & qu'ils prenoient les avis, & qu'ils inscrivoient les noms dans l'acte. Il étoit défendu de plus de s'inscrire en faux contre tout acte ainsi passé, dont la valeur étoit au dessus de cent livres.

(21) Consultez les mémoires de Sully, pages 10. & suiv. tom. 4.

1609.

L'exploit d'assignation ne pouvoit être porté devant aucun autre juge, que celui du défendeur ; & comme j'ai dit, il devoit contenir si généralement tous les moyens du demandeur, qu'il n'étoit plus reçu après cela qu'à répondre simplement aux allégations du défendeur, sous les peines ci-dessus contre les juges, avocats & procureurs. C'étoit donc à ceux-ci, j'entends les avocats & procureurs, à mettre tout d'un coup la cause en état d'être jugée ; aussi étoit-il défendu de faire appel & de plaider les causes, qu'elles ne fussent en état d'être jugées. Les plus considérables, celles dans lesquelles il falloit produire & écrire, ne pouvoient avoir de plus long délai que trois mois ; pour le lieu à la requête civile ; & ici, comme dans tous les autres cas les plus graves, le seul recours étoit aux lettres patentes expédiées dans le conseil d'état, & scellées du grand sceau.

Le règlement entroit dans le détail de quelques autres points particuliers de droit, ou de coutume, qui avoient besoin d'être rectifiés ; tels que sont les dispositions que j'ai marquées précédemment sur le mauvais ménage des citoyens, sur la communauté entre m-

ri & femme, & autres que j'omets ici. A l'égard des épices, salaires, vacations & autres frais, ainsi que de tous les différens subterfuges de la chicane, & de tous les autres abus du barreau dans les plaidoyers, les écritures, &c. dont les plaintes se font entendre par-tout, le roi croyoit ne pouvoir mieux faire, que de remettre tout ce détail à discuter & à régler, à douze hommes choisis parmi les plus intelligens dans les affaires du barreau, les plus sages & les plus équitables, qui observeroient l'ordre suivant dans leur travail. Mettre par écrit, en forme de mémoire, toutes les formalités qui s'observent ordinairement dans les procédures, sans en oublier aucune; ensuite, tout ce qu'ils jugeroient à propos qu'on en retranchât pour le bien public, & enfin, ce qu'ils croiroient qu'on devoit mettre à la place. Ce travail ainsi disposé, seroit donné à examiner soigneusement à trois des principaux ministres & conseillers de sa majesté, qui en donnoient leur avis, après lequel, le roi déclarant aussi le sien, y joindroit toute l'autorité nécessaire pour que cette pratique de jurisprudence fût

déformais uniforme & invariable.

1609.

Lorsqu'une fois nous eûmes mis la main à la composition de cet inventaire général d'état, il devint un des sujets les plus ordinaires de nos entretiens, & le roi montrait une grande impatience de le voir achevé. Il m'envoya chercher par un des garçons de la chambre, un matin qu'il faisoit extrêmement chaud; c'étoit, je crois, dans le mois de juin. Lorsque je montai dans son cabinet, il venoit d'en sortir par la galerie, & il étoit déjà aux Tuileries, où je ne pus le joindre que sur la terrasse des Capucins, près de la petite porte, par où il sortoit pour aller entendre la messe chez ces religieux. Du plus loin qu'il me vit approcher, suivi de cette foule de chiens, qui semblent deviner tous les endroits où doivent se trouver les ministres.

» Allez dire aux Capucins, dit-il,
 » qu'on retarde ma messe; car il
 » faut que j'entretienne cet homme-
 » là, qui n'est pas homme à messe; s'il
 » me vouloit croire en cela, je l'en-
 » aimerois bien davantage encore, &
 » il n'y a rien que je ne fisse pour lui;
 » quoique tel qu'il est, je l'aime bien.

« & m'en fers utilement ». Sa majesté me prit par la main, & pendant environ deux heures que nous passâmes à nous promener, ce prince ne me parla que de nouveaux mémoires, qu'il me demandoit pour les joindre au cabinet. En me quittant, il me recommanda tout haut de mettre toute la diligence & l'exactitude possible à ce travail. » Peu de paroles, dit-il, & beaucoup de choses, & que tout soit pourtant bien éclairci; car je veux en communiquer quelque chose à quelques-uns de mes serviteurs, que je vous dirai ». Je lui répondis, qu'il falloit me donner un peu de tems, puisqu'il s'agissoit de joindre ensemble l'ordre, le briéveté & la clarté. » Faites donc comme vous l'entendrez », reprit Henri, vous connoissez mon style, & moi le vôtre, ils s'accordent bien ensemble «.

J'envoyai dire au chancelier, que je n'irois point ce jour-là au conseil, & que me tins enfermé tout le reste du jour & une grande partie de la nuit, à réviser livres & papiers; je ne me mis pas même à table pour souper. Dès les 7 heures du matin, je vis arriver le roi.

1609. avec les personnes dont il m'avoit parlé la veille, qui étoient M. d'Ornano de Bœsse, du Bourg, de Lisle, de S. Andrie de Montpellier, de Pilles, de Fortia, de Saint Canard, de la Builfe, de la Vieuville; il y avoit encore M. de Vitri, de Vic, de Nérestan de Saint Geran, la Varenne, d'Escures, Erard & Châtillon, ingénieurs (il étoit question en partie d'affaires de leur métier) Béthune, mon cousin; enfin quelques étrangers envoyés l'un de la part de Lesdiguieres, l'autre, du duc de Bouillon, & un troisième, nommé Pucharnault, de la part de la Force; mon cabinet étoit presque plein. Je n'avois pu dresser de mémoire en question; la raison que j'en apportai à sa majesté, qui d'abord me le demanda, fut qu'une dépêche que je venois de recevoir de la Force sur une nouvelle tracasserie des Espagnols en Bearn & dans la basse Navarre, à laquelle il avoit fallu répondre sur le champ, avoit interrompu mon travail. » J'écrivois aussi, lui dis-je, touchant mon neveu & ma nièce ce Biron, qu'on veut démarier, ce qui seroit une belle besogne; ca-

» elle croit être grosse , & l'est en ef-
 » fet. Voilà , reprit sa majesté , une
 » des fâcheuses & sottes affaires que
 » j'aye guère vues , & je serai bien
 » trompé , si jamais vous mettez tous
 » ces esprits à la raison. Achevez vos
 » dépêches , ajouta ce prince , après
 m'avoir dit tout bas quelque chose
 qu'il avoit à me communiquer , » ache-
 » vez aussi nos mémoires le plus
 » promptement que vous pourrez , &
 » n'allez point plutôt au conseil d'au-
 » jourd'hui. Cela ne se peut , sire , re-
 » partis je ; car il y a des affaires qui
 » pressent , & qui furent remises hier
 » à cause que je n'y étois pas. Faites
 » donc du mieux que vous pourrez ,
 » dit-il , & adieu ; je m'en vais aux
 » Tuileries.

1609.

Je ne laissai pas de travailler au
 mémoire , avec tant d'application ,
 qu'il étoit prêt le lendemain matin ,
 que je fus encore mandé aux Tui-
 leries par sa majesté. Je donnai ces
 papiers à porter à mon secrétaire , en-
 fermés dans une feuille de papier ca-
 chetée. Sillery & Villeroy étoient
 avec ce prince , & nous continuâmes
 à nous promener tous quatre , près de

1609.

deux heures , discourant sur le projet de ces mémoires avec tant de chaleur & d'action , que tout le monde s'apperçut aisément que nous ne nous accordions pas. Je me retirois , sans avoir parlé au roi de mon paquet lorsqu'il me rappella de cent pas , pour me le demander. Je le lui fis voir entre les mains de mon secrétaire , auquel j'ordonnai ensuite de le présenter à sa majesté , lorsqu'elle voudroit le lire ; mais d'avoir soin de le retirer d'elle , & cacheté comme il l'étoit. Ce qui venoit de se passer m'obligeoit à user de cette précaution , dont mon secrétaire s'excusa auprès de Henri par le commandement positif que j'en avois fait. Il suivit le roi qui s'en alloit à la messe aux Capucins , & il profita de ce tems pour aller déjeûner. Il lui auroit été difficile d'en trouver de long tems la commodité. Le roi , sortant de la messe , lui dit : » Suivez-moi au Louvre , & n'en partez point que je ne vous le dise «. Il lui demanda le paquet , lorsqu'il fut arrivé dans son cabinet d'en bas , & mon secrétaire lui ayant dit en ce moment l'ordre qu'il avoit reçu de moi , sa majesté se con-

tenta de lui répondre : » Hé bien ! je
» le ferai ; mais encore une fois , ne
» partez donc point d'auprès de moi ».
Elle monta dans le cabinet des livres
pour y mettre le paquet , pendant
qu'elle alloit dîner. La cour n'étoit
pas grosse , parce qu'il étoit plus tard
que de coutume. Le roi ne parla pres-
que à personne , & sa rêverie parut ,
en ce que de tems en tems il frappoit
de son couteau sur son assiette.

1609.

Mon secrétaire crut qu'il alloit être
expédié , lorsqu'il vit ce prince re-
monter au sortir de la table , dans le
même cabinet , & qu'il s'entendit ap-
peller au bout d'une demi-heure ; mais
quelques princes & seigneurs étant
arrivés dans ce moment , comme il vit
que sa majesté s'étoit mise à s'entreten-
nir avec eux , il se retira dans un coin
avec la Varenne & Bérighen. L'en-
droit où ils étoient , étoit assez obs-
cur , pour qu'il ne fût pas facile de les
appercevoir , sur-tout avec un peu de
soin de se cacher ; ce qu'ils firent sans
rien affecter , lorsque quelques ins-
tans après ils virent Henri s'avancer
avec quelques-uns de la compagnie
qu'il avoit séparés des autres , assez

1609.

près d'eux , pour qu'ils pussent entendre ce qu'il disoit , quoiqu'il parlât entre haut & bas , & ils redoublèrent d'attention , lorsqu'ils l'entendirent parler ainsi : » Je suis las de m'être tant » promené ce matin ; car j'ai été plus » de deux heures avec trois hommes , » sur de grandes matieres , où je les ai » trouvés aussi contraires dans leurs » opinions , qu'ils le sont dans leur » tempérament & leur inclination. » Un autre que moi auroit peine à s'en » bien servir ; mais je connois leurs » fantaisies , tellement que je tire même profit de leurs contestations & » contrariétés ; elles servent à rendre » les affaires si claires & si bien approfondies , qu'il m'est facile de choisir » la meilleure résolution : vous allez les » connoître assez, sans que je les nomme.

Sa majesté continua à faire le portrait de ces trois ministres , comme on le va voir. J'aurai assez de sincérité pour ne rien changer à ses paroles , même dans ce qui me regarde ; & c'est par moi qu'elle commença. » Quelques-uns se plaignent , dit Henri , & » quelquefois moi-même, qu'il est d'une » humeur rude , impatiente & contre-

disante. On l'accuse d'avoir l'esprit
entreprenant , de présumer tout de
ses opinions & de ses actions , & de
rabaisser celles d'autrui , de vou-
loir élever sa fortune , & avoir des
biens & des honneurs. Or , quoi-
que je lui connoisse bien une partie
de ces défauts , & que je sois contraint
de lui tenir quelquefois la main hau-
te , quand je suis de mauvaise hu-
meur , qu'il se fâche , ou se laisse
emporter par ses idées , je ne laisse
pas pour cela de l'aimer , de lui en
passer beaucoup , de l'estimer , &
de m'en bien & utilement servir ,
parce que je reconnois que vérita-
blement il aime ma personne , qu'il
a intérêt que je vive , & qu'il désire
avec passion la gloire , l'honneur
& la grandeur de moi & de mon
royaume. Je sçais aussi qu'il n'a rien
de malin dans le cœur , qu'il a l'es-
prit industrieux & fort fertile en
expédiens , qu'il est grand ménager
de mon bien , homme fort labo-
rieux & diligent , qui essaye de ne
rien ignorer , & de se rendre capa-
ble de toutes sortes d'affaires de
paix & de guerre , qui écrit & parle

„ assez bien , d'un style qui me plaît
 1609. „ parce qu'il sent son soldat & son
 „ homme d'état. Enfin il faut que je
 „ vous avoue que malgré ses bizarre
 „ ries & ses promptitudes , je ne trou
 „ ve personne qui me console si puif
 „ samment que lui dans tous mes
 „ différens chagrins “. Je ne me recrie
 rai ici , ni sur le blâme , ni sur la louan
 ge , renfermés dans ces paroles. En
 convenant , comme il me semble que
 la bonne foi demande qu'on le fasse.
 qu'apparemment il y'a chez moi véri
 tablement lieu à l'un & à l'autre ; tou
 ce qu'un honnête-homme a à faire en
 cette occasion , est de les faire servir
 également à rectifier de plus en plus
 son cœur & ses mœurs.

„ Le second , poursuivit Henri
 „ en parlant du chancelier de Sillery
 „ est d'un naturel patient & com
 „ plaisant , merveilleusement souple
 „ adroit & industrieux dans toute la
 „ conduite de sa vie ; il a l'esprit très
 „ bon , il est assez versé dans toutes
 „ sortes de sciences & d'affaires de sa
 „ profession , il n'est pas même igno
 „ rant dans les autres ; parle assez
 „ bien , déduit & représente fort clai

rement une affaire ; n'est point homme pour faire des malices noires ; mais il ne laisse pourtant pas d'aimer grandement les biens & les honneurs, & de s'accommoder toujours à tout pour en avoir. Il n'est jamais sans nouvelles, ni sans personnes en main pour lui en découvrir ; d'humeur à ne hazarder jamais légèrement sa personne, ni sa fortune, pour celles d'autrui. Ses vertus & ses défauts étant ainsi compensés, il n'est facile d'employer utilement les premiers, & de me garantir du dommage des autres (22).

» Quant au troisième, continua le roi, parlant de Villeroy, il a une

| | |
|--|---|
| <p>(22) Ce chancelier rendu trois signalés services à l'état, en employant une partie de son bien à mainte- nir les Suisses dans notre alliance, à la paix de Vervins & en moyennant le maria- ge du roi. » Le chan- celier de Sillery n'a- voit presque point étudié. Henri IV disoit de lui & du</p> | <p>» connétable Henri » de Montmorency, » qu'avec son chance- » lier, qui ne sçavoit » point de latin, & » son connétable, qui » ne sçavoit ni lire ni » écrire, il pouvoit » venir à bout des af- » faires les plus diffi- » ciles. » <i>Amelot de la Houffaye, note 1 sur la lettre 195. du car- dinal d'Offat.</i></p> |
|--|---|

1609.

» grande routine dans les affaires ,
 » une connoissance entiere de celle
 » qui se font faites de son tems. Il
 » été employé dès sa premiere jeune
 » se , plus qu'aucun des deux autre
 » Il tient un grand ordre dans l'adm
 » nistration de sa charge , & dans
 » distribution des expéditions qui oi
 » à passer par ses mains. Il a le cœu
 » généreux , n'est nullement adonn
 » à l'avarice , & fait paroître son hab
 » leté dans son silence & sa grande re
 » tenue à parler en public (23). Ce
 » pendant il ne peut souffrir qu'o
 » contredise ses opinions , croyan
 » qu'elles doivent tenir lieu de raison
 » Il les réduit à temporiser , à patien
 » ter , & à s'attendre aux fautes d'au
 » trui , de quoi je me suis pourtant quel
 » quefois assez bien trouvé «. Ce dis

(23) De tous les en- Henri le grand. Un
 droits de nos mémoi- seul trait rapporté d'o
 res où il est parlé de riginal , tel qu'est ce
 M. de Villeroy , voilà lui-ci , mérite plus
 celui auquel il faut d'être cru , que des
 principalement s'at- rapports incertains ,
 tacher , pour juger du ou dictés par la pré-
 caractère de ce minist- vention , l'aversion ,
 tre , & sur-tout de l'o- l'esprit de parti.
 pinion qu'en a eue

cours de sa majesté étoit adressé à des personnes de la première qualité, & qui dans leur cœur ne manquoient pas, je crois, d'envie d'y répliquer; aucun cependant ne dit mot, & quelques momens après, le roi ayant aperçu mon secrétaire, il lui fit rendre mes papiers cachetés, qu'il me rapporta.

1609.

Avant de sortir de ces affaires générales de finance, il faut voir ce qu'il y a sur cet article de particulier pour cette année. Denis Feydeau & ses associés s'étoient fait adjuger la ferme générale des aides, en enchérissant de deux cens mille livres par an sur les fermiers précédens. Je prévis ce qui ne manqua pas d'arriver, que Feydeau ne pourroit retirer ses deniers. En effet, il présenta requête à sa majesté, pour être déchargé de ces deux cens mille livres. Je trouvois que ces fermiers ne souffroient rien, qu'ils n'eussent bien mérité, n'étant survenu ni accident imprévu, ni obstacle à leur jouissance. Il me fâchoit encore, que l'imprudence de ces nouveaux venus nous eût ôté des fermiers très-solvables, pour mettre en leur place de mauvais

1609.

payeurs. Je portai pourtant sa majesté à leur accorder certe diminution à titre de grace , sans laquelle on alloit être exposé à une banqueroute , & à l'embarras de mettre de nouveau les aides à l'enchere. Je jugeai seulement qu'elle ne devoit commencer à avoir lieu , qu'au premier janvier 1610 , ou du moins , au premier octobre de la présente année , afin que sa majesté n'y perdit pas tout d'un coup quatre cens mille francs.

Je fis faire le procès à Ferrand , premier huissier de la chambre des comptes de Paris. On le dépouilla de toutes les charges & commissions qu'il exerçoit dans cette cour , dont sa majesté gratifia , même avant le jugement , la Fond dont il a été parlé dans ces mémoires. Il étoit deja intendant , & le roi crut encore récompenser sa fidélité , en lui faisant don de ses meubles de la conciergerie. M. le comte de Soissons & les autres officiers de la maison du roi présenterent aussi contre le trésorier Pajot , une requête , qui me fut renvoyée. Pujet , autre trésorier de l'épargne , ayant fait l'année précédente , sur l'ordre & la garan-

tie de sa majesté, une déclaration favorable à Placin, autrefois son commis, dont j'avois été fait dépositaire, le roi m'écrivit de rendre cette promesse à Pujet, comme il s'y étoit engagé, supposé que le procès que ces deux financiers avoient ensemble, ne pouvant s'accommoder, elle lui devînt nécessaire.

1609.

Sa majesté, après m'en avoir demandé mon avis, fit expédier à Mortier-Choisy un brevet, par lequel il étoit déclaré quitte du reste de sa ferme, moyennant cinquante mille livres, une moitié comptant, & l'autre dans six mois. Elle fit délivrer à Zamet les quittances des deux offices des restes en Normandie, de valeur de cinq mille écus, avec les expéditions nécessaires pour être pareillement payé de quatante-neuf mille neuf cens & tant de livres, qu'il lui avoit assignées dès l'année dernière, sur les deux sols six deniers par minot de sel, pour pareille somme que Zamet lui avoit avancée. Henri fit encore donner douze mille livres à Montigny, six mille livres à d'Escures, & deux mille quatre cens livres à différens pension-

1609.

naires dans la Bourgogne, par les mains de M. le Grand, & payer le président Tambonneau de sa pension, pour l'année dernière. Je tire ces petits détails des lettres que j'ai écrites de la main de sa majesté.

J'en reçus aussi quelques-unes de la reine. Il s'agit dans l'une, de certains droits qui lui avoient été abandonnés, & dont elle se départ sur les terres de la dépendance de la reine Marguerite, qui en avoit un brevet. Il est question, dans une autre, de faire toucher à la femme de Conchine vingt mille écus, que le roi, par complaisance pour la reine, lui avoit donnés à prendre sur les présidens rétablis dans les bureaux des finances. La Léonor avoit si bien agi, par l'intérêt qu'elle prenoit dans cette partie, que les deniers, me disoit la reine, étoient en état d'être touchés.

Les sommes, du moins les principales, que j'employai aux dépenses personnels de Henri, sont vingt-deux mille pistoles, qu'il me manda le 18 janvier, qu'il avoit perdues au jeu, cent mille livres d'une part, & cinquante-un mille de l'autre, qu'il

devoit aussi du jeu, à Edouard Fer-
 andès, Portugais. Il me manda de
 rendre ces dernières cinquante-une
 mille livres, sur soixante mille qui lui
 venoient de l'office d'avocat gé-
 néral à Rouen, après la mort de Mar-
 guerite, aux héritiers duquel il don-
 na les neuf mille restantes, en consi-
 dération des bons services que leur pe-
 re lui avoit rendus dans ce parlement,
 il en accorda la charge à des Yve-
 aux, parent du mort. Mille pistoles
 pour jouer, Henri n'en prit d'abord
 que cinq cens ; mais il renvoya en-
 suite Béringhen chercher les cinq
 cents autres pour un autre emploi. Je
 lui en portai mille autres encore pour
 le jeu, en allant le trouver avec le
 chancelier, à Fontainebleau, où il
 étoit purgé à la sortie des fêtes de
 Pâques. Il s'agissoit d'une dépêche
 que Préaux apportoit de la part de
 l'annin. Ce prince faisant de plus fré-
 quentes réflexions sur les excès où le
 portoit sa passion pour le jeu, son-
 gea à s'en corriger, & il me promit
 plusieurs fois du moins de se mo-
 derer. Il continua à faire la même
 dépense pour ses bâtimens. C'étoit

1609.

Nicolas Vau-
 quelin des
 Yvetaux.

1609.

Zamet (24) qu'il envoyoit de Fontainebleau pour les visiter, quand il ne pouvoit pas y aller lui même. Je trouve encore une quittance de Marcadé, de quatre mille sept cents quarante-trois livres, pour onze cents seize perles, dont Henri fit présent à mademoiselle de Vendôme, sa fille, de trois mille livres à mademoiselle des Effarts, & de trois cents livres à Saubion, son domestique.

Je fus chargé avec le chancelier, de nommer des commissaires pour travailler avec ceux du duc de Lorraine, à régler les confins du pays de Messin, sur lesquelles il s'élevoit tous les jours quelque nouvelle contestation. J'envoyai à Calais le contrôleur des fortifications, avec une somme d'argent, pour réparer le dommage que la mer venoit de faire aux Dunes.

(24) Ce riche partisan se qualifioit alors baron de Murat & de Billy, conseiller du roi en tous ses conseils, gouverneur de Fontainebleau, & surintendant de la maison de la reine. Il mourut à Paris en 1614, âgé d'environ 65 ans, laissant un fils maréchal de camp, qui fut tué au siège de Montpellier, & un second, évêque de Langres. Il avoit eus de Madeleine le Clerc de Tremblai, & les légitimer.

du Risban , j'en fus informé par le vice-amiral de Vic , qui auroit bien 1609.
 souhaité qu'on eût fait une dépense
 plus considérable pour cette ville , &
 qui fournissoit , dans cet esprit , plu-
 sieurs projets , tant pour sa commodi-
 é & sa sûreté , que pour empêcher les
 inondations auxquelles cette ville &
 ses environs sont exposés.

Il ne se fit point de plus utile règle-
 ment , que celui qu'on vit paroître Merc. Et;
 & autres hist
 ann. 1609.
 contre les banqueroutiers frauduleux.

Il porte : que ces banquéroutiers se-
 ront punis de mort , comme voleurs &
 fraudeurs publics ; que toutes dona-
 tions , cessions , ventes & transports
 faites par eux à leurs enfans , héritiers ,
 amis & faux créanciers , seront nulles ,
 & que tels donataires , cessionnaires &
 acheteurs , punis comme complices
 des banqueroutiers , pour peu qu'il pa-
 roisse aux juges , que tout cela s'est
 fait en fraude des véritables créan-
 ciers. Il y est fait défense , aussi sous
 peine de complicité , de donner re-
 ceite aux banqueroutiers , à leurs cau-
 sions , commis , facteurs ; comme aussi
 de receler aucun de leurs meubles , pa-
 piers & effets ; enfin de leur prêter la

1609

main, ou même de leur donner assistance en rien. Permis à tous d'arrêter sans decret ni permission, & de mener en justice les banqueroutiers, malgré tous arrêts & coutumes à ce contraires. Enfin, il est défendu aux véritables créanciers des banqueroutiers de faire aucuns accords, contrats & accommodemens avec eux ou leurs entremetteurs, sous peine de perdre leur dette & même d'être poursuivis criminellement, suivant le cas; la voie de l'action en justice, est la seule qu'on leur laisse. C'est à peu près tout ce qu'on peut faire, ce me semble, pour assurer le commerce & la tranquillité publique, également intéressés dans un abus devenu si commun.

A cet édit, il en fut joint un autre contre les duels, que je sollicitois depuis long-tems, & avec bien des instances. Le conseil ayant été assemblé extraordinairement à cet effet, dans la première galerie de Fontainebleau, M. pour traiter cette matière plus à fond, demanda qu'on y fît rapport sur l'origine, des coutumes & des différentes formes usitées du duel. Ses conseillers ne lui donnerent pas sujet

Je féliciter sur leur érudition ; tous dneurèrent dans le silence, Je fis comme les autres , mais de maniere que le roi s'apperçut aisément que je n'avois besoin que de son commandement pour parler. Il se tourna vers moi , & me dit : » Grand-maître , » votre mine me fait conjecturer que » vous en sçavez plus que vous ne faites semblant. Je vous prie, & je vous commande en même-tems expressément de nous dire ce que vous en savez & pensez ». Je refusai encore par bienséance, & pressé de nouveau , je fis un discours , que je ne rapportai point , parce qu'on n'y verroit rien de plus que ce que j'ai dit précédemment , en traitant cette matiere. J'eus soin d'envoyer aussi-tôt l'édit contre les duels (25) dans mon gouvernement , & de l'y faire observer avec beaucoup d'exactitude.

(5) Cet édit, qui | tenir la réparation ;
oblige ceux qui ont | porte des peines très-
rapporté des fensés dans leur | sévères , infamie , dé-
honneur à s'adresser | gradation de noblesse,
aux maréchaux de | & même peine de
guerre ou à leurs lieu- | mort. *P. Mathieu ,*
tenants , pour en ob- | tom. 2. liv. 4. pag.

1609.

Mêlons à ce détail d'affaires de gouvernement, le récit de quelques intrigues de cour. Lorsque sur les affaires dont j'ai parlé, de factions dans quelques provinces, le roi songea à y envoyer quelqu'un de sa part, il me proposa la personne de N.... Cet homme n'aura ni la joye ni le chagrin de voir nommer ici. Je ne gouterai ce chagrin en aucune maniere, sçachant que sa fautive personnelle lui feroit supposer des crimes à des gens qui n'en avoient eue la pensée; & je dis à sa majesté que s'il y alloit de sa part, je n'y enverrois personne de la mienne, parce que je ne voulois rien avoir à partager avec un pareil associé. N.... déchu de cette espérance, résolut de se servir de toutes sortes de moyens pour satisfaire son ressentiment contre moi; & il se fit à ceux de la cour qu'il sçavoit être mes ennemis, pour être l'instrument de leurs desseins.

Il aborda un jour le marquis de Cœuvres, auquel il affirma, en exigeant le secret sur une confidence, que le zèle seul l'obligeoit, disoit-il, à le faire, que j'étois allé au parlement, sous prétexte de quelques affaires,

retirer du greffe les lettres de légitation de M. de Vendôme qu'on y avoit portées pour être vérifiées au parlement. De Cœuvres alla incessamment faire ce rapport à la personne d'il intéressoit le plus, & M. de Vendôme alla aussi dans le même instant se plaindre au roi. Ce prince lui demanda de qui il tenoit cet avis ; mais, sans lui nommer le délateur, on lui en garantit la vérité, de manière que sa majesté n'en douta plus. Elle me demanda le lendemain, sitôt que j'approchai d'elle, ce que j'étois allé faire au parlement. Je repondis que c'étoit, comme il étoit vrai, pour y prendre dans les registres copie de quelques pièces dont j'avois besoin. » Y a-t-il quelque chose, reprit Henri, qui concerne mon fils de Vendôme ? Non, sire, repris-je, & pourquoi M. de Vendôme, ajoutai-je, surpris de l'air dont il me parloit ? » Je le sçais bien pourquoy, « répliqua ce prince froidement. Quelques autres mots aussi peu clairs, qui échaperent à sa majesté, me firent comprendre qu'elle avoit quelque chose sur le cœur. Je la priai de ne le dire ; ce qu'elle fit, & elle de-

1609.

meura bien-tôt persuadée que la comtesse jouoit ici son jeu ordinaire.

L'après-midi de ce même jour, le roi étant chez la comtesse de Moret, il y entra un petit garçon, qui remit un paquet au premier laquais qu'il rencontra. Madame de Moret, à qui on l'apporta, y trouva un billet, dans lequel on lui donnoit sur ses enfans le même avis qu'on avoit donné à Cœuvres sur M. de Vendôme. Elle se mit à pleurer; & le roi lui ayant demandé le sujet de ses pleurs, elle donna le billet à lire. Henri voulut entendre le petit garçon; mais il ne se trouva plus. » Madame, dit-il à madame de Moret, d'un air rêveur, » & un peu sombre, il y a bien de la malice ici d'un côté ou de l'autre. On se mit à faire des informations sur toute cette menée. Le petit garçon fut découvert assez facilement, & par là le roi devina bientôt N...; car ayant inutilement voulu engager de Cœuvres à le lui nommer, il le nomma lui-même, & de Cœuvres, dans une surprise, ne put le nier; mais il donna aussitôt avis à cet homme de bien qui venoit de se passer. Celui-ci, d'

it que l'affaire prenoit un tour sérieux, vint se jeter aux pieds de Villeroy, le priant de le soutenir contre moi. Villeroy y trouva tant de risque, du moins à le faire hautement, qu'il n'eut garde de le lui promettre. Il se contenta, l'occasion s'en étant présentée, de hasarder dans le discours quelques mots favorables à N... que sa majesté eût d'un air à faire bien repentir Villeroy de sa complaisance.

Henri venoit de découvrir deux autres traits de N... qui le déclaroient coupable de manque de respect envers sa majesté elle-même ; l'un, que ... avoit eu l'imprudence de supposer publiquement une intrigue de galanterie de Henri avec certaine fille ; l'autre, qu'il avoit encouragé le pere Monthier jesuite , à continuer cette maniere de prêcher emportée, qui lui avoit déjà fait quelques affaires, en lui assurant que tel de ses sermons, qu'il lui cita , & qui étoit un des plus vifs , avoit été généralement admiré & applaudi par les seigneurs de la cour, & nommément par les maréchaux de Brissac &

1609.

d'Ornano (26) ; en quoi N... fut assez malheureux, pour que ces deux messieurs se trouvant présens à la repr

(26) » Le pere Gon- » ché devant moi
 » thier jésuite, en la » que le pere Gonthi
 » présence du roi, qui » a prêché en présen-
 » assista dans l'église » de votre majesté,
 » de S. Gervais à ses » l'eusse fait jett
 » sermons, le vendre » dans l'eau, au for
 » di, jour de Noël, le » de la chaire ». *M*
 » samedi & le diman- *moires historiques*
 » che, fit de continuel- *France, année 1609*
 » les déclamations
 » contre les Hugue- Tous les sermons
 » nots, qu'il appella ce tems-là sont plei
 » plusieurs fois, *Ver-* de ces traits dont
 » mine & *Canailles*; & hardieffe & la singul
 » étant tombé sur le rité, pour ne rien di
 » nouvel article de de plus, nous réve
 » leur confession par teroient aujourd'h
 » lequel ils appellent le étrangement. Les H
 » Pape Ante-Christ : rétiques pouffoie
 » S'il est vrai, Sire, dit- leurs satyres à l'excé
 » il, que le Pape soit & trop souvent les p
 » Ante-Christ, que se- dicateurs, leurs se
 » ra-ce de votre maria- mons jusqu'aux décl
 » ge ? Où en est la dif- mations les plus o
 » pense ? Que devien- trées. Un histori
 » dra monsieur le Dau- contemporain (Pier
 » phin ?.. Le Maréchal Mathieu, *liv. 3*) re
 » d'Ornano dit un jour néanmoins ce tém
 » au roi : Si un jésuite gnage aux jésuite
 » à Bordeaux, eût prê- » qu'on trouvoit pl
 » d'ordre, de mode

mande que le roi fit au pere Gonthier, ils donnerent, en s'adressant au pere, un démenti à celui qui avoit osé leur imputer d'admirer un discours si impertinent. Tout cela avoit si fort échauffé Henri contre l'imposteur, que lorsque j'allai le lendemain le prier de m'en

tie, de gravité, de
tempérament dans
leurs sermons, que
dans quelques au-
tres ». Sauval parle
aussi des prédications
du pere Gonthier,
mais en louant beau-
coup son éloquence &
son zele apostolique.
Il rapporte que Henri
IV assistant un jour
dans la même église de
St. Gervais, à un ser-
mon du pere Gonthier,
ce prédicateur, juste-
ment indigné de l'irré-
vérence avec laquelle
il vit que la marquise
de Verneuil & d'autres
dames de sa compa-
gnie parloient, rioient
& cherchoient à faire
rire sa majesté, se
tourna vers ce prince,

& lui dit : » Sire, ne
» vous laisserez-vous
» jamais de venir avec
» un ferrail entendre
» la parole de Dieu,
» & de donner un si
» grand scandale dans
» le lieu saint « ? Que
le roi, au lieu d'en-
voyer le prédicateur
à la bastille, comme
toutes ces femmes l'en-
prierent, retourna,
dès le lendemain, à
son sermon ; & que
l'ayant rencontré,
comme il montoit en
chaire, il lui dit,
qu'il lui sçavoit bon
gré de sa correction,
& qu'il n'avoit rien à
craindre ; mais qu'il
le prioit seulement de
ne plus l'apostropher
en public.

1609.

faire justice : » Je n'en suis que trop
 » bien éclairci, me dit ce prince ; c'est
 » ce malin esprit de N... qui a inventé
 » tout cela ; mais, pour l'amour de
 » vous, je veux le bannir de la cour » :
 & l'ordre lui en fut en effet signifié.
 Cette affaire fit tout le bruit qu'on peut
 s'imaginer, & j'avoue qu'elle me mit
 dans l'embarras dix jours entiers.

Ce n'est rien en comparaison de
 l'éclat que fit celle de M. le prince de
 Condé. Le mariage de ce prince avec
 mademoiselle de Montmorency, qui
 avoit été célébré dans le commence-
 ment de cette année, loin de faire ces-
 ser à la cour tous les bruits de galan-
 terie entre le roi & la princesse, les ré-
 veilla au contraire plus fortement,
 comme je m'en étois toujours bien
 douté. Deux mille écus donnés par sa
 majesté pour les habits de nôces de la
 demoiselle, des pierreries de valeur
 de dix-huit mille livres, achetées
 pour elle par madame d'Angoulême,
 de Messier, orfèvre, demeurant sur le
 pont au change, dont le certificat du
 29 mai étoit connu, une infinité d'au-
 tres bienfaits & gratifications en ar-
 gent, faits au prince de Condé, en

faveur de ce mariage, parurent des preuves qui établissoient suffisamment l'intelligence, quoiqu'à parler juste, rien de tout cela ne fût sans réplique; mais comme je ne veux pas non plus donner dans l'autre excès des flateurs de ce prince, qui affectoient publiquement de soutenir qu'il ne regardoit pas seulement la jeune princesse, je m'en tiens à ce que j'ai déjà dit de mes sentimens à cet égard : c'est le milieu entre les uns & les autres; peu de personnes le gardèrent. La reine & le prince de Condé, que cette affaire touchoit de plus près, échauffés par tous les discours qu'on ne cessoit de leur souffler, eurent bientôt mis toute la cour en rumeur. Tous mes soins furent inutiles auprès de la reine, véritablement furieuse. Et pour le prince, il ne s'en tint pas à donner des marques publiques de mécontentement, il méditoit dès-lors l'imprudente démarche qu'on lui vit faire quelque tems après.

Le premier avis en fut donné dans un billet à Henri, à Fontainebleau, où il étoit allé passer les fêtes de Pâques; & il me l'envoya aussi-tôt à

1609.

Paris, où j'étois demeuré. Voici ce que le billet contient : Que le prince de Condé, parti de Fontainebleau après les fêtes, étoit venu, accompagné de son médecin, coucher à Paris chez un pensionnaire d'Espagne ; que toute la nuit s'étoit passée à délibérer avec une violente agitation de la part du prince, s'il ne se retireroit pas en Espagne dès ce moment même ; ce que son hôte l'avoit empêché de faire, en lui en faisant sentir les conséquences ; que le lendemain on avoit apporté à M. le prince, dans cette même maison, une bourse de mille doublons, avec promesse de lui donner dans peu le reste de ce qu'apparemment il s'étoit déjà fait promettre par la médiation du médecin, qu'on accusoit de conduire toute cette trame, parce qu'il avoit déjà travaillé à rompre le mariage de M. le prince, & à lui faire épouser mademoiselle de Maïenne ; que cet homme étoit lié avec un autre médecin Genoïis, qui avoit été à D. Joan, & qui étoit allé depuis six semaines trouver le comte Spinola à la Haye, d'où il devoit passer jusqu'en Angleterre : ce qui étoit

relatif avec un autre billet d'avis remis à Béringhen , dont il étoit aussi fait mention , portant que M. le prince avoit obtenu des lettres du roi d'Angleterre pour les états des Pays-Bas.

1609.

Tous ces avis , qu'on prioit sa majesté de tenir fort secrets , ne purent lui faire croire M. le prince capable d'une si grande faute. Henri fit un voyage au commencement de mai , à Paris , d'où il retourna au bout de quelques jours à Fontainebleau , & M. le prince l'y suivit. Il est vrai que par les discours qu'il y tint publiquement , on auroit pu croire qu'il n'y alloit que pour braver sa majesté. „ Mon ami , m'écri-
voit Henri le 12 juin , M. le prince
est ici qui fait le diable. Vous seriez
en colere , & auriez honte des choses
qu'il dit de moi : enfin la patience
m'échappera , & je me résous de bien
parler à lui “. Pour le punir , le roi m'ordonnoit de suspendre le payement du quartier d'avril de sa pension , & d'éconduire son pourvoyeur & tous ses créanciers , qui sçachant les libéralités que sa majesté avoit faites à ce prince , à l'occasion de son mariage , s'adresseroient à moi , comme à celui

1609. qui en étoit le dispensateur. » Si l'on
 » ne le retient pas par ce moyen-là,
 » reprenoit sa majesté, il en faudra
 » prendre quelqu'autre ; car il est hon-
 » teux d'ouïr ce qu'il dit. Nous en avi-
 » ferons ensemble, lorsque vous ferez
 » auprès de moi (27).

(27) Voici comment
 en parlent les mémoi-
 res pour l'Histoire de
 France. » Le roi éper-
 » dument amoureux
 » de la princesse de
 » Condé, met tout le
 » monde en bésogne,
 » jusqu'à la mere du
 » mari. M. le prince
 » s'en plaint, & de-
 » mande congé à sa
 » majesté de se retirer
 » avec sa femme, en
 » l'une de ses maisons.
 » Le roi le lui refuse
 » rudement, & en vint
 » aux injures & ména-
 » ces. On dit que le
 » prince y a répliqué
 » hautement, & a mê-
 » lé en ses propos le
 » mot de tyrannie ; &
 » que le roi, en rele-
 » vant ce mot, lui a ré-
 » pondu ; Je n'ai fait
 » en ma vie acte de ty-
 » ran, que quand je
 » vous ai fait recon-
 » noître pour ce que
 » vous n'étiez point.
 » Le premier a dit
 » pouilles à sa mere,
 » qui servoit d'instru-
 » ment pour corrom-
 » pre la pudicité de sa
 » femme.... On disoit
 » que la marquise de
 » Verneuil, qui parle
 » ordinairement au
 » roi, non comme à son
 » maître, mais comme
 » elle feroit à son va-
 » let, lui avoit dit,
 » bouffonnant sur ce
 » propos : N'êtes-vous
 » pas bien méchant de
 » vouloir coucher avec
 » la femme de votre
 » fils ; car vous sçavez
 » bien que vous m'a-
 » vez dit qu'il l'étoit.

Monsieur le prince me choisit pour me faire part de son mécontentement : en quelle qualité ? c'est ce qu'il ne me feroit pas facile de dire , parce que si j'ai pu me flatter que mes conseils ne lui étoient pas indifférens, j'ai dû soupçonner d'un autre côté, qu'il cherchoit dans les assurances d'attachement qu'on fait à une personne de son rang, lors même qu'en lui parlant , on a la hardiesse de ne pas l'approuver , un prétexte pour avancer dans la fuite avec quelque vraisemblance , que je ne m'étois point opposé au dessein qu'il avoit de sortir du royaume. Cela m'oblige à rendre compte de la conversation que nous eumes ensemble chez moi, où il vint un mercredi l'après-midi , qu'il sçavoit que je n'allois point au conseil.

Il entra dans mon cabinet , portant sur son visage toutes les marques de l'agitation de son esprit , & je ne fus point surpris de ce que sans autre préambule , il me parla des sujets qu'il avoit de se plaindre de la conduite du roi à son égard. Je lui répondis , en lui rappelant les obligations en quelque maniere infinies, que toute sa mai-

1609.

son en général, & lui en particulier ; avoient à sa majesté : obligations, dignes non-seulement qu'il lui sacrifiât un dépit conçu sur un simple soupçon, & sur un ombrage peut-être imaginaire, mais un mécontentement même juste. M. le prince ne goutant point ces raisons, m'entretint de je ne sçais combien de desseins, qu'il supposoit qu'avoit Henri contre lui, que je n'attribuai qu'à l'effet de l'inquiétude & de la défiance, poussés trop loin, & que je m'imaginai dissiper, en lui représentant d'une manière qu'il ne lui étoit pas possible de ne pas croire sincère, que sa majesté, loin d'avoir eu la pensée de se porter à quelque violence contre lui, ne se souviendrait qu'il étoit de son sang, que pour joindre aux sentimens de douceur naturelle, qu'elle témoignoit pour tout le monde, ceux de l'amitié & d'une distinction marquée ; & je me souviens fort bien, qu'au lieu d'avoir accordé par complaisance à M. le prince, que Henri pût *opprimer un innocent*, paroles qui me furent à la vérité souvent répétées, je lui dis simplement, que les plus coupables étoient ceux qui abusoient

ordinairement le plus de ce terme d'innocence, malgré lequel on ne laissoit pas de les châtier.

1609.

Monsieur le prince, qui après cela devoit être en garde contre moi, ne balançoit pas à me déclarer qu'il étoit résolu à sortir de France. L'idée ne me vint point de regarder une parole si imprudente, autrement que comme l'effet d'un cœur ulcéré; & si je la relevai avec fermeté, c'est que je crus qu'en ces occasions, la fermeté doit accompagner le conseil qu'on donne. Je lui dis, que je ne pouvois croire qu'il fût capable de trahir jusqu'à ce point son roi, sa patrie, son honneur & son devoir, que le royaume & même la cour étoit l'unique séjour des princes du sang, que par-tout ailleurs leur éclat ne faisoit que se ternir; qu'ils étoient même réputés coupables, de la seule affectation à s'arrêter trop longtemps dans tout autre endroit, s'ils n'en avoient pas obtenu la permission de sa majesté. A quoi M. le prince ayant reparti, qu'une pareille contrainte ne convenoit ni à sa condition, ni à sa naissance, je lui répliquai aussi absolument, que les loix de l'état obli-

1609.

geoient les enfans & les freres du roi, autant, & peut-être plus étroitement encore, que le moindre de ses sujets; & je le lui prouvai par des exemples tirés de l'histoire de Louis XI, de feu M. le duc d'Anjou, & de Henri lui-même. Ce n'étoit pas sur ce ton que M. le prince avoit souhaité de me voir parler. Je m'apperçus qu'il ne songea plus qu'à paroître, à l'aide de quelques correctifs, se rapprocher de mon opinion; & rien encore ne servit mieux qu'un changement si subit, à me faire comprendre qu'intérieurement il étoit décidé pour le parti dont ses dernieres paroles vouloient me prouver son éloignement.

J'en doutai si peu, qu'apprenant que monsieur le prince, au sortir de chez moi, avoit paru tout-à-fait radouci; qu'il s'étoit même plaint à la reine qu'on fît courir le bruit qu'il songeoit à quitter la cour avec éclat, & qu'il avoit assuré cette princesse qu'il n'en avoit jamais eu la pensée: ajoutant ces propres paroles, qu'il étoit *assez content de sa majesté*; qu'enfin il parloit presque publiquement dans les mêmes termes; je ne voulus pas dis-

férer d'un moment à venir trouver le roi , auquel j'assurai , après lui avoir rapporté fidèlement tout ce qui s'étoit passé entre monsieur le prince & moi , que dans huit jours il ne feroit plus en France. Il s'en fallut peu que Henri ne me traitât d'extravagant. Il y avoit aussi peu d'apparence , disoit-il , qu'il pût vivre en prince dans les pays étrangers sans le secours qu'il recevoit de sa main , qu'il y en avoit qu'il pût emmener tout ce qui lui appartenoit , sans qu'on le vît & qu'on l'empêchât avec la dernière facilité. A quoi sa majesté ajouta ce que M. le prince venoit de dire à la reine. » Tout ce » que vous me dites , sire , répon- » dis-je , ne me fait point changer » d'opinion ; je m'y confirme de plus » en plus : vous vous en fâchez contre » moi ; mais le tems & l'événement » vous feront connoître que j'ai rai- » son. Je vois bien des personnes , » poursuivis je , qui sont de cette » menée , & qui vous trompent , quoi- » qu'ils vous soient des plus obligés ; » mais cela ne doit pas être trouvé » étonnant , puisque vous aidez vous- » même à vous tromper. Vous ne

1609.

» me nommez personne , me dit sa
 » majesté , comprenant que je voulois
 » lui parler des domestiques de la
 » reine ; mais je vois bien qui vous
 » voulez dire «. Cela n'étoit pas bien
 difficile , & ni le roi , ni moi , n'étions
 pas les seuls qui voyions que la cabale
 jouoit ici un étrange manége ; car
 non-seulement elle débitoit comme
 certaines , mille choses supposées , sur
 le compte du roi & de la princesse de
 Condé , il n'y auroit eu en ceci qu'une
 malignité ordinaire ; mais ce qu'on
 ne sçauroit bien caractériser , c'est l'art
 détestable avec lequel ces gens sça-
 voient faire servir leurs impostures à
 rendre le roi souverainement odieux
 à la reine , & à forcer cette princesse
 à s'abandonner à eux du soin de sa con-
 duite ; de là tous ces complots , où ,
 sans qu'elle le sçût , on osoit se servir
 de son nom ; de là les motifs de mille
 nouvelles instances , pour ne pas diffé-
 rer plus long-tems la cérémonie du
 couronnement dont il a été parlé.

Il ne se passa que quatre jours de-
 puis celui où je m'entretenois ainsi
 avec le roi , jusqu'à celui de l'éva-
 sion de monsieur le prince. Le 29

août (28), à onze heures du soir, comme je venois de me coucher, je vis entrer Praßlin dans ma chambre, qui

1609.

(28) Le dernier de novembre (& non pas le 29 août, ce qui est une faute de date dans nos mémoires) monsieur le prince, dit le maréchal de Bassompierre, partit de la cour, pour s'en aller à Muret, d'où il partit avec Rochefort & Touray, & un valet de chambre qui portoit en croupe madame la princesse sa femme, mademoiselle du Certeau & une femme de chambre, nommée Philippette, & s'en alla à Landrecy. Le roi jouoit en son petit cabinet, quand d'Elbene premierement, puis le chevalier du Guet, lui en porterent la nouvelle. J'étois le plus proche de lui. il me dit tout bas à l'oreille :

Bassompierre, mon ami, je suis perdu ; cet homme mene sa femme dans un bois ; je ne sçais si c'est pour la tuer, ou la mener hors de France. Prends garde à mon argent, & entretiens le jeu, pendant que je vais sçavoir de plus particulieres nouvelles.... Chacun se retira du jeu, & je pris l'occasion de rapporter au roi son argent, qu'il avoit laissé sur la table. J'entrai où il étoit, & ne vis jamais un homme si éperdu, ni si transporté. Bassompierre raconte ensuite tout ce qui se passa dans la chambre de la reine, & le conseil que donna M. de Sully au roi, de la même maniere que le rapportent nos mé-

1609.

me dit que le roi me demandoit , & que je vinssse tout-à-l'heure. » Hé ! mon » cousin , que pense faire le roi « ? lui répondis-je , dans le premier mouvement & sans lui donner le tems de s'expliquer. » Pardieu ! il me fait mou- » rir à force de me tourmenter ; je ne » sçaurois vivre & ne dormir point. » Il faut « , poursuivis-je avec impatience , & croyant que ce voyage étoit un de ceux dont je pouvois me dispenser par de bonnes raisons , » il » faut que je me leve demain à trois » heures du matin , pour voir des let- » tres & des états que j'ai reçus , & y » faire réponse. Il me faut faire des » agenda de tout ce que je dois faire » dans la journée , de ce qui se doit » faire au conseil , de ce que je dois » dire au roi , & de ce que mes com-

| | |
|---|---|
| <p>moires. Henri IV donna sur cet enlèvement de la princesse de Condé , de si fortes marques de douleur & de désespoir , que quelques écrivains mal instruits, tels que l'auteur de l'histoire de la mere & du fils , ont</p> | <p>avancé que la guerre qu'il alloit porter en Flandre , lorsqu'il fut assassiné , avoit en partie pour objet de contraindre l'Archiduc à lui remettre cette princesse entre les mains. Voyez aussi <i>Mézerai</i> & autres historiens.</p> |
|---|---|

« mis, mes secrétaires & tous ceux
« qui sont sous mes charges, doivent
« faire aussi. Jugez si j'ai du tems à
« perdre, & si m'en allant à cette heu-
« re au Louvre, d'où je ne sçaurois re-
« venir, quelque diligence que je fas-
« se, qu'il ne soit deux ou trois heu-
« res après minuit, je me puis acquit-
« ter de tout cela, avant qu'il soit huit
« heures du matin, qu'il faut que je me
« rende au conseil. Quant à tout le
« reste de la journée, il ne faut point
« parler de travailler dans mon cabi-
« net, je l'employerai toute entiere à
« donner audience à un chacun, & à
« parler aux comptables & autres of-
« ficiers qui ont affaire à moi. Je vois
« bien tout cela, me dit Praslin, & le
« roi lui-même ne l'ignore pas ; car il
« a dit tout haut devant la compagnie,
« que j'allois vous mettre en colere,
« venant vous chercher à une heure
« aussi indue, & qui est le seul tems que
« vous ayez pour vous délasser le corps
« & l'esprit ; mais il n'y a remede, mon-
« sieur : il faut venir ; car c'est pour
« une affaire qui lui agite fort l'esprit,
« & à laquelle il est persuadé que s'il
« y a quelque remede à apporter,

1609. » vous seul en êtes capable. L'homme
 » me que vous sçavez, comme le
 » roi a dit que vous l'aviez bien pré-
 » dit, s'en est allé, & a même em-
 » mené avec lui les dames en croupe;
 » ce qui est le pis. Ho, ho ! repris-
 » je, c'est donc pour cette affaire-là
 » qu'on me demande ? Vraiment,
 » il y aura de la colere ; car je me
 » doute bien que nous ne nous trou-
 » verons pas tous de même opinion
 » Je sçais bien que Mars & Venus
 » sont en bonne intelligence ; mais
 » cependant, si nous voulons avoir
 » de bons succès par le premier, il
 » faut que l'autre cède, & cela peu-
 » nous fournir quelque bonne raison
 » pour accélérer les affaires. Or, al-
 » lons donc, mon cousin.

J'arrive au Louvre, où je trouve
 le roi dans la chambre de la rei-
 ne, se promenant, la tête baissée, &
 les mains jointes sur le dos. Avec la
 reine étoient présens MM. de Sille-
 ry, de Villeroy, de Gêvres, de la
 Force, la Varenne & quelques au-
 tres collés contre les murs, & assez
 écartés les uns des autres pour ne
 pouvoir même se parler bas. » Hé-
 bien

bien « ! me dit Henri , en me prenant par la main , si-tôt qu'il me vit entrer , » notre homme s'en est allé , & a tout emmené , qu'en dites-vous ? Je dis , sire , répondis-je , que cela ne me surprend pas , & que depuis qu'il parla à moi à l'arsenal , je me suis toujours attendu à cette escapade , que vous auriez bien empêchée , si vous eussiez voulu me croire. Je me doutois bien que vous m'alliez dire cela , reprit ce prince , mais il ne faut point parler des choses passées , auxquelles aussi-bien on ne sçauroit remédier ; pensons seulement à l'avenir , & voyons ce qu'il y a à faire présentement , dites m'en le premier votre avis , car je ne l'ai encore demandé à personne. Sire , je ne suis pas , repartis-je , encore assez bien informé de toutes les circonstances de cette affaire , & je n'y ai pas encore pensé autant qu'elle le mérite. Je vous supplie de me laisser dormir dessus , & demain je viendrai vous trouver , & je tâcherai de vous donner un bon avis , au lieu que si vous me pressez maintenant , je ne vous dirai

1609. » rien qui vaille, car mon jugement
 » ne va pas si vite. Non, interromp
 » sa majesté, c'est tout le contraire;
 » vous connois bien, dites-moi do
 » ce qu'il vous en semble. Sire, je
 » sçaurois, dis je encore, & infai
 » liblement si vous me pressez
 » fort, je ne dirai rien qui vaille,
 » grace excusez-moi jusqu'à dema.
 » Point du tout, repliqua Henri,
 » veux que vous parliez tout présen
 » tement : que dois-je faire ? Rien
 » tout, lui répondis je, ne pouv
 » plus reculer. Comment ! rien ?
 » cria t-il : ce n'est pas là un a.
 » Pardonnez-moi, sire, repris-je, c
 » est un, & un des meilleurs que v
 » puissiez prendre ; il y a des m
 » dies qui veulent plutôt du res
 » que des remedes, & je crois ce
 » ci de cette nature. Tout ce rais
 » nement n'est pas de saison, in
 » Henri, avec la même impatience,
 » il faut des raisons, qu'elles soient
 » vôtres ? Je n'en ai point de
 » nes, dis-je, si elles sont contraires
 » à vos desirs : il me semble par
 » tant que la chose parle d'elle-
 » me, & qu'elle veut qu'on attende

» quelque éclaircissement, avant que de
» rien entreprendre, afin qu'il vous
» serve à prendre une bonne résolution ; en attendant je trouve qu'il se-
» roit à propos de ne parler de cette
» affaire, que le moins qu'il est possi-
» ble, & de faire semblant qu'elle n'est
» d'aucune conséquence, & qu'elle ne
» vous inquiète en aucune manière.

1609.

J'appuyai ce sentiment d'une réflexion qui me paroissoit juste ; c'est que le bon ou le mauvais accueil que les Espagnols feroient à M. le prince, dépendroit peut-être de l'impression forte ou foible que son évafion auroit causée au roi : enforte qu'il n'étoit pas impossible qu'ils ne reçussent ce prince avec mépris, pour s'épargner la dépense qu'il alloit leur coûter, surtout si l'on pouvoit avec cela leur faire concevoir quelque soupçon que cette démarche du prince de Condé ne se faisoit que d'intelligence entre sa majesté & lui. » Quoi ! disoit le roi, en branlant la tête, vous voudriez que je souffrisse qu'un petit prince mon voisin retirât contre mon gré le premier prince de mon sang, sans en témoigner du ressentiment ? Voilà un

1609.

« beau conseil ; aussi n'en ferai-je rien
 « je veux que Praslin (26) parte dan

(26) « Praslin partit re de résolution , pa
 « effectivement : mais les conseils du mar
 « l'archiduc lui repon- quis Spinola , & qu
 « dit qu'il n'avoit ja- traita ce prince ave
 « mais violé le droit toutes sortes d'hon
 « des gens à l'occasion neurs. *Mém. de Ba*
 « de qui que ce fût , & tom. 1. pag. 28.
 « qu'il se garderoit Le pere Daniel da
 « bien de commencer son histoire de Fran
 « à commettre cette in4-^o. tom. 10. p. 43
 « faute , par la person- a tiré sur cet inciden
 « ne du premier prin- des éclaircisseme
 « ce du sang de France : des lettres de la bibli
 « & peu après lui en- thèque de M. l'ab
 « voya de l'argent & d'Estrées , par lesqu
 « escorte d'hommes , les il est prouvé q
 « pour venir à Bruxel- Henri IV. envoya l
 « les. « *Mém. pour* crètement le marqu
l'hist. de France, année de Cœuvres à Brux
 1609. Les mémoires les , pour tâcher d'e
 de Bassompierre por- lever la princesse
 tent , que l'archiduc se Condé , & que ce d
 sentit d'abord si fort sein n'échoua, que p
 ébranlé de la déclara- ce que Henri l'aya
 tion de M. de Praslin , découvert à la rein
 qu'il envoya prier M. cette princesse c
 le prince de ne faire pécha aussi-tôt
 que passer dans les courrier au marqu
 états , sans s'y arrêter , Spinola , qui fit pr
 quoiqu'il lui eût aup- dre à la princesse
 ravané promis de le Condé un appar
 recevoir ; mais qu'en- ment dans le palai
 suite il changea enco-

quelques jours , pour faire sçavoir
mon intention. Je vous avois bien dit,
sire , repris-je , que ne m'ayant pas
donné assez de tems pour y penser ,
je ne dirois rien qui vaille. Il me vient
une autre idée dans l'esprit qui ne
nuira point à ce que vous voulez faire,
mais je ne puis vous la dire que dans
deux jours , & je suis assuré que vous
en serez plus content que de ma
premiere proposition. « Sa majesté
consentit , & me dit en m'embras-
ant : » Allez vous coucher & dormez
jusqu'à huit heures , car j'aime mieux
que le conseil ne se tienné point de-
main , & que mes affaires ordinaires
demeurent pour ce jour-là , que
d'incommoder votre santé. «

Je ne me trompois point , lorsque
j'crois que l'autre ouverture que
j'avois à faire à sa majesté , au sujet
de la retraite de M. le prince en-
dendre seroit plus de son goût. El-
le vint trois jours après à l'arsenal ,
et la demander. Nous fumes enfer-
més une heure dans mon cabinet :
mais je ne dois rien révéler de ce qui
se passa entre nous. Le roi dit tout
haut , en sortant : » Adieu , mon

1609.

» ami, ne venez point, achevez me
 » affaires, & sur-tout travaillez
 » l'exécution de l'ouverture que vous
 » m'avez faite, car je la trouve bie
 » meilleure que le conseil que vous
 » me donnâtes dans la chambre de
 » ma femme au Louvre. «

Monsieur le prince crut devo
 chercher à justifier son action, &
 écrivant quelques jours après une
 lettre (30) au roi. Il en adressa e

(30) » Ledit prince, » m'écriroit de la cour
 » écrivit au roi, qu'à » hormis celles dont
 » grand regret il étoit » vous plaira de m'en
 » sorti de la cour, pour » norer. « *Mém. pour
 » sauver sa vie & son l'hist. de Fr. ann. 1610*
 » honneur, & non à Sirî qui traite fort
 » intention de lui être long l'affaire de l'é
 » jamais autre que son sion de M. le prince
 » très-humble parent, *Mem. Recond. tom.*
 » fidèle sujet & servi- *pag. 82. & suiv.* jo
 » teur. Je ne ferai ja- plusieurs autres par
 » mais rien, ajoutoit- ticularités à celles qu
 » il, contre le service voit rapportées i
 » de votre majesté, si mais dont la plus gr
 » je n'y suis forcé ; & de partie ne me par
 » je la prie de ne trou- sent pas mériter qu
 » ver mauvais, si je y ajoute beaucoup
 » refuse de voir ou re- foi, comme, lorsqu
 » cevoir de qu'il que ce avance hardiment
 » soit, les lettres qu'on des bruits populai

nême tems une seconde à M. de Thou, beaucoup plus ample & plus étendue, dans laquelle, entr'autres choses, il lui insinuoit que j'étois la cause de sa sortie de France. » Qu'il accuse sa malice, disoit le roi, & celle de beaucoup d'autres qui l'ont

1609.

ne le seul motif qui porta Henri IV. à entreprendre la guerre contre les Espagnols, et de les obliger à lui renvoyer la princesse de Condé : & que voyant que malgré ses menaces, ils persistaient à la lui refuser, elle se repentit d'avoir poussé les choses si avant. Il ajoute, contre l'honneur de cette princesse, qu'elle étoit moitié dans cette intrigue contre son mari, qu'elle n'aimoit point, à cause d'une infirmité naturelle ou incurable, qui fut pour rendre un mariage nul; qu'elle brûloit d'envie de retourner en France, qu'elle con-

tinua à recevoir à Bruxelles des lettres galantes de Henri IV. & que le prince de Condé connut si bien les dispositions de sa femme à son égard, qu'il en fit éclater son ressentiment, & qu'il parla publiquement à son retour de faire casser son mariage. Ce que Siri dit de plus vrai, c'est que le roi résista opiniâtement à tous les sages conseils que lui donnerent en cette occasion, le nonce, quelques-uns de ses conseillers, & surtout le duc de Sully, qu'il loue aussi de la manière ferme & libre dont il parla & écrivit au prince de Condé.

1609.

» conseillé, & non pas vous. Je veu
» que vous lui répondiez par une bon
» ne lettre, où vous lui représentie
» tout ce qui s'est passé, & qu'avec l
» respect dû à sa qualité, non à sa per
» sonne, vous lui disiez toutes ses véri
» tés, & à quelle misere il s'expose it
» failliblement, s'il ne rentre dans so
» devoir. Je m'en vais donc chez moi
» sire, lui repondis-je, (car nous étior
» alors chez M. le connétable) pour e
» faire un projet, & vous l'apporte
» Non, non, reprit sa majesté, je veu
» que vous écriviez ici présentement
» je vous ferai donner de l'encre & d
» papier. Mais, sire, répliquai-je, c
» te lettre est de conséquence, elle m
» rite bien qu'on y pense & qu'on ex
» mine attentivement, avant que
» l'envoyer : car d'un côté, il faut qu'
» le vous satisfasse, d'un autre, qu'el
» soit convenable à la qualité de M.
» prince & à la mienne, & que perso
» ne soit en France, soit dans les pay
» étrangers, ni lui-même, que vo
» voyez bien ne chercher que les occ
» sions de m'accuser & de me blâmer
» ne puissent y trouver sujet de le fai
» Je n'ai pas assez de ressource dans l'

» prit , pour faire si bien avec tant de
 » précipitation. « J'eus beau dire , je fus
 obligé d'écrire cette réponse à l'heure
 même en présence de sa majesté , & sur
 un bout de la table près de laquelle nous
 étions assis. Le roi ne laissa pas d'être
 fort content de la maniere dont je m'ex-
 pliquois avec le prince : la voici en gros.

1609.

Je me plaignois d'abord à ce prin-
 ce de ce qu'après avoir cru qu'il me
 considéroit assez pour n'avoir eu d'au-
 tre intention en venant chez moi que
 de me demander mon conseil , il me
 forçoit aujourd'hui à le soupçonner de
 n'y être venu que pour me surpren-
 dre , qu'au reste il sçavoit mieux que
 personne , qu'il m'avoit inutilement
 rendu ce piège. A cette occasion je
 déduisois , moins pour lui que pour le
 public , tout ce qui s'étoit passé dans
 notre entretien de l'arsenal , comme on
 l'a vu il n'y a qu'un moment. Après
 quoi , je lui apprenois sans beaucoup de
 ménagement , qu'ayant , malgré toute
 son affectation , pénétré son dessein ,
 j'en avois averti le roi qui l'auroit bien
 empêché de l'exécuter , s'il m'avoit
 cru , ou s'il n'avoit pas été si bon & si
 indulgent. Je ne m'excusois à M. le

1609.

prince , du conseil que j'avois donné à sa majesté contre lui , que parce que c'étoit le bien de l'état , de sa majesté , & le sien à lui-même , pour peu qu'il y fît attention : ce qui me faisoit passer à lui mettre devant les yeux les suites d'une démarche si peu mesurée qu'avoit-il à attendre des archiducs & des Espagnols , qui le regardant comme un fardeau inutile pour eux , insulteroient par la fierté de leurs traitemens à son malheur , & s'en applaudiroient intérieurement ? Je faisois parler la voix de l'honneur , de la vertu de la naissance & du devoir , contre une faute , dont j'exhortois le prince à chercher au plutôt le pardon. Je joignois à la priere des offres de service , qui lui prouveroient mon zèle & mon attachement pour sa personne.

On conviendra sans peine que ce discours auroit été un peu fort dans la bouche de quelqu'un , qui , dans la supposition de connivence , eût pu être foudroyé par un seul mot de réplique , d'une personne telle que le premier prince du sang. Je fis plus afin qu'on ne se retranchât pas à dire que j'avois évité de toucher au con-

tenu de la lettre écrite à de Thou ; j'ajoutai à M. le prince, que les politeſſes, les louanges & les rémerciemens, dont il m'avoit comblé à l'arſenal, alloient être mal payés, à mon grand regret, par la néceſſité où ſa lettre me mettoit de faire connoître la vérité, d'une manière qu'il ne trouveroit peut-être pas facile à accorder avec le reſpect que je lui devois ; qu'il devoit me rendre intérieurement toute la juſtice que je méritois, mais qu'il éprouvoit aujourd'hui, que le premier pas que fait tout homme hors de ſon devoir, lui fait auſſi manquer par une ſuite néceſſaire, à toutes les loix de la ſincérité ; qu'enfin quelle que fût ſon intention, en me prenant ainſi à partie, j'avois toujours tenu à gloire & à honneur, d'être ainſi traité par les ennemis du roi & de l'état, & que je priois le ciel d'inspirer à M. le prince un conſeil, qui pût faire oublier que ſa faute lui avoit fait donner avec juſtice ces deux noms Cette lettre (31) devint

1609.

(31) » Les lettres | » prince de..... furent
 » que M. le duc de | » rejettrées par ſon ex-
 » Sully écrivit à M. le | » cellence, laquelle fit

publique, & demeura sans réplique :
 1609. ce qui détruisit dans l'esprit de mes ennemis mêmes les imputations de monsieur le prince.

Il y eut une contestation entre Villeroy & de Fresne, au sujet des lettres (32) que le roi fit écrire deux jours après la sortie de M. le prince, dans toutes les provinces, pour y faire sçavoir ses intentions sur cet événement. Villeroy en composa un modèle, auquel il voulut que tous les autres secrétaires d'état

» réponse à ceux qui leze-majesté ; & le
 » les lui présenterent, refus. que fit ce prin-
 » qu'il ne vouloit rien ce, d'y déférer. Le
 » recevoir venant de parlement rendit contre
 » sa part. *L'Etoile* *ibid.* lui un arrêt, par

(32) Voyez encore le quel il le condam-
 dans le *vol. 9772. Mss.* noit à subir tel châ-
royaux. la sommation timent, qu'il plairoit
 faite au prince de Con- à sa majesté d'or-
 dé, au mois de février donner. Henri IV.
 1610, à Bruxelles, alla lui-même au
 par le marquis de parlement solliciter
 Cœuvres, M. M. de cet arrêt, & pour
 Berni & Manicamp, marquer sa douleur,
 de la part du roi, il y alla sans pompe
 & sans suite ; il
 sous peine de se rendre s'assit à la place du
 coupable du crime de premier président sans

1609.

se conformassent. De Fresne trouva que les termes en étoient peu dignes de la majesté de celui dont elles étoient supposées partir ; ce qui étoit vrai , & comme il passoit avec vérité pour avoir une aussi bonne plume que son confrère , il craignit de se faire siffler , en envoyant cette lettre , comme écrite de sa main , à tous ceux avec lesquels sa charge le mettoit en relation : il vint me confier son embarras , & me prier de l'en rirer.

Je n'ai rien à dire des affaires du corps protestant , sinon qu'il se souvint heureusement contre les calomnies qu'on continuoît d'inventer contre lui , & de faire passer jusqu'à sa majesté , par des avis & des discours de toute espece. Il fut adressé au roi une lettre datée du dernier juillet , supposée écrite de la Rochelle , d'une main contrefaite , & faussement signée *Emmanuel de la Faye*. On y donnoit avis , que dans une assemblée tenue à Saint-Maixant , le ministre de Blois nommé Viguiet , avoit fait présenter

lais ni marche-pied ; | les huissiers du parle-
e parquet gardé com- | ment , au lieu des offi-
ne à l'ordinaire , par | ciers de sa majesté.

1609.

un livre , ayant pour titre *le Théâtre de l'Antechrist* , scandaleux , disoit-on , & emporté au dernier point ; qu'il avoit été résolu dans cette assemblée , qu'on le feroit imprimer après qu'il auroit été communiqué à l'académie de Saumur , & que ce livre (33) étoit actuellement sous la presse , malgré les défenses formelles de sa majesté ,

Cette lettre (34) est remplie de tant de minuties , & la passion s'y faisoit si à découvert , qu'on me sçaura gré de la supprimer. A qui l'auteur se flattoit-il de faire croire , par exemple que les Rochellois fortifioient leur ville , s'attendant à avoir bientôt un siège à soutenir , & qu'il s'étoit tenu une assemblée de protestans à Matseille , pour obliger le roi à accor

(33) Le supplément aux journaux de Henri IV imprimé en 1736 , parle de ce livre , & dit que le pere Gonthier , dans un sermon qu'il fit en présence de sa majesté , s'étant grandement emporté sur ce sujet , contre ceux de la religion ; le roi fit une réprimande à ce pere , & donna ordre qu'on supprimât le livre , qui en effet ne parut plus *Ann. 1609.*

(34) On peut la voir dans les mémoires de Sully, tom. 4. pag. 93.

der la convocation des Etats du royaume ? Du Plessis étoit celui sur 1609.
lequel on faisoit rouler ces complots ,
tous absolument faux , si l'on excep-
te les murmures contre la gabelle
dans le Mirbalais & le Loudunois ,
dans lesquels encore il n'y avoit
qu'un très-petit nombre de protes-
tans qui trempassent. Quant à du-
Plessis , ce fut lui-même qui en don-
na le premier avis à sa majesté ; &
je me crus obligé , tout mon ennemi
qu'il s'étoit montré jusqu'alors , de
rendre témoignage à son innocence ;
lorsque je persuadai au roi , qui me
pressoit de faire un voyage en Poi-
tou pour réprimer ces prétendus
desseins des Réformés , que les véri-
tables ennemis de sa majesté cher-
choient à se cacher , en donnant ce
nom à des personnes qui ne le méri-
toient point. Du Plessis me remercia
par une longue lettre , qui contient
une justification en forme contre tous
ces chefs d'accusation.

L'avis suivant , qui me fut don-
né par un gentilhomme d'honneur ,
paroît mieux circonstancié , & plus

1609. digne qu'on y fasse attention. Dans une des rues de la Flèche nommée *des quatre-vents*, & proche l'hôtel-lerie où pend une enseigne de même nom, demouroit depuis quelques mois un nommé Médor, natif d'Avranches, chez une veuve appelée Jeanne Huberson, qui logeoit des écoliers de bonne maison, dont ce Médor avoit la conduite. Une nièce de cette veuve, âgée d'environ vingt-six ans, nommée Rachel Renaud, qui demouroit avec sa tante & un cousin aussi nommé Huberson, entrant un jour dans l'étude de Médor, y trouva un livre qui attira sa curiosité ; il étoit doré par-tout, relié très-proprement avec des rubans bleu & incarnat, & épais d'un pied. L'ayant ouvert, elle vit que ce livre, écrit seulement jusqu'à la moitié, l'étoit moitié encre, moitié sang, & qu'il étoit plein de signatures, presque toutes de sang, parmi lesquelles sa surprise ne l'empêcha pas de distinguer & de reconnoître celle de Médor, d'un nommé du Noyer, d'un village aux environs de Paris près de Villeroi, & d'un nommé du Cros,

d'auprès de Billon en Auvergne , qui avoit jadis appartenu au duc de Mercœur. Elle connoissoit ces deux hommes , parce qu'ils venoient souvent voir son hôte.

1609.

En sortant du cabinet pour porter ce livre à sa tante , elle rencontra Médor qui le lui arracha des mains , en lui demandant avec colère , ce qu'elle en vouloit faire : à quoi elle répondit ingénument , qu'elle l'avoit trouvé si joli , qu'elle avoit voulu le faire voir à sa tante. Elle lui demanda ce que signifioient ces signatures de sang qu'elle y avoit vues. Médor craignit qu'elle n'eut porté la curiosité jusqu'à y chercher l'écrit , à la suite duquel étoient toutes ces souscriptions , qui renfermoit une association des conjurés contre la personne du roi , & il lui dit que c'étoit un serment , que l'intérêt de la religion faisoit faire à quantité de zélés catholiques , de demeurer fidèlement attachés au pape. Ce qui n'empêcha pas que la fille n'en parlât à sa tante & à son cousin , le seul de toute cette maison qui fut de la religion réformée , & qui

1609. trouva cette découverte si grave, qu'après avoir tiré de la fille tout ce qu'elle avoit vû, il alla en faire part à la personne qui m'en donna l'avis, avec tous les éclaircissemens nécessaires (35).

(35) Ni l'Etoile, ni le continuateur de M. de Thou, ni le pere Chalois, ni même d'Aubigné, enfin aucun que je sçache, des historiens de ce tems-là, les plus ouvertement déclarés contre les jésuites, excepté le seul Mezerai, n'a parlé, ni par conséquent rien cru de cette conspiration contre le roi, ou complot d'une nouvelle ligue : car on ne sçait lequel de ces deux sens donner à un récit, qui étant destitué de preuves, peut signifier tout ce qu'on veut, ou pour mieux dire, ne signifie rien du tout. Mezerai lui-même, qui tient pour l'opinion d'une nouvelle ligue, pendant que le duc de Sully conclut des mêmes paroles, pour un attentat contre la personne de Henri IV. Mezerai, dis-je, en parle, *abrégé chronol. & hist. in-fol. imprimé à Paris en 1667. tom. 3 pag. 1443*, de manière qu'on voit clairement, qu'il ne fait que copier les mémoires de Sully. Or comme dans ces mémoires, unique source de cette accusation, elle n'est appuyée que sur le témoignage seul d'une jeune fille, & qu'elle y demeure dans les termes d'une simple conjecture, tout homme sensé se gardera bien d'en tirer aucune induction ma-

Le livre avoit été incontinent enlevé de la chambre de Médor, & porté, comme le croyoient Huberson & la fille, chez du Cros, dont ils connoissent l'adresse chez un nommé Dreuillet, demeurant dans une maison hors de l'enceinte de la ville attendant la porte saint Germain du côté droit, afin qu'on put aller l'y chercher, si l'on trouvoit que cela fût nécessaire. Ce Dreuillet avoit aussi en pension chez lui plusieurs enfans de qualité, sur-tout de la province de Bretagne, parce qu'il avoit pareillement été au service du duc de Mer-

1609.

| | |
|--|--|
| <p>ligne, ni pour la renaissance de la ligue : ce qui est une idée folle & chimérique ; ni quant à l'assassinat de Henri IV, dont on ne voit nulle part que l'auteur eût aucune relation à la Flèche. Mais en supposant de plus le prétendu complot bien avéré, je ne vois pas qu'il intéresse en aucune manière les jésuites, que la fille déposante ne charge en</p> | <p>rien. L'amour de la vérité m'a porté à faire cette remarque, parce qu'on ne voit que trop de ces personnes, dont l'imagination vive, & encore échauffée par la prévention & la passion, n'a besoin que de la plus simple petite conjecture, ou du moindre mot hasardé, pour porter des jugemens que l'importance de la chose rend encore plus condamnables.</p> |
|--|--|

1609. cœur. Du Cros étoit l'ame de toute cette cabale. Une congrégation chez les jésuites, dans laquelle il tenoit une des principales places, & où il étoit souvent chargé de faire des discours publics, lui donnoit toutes les commodités possibles, pour associer à ses noirs desseins un grand nombre de personnes : c'est par ce moyen que Médor & du Noyer l'avoient connu.

A ces lumieres se joignirent toutes celles que je pus tirer moi-même, ayant jugé à propos de faire partir dès le lendemain du jour que me fut rendu le billet d'avis, c'est-à-dire, le 19 octobre, une personne sûre, avec ordre de l'approfondir. Mais quoiqu'il ne se découvrit rien qui ne le confirmât, & que la fille offrît de soutenir sa déposition devant telle personne qu'on voudroit, & en présence de sa majesté elle-même, le crédit & l'adresse de ceux que cette accusation intéressoit, furent assez forts pour livrer au silence une affaire, qui assurément devoit être poursuivie. Les dissensions domestiques & les

pratiques intestines , furent les deux
léaux qui poursuivirent Henri jus-
qu'au dernier moment de sa vie ,
après qu'il se fut défait de celui
de la guerre. Le comte d'Auver-
gne étoit toujours dans sa prison de
la Bastille. Il fit demander à sa ma-
jesté qu'il lui fut permis de chan-
ger d'air pour cause d'indisposi-
tion , & il fut transporté dans le
pavillon sur l'eau , qui est au bout
du jardin de l'arsenal ; mais on
lui donna des gardes tout le
tems qu'il y séjourna : il obtint
encore une autre fois la permission
de parler au sieur de Châteaumo-
rand.

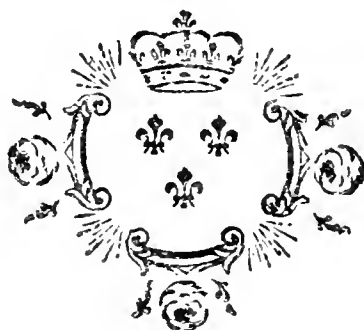
1609.

La bonne santé de Henri ne fut
interrompue cette année , que par
quelques légères atteintes de gout-
te. Il ne prit point les eaux , parce
qu'elles ne valurent rien. M. le
Dauphin & tous les enfans de Fran-
ce , jouirent aussi d'une bonne san-
té. Henri ne fit pas moins de sé-
jour que de coutûme à Fontaine-
bleau ; il y passa l'automne entière ,
après un voyage de quelques jours

1609.

pendant le mois d'août à Moceaux, & il revint à Paris, comme à l'ordinaire, au commencement l'hiver.

Fin du vingt-sixième Livre.





MEMOIRES


DE

SULLY.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

CE qui me reste à dire de cette année, regarde les affaires étrangères, que je commencerai par celles des Provinces-Unies. Le roi leur fit encore délivrer au mois d'avril une somme de trois cens mille livres : Préaux alla porter aux Etats l'agréable nouvelle de cette gratification, & m'apporta l'ordre de sa majesté de faire transporter cette somme à Dieppe, où elle devoit être chargée sur un vaisseau de la république. Henri crut devoir cette dernière récompense aux

1609.


1609.  égards qu'eut le conseil des Provinces Unies, de lui donner la principale part dans son accommodement avec l'Espagne ; car c'est en cette année que fut enfin conclue cette trêve (1) attendu pendant fort long-tems, & si également souhaitée de tout le monde que ceux qui du commencement s'étoient montrés les plus contraires & le prince d'Orange lui même, donnerent à la fin les mains.

Je ne rapporterai point le traité qui en fut dressé à la Haye, lieu ordinaire des conférences, mais seulement celui de l'intervention de rois de France & d'Angleterre comme garans de l'exécution. La date de cette pièce, passée, comme la précédente, à la Haye, est du 17 Juin 1609, en présence de messire Pierre Jeannin, chevalier, Baron de Changy & Montreu, conseiller de sa majesté très-chrétienne

(1) Il est bon de consulter, tant sur les négociations de cette fameuse trêve, que sur toutes les affaires de Flandre, dont il a été fait mention dans ces

mémoires, les vol. des mss. royaux, cotés 9759. 9981. 9005. le merc. franç. Matthieu Vittorio Siri, & les historiens particuliers de cette république.

en

en son conseil d'état , & son ambaf- 
 sadeur extraordinaire auprès des Etats , 1609.

& messire Elie de la Place, chevalier,
 seigneur de Ruffi, vicomte de Ma-
 haut, aussi membre du conseil d'état
 du roi, gentilhomme ordinaire de sa
 chambre, & son ambassadeur ordi-
 naire ; tous les deux au nom & comme
 ayant charge de très-haut, très-puissant
 & très excellent prince, Henri qua-
 trième, &c. Les noms des deux mi-
 nistres de sa majesté Britannique y
 ont ensuite avec les mêmes qualifica-
 tions d'ambassadeurs extraordinaires
 & ordinaires ; & après ceux-ci, ceux
 des conseillers & ministres des diffé-
 rentes provinces des Pays-Bas ; avec
 obligation réciproque de faire ratifier
 le contenu au présent traité, dans deux
 mois, par les parties respectives.

L'intervention & la garantie y sont
 exprimées de la manière suivante :
 Que les deux rois n'ayant pu, quel-
 ques soins qu'ils se fussent donnés,
 parvenir à établir une paix vérita-
 ble & solide entre les deux puissan-
 ces en guerre, s'étoient réduits à leur
 proposer une trêve à longues années,
 par laquelle il s'étoit encore rencontré

1609.

des difficultés , qui vraisemblablement en auroient rompu le projet , leurs majestés , pour le bien des parties & pour l'entiere assurance d'Etats , n'avoient consenti à en être les cautions & les garants ; qu'ils promettoient donc & engageoient le secours de toutes leurs forces aux Provinces-Unies , non-seulement dans le cas de l'infraction de la trêve de part de l'Espagne , mais encore dans celui de leur commerce aux Indes arrêté , ou seulement incommodé de part de sa majesté catholique , des archiducs , de leurs officiers ou sujets quels qu'ils pussent être ; ce qui s'étendoit tant sur ceux que les Etats jugeoient à propos d'associer à leur commerce , que sur le pays où ils faisoient ; pourvu cependant que la république ne prétendît pas prononcer elle-même sur la réalité des torts qui pourroient lui être faits à cet égard , mais qu'elle s'en rapportât à la décision des deux majestés , dans un conseil commun , où elle auroit vu permis à elle , dans le cas de trop longueur au jugement , de pourvoir par provision à la sûreté de ses sujets.

qu'en conséquence , les parties contractantes renouvelloient & confirmerient les traités particuliers , faits l'année précédente , le 23 Janvier , entre la France & les Provinces-Unies , & le 26 Juin , entre l'Angleterre & les mêmes provinces , en appliquant à la trêve les mêmes conventions , promesses & obligations que portoient ces traités , pour le tems de la paix qu'on croyoit alors sur le point d'être conclue ; qu'en reconnoissance de cette garantie des deux rois médiateurs , & des secours que les Etats généraux avoient reçus d'eux , ils s'engageoient à ne faire aucun traité de convention avec les archiducs , pendant les douze années de la trêve , & de l'avis & du consentement de leurs majestés , lesquelles promettent de leur côté , de n'entrer dans aucune alliance préjudiciable à la liberté & à la conservation de leurs rois & alliés ; c'est le nom que ces princes y donnent aux Etats.

Les archiducs , pour ne pas déplaire au roi d'Espagne , n'avoient pas voulu consentir qu'il fût fait mention dans le traité de trêve , d'assurer aux

1609.

Hollandois le commerce des Indes quelques instances que ceux-ci en eussent faites, ils s'étoient seulement obligés de gré à gré, de la part de sa majesté catholique, de le leur laisser exercer. Voilà pourquoi la république, qui cherchoit à s'assurer contre un retour de mauvaise foi du côté des Espagnols, en avoit du moins fait un des articles positifs de celui d'intervention des rois de France & d'Angleterre. Henri ne fut pas mécontent que la guerre ayant à finir entre l'Espagne & la Flandre, elle finît au moins de cette sorte.

Je ne dois pas omettre une obligation que j'eus en cette occasion, plus à ce prince encore, qu'au conseil des Provinces Unies ; elle regarde mon neveu d'Epinoÿ. Sa majesté, qui avoit souffert que je l'entretinsse souvent de l'injustice que faisoient ces enfans le comte & la comtesse de Ligne, & qui dès le tems qu'ils furent amenés en France, leur avoit fait sentir des effets de sa bonté, dont je crois avoir déjà parlé dans quelque endroit de ces mémoires, voulut bien faire quelque chose

plus pour eux. Jeannin (2) eut ordre
l'entretenir l'archiduc Albert sur cet-
e affaire , de le disposer à écouter fa-
vorablement les demandes de mes ne-
veux , & de le porter à leur rendre
toute la justice qui leur étoit dûe. Lui,
ou bien Caumartin, remit même aux
mains de ce prince un mémoire in-
structif que j'avois fait, des droits de la
maison d'Epinoy à la succession de la
maison de Melun. La réponse que l'ar-
chiduc fit au roi en 1701, qui est l'an-
née où ceci se passoit, me donna lieu
de tout espérer. En effet, ce prince
voyant l'intérêt que sa majesté prenoit
ce démêlé, y entra si avant, que par
un accommodement provisionnel ,
dont il fut l'auteur, mon neveu d'Epi-
noy (3), resté seul héritier par la mort

1609.

(2) On peut voir il lui recommande les
dans le cabinet de M. intérêts du prince
duc de Sully d'au- d'Epinoy, son neveu.
jourd'hui, une lettre Cette lettre, qui est
du duc de Sully au pré- trop longue pour pou-
sident Jeannin, dans voir la transcrire ici,
laquelle, après l'avoir est datée de Fontaine-
entretenu de l'état bleau, du 15 Juin 1609.
présent des affaires (3) Guillaume de
des Provinces-Unies Melun, prince d'Epi-
de celles de Clèves, noy, &c. Il avoit es

1609.

de son frere, obtint dès ce tems-là la restitution d'une grande partie de biens qui avoient été confisqués sur son pere. Cette transaction, que l'intervention du roi & de l'archiduc rendoit une pièce assez importante, fut dans la suite la meilleure dont la princesse de Ligne (4) se servit, pour prouver que tout le reste des biens de cette succession, dont elle ne s'étoit point dépouillée, lui avoit été accordé.

Je m'avisai d'un expédient, pour mettre fin à toute cette chicane : ce fut d'obtenir du conseil des Etats, qu'ils inférassent dans leur traité de trêve un article, par lequel cette question fut décidée de la manière la plus favorable pour le jeune d'Epinoï; ce que j'obtins sans peine, dès les premières instances que j'en fis faire sous main. Cet article porte : que sur le refus que dame princesse de Ligne a fait au conseil des Provinces-Unies, de restituer

plusieurs autres freres, morts en bas âge ou sans postérité. Il en a été parlé ci-devant.

(4) Marie de Meubais, d'Antoing, & femme de Lamora premier prince de Ligne, gouverneur d'Artois, chevalier de la Toison d'Or.

es biens de la maison d'Epinoy, dont elle jouissoit injustement, il sera nommé deux arbitres de la part de sa majesté très-chrétienne, & autant de celle des archiducs, qui s'assembleront à Tervins dans la saint Jean prochaine, pour juger définitivement cette question ; que si les voix sont partagées, s'en conviendront d'un sur-arbitre ; & que s'ils ne peuvent s'accorder sur ce choix, le roi très-chrétien fera ce sur-arbitre, à la sentence duquel, la princesse de Ligne & tous les autres héritiers respectifs seront obligés de se soumettre, & les archiducs, dont ces biens relevent, d'en permettre l'exécution ; cependant, que les biens de la maison de Vassenard, & tous autres appartenans au prince d'Epinoy, dans l'étendue des Provinces-Unies, lui seront rendus par provision.

La princesse de Ligne mit tout en œuvre pour éluder la décision. Cette dernière clause lui ôtant toute espérance, elle alléguait encore la satisfaction, dont il vient d'être parlé. Elle se défendit, sur ce que la partie des biens qu'on lui demandoit, qui étoit dans la province de Hollande,

1609.

avoit été chargée de taxes considérables, sur quoi elle demandoit des compensations. Lorsqu'elle se sentit pressée, elle parut s'adoucir, & se retrancha à demander qu'on terminât la chose, par toute autre voie, que par un jugement de rigueur. Elle en fit proposer plusieurs, sur-tout lorsqu'elle s'aperçut que son neveu étoit d'humeur à acheter la paix, par le sacrifice de quelques-uns de ses droits. L'archiduc parut entrer avec elle dans tous les moyens qu'on imagina pour me faire désister; car c'étoit moi qu'on regardoit dans cette occasion comme la véritable partie adverse. Il fut proposé de faire épouser à mon neveu la seconde des filles de madame de Ligne, qui étoit encore à établir. Cet expédient étoit assez bien imaginé, si la mere avoit été une femme raisonnable; mais elle ne vouloit pas même donner à sa fille une dot égale à celle qu'elle avoit donnée en mariage à son aînée. Je lui fis faire par Préau l'option de céder vingt-cinq mille livres de rente à d'Epinoi pour la dot de sa fille, ou de se voir obligée de lui restituer tout son bien. Il y avoit :

perdre , & même assez considérable-
ment , pour mon neveu dans cette of-
fre , qu'elle ne laissa pas de refuser avec
hauteur. Le reste de l'année se passa à
faire & à rejeter des propositions qui
ne conduisoient à rien.

1609.

Il fut encore besoin que sa ma-
jesté s'en mêlât , comme elle eut la
bonté de faire , en écrivant le 19 oc-
tobre à l'archiduc , pour se plaindre
des procédés de la princesse de Ligne,
& du peu de soin qu'on montrait de
mettre à exécution l'article du traité
qui regardoit le prince d'Epinoy. Le
roi fait remarquer à l'archiduc , sur
l'article de la transaction dont mada-
me de Ligne faisoit son fort , qu'ou-
tre qu'il n'y a rien à opposer à une dé-
cision portée dans un traité fait entre
souverains , l'avis de son conseil , con-
forme aux loix de son royaume , est
que l'autorité du roi qui intervient
dans un contrat , n'empêche pas celui
de ses sujets qui s'en trouve lésé , de
réclamer son droit. Il le prie d'écou-
ter là-dessus ce que lui diront Berny
(5) & Préaux , qu'il a chargés de lui

(5) Mathieu Bru- résident de sa majesté
lart, sieur de Berny , près de l'archiduc.

1609.

faire un plus grand détail de toute cette affaire ; & après lui avoir fait une dernière instance en faveur de d'Epinoy, il veut bien se déclarer caution de l'obéissance & de la fidélité de ce nouveau vassal. Il lui avoue dans le corps de la lettre, que d'Epinoy acheteroit volontiers la paix & l'union avec sa tante, aux dépens d'une légère portion de son bien ; mais qu'il a été le premier à lui conseiller de ne pas l'écouter, tant qu'elle ne montrera pas plus de modération dans ses demandes. Toute cette lettre n'est pas d'un roi, mais d'un ami : & dans presque toutes celles que Villeroy & Jeannin écrivoient par son ordre au conseil des Etats, il y avoit un article d'instance sur l'affaire de d'Epinoy. Je continuois de mon côté de les presser fortement, dans celles que j'écrivois à Préaux, qui me rendit auprès d'eux des services que je lui promis de ne pas laisser sans récompense.

Le duc de Bouillon obtint des lettres de naturalité pour ses enfans nés à Sedan. Le roi ne fit point attention

Hector de Préaux, | niste, gouverneur de
gentilhomme calvi- | Châtelleraut.

que dans ces lettres & dans la requête présentée à ce sujet à la chambre des comptes, Bouillon avoit pris la qualité de seigneur souverain de Sedan, & n'y fit point faire opposition par son procureur général; mais sa majesté répara cette omission, en faisant demander par ce procureur général, qui étoit Jérôme l'Huillier, acte que le consentement qu'elle avoit donné à la requête du duc de Bouillon, & son silence sur le titre qu'il avoit pris, ne préjudicioient point à ses droits, au cas que quelque jour il se trouvât justifié par les papiers, titres ou enseignemens, soit du trésor, soit des archives, que Sedan est un fief anciennement relevant de celui de Mouson, uni au domaine de la couronne. Cet acte du 11 avril, est inséré dans les registres de la chambre des comptes.

Le député du duc de Lunebourg-Brunswick me fut envoyé par sa majesté, pour le payement de sept mille écus, qu'il disoit être encore dûs à son maître, & que le roi m'ordonna de lui payer sans discussion, vû la modicité de la somme. J'y joignis les traitemens polis, avec lesquels Henri

1609. cherchoit à s'attacher de plus en plus les princes d'Allemagne. Je rendis pareillement à M. le duc de Savoye quelques services qui m'attirerent une lettre de ce prince, & un remerciement de M. de Jacop, son ambassadeur. Cette déférence, jointe aux visites qu'on me voyoit rendre à l'ambassadeur de Savoye, parut aux ennemis que j'avois à la cour, un fondement suffisant pour faire craindre au roi, que le duc de Savoye ne fît de moi, ce qu'il avoit fait du maréchal de Biron. Henri se donna bien de garde de leur dire qu'il sçavoit toutes mes démarches, & qu'il les approuvoit. Il les remercia au contraire, & m'écrivit tous leurs discours, en me mandant de lui porter les dernières lettres que j'avois reçues de Turin, la première fois que j'irois le trouver.

Il y eut encore cette année une entreprise sur la ville de Geneve, & elle fut conduite par ce même du Terrail (6), dont il a été assez souvent fait mention. Elle lui réussit si

(6) Louis de Com-
bourcier, sieur du
Terrail, gentilhom-
me de Dauphiné, &

parent de Lesdiguieres. Les mémoires pour l'hist. de France en parlent comme

mal, qu'il y fut fait prisonnier : & sans
autre forme de procès, il eut le cou

1609.

coupé. C'étoit un homme de beau-
coup de tête & de cœur ; mais plein
d'ambition & de vices : aussi le roi ne
fut-il pas fâché que la promptitude de
la justice l'eut prévenu. Il fut accablé
de sollicitations en faveur de du Ter-
rail, aux premières nouvelles qui vin-
rent de sa prison ; mais les nouvelles
de la mort suivirent de si près celles de
la détention, qu'il ne se vit pas long-
tems dans l'embarras. » C'est une belle
» dépêche, me dit ce prince ; c'étoit
» un dangereux homme. Depuis que
» je vis qu'il cessoit de vous voir & de
» vous hanter, comme il avoit ac-
» coutumé, & que nous le vîmes,
» vous & moi, étant sur le balcon de

| | |
|-------------------------|------------------------|
| ceux de Sully. » Le | » tion toute prête... |
| » roi, disent-ils, dont | » La grace que le roi |
| » il étoit sujet natu- | » lui auroit donnée, |
| » rel, lui avoit donné | » ne lui auroit pas |
| » quatre graces ; mais | » sauvé la vie. Ceux |
| » il n'en avoit pas | » de Geneve lui firent |
| » plutôt une, disoit | » couper la tête, le |
| » sa majesté, dans une | » 29 avril, & à la |
| » de ses pochettes, | » Bastide, gentilhom- |
| » que dans l'autre il | » me Bourdelois, pris |
| » tenoit une conjura- | » avec lui. |

1609. » la galerie , tuer cet homme (7) , je
 » n'en eus plus d'espérance.

Le duc de Florence ayant envoyé ,
 après la mort du duc son pere (8) ,

(7) » Le mardi 8 » du supplément de
 » août, du Terrail tua, » son journal pour ap-
 » en présence du roi , » prendre à la reine
 » & devant les fenêtrés » cette nouvelle d'une
 » de la galerie du Lou- » maniere qui ne l'es-
 » vre, Mazancy, bra- » frayât point, suppo-
 » ve soldat Gascon , » sa un songe , dans
 » auquel sa majesté » lequel il avoit vu le
 » venoit de parler. Il » grand duc mort , &
 » fut tellement indi- » qu'il lui raconta à son
 » gné & saisi de ce » lever. La reine en a
 » coup qu'il vit don- » été d'abord surprise;
 » ner, qu'il en chan- » mais ensuite elle a
 » gea , dit-on, deux » dit au roi , que ce
 » fois de chemise «. » n'étoit qu'un songe.
Mém. pour l'hist. de Fr. » Mais, madame, a re-
an. 1606. Du Terrail » parti le roi , je crains
 avoit été obligé de » que mon songe ne
 sortir du royaume , » soit vrai; nous som-
 après cet assassinat. » mes tous mortels. Il

(8) Ferdinand de » est donc mort? Oui,
 Médicis, grand duc de » ajouta le roi : voilà
 Toscane , qui avoit » la nouvelle que j'en
 succédé en 1587 , à » ai reçue.. Cette mort
 François-Marie de Mé- » fut cause que les di-
 dicis son frere , étoit » vertissemens ordi-
 mort l'année précé- » naires du carnaval
 dente , » Le roi, dit » furent suspendus «,
 » l'Etoile, ou l'auteur &c. C'est Ferdinand de

1609.

un ambassadeur extraordinaire à Rome, pour prêter l'obédience au pape, cet ambassadeur, soit par ordre de son maître, soit de son propre mouvement, ou peut-être par mégarde, visita l'ambassadeur d'Espagne avant le nôtre. Henri ne l'eut pas plutôt appris, qu'il songea à en tirer raison ; et il commença par révoquer un ordre qu'il venoit de donner, sur les représentations du chevalier Guidi, pour le paiement d'une somme de cent mille livres, qui se trouvoit encore dûe au grand duc. Jouanini, agent de ce prince, qui prévint toutes les conséquences de cette affaire, rassembla ses amis & ses partisans, pour concerter avec eux les moyens de faire en sorte que la réparation que nous réclamions en droit d'exiger, se bornât du moins au duc de Florence, & ne fût pas une espèce d'insulte pour l'Espagne même ; & comme je passois pour être celui du conseil qui étoit le plus

| | |
|----------------------------|----------------------------|
| Médicis, qui fit cette | » quarante galeres à |
| réponse à notre am- | » Marseille, je n'eusse |
| bassadeur, lequel lui | » pas fait ce que j'ai |
| faisoit des plaintes de | » fait«. Côme II de Mé- |
| les liaisons avec l'Es- | dicis, son fils, est celui |
| pagne : » Si le roi eût eu | dont il est question ici, |

1609. capable d'inspirer au roi une résolution ferme & hardie , ils convinrent que Jouanini viendrait me trouver , feroit tous ses efforts pour m'amener à des sentimens plus doux.

Il ne me coûtoit rien d'accorder ses instances , que je n'agirois ni ne parleroie en cette occasion , que pour exécuter simplement les ordres du roi. Je sçavois que sur pareille matière Henri n'avoit pas besoin qu'on l'exortât à soutenir ses droits , & Jouanini n'en étoit pas moins persuadé que moi. Je lui dis pourtant , qu'il me paroissoit fort étrange qu'un aussi petit prince que l'étoit son maître , & tout récemment mis au rang des ducs , mêlât de régler le rang entre les rois de France & d'Espagne. Jouanini reçut ces paroles , comme fait tout ambassadeur en pareille rencontre ; pour me persuader que je devois traiter son maître avec plus de respect , entra dans un long discours sur ses qualités , & sur sa généalogie qui rapporta à la maison d'Autriche , dont il commença aussi à faire l'éloge. Je l'interrompis , en lui disant que tout le monde pouvoit décider aussi-bien

que lui, sur le véritable degré de la grandeur du duc de Florence, puisqu'on l'avoit vue commencer de nos jours; que pour ce qui regarde la maison d'Autriche, je n'avois pas besoin d'être instruit, moi, qui comptois parmi mes ayeules, une fille de cette maison (9) morte il y avoit cent cinquante ans : mais qu'on ne pouvoit faire sérieusement comparaison de cette maison, à l'auguste maison de France.

1609.

(9) Jean de Béthune, seigneur de Vandeuil, Locres, &c. auteur de la branche de laquelle descendoit le duc de Sully, épousa Jeanne de Coucy, alliée à la maison d'Autriche, parce qu'Enguerrand VI de Coucy, ou, pour parler plus juste, de Guines, portant le nom & les armes de la maison de Coucy, éteinte, avoit pris en mariage Catherine d'Autriche, fille de Léopold, qui est cette fille que désigne ici M. de Sully. Il eût parlé plus correctement, s'il avoit dit qu'elle entra dans la maison de Coucy, dans laquelle la sienne s'allia. Il tombe encore dans une autre faute de chronologie, en ce qu'au lieu de cent cinquante ans, il devoit mettre deux cens cinquante ans, cet Enguerrand de Coucy, mari de Catherine d'Autriche ayant été tué à la bataille de Crecy, en 1346. Consultez *MM. de sainte Marthe, du Chesne, Anselme*, & autres généalogistes. Voyez aussi ce que nous avons remarqué précédemment sur la maison d'Autriche.

1609.

Il se fit à ce sujet plusieurs mané-
ges à la cour, dans lesquels la reine
parut pousser un peu loin sa tendresse
pour son sang. Le roi lui en fit des re-
proches assez vifs, & elle me fit bien
sentir qu'elle n'en accusoit point d'au-
tre que moi. Cependant cette affaire
ne produisit rien de plus fâcheux,
parce qu'à la première plainte que le
roi en fit porter au duc de Florence,
celui-ci protesta qu'il n'avoit aucune
part à l'imprudent procédé de son am-
bassadeur, & qu'il se soumettoit à tout
ce que sa majesté voudroit exiger de
lui, pour la réparation de cette offen-
se. Il rappella cet ambassadeur, sans
attendre que le roi le pressât d'avanta-
ge, & il lui ordonna de faire avant que
de partir, une déclaration authentique
de sa faute, qui fut rendue publique
à Rome & en France. Henri se tint
content de cette satisfaction; & pour
montrer au grand duc qu'il avoit tout
oublié, il le fit assurer qu'il auroit
pour lui tous les mêmes sentimens
d'amitié & de bienveillance qu'il avoit
eus pour le duc dernier mort, & il lui
en donna le premier témoignage, en
lui faisant rendre sur la mort de son

pere , & sur son avènement à la couronne , les complimens qu'il recevoit de tous les autres princes de l'Europe. 1609.

L'Espagne s'en étoit acquitée par le cardinal Zatapa. Henri jugea à propos de se servir aussi d'un cardinal , pour ne pas donner lieu à un second contre-tems pareil au premier , & dont l'explication auroit pu ne nous être pas aussi favorable ; car on sçait de quelles prérogatives jouissent personnellement les cardinaux en Italie , auprès des princes. Je lui nommai l'abbé de la Rochefoucault , qui alloit à Rome prendre possession de cette dignité. Sa majesté ne l'agréa point par cette raison-là même ; elle s'imagina que cet abbé , qu'on sçavoit bien n'être pas encore nommé cardinal , & qu'on verroit n'être pas parti de France exprès pour ce ministère , ne feroit pas aussi bien reçu qu'un ancien cardinal qu'elle feroit partir de Rome. Elle jeta donc les yeux sur le cardinal Delphin , auquel elle fit donner deux mille écus pour les frais de son voyage ; car cette éminence n'étoit pas riche. Conchini avoit

1609. **brigué** cet honneur, & l'avoit obtenu par le moyen de la reine, avant qu'on eût fait toutes ces réflexions. Il n'auroit certainement pas fait ce voyage à si peu de frais : aussi Henri se réjouissoit-il doublement qu'il eut été rompu, par le motif de sa haine pour cet homme, & par celui de son économie.

Au reste, les raisons d'alliance n'avoient peut-être pas plus de part dans toutes ces complaisances du roi pour le duc de Florence, que la politique & l'intérêt de ses grands desseins, qui ne lui permettoient pas de maltraiter, ou même de négliger le plus petit prince. L'assignation des cens mille livres au chevalier Guidi fut rétablie. Henri se contenta d'exiger de cet Italien, que dans les quittances qu'il tireroit du grand duc, il feroit fait déduction des sommes assez considérables que sa majesté avoit avancées pour dom Joan de Médicis. Avec cet argent, Guidi remporta à Florence une chaîne d'or de cinq ou six cens écus, dont je lui fis présent de la part de sa majesté. Henri faisoit d'ailleurs cas de cet Italien ; & soit qu'après cela il restât

par-delà les monts , ou que son maître le renvoyât en France, le roi ne regardoit point comme quelque chose d'indifférent de se l'attacher.

1609.

De Refuge continuoit sa fonction d'agent de France auprès des Suisses & des Grisons, avec si peu de ponctualité, que je crus devoir lui en faire faire des reproches par Villeroy. Il n'osa peut-être me répondre à moi-même. Il s'excusa à Villeroy de sa négligence à envoyer des états de distribution de deniers, qui étoit le premier grief que j'avois contre lui, en disant que j'avois dû recevoir ces états de la main des commis qui avoient fait les deux précédentes distributions, outre ceux qui devoient m'être fournis plus en détail par les trésoriers des liguees, & que je recevrois sans doute de même ceux de la prochaine distribution. Sur l'article du rachat des dettes, qui étoit mon second grief, sans rien articuler, il répondit à Villeroy, qu'il en avoit acquitté à différentes fois; & sur tout le reste des reproches qui lui étoient faits, il n'apportoît rien de plus précis, ni de plus satisfaisant.

Je lui écrivis moi-même, après que

1609.

Villeroi m'eut montré sa lettre, comme je crus que ma place me mettoit en état & même dans l'obligation de le faire, que je n'avois point reçu les quatre états des commis, dont il avoit fait mention à Villeroi, que quand cela feroit, de pareils états en gros ne suffisoient point ; mais que comme les ordonnances de payement par-toient uniquement de lui, c'étoit aussi à lui à dresser des états où tous les deniers de différente nature se trouvaient spécifiés, séparés & certifiés de lui ; que c'étoit même à lui à me répondre de l'exactitude des trésoriers, & à m'informer s'ils n'employoient point de non-valeur dans leurs états ; que c'étoit ainsi qu'en avoit usé Caumartin, son prédécesseur ; qu'outre qu'il ne manquoit jamais d'envoyer de quartier en quartier, les états de recette dressés par les trésoriers des ligues avec celui de la distribution qu'il avoit faite, distinguée par chapitre, il proposoit sans cesse de nouveaux moyens d'acquitter les dettes, & de ménager les deniers de sa majesté ; que son emploi se réduisant presque uniquement à la finance, &

demandant par conséquent une exacte correspondance avec le surintendant, il étoit impossible de l'excuser sur le silence qu'il affectoit avec moi ; que ses excuses n'étoient pas meilleures, de ce qu'on ne voyoit aucune dette acquittée pendant sa gestion, la chose ne lui devant pas être plus difficile, qu'elle l'avoit été avec celui qu'il avoit remplacé ; que je le priois donc de me satisfaire au plutôt, non par de longs discours, ni de mauvaises justifications, qui en matière d'argent ne doivent point être reçues ; mais par de bons effets & de véritables pièces justificatives ; qu'autrement je ne pourrois me dispenser de le représenter à sa majesté, comme indigne de la charge qu'elle lui avoit confiée.

On donna l'idée au Grand-Seigneur d'avoir un résident à Marseille, pour l'adresse & la commodité des Grenadins qui passoient par cette ville. Le grand visir en parla, par son ordre, à notre ambassadeur, & consulta, sur cet établissement, l'aga du Caire, nommé Agi Ibrahim-Mustafa, homme qui avoit acquis en assez peu de tems, beaucoup d'autorité &

1609. de dignités à la Porte, & qui lui parl
de moi, comme d'un seul homme à l
cour auquel il devoit s'adresser. L'a
ga Mustafa fut chargé de demande
au roi cette grace, au nom du sultan
Achmet, par une lettre à laquelle e
étoit jointe une de Salignac pour moi
& l'une & l'autre furent apportées pa
un Grenadin, que le grand visir dest
noit à cet emploi. Salignac, en me don
nant avis de tout ce qui s'étoit passé
la Porte à ce sujet, me mandoit qu
le Grand-Seigneur se tiendrait for
obligé au roi d'une grace, qui n'étoi
d'ailleurs sujette à aucun inconvé
nient; & qu'on ne pouvoit mieux fa
re que d'accorder la place au porteur
dont la probité & le bon esprit lu
étoient connus, & qui avoit déjà de
meuré ci-devant à Marseille.

Jean Guil-
laume, duc de
Clèves.

De tout ce qui se passa cette an
née en Europe, il n'y eut rien d
plus remarquable, ni de plus inté
ressant, que la mort du duc de Clé
ves, qui arriva presque dès le com
mencement. Henri n'en eut pas plu
tôt appris la nouvelle, qu'il vint
l'Arsenal, où, sans entrer chez moi
il marcha droit au jardin, après avoi
seulemen

seulement demandé, en passant, dans la première cour où j'étois. Comme on lui eut répondu que j'écrivois dans mon cabinet, il se tourna vers Roquelaure & Zamet, & leur dit en riant : Ne pensiez-vous point qu'on allât me dire qu'il est à la chasse, ou chez la Coiffier, ou avec des dames ? Allez, Zamet, poursuivit ce prince, après avoir donné à mon application au travail plusieurs louanges, qu'il me m'est pas fâchant de rapporter, » allez lui dire que je vais me promener dans sa grande allée, & qu'il m'y vienne trouver tout à cette heure au grand balcon, où nous avons accoutumé de n'être pas muets, & que j'ai bien des choses à lui conter ; car j'ai eu avis, dit publiquement sa majesté, que le duc de Clèves est mort : il a laissé tout le monde son héritier, l'empereur & tous les princes d'Allemagne prétendant à sa succession ». Zamet me rencontra fort près de mon cabinet. On m'avoit déjà certifié que le roi avoit passé. La nouvelle du jour, & tous les incidens auxquels elle alloit donner lieu, furent la matière d'un entretien de plus d'une

1609.

heure sur le balcon. La chose parut à sa majesté valoir bien la peine que je composasse sur tout ce qu'il y avoit à dire à ce sujet, un mémoire que je vais amplifier ici de ceux que je reçus peu de jours après de Bongars, qui étoit alors particulièrement chargé de veiller avec la dernière exactitude à nos affaires auprès des princes protestans d'Allemagne. Je les montrai tous à Henri : & je crois que le lecteur verra aussi avec plaisir un événement, qui toute l'Europe, attentive aux desseins de sa majesté, regardoit comme le signal d'une guerre générale, traité avec toute l'étendue qu'il mérite, soit sur le droit, soit sur la politique.

Il est nécessaire d'abord de sçavoir comment s'étoit formé ce petit Etat composé, lorsque son dernier duc mourut, de quatre ou cinq grands fiefs, tous ayant titre de principauté. Un comte de Juliers, vivant environ l'an 1130, joignit à ce comté celui de Berg, en épousant la fille unique d'un comte de ce nom. Le comté de Gueldre leur fut ensuite uni en 1350 par le mariage de Renaud, ou Raoul, premier duc de Gueldre, avec

l'héritière de Guillaume , premier duc de Julliers. Presque dans le même tems , un Adolphe de la Marck quitta l'archevêché de Cologne & l'évêché de Munster , pour se porter héritier de Marie , Comtesse de Clèves , sa mere , contre ses cousins d'Erkel & Perweis , aussi fils de Clèves ; mais par femmes , & l'emporta sur eux , soit parce qu'il acheta le droit du second , plus proche d'un degré que lui , soit par la faveur que lui prêterent l'empereur Charles IV , & les Etats du pays.

Le duché de Clèves ayant ainsi passé dans la maison de la Mark , ceux de Julliers & de Bergh s'y trouverent ensuite rejoints , dans la personne d'un Jean , duc de Clèves , comte de la Mark , qui épousa en 1496 Marie , fille de Guillaume , duc de Julliers & de Bergh. Le duché de Gueldre en étoit alors démembré , parce que Arnold d'Egmont , qui le possédoit du chef de sa mere , Marie d'Erkel , fille de N. d'Erkel & de Jeanne de Julliers & de Gueldre , l'avoit vendu en 1472 à Charles de Bourgogne , dont la fille le porta

1609.

1609.

dans la maison d'Autriche. Cette disposition fut en vain contestée par un Guillaume de Julliers, auquel Charles d'Egmont, petit-fils d'Arnold, le laissa par testament. La maison d'Autriche se maintint par les armes en possession du duché de Gueldre. Cette coutume de fiefs féminins reçue dans tous ces cantons, sert bien, pour le dire ici en passant, l'opinion de ceux qui croient que les dix-sept provinces des Pays Bas, portées dans la maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, ne sont pareillement qu'autant de fiefs féminins.

L'Empereur ne convenoit point que Clèves, Julliers, Bergh, la Mark, Ravensperg & Ravestein, dont le duc Guillaume venoit de mourir revêtu, fussent des fiefs féminins ; au contraire, son droit prétendu sur ces fiefs ne portoit que sur des preuves qu'il disoit avoir, qu'ils sont tous fiefs masculins. Cette contestation n'étoit pas un point absolument nouveau. L'opposition qui se trouvoit entre les dispositions de différens Seigneurs de ce petit Etat,

acceptées en différens temps par leurs
sujets, & les déclarations de quelques
empereurs sur cette matiere, en fai-
soit une question agitée depuis long-
tems, & dont l'entiere décision avoit
été réservée de part & d'autre au tems
de la mort du dernier mâle de cette
maison, qui venoit enfin d'arriver.
Pour voir plus clair dans ce point de
droit, il est besoin de fouiller dans les
archives de cette principauté. Nous
verrons par même moyen l'état de la
famille du dernier duc, ce qui ache-
vera de faire connoître comment étoit
vrai ce que disoit Henri, que la suc-
cession du duc de Clèves étoit celle de
presque toute l'Allemagne.

Les argumens dont les princes in-
téressés dans cette affaire se servoient
contre l'empereur, se tirent d'un
grand nombre de pièces testimonia-
les & matrimoniales, & autres écrits,
soit particuliers, soit publics, revê-
tus d'une acceptation autentique des
Etats du pays. Voici les principales.
Une ordonnance d'Adolphe, premier
duc de Clèves, comte de la Mark,
&c. en 1418, reçue dans toutes ses
villes, qui donne la principauté au fils

1609.

ainé du duc , feul & fans partage avec
 fes frères , & au défaut du fils , à la
 fille ainée , les autres fœurs auffi ex-
 clufes. Pareille ordonnance de Guil-
 laume , duc de Julliers & de Berg ,
 comte de Ravensperg , & de Jean ,
 duc de Clèves , comte de la Mark ,
 en 1496 , à l'occasion de l'union de
 leurs états , par le mariage de Marie ,
 fille unique du premier de ces princes ,
 avec Jean , fils du fecond. Autre or-
 donnance des mêmes Jean de Clèves
 & Marie de Julliers , lorsqu'enfuite ils
 marierent en 1526 , Sibyle leur fille
 ainée , à Jean-Frédéric , comte , puis
 électeur de Saxe ; difpofition à laquelle
 foufcrivit en 1542 Guillaume lui-
 même , fils de Jean & de Marie. L'an
 1572 , Guillaume , duc de Julliers , de
 Clèves , &c , celui qui venoit de mou-
 rir , fait époufer Marie-Eléonor , l'ai-
 née de fes filles , à Albert-Frédéric de
 Brandebourg , duc de Pruffe , & il lui
 réferved en la même forme fa fuccelfion
 entiere , la branche mafculine venant à
 s'éteindre dans fa famille. Deux ans
 après , Anne , fœur de Marie-Eléonor ,
 époufe à Neubourg le duc Philippe
 Louis , comte Palatin , avec femblable

Il mourut
 en 1592.

1609.

substitution aux droits de sa sœur aînée ; le contrat passé à Deux-Ponts, & signé par le comte Louis, depuis électeur Palatin, par le landgrave de Hesse Guillaume, & par le duc Jean, comte Palatin ; le même contrat ratifié une seconde fois en 1575, par le même prince Guillaume, lorsque le duc de Clèves, sur la plainte de son gendre le duc Philippe Louis, que la somme de deux cens mille florins, qui étoit la dot des cadettes, étoit une récompense trop petite de sa renonciation à une pareille succession, se porta à l'augmenter de cent mille, pour chacune d'elles. A cette condition, Anne de Julliers fait dans la même année un acte solennel de renonciation. Le duc Jean, comte Palatin de Deux-Ponts, épouse quatre ans après la troisième des filles de Guillaume de Julliers, nommée Magdeleine, & il fait les mêmes renonciations que le duc Philippe-Louis, son frère aîné, en faveur de l'aînée des trois sœurs ; Louis, électeur Palatin ; Guillaume, landgrave de Hesse ; Philippe-Louis, comte Palatin de Neubourg, y interviennent encore : c'étoit la quatrième

1609.

me renonciation du duc de Neubourg. Enfin, la quatrième de ces princesses, Sibyle, épouse Charles d'Autriche, marquis de Burgaw; & l'on peut bien croire que le prince leur frere (car le duc de Julliers avoit alors un fils nommé Jean Guillaume,) n'oublia pas de requérir du prince Autrichien, la même renonciation, qu'avoient faite ces trois autres beaux-freres. Cependant, comme ce jeune prince étoit fort infirme, & il mourut en effet peu de tems après avant son pere, que l'argent de la dot n'étoit point prêt, que le gouvernement se conduisoit par des impressions étrangères, la mort de Guillaume de Clèves arriva sans que le quatrième de ses gendres eût renoncé comme les autres. Tels étoient les droits des quatre princes, parties de l'empereur; le duc de Brandebourg & Prusse, le comte Palatin de Neubourg, le comte Palatin de Deux-Ponts & le marquis de Burgaw.

Il mourut
âgé de 47 ans.

L'empereur alléguoit en sa faveur les exemples suivans. L'an 1483, l'empereur Frédéric III. donna, de sa propre volonté, à Albert, duc de Saxe, pour récompense des services

qu'il en avoit reçus , les duchés de Julliers & de Berg , lorsque par la mort du duc Guillaume , il crut qu'ils étoient dévolus à l'empire. Maximilien I , fils de Frédéric , ratifia cette donation en 1486 , & l'étendit à la personne d'Ernest , électeur de Saxe , frère d'Albert ; il la confirma derechef en 1493 , parce que les princes de Saxe lui étoient alors nécessaires ; mais en l'an 1508 , que cette considération ne subsistoit plus , cet empereur laissa Guillaume de Julliers le maître de disposer de son bien en faveur de Marie , ou de telle autre de ses filles qu'il lui plairoit. Guillaume étant mort en l'an 1511 , l'électeur de Saxe voulut se prévaloir de la donation de l'empereur pour ôter Julliers au duc de Clèves , qui en avoit épousé l'héritière ; mais lorsqu'il chercha à mettre Maximilien dans son parti , cet empereur qui craignoit sur toutes choses de jeter le duc de Clèves entre les bras de la France , refusa de s'en mêler , exhorta l'électeur à la patience , & ne lui donna que des assurances générales qu'il n'y perdrait rien. Bien plus , lorsque Jean Frédéric , électeur de Saxe , épousa en 1626.

1609.

Sibyle, fille de Jean, duc de Clèves & de Julliers, l'empereur Charles-Quint confirma formellement le droit de cette princesse : il se fit même une application de cette règle, lorsqu'il eut vaincu en 1546 le duc Guillaume de Julliers, & qu'il se fut raccommodé avec lui, moyennant que ce duc épousât Marie d'Autriche, fille de Ferdinand, roi des Romains & de Hongrie; car Charles consentit qu'il fût employé dans le contrat de mariage de cette princesse, qui étoit sa nièce, qu'au défaut d'enfans mâles, les filles qu'elle auroit, succédroient aux duchés de Julliers, &c.; ce que Maximilien II. accepta après lui, en 1566. Il est vrai que l'empereur régnant, fortement sollicité en 1602. par le duc de Neubourg, de confirmer cette constitution de ses prédécesseurs le refusa constamment; il lui accorda seulement acte de son refus, avec déclaration qu'il ne prétendoit préjudicier au droit de personne.

Je crois qu'après cela le lecteur perce aisément la vérité, sur la supposition contradictoire des deux parts de fiefs féminins & masculins. C

qu'on ne peut méconnoître ici, c'est une différence entre les preuves des uns & des autres, qui forme un préjugé aussi heureux en faveur des vrais héritiers, qu'elle est peu favorable aux Autrichiens. Ceux-là s'appuyent sur une suite de réglemens, qu'on voit unanimement & uniformement reçus; ceux-ci ne rapportent que des titres de pure autorité, qui ne font pas honneur au conseil aulique; & d'ailleurs, si suspects par leurs variations, & même par leurs contradictions, qu'à peine peuvent-ils seulement servir à fonder un droit.

Quoi qu'il en soit, le duc Guillaume n'eut pas plutôt les yeux fermés, que chacune des parties songea sérieusement à se mettre en état de n'être pas obligée de céder. L'empereur Rodolphe donna l'investiture de Clèves & de Julliers à l'Archiduc Léopold d'Autriche; & n'osa pourtant franchir ce pas, sans du moins en prévenir S. M. T. C. Cette démarche fut faite au nom de Léopold, & par un député, qui déclara de bouche au roi, que l'Archiduc venoit d'entrer dans les états

1609. de Clèves, où son intention n'étoit pas de rien faire qui pût tant soit peu préjudicier aux intérêts de sa majesté, ni même de traiter à la rigueur les princes ses contendans; qu'il sera content, pourvu qu'ils se portent à rendre dans cette occasion à S. M. impériale ce qu'ils lui doivent; & qu'il le prie de ne point entrer dans une discussion qui lui est purement personnelle avec eux.

Henri ne répondit à ce député, qu'en paroles très-générales. Il étoit bien surpris de n'entendre point parler, pendant tout ce tems là, des autres princes qui devoient être les premiers à s'adresser à lui. Il ne l'étoit pas moins de ce que lui mandoit Hottoman, qu'aucun d'eux ne songeoit à lever des troupes; comme s'ils avoient pu espérer de rien obtenir, autrement que par la voie des armes; mais ils ne tarderent pas à voir que c'étoit le seul parti qu'ils eussent à prendre: & s'il est vrai que sa majesté, en leur faisant faire quelque espèce de reproche de leur silence, fit les premiers pas, ils y répondirent si

Bien, qu'après avoir appelé à leur conseil Boissise, Bongars & les autres agens du roi, ils nommerent un ambassadeur, qui vint supplier sa majesté de leur part, de les soutenir contre l'Archiduc, ou plutôt contre l'empereur. Cet ambassadeur eut tout lieu d'être content. Mais avant que de donner la suite des faits, faisons quelques réflexions sur le véritable intérêt politique de la France dans cet incident.

1609.

Clèves, Juliers, Bergh, la Mark, Ravensperg & Ravestein, ces six cantons, ou petites provinces, non-seulement ne sçauroient être appellées un objet indifférent pour la France, mais encore elles l'intéressent d'une façon particulière, par plusieurs endroits, dont celui de leur force & de leur richesse n'est que le moindre. Cet état est l'une de nos frontieres; ceux qui se le disputent, nos voisins proches, & voisins redoutables, du moins l'empereur : c'en est assez pour ne le pas laisser tomber en toutes sortes de mains. La guerre qui s'allumera pour sa possession, peut être une guerre de toute l'Europe, & devenir par con-

1609.

féquent la nôtre malgré nous ; elle le fera indubitablement , n'y eût-il que le seul intérêt des Provinces-Unies , sur la liberté ou servitude desquelles elle influe de toute nécessité ; relation si visible , que donner les pays contestés à nos amis , c'est presque ôter la Flandre à nos ennemis , & les laisser envahir à la maison d'Autriche ; c'est conséquemment leur laisser en proie les Provinces-Unies : car j'appelle de ce nom la nécessité où celles ci se trouveroient réduites , n'ayant presque plus que des ennemis pour voisins , de fléchir sous eux par d'éternels sacrifices , qui entraîneroient à la fin leur ruine. La preuve de cette vérité se tire de ce que les Etats ne se sont jamais sentis plus incommodés , que lorsque les ducs de Clèves favorisoient seulement en secret le parti espagnol. Est-il sensé de laisser détruire , sur le point de sa consommation , un ouvrage si utile , & qui a tant coûté ; ajoutons de bonne foi , & qui malgré tous nos efforts , a été ébranlé par le dernier traité entre l'Espagne & la Flandre.

Si de cet objet nous passons à celui

des grands desseins de sa majesté très-
chrétienne sur toute l'Europe, quel
meilleur moyen d'y faire entrer des
potentats auxquels on n'auroit peut-
être jamais pu les faire goûter autre-
ment ? Ceci peut donc nous conduire
à nous assurer toute l'Allemagne, à ré-
tablir la dignité & la liberté du corps
germanique, à porter le coup mor-
tel à l'autorité impériale, & la conf-
ternation dans toute la maison Autri-
chienne, & ce bien que la France
acheteroit, pour son seul intérêt, de
tous ses trésors, nous en jouirions sans
suspçon & sans envie, comme l'effet
d'une générosité toute gratuite envers
les princes persécutés.

Ces princes, dira-t-on, se sont
montrés jusqu'à présent bien éloi-
gnés de prendre ces sentimens, à en
juger par la répugnance qu'on leur
voit à nous rien devoir, lors même
qu'ils conviennent ne pouvoir rien
que par nous. Mais qu'arrive-t-il ici
après tout, qui ne soit comme indu-
bitable dans l'abord d'une affaire diffi-
cile, compliquée, & roulant sur plu-
sieurs têtes différentes ? On n'est oc-
cupé dans ces commencemens, qu'à

1609.

balancer son intérêt avec ses facultés. Lorsqu'on a connu ce qu'il faut faire, on ne convient pas encore pour cela de la manière dont il faut le faire. Dans les affaires de communauté surtout, les modifications se multiplient à proportion du nombre des intéressés. Je soutiens au reste, que ces tâtonnemens des princes d'Allemagne, de quelque cause qu'on suppose qu'ils proviennent, ne doivent point empêcher sa majesté de prendre parti pour eux. Dans les grandes choses, dans les choses qui ont pour objet un bien général, j'ai pour maxime que c'est à ce bien seul qu'il faut s'attacher, & jamais aux personnes. Celui-là n'a qu'une seule face qui est toujours la même. Celles ci sont si sujettes à en changer, elles nous en montrent tant & de si odieuses, qu'elles nous refroidiroient infailliblement pour les entreprises les plus utiles & les plus nécessaires. Politiquement parlant, on doit presque toujours se contenter d'avoir écarté les obstacles, & ne pas craindre d'aller en avant, quoiqu'on laisse peut être derrière soi quelques difficultés à lever, le tems les lèvera de

lui-même : je parle toujours ici de desseins dont l'auteur n'a point à rougir, tel qu'étoit pour nous celui de soutenir les princes héritiers du duc de Clèves, & celui d'arranger le gouvernement & la police de l'Europe entière, auquel j'ai voulu qu'on fît l'application de ces principes. Il ne faut donc que commencer. Chaque moment ouvrira une ressource; l'exercice mettra en haleine ces princes trop lents; le succès les échauffera, & l'ardeur guerrière leur fera prendre de notre générosité la bonne opinion, qu'on ne sçauroit trop les condamner de n'avoir pas conçue dans le commencement.

Voici un motif en faveur de ceux qui, approuvant cette générosité, souhaiteroient pourtant que de notre part elle ne fût pas purement gratuite. Quelques succès qu'ayent nos armes unies à celles des princes prétendants à la succession de Clèves, il restera toujours à ces princes la crainte d'en être dépouillés quelque jour par l'empereur, les conjonctures venant à changer. Est-il téméraire de juger que cette crainte, jointe aux réflexions qu'ils fe-

1609.

roient sur la difficulté de conserver des provinces, partagées entr'eux & tant de morceaux, si peu à la commodité d'une partie d'eux, si exposées à la convoitise de leurs ennemis, & même d'un roi de France entreprenant les porteroit à s'en accommoder un jour avec sa majesté très chrétienne soit qu'ils en reçussent la valeur en argent, ou l'équivalent en fonds de terre dans le cœur de la France, comme dans le Berry, le Bourbonnois, la Marche & l'Auvergne. Si cela arrivoit, quel avantage pour la France dans ce double lien d'intérêt & de dépendance, qui lui uniroit pour jamais une partie de l'Allemagne ! Ce qu'on ne sçauroit nier, c'est que le secours que le roi accorderoit aujourd'hui à ces princes, seroit pour eux un engagement à lui en demander dans la suite, pour se conserver leur nouvelle acquisition, que sa majesté pourroit alors se faire bien payer. Mais qu'on ne croie pas pourtant que ce que je viens de dire soit une idée chimérique. Je vais surprendre bien des personnes, en leur apprenant que la chose, bien loin d'être d'une impossibilité

osolue , comme on se l'imagine, avoit
déjà été entamée par de tierces per-
sonnes , & que sur le jour qui se pré-
entoit à y réussir , elle étoit à la veille
d'être proposée , & vraisemblablement
acceptée par les princes intéressés.

1609.

Laissons toutes ces considérations
publiques & particulieres , & prenons
la chose plus simplement. Le roi de
France s'étoit déjà engagé de lui mê-
me à prendre la défense de ces princes ;
il n'avoit rien négligé pour se les at-
tacher ; il leur avoit de tout tems fait
offre de son assistance ; il avoit déclaré
assez hautement qu'il ne souffriroit
point qu'on les maltraitât ; il avoit dé-
jà même fait avancer des troupes sur
la frontiere : c'étoit un point décidé de
long tems par la justice & l'honneur ,
il ne lui convenoit plus de reculer. Nos
rois ont rarement été insensibles à ce
mouvement de générosité , qui porte
à soutenir les princes malheureux. Ce
n'étoit pas ici purement le cas ; ceux
dont il est question , avoient rendu
eux mêmes des services réels à sa ma-
jesté , & montré en toute occasion ,
qu'ils ne manquoient que du pouvoir
de lui en rendre encore de plus grands.

1609.

Comme ami, ou comme obligé, Henri avoit à se souvenir de ce qu'avoient fait pour lui dans des temps malheureux. Lorsque François I. aidé de Philippe, landgrave de Hesse, aïeul du landgrave d'aujourd'hui, à remettre le duc d'Ulric en possession du duché de Wirtemberg ; lorsque Henri II. tendit la main à l'électeur Maurice de Saxe, prisonnier avec le landgrave, & aux autres princes d'Allemagne, opprimés par Charles-Quint, leur honneur seul, celui de leur couronne, les porta à ces démarches, qui leur coûtèrent considérablement. Ils avoient de moins que Henri le grand le motif de la reconnoissance, plus puissant lui seul que tous les autres.

Je contredis ici avec assurance ceux qui se plaignent que pour un intérêt étranger, qui peut se démêler sans seulement tirer l'épée, on s'engage de gaieté de cœur sa majesté dans une guerre avec l'Espagne, capable d'embraser toute la chrétienté. Ces personnes ignorent également la nature de la chose, & les conséquences de l'entreprise ; ils conviendroient que dans la conjonc-

te présente, l'expédition qui a pour objet d'assurer la succession de Clèves 1609.
aux vrais héritiers, est d'une exécution si rapide, qu'elle ne seroit presque connue dans le public, que par l'effet même; que l'Espagne, en faisant la paix avec ses propres sujets, & cette paix, par laquelle, quoiqu'aux ennemis, ils ne se sont relâchés sur rien, a donné une preuve de foiblesse & d'épuisement, qui la soumet aux loix d'une neutralité forcée; que l'empereur n'est pas plus en état de rien disputer avec nous, lui, déshérité des secours d'une partie de l'Allemagne, mais, plus en moyen d'agir que nous n'avons été de long-tems; qu'enfin il ne doit presque en coûter à la France, que de dire qu'elle le veut. La suite a justifié tout cela clairement.

C'est donc proprement une affaire de rien, que l'entreprise présente, bornée au seul objet de Clèves; & ceux qui parlent autrement, ne le font sans doute, que parce qu'ils conviennent secrètement qu'en bonne politique, elle seroit l'introduction à une autre, beaucoup plus éclatante, plus étendue, en un mot, aux grands

1609. desseins que l'Europe entière rem-
que dans sa majesté, pour l'abbail-
ment de la maison d'Autriche. Je suis
de si bonne foi, que je conviens à
bord, qu'en effet il n'en faut pas faire
à deux fois, que j'ai toujours donné
ce conseil au roi mon maître, & que
ce prince ne pensoit pas différemment.
Je n'en convaincray que ceux qui exa-
mineront la chose avec moi, sans pré-
sion ni préjugé; mais pour ceux-
je m'en tiens sûr, parce qu'on en-
vient-là nécessairement de toutes
réflexions qu'on fait sur les différents
manieres de procéder dans cette af-
re. Je vais les mettre ici sous les yeux,
telles à peu près que je les ai faites
dans le tems qu'elles m'occupoient le
plus fortement.

Un premier avis, & c'est le plus
insoutenable, est de regarder, les Es-
croisés, les parties intéressées de
leur droit par la voie des armes,
& d'assister nos amis tout au plus
nos conseils. Comme il est contraire
à toutes les règles de la prudence,
de se tenir défarmé devant les per-
sonnes qui se battent, il eût fallu, en
toute nécessité, tenir un corps e

roupes sur la frontiere, ne fût-ce
que pour être prêts à tout change- 1609.
ment, qui de moment à autre pou-
voit arriver. Nous ne gagnons donc
rien dans ce parti, du côté de la dé-
fense, que d'être exposés à la faire
beaucoup plus long-tems, que si en
nous mêlant de l'action, nous l'eus-
sions terminée tout d'un coup.

Je dis la même chose d'un second
parti, qui d'abord paroît assez spé-
cieux, qui est d'appuyer les princes
contre la maison d'Autriche, non pas
ouvertement, mais sous-main, comme
nous avons fait dans la guerre de Flan-
dre, la paix subsistant d'ailleurs entre
toutes les autres puissances de l'Eu-
rope. Il eût été à craindre que ces se-
cours cachés & trop foibles, n'eussent
pas pu mettre nos alliés en état de ré-
sister aux deux branches de la maison
d'Autriche, réunies contr'eux ; ce qui
est le but que l'on convient qu'il ne faut
pas perdre de vue. Nous n'eussions
pas été dispensés de tenir dans les trois
points par où les états débattus tou-
chent à la France & à la Flandre,
chacun un corps au moins de quatre
mille hommes d'infanterie, & de huit

1609.

cens chevaux , avantageusement pos-
tés sur les terres neutres , ou sur les nô-
tres , où elles n'auroient fait aucun
acte d'hostilité , mais seulement gardé
quelques passages , tenu l'ennemi en
respect , empêché quelque allié de se
déclarer , & prévenu dans le cas de la
nécessité , la ruine totale de ceux qu'on
soutient : encore une fois , voilà bien
de la dépense , uniquement employée
à faire durer une guerre qu'on auroit
finie tout d'un coup , en s'y prenant
mieux. Il y a un proverbe dans la po-
litique , qui dit que *Qui donne tôt , don-
ne deux fois* , j'y ajouterois plus volon-
tiers celui ci , que *Qui donne à demi ,
donne deux fois , & ne donne rien*. Nous
en avons un exemple récent , dans la
révolte des Provinces - Unies , que
cette maniere de soutenir des alliés ,
aussi onéreuse à la longue , que l'est un
prompt & puissant secours , n'a fait
que jeter un peu plus tard dans la
nécessité de s'accommoder , lorsqu'on
auroit pu les soustraire tout-à fait à la
domination Espagnole. Si c'est-là
tout l'avantage que notre amitié doit
procurer aux princes d'Allemagne ,
nous ne les obligeons guère , ou point
du

du tout, y ayant cette différence entr'eux & la Hollande, que sous quelque appas qu'on leur propose un traité, il ne peut être qu'un leurre, dont l'empereur se servira à coup sûr, pour les attirer & les perdre. Eh ! qui peut dire que nous n'en sentirions pas nous-mêmes le contre-coup ? *Léopold dans Julliers* ; c'est un bon mot de Bongars, tout-à-fait juste, *c'est un furet dans une garenne*. Ce parti n'est donc propre qu'à épargner de la peine à la seule personne de Henri, qui n'auroit été venu au plus, que de s'avancer jusqu'à Châlons ou à Reims.

Outre ce moyen & celui d'une conspiration générale contre la maison d'Autriche, on en imagine un qui tient le milieu, la dernière expédition de Savoye peut en être donnée pour exemple. On y suppose que les alliés de part & d'autre, agissent comme ils étoient convenus entr'eux de ne soutenir leurs parties, que pour le seul point dont il est question, & sans prétendre donner atteinte par-là à ce qu'ils ont promis pour eux-mêmes dans le traité de Vervins. Si ce n'est pas-là le cas de pure supposition, je le trouve

1609.

au moins d'une procédure longue
embarrassante & coûteuse. Il faudr
la commencer par une discussion d
ce que chacun des alliés doit fourni
de troupes pour son contingent ; en
suite chercher des fonds pour les en
tretienir au moins deux années , dor
celle-ci & les trois premiers mois d
la suivante , seront uniquement em
ployés en allées & venues , & en a
rangemens. L'hiver est rude dans l
pays où l'on veut porter la guerre
il faut attendre qu'il soit fini , pou
ne pas voir ruiner son armée , avai
que d'avoir rien commencé. Dair
une entreprise où le roi ne tiend
point la tête comme chef principal
il lui suffira bien de faire comman
der par un prince , ou un maréch
de France , l'armée qu'il destine
pour Clèves ; mais il n'en sera p
moins obligé de faire des préparati
& des avances d'argent , d'autant pl
considérables , que quelque ch
qu'on fasse , il aura bien l'air de so
tenir seul , ou presque seul , tout
fardeau. Il n'est pas plus dispensé e
core de tenir trois mille hommes
Dauphiné , autant en Provence ,

autant en Languedoc & en Guyenne. Je ne verrois alors rien de mieux à faire, que de choisir certain nombre de places, de situation à pouvoir se garder mutuellement, & servir comme d'échelles pour joindre les états de Clèves à la France & aux Provinces-Unies, & de fortifier ces villes, ce qui est encore un surcroît considérable de dépense.

1609.

Ainsi toutes les réflexions nous ramènent au premier expédient, comme au plus sûr, & toutes celles qu'on fait ensuite, y confirment : ne plus rien ménager avec l'Espagne, traiter la maison d'Autriche en ennemie de toute l'Europe, rassembler de toutes parts ses rivaux & ses adversaires, fondre sur elle avec de fortes armées, en lui redemandant les états de Clèves, se faire justice soi-même, en se saisissant, & de ces états, & de toutes les places qu'on jugeroit importantes pour la cause commune, du côté de Luxembourg, Limbourg, Aix, &c, se réunir dans le même moment, & couvrir les frontières du côté des Alpes, des Pyrénées; en un mot, arborer l'étendard, & apprendre à tout l'uni-

1609.

vers , que le moment pour lequel le roi très-chrétien se prépare depuis tant d'années & avec tant de soin, est enfin arrivé : que ce prince va se montrer dans la carrière, guidé par la gloire, & armé pour venger une partie du monde, des attentats d'une injuste & orgueilleuse puissance. Qui refusera de l'y suivre ? Nos intelligences nous assurent presque toute l'Italie, & l'Allemagne : nous entraînons après nous les Provinces Unies, en leur montrant leur ennemi, que nous avons éloigné de leurs frontieres, nous dé lions par-tout la langue & les bras des puissances que la crainte arrêtoit, & nos efforts ne sont pas également secondés par-tout, le ressentiment commun que nous servons, nous est garant que du moins ils ne seront trahis que par un très-petit nombre.

La maison d'Autriche, il faut s'attendre, remuera ciel & terre pour parer, ou pour soutenir un coup accablant pour elle ; mais quand on lui verroit clairement, soit chez elle soit dans ses alliés, toutes les ressources, que je doute qu'elle ait, si de l'aveu de tout le monde, l'Europ

est dans un état violent, d'où elle ne peut sortir que par de longues & cruelles guerres, qui peut-être lui rendront la liberté, peut-être la lui raviront pour jamais; peut-elle mieux prendre son tems pour en jeter le sort, que de saisir le moment où le succès est le plus apparent, & les risques moins grands? Voilà tout ce que je puis dire, sans anticiper sur le détail que j'ai promis de donner séparément, des grands desseins de Henri, & de la maniere de les exécuter.

1609.

Ceux qui n'avoient rien négligé pour en détourner, ou pour dégouter sa majesté, & sous ce nom je comprends les partisans de l'Espagne, les nourrissons de la vieille ligue, les ennemis de la religion réformée, & les mauvais François, jaloux de la gloire du roi & du royaume; voyant que malgré leurs efforts, on touchoit à l'exécution, employèrent tout ce qui leur restoit encore à mettre en œuvre. Ils chercherent à profiter du foible de Henri pour les plaisirs, & à combattre dans son esprit les sentimens de la gloire, par tous ceux qui portent à la mollesse & au repos. Ils

1609.

essayerent de nouveau de le remplir de soupçons contre tout le corps protestant en général, & contre moi en particulier. Ils lui firent voir son royaume déchiré par des factions, qui aspiroient avidement après le moment de la guerre, comme étant celui de l'impunité, & les princes ses associés, comme des trompeurs, qui se jouoient de sa crédulité. Quoiqu'en garde contre leurs artifices, il y eut des momens où Henri se sentit ébranlé. J'aidois peut-être moi-même, sans y penser, à son découragement, en lui représentant qu'un prince, qui avoit ouvert son cœur à des projets si nobles, devoit commencer à le fermer au goût des amusemens frivoles, & des dépenses qui n'ont pour objet que la commodité, qu'en semblable occasion Ferdinand & Isabelle de Castille, & plusieurs de nos rois, avoient réformé leur propre maison & celle de la reine: enfin qu'il ne devoit plus y avoir de plaisir pour lui, que dans la victoire, ou du moins après la victoire.

Il arriva fort heureusement pour fixer les irrésolutions de Henri, que

Les princes d'Allemagne indiquèrent une assemblée à Hall, en Suabe, de leur propre mouvement, & malgré l'empereur, pour y délibérer sur les moyens de rétablir les cercles dans leur ancienne liberté. Ils s'y rendirent au jour marqué, au nombre de dix-huit ou vingt : (10) les Vénitiens, le prince d'Orange, les Etats de Hollande, le duc de Savoye, qui étoit enfin résolu d'entrer dans la cause commune, y assisterent par députés. Les manifestes qu'on eut soin d'y répandre, joints aux discours publics & particuliers de Boissise & des autres agens de sa majesté, y produisirent un si bon effet, qu'on y délibéra publiquement d'arrêter les progrès de la maison d'Autriche, & qu'il fut résolu qu'on enverroit des ambassadeurs à sa majesté très chrétienne, au nom des puissances assemblées, pour lui offrir toutes leurs forces, & lui demander

1609.

Jean de
Thumery de
Boissise.

(10) Voyez les noms de ces princes, le discours du fleur de Boissise, l'ordre & le résultat de cette assemblée, dans le *Vol. 9665 Mss.*

R. mém. d'état de Villeroi, tom. 3, p. 230. & suiv. merc. franç. ann. 1610. Siri ibid. tom. 4. pag. 68.

1609. les siennes. Ces ambassadeurs furent nommés, & partirent incontinent.

Henri venoit de leur donner une premiere audience, lorsqu'il vint à l'arsenal m'entretenir de tout ce qu'ils lui avoient dit & offert, & prendre mon conseil sur la maniere dont il répondroit à leurs propositions. Il me dit d'y penser attentivement, pendant qu'il alloit dîner chez Zamet, & qu'au sortir, il reviendrait passer une partie de l'après-dînée avec moi, dans mon jardin, où il marquoit le rendez-vous.

Nous n'y manquâmes ni l'un ni l'autre. En arrivant, il me prit par la main, & ayant fait écarter tout le monde, nous prîmes le chemin du bout de l'allée en terrasse, l'endroit le plus ordinaire de nos entretiens sérieux. » Hé bien, me dit-il, que vous semble de nos affaires ? car les uns » m'en parlent d'une façon, & les autres d'une autre. » Le moment me parut favorable, pour l'affermir dans sa résolution. Je lui fis voir que ceux qui la combattoient y étoient sans doute poussés par des motifs secrets, que je voulois ignorer : puisqu'à prendre la chose par ces trois principaux points

de vue, sa personne, les dispositions du dedans de son royaume, & celles du dehors, elle ne paroïssoit plus souffrir de difficulté : sa personne, parce que sans vouloir le flater, elle tenoit lieu aux françois des plus grands hommes de guerre & d'état de son siècle, & qu'une semblable école ne pouvoit manquer de produire des hommes excellens dans l'un & l'autre genre, comme elle en avoit déjà produit, qui lui aideroient à porter le nouveau fardeau dont il alloit se trouver chargé : les affaires du dedans, parce qu'il n'y avoit ni princes, ni grands, ni villes dans son royaume, qui fussent en état, en moyens & en disposition, de s'opposer à son entreprise, encore moins qui osassent s'attaquer à lui, lorsqu'on la verroit commander aux forces de toute l'Europe, outre qu'on alloit ouvrir un théâtre, où les braves chercheroient & trouveroient mieux à se signaler, que dans d'obscurs complots, d'où il n'y a que de la honte à remporter : enfin les affaires du dehors, parce que la difficulté de réunir tant de têtes dans le même dessein, qui avoit toujours passé pour

1609.

être la seule véritablement considérable, se trouvoit enfin heureusement levée, à fort peu de chose près.

„ Il reste à considérer, dis-je à ce
 „ prince, si vous avez des moyens
 „ suffisans pour continuer la guerre,
 „ sur le même pied que vous allez la
 „ commencer, tant qu'il sera néces-
 „ faire qu'elle dure : „ car je conve-
 „ nois bien qu'elle alloit rouler toute
 „ entiere sur la France, comme sur son
 „ pivot : „ Sur quoi je vous dirai, pour-
 „ suivis-je, que pour le principal,
 „ qui est l'argent, pourvu que votre
 „ guerre ne dure que trois ans, &
 „ que vous n'ayez pas besoin de plus
 „ de quarante mille hommes, je vous
 „ en fournirai suffisamment, sans rien
 „ imposer de nouveau sur vos peu-
 „ ples. Quant aux autres choses, qui
 „ sont les munitions de bouche, d'ar-
 „ tillerie, &c ; je vous en montre-
 „ rai tant, que vous direz, *c'est assez*,
 „ & puis je ne crois pas que de la
 „ maniere dont nous ferons la guer-
 „ re, de trois drapeaux blanc, noir
 „ & rouge, (11) nous ayons à dé-

(11) L'auteur veut faire entendre par cette

» ployer que le premier , & une pre-
 » miere fois pour toutes , le sort du
 » premier qui nous résistera , instrui-
 » ra tous les autres. Mais encore , sans
 » vous interrompre , me dit sa majes-
 » té , combien ai-je bien d'argent ?
 » car je ne l'ai jamais bien sçu. Que
 » pensez-vous bien avoir , sire , lui
 » dis-je ? Ai je bien douze millions
 » comptant , reprit-il ? Un peu davan-
 » tage , repartis-je , combien ? quatorze ?
 Il alla ainsi en augmentant tou-
 jours de deux millions , parce que je
 ne faisois à chacune de ses questions ,
 que la même réponse *un peu davan-*
tage , jusqu'à ce qu'étant venu à trente
 millions : » Oh , je ne vous en de-
 » mande plus , s'écria-t'il , en m'em-
 » brassant avec un véritable transport
 » de joye. J'ai dressé , lui dit-je , un
 » état , par lequel votre majesté ver-
 » ra qu'elle peut s'assurer d'un nou-
 » veau fonds de quarante millions
 » d'extraordinaire , en trois ans , sans

expression , qu'aucun } aura une fois connu
 prince ni Etat ne re- } leur intention , &
 fusera de joindre ses } qu'on aura puni le
 armes à celles des } premier qui aura cher-
 confédérés ; lorsqu'on } ché à s'y opposer.

1609.

» rien prendre sur les dépenses ordi-
 » naires de votre maison & de l'Etat,
 » supposé que mon bon ménage ne soit
 » point traversé : & où est cet état,
 » reprit Henri avec précipitation ? Je
 » vous le donnerai, lui répondis-je,
 » quand il vous plaira, écrit de ma
 » main.

Je fis voir ensuite à sa majesté, com-
 bien elle pouvoit espérer de joindre à
 ces secours en hommes, en argent, &c.
 de la part de ses alliés ; pourvu qu'elle
 demeurât constante dans cette partie
 de ses desseins, suivant laquelle nous
 étions convenus qu'elle feroit tout le
 monde riche de ses conquêtes sur la
 maison d'Autriche, sans rien en réser-
 ver pour elle. » Hé quoi ! me dit ce
 » prince, vous voudriez que je dépen-
 »asse soixante millions à conqué-
 »rir des terres pour autrui, sans en
 »rien retenir pour moi ? ce n'est pas-là
 »mon intention : & l'Espagne, vous
 »ne nous dites point ce qu'elle de-
 »viendra ? L'Espagne, répondis-je,
 »demeurera, sire, là où elle est, sans
 »en rien ôter à son roi, elle doit vous
 »servir de frein, pour retenir sous
 »votre aîle, ceux que vos libéralités

» auront enrichis : un roi d'Espagne
» étant encore assez puissant, pour les
» opprimer chacun séparément, s'ils
» se séparoient de vous, ils ne s'écarteront point de la reconnoissance qu'ils vous devront. « Sans recourir à la maxime générale, que le trop d'étendue d'un État, nuit plus qu'il ne sert à sa force, je fis sans peine convenir Henri de tous les inconvéniens qu'il y auroit pour lui, à s'approprier des pays, qui seroient un éternel sujet de jalousie & de haine, & que tout bien pesé, le plus grand, le plus solide avantage qu'il pût se procurer par ses conquêtes, seroit celui d'acquérir, en les distribuant équitablement, le droit d'être regardé comme le bienfaiteur & l'arbitre de toute l'Europe.

1609.

Ce que j'approuvai davantage, fut de se tenir si bien en garde contre tous les revers, qu'arrivant, par exemple, qu'il fut abandonné ou trahi par ses alliés, il se ménageât toujours la facilité de ramener sans risque, & même avec honneur, son armée dans son royaume : à quoi rien ne me paroissoit plus propre, que la précaution de faire construire sur le chemin de Clèves,

1609.

des forts de distance en distance. Je joignis à ce conseil, celui de commencer par faire d'amples provisions de bouche, aux environs de ces provinces; parce qu'outre qu'ils ne sont pas de facile transport, dans un pays aussi ferré & aussi coupé de rivières, que l'est celui-là; tout ce canton est partagé entre tant de petits princes, qui avoient déjà ramassé les fruits de la présente récolte, après en avoir vu piller une grande partie, qu'une armée y subsisteroit difficilement pendant quinze jours entiers, sans être obligée d'avoir recours aux magasins mêmes de ces princes, où ils lui seroient vendus si chers, que tout son argent n'y suffiroit qu'à peine. Je dis à sa majesté, que si elle souhaitoit, j'enverrois chercher les marchands, avec lesquels j'avois coutume de traiter pour les grandes entreprises, & que je composerois avec eux à un prix raisonnable, pour toutes les choses dont on pourroit avoir besoin, sans en omettre la plus petite.

Le roi rassemblant tout ce qu'il venoit d'entendre, me dit en se séparant de moi, qu'il alloit faire de nouvelles réflexions très-sérieuses sur le parti

qu'il avoit à prendre , que je ne négligeasse pas de mon côté , d'approfondir de plus en plus la matiere , qu'il viendrait en conférer fort souvent avec moi , & que je pouvois toujours commencer par faire les préparatifs & toutes les provisions , dont je venois de lui parler , ce qui me fit juger que j'avois obtenu du moins une partie de ce que j'avois demandé.

1609.

Je fis venir mes marchands de Liège , Aix , Trèves & Cologne , avec lesquels je fis , sous la restriction du bon plaisir de sa majesté , le marché suivant : qu'ils me fourniroient dans trois mois , aux endroits de la frontière que je leur marquai du côté de Clèves , toutes sortes de munitions de bouche & de guerre , marchandises , & ustensiles , &c. (j'avois fait un détail complet de tout ce qui est nécessaire à une armée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie ,) & cela au même prix que toutes ces choses y valoient lors du marché , qui étoit le mois d'octobre : que de mon côté , je leur avancerois une somme de six cens mille écus , laquelle demeurerait entre leurs mains , au moins un an ,

1609.

en donnant caution à Paris d'un million, pour la sûreté de cette somme ce qui leur tiendrait lieu de dédommagement, pour les frais d'achat & de revente, de déchet, & autres.

Le roi approuva si fort ce marché, qu'il me commanda de le finir : mais n'ayant pu, dans le contentement qu'il en avoit, s'empêcher d'en faire part à Silleri, Villeroi & Jeannin, & ensuite à M. le comte de Soissons, au cardinal de Joyeuse, au duc d'Epemon & à plusieurs autres, quelques-uns s'y prirent si malignement & si adroitement pour lui donner à entendre qu'enfin je l'avois mis dans mes filets, en lui faisant faire hors du royaume, ces magasins que je souhaitois, disoit-on, depuis si long-tems, d'y former pour moi-même; que ce prince, quoiqu'en garde contre tout ce qui venoit de leur part, avala enfin le poison. Lorsque je le revis quelques jours après, il me demanda si le contrat des vivres étoit passé. Je lui répondis que non, parce que la chose m'avoit paru d'assez grande conséquence, pour mériter une attache du conseil, qui ne s'étoit point encore assemblé depuis. Henri trouva

dans cette idée , qui ne devoit le faire appercevoir que de mon exactitude , je ne sçais quel air de fausse & frauduleuse précaution , qui lui parut la confirmation de ses soupçons. Il me dit de ne pas conclure , qu'il ne m'en donnât l'ordre. » Les marchands ne » voudront pas attendre , sire , repris- » je , sans penser à rien. S'ils ne veulent pas attendre , repliqua-t'il , du » même ton sec , qu'ils s'en aillent. « J'ouvris les yeux , & le dépit se mettant de la partie , de mon côté comme du sien. » Ho , ho ! sire , je vois » bien , lui dis-je , que vous avez quelque chose dans l'esprit , que je ne » sçais pas ; je les renverrai , puisque » vous le voulez , mais vous vous souviendrez , s'il vous plaît , de cette affaire en tems & lieu. « Et nous nous séparâmes après ces paroles , très-froidement.

Il ne fut plus question de l'affaire des vivres , jusqu'à ce qu'un assez long espace de tems après , le roi m'ayant entretenu sur d'autres sujets à l'arsenal , devant quelques personnes , comme à l'accoutumée , il me tira à part , & me dit : » j'ai eu des nouvelles que mes-

1609.

» sieurs les Etats m'envoyent des am-
 » bassadeurs dans peu de jours, afin
 » de convenir ensemble de tout ce
 » qu'il nous faudra faire : nous les en-
 » tendrons, & cependant il faut que
 » nous préparions nos affaires, afin
 » qu'il n'y manque rien. « Il n'en dit
 pas davantage pour cette fois. Les dé-
 putés arriverent presqu'aussi-tôt après,
 chargés de lettres du prince d'Oran-
 ge & du conseil des Pays-Bas, pour
 sa majesté & pour moi. Henri ouvrit
 les unes & les autres, & y vit qu'on
 lui garantissoit la réussite de son entre-
 prise, pourvu qu'il eût la précaution
 de faire sur les lieux, les provisions
 dont il auroit besoin : sur quoi on lui
 donnoit à peu près les mêmes avis,
 que je lui avois moi-même donnés.
 Ce rapport lui desilla les yeux. Il refer-
 ma mes lettres, & les donna à l'Ose-
 rai, pour me les apporter. Je m'apper-
 çus aisément de cette supercherie, que
 je crus pouvoir payer par une autre,
 dont la fin étoit bonne. Je refermai à
 mon tour les lettres, après les avoir
 lues, & je convins avec l'Oserai,
 qu'il viendrait me les apporter, com-
 me pour la première fois, lorsqu'il sçau-

oit que le roi, qui devoit venir l'après-
midi à l'arsenal, feroit avec moi.

1609.

Ce prince y vint en effet, & il com-
mença par me dire : „ Avez-vous reçu
des lettres de messieurs les Etats ?
car on m'a dit qu'il y en a pour
vous. Je ne les ai point, sire, lui
répondis-je. Vous les verrez, reprit-
il : car j'ai commandé qu'on vous les
apporte, & les miennes aussi. Mais
cependant parlons de ce que nous
avons à faire, quel ordre donnez-
vous aux vivres ? car nous irons là
en un tems, où il ne s'en trouve-
ra guere. Sire, il y a long-tems, lui
dis-je, que j'avois prévu cela, &
j'y avois voulu donner ordre ; vous-
même vous l'aviez alors non-seule-
ment trouvé bon, mais encore vous
me l'aviez ordonné : on vous en dé-
tourna, par malice contre moi, j'ai
bien peur que le contre-coup n'en
retombe sur vous, car ce qui se fut
fait facilement & à bon marché,
dans ce tems-là, qui étoit peu après
la récolte, se fera maintenant très-
difficilement & cherement, & qui
plus est, je ne sçais qui est celui
qui sera assez hardi pour entrepren-

1609.

» dre de fournir de vivres une armée,
 » où il y aura plus de cent cinquante
 » mille bouches à nourrir, & plus de
 » trente mille chevaux. Qui l'entre-
 » prendra, interrompit Henri, ce sera
 » vous, si vous ne voulez me fâcher.
 » J'aimerois mieux, sire, mourir, que
 » vous fâcher, lui répondis-je; mais
 » vous ne devez pas non plus me com-
 » mander des choses devenues impossibi-
 » bles, après que je les ai voulu
 » faire en leur tems. Ne parlons plus
 » des choses passées, dit le roi, pen-
 » sons à l'avenir. Il faut que vous me
 » serviez à cela, & qu'avec vos autres
 » charges, vous preniez encore celle
 » de surintendant des vivres, & je
 » vous en prie comme mon ami; car
 » je sçais que si vous voulez faire
 » comme vous avez accoutumé, vous
 » vous en acquitterez bien.

Je représentai à sa majesté, tout-à-
 fait sérieusement, que c'en étoit dé-
 ja assez, & même trop pour moi,
 que d'être chargé du soin de l'artil-
 lerie, qui pourroit seul occuper qua-
 tre personnes entières, sur-tout en
 cette conjoncture, & de celui de
 pourvoir à toutes les dépenses ordi-

naires de l'Etat , pour la maison de sa majesté , de la reine sa femme & de ses enfans , pour ses fortifications , bâtimens & autres ouvrages publics , enfin pour tous ses gens de guerre, soit au dedans , soit au dehors du royaume.

» Comment ? me dit Henri , vous me
» voulez refuser une chose , dont je
» vous prie avec tant d'affection , &
» comme un ami feroit un ami ? Vrai-
» ment si vous le faites , je croirai que
» vous ne m'aimez plus , & que vous
» avez des desseins dont il y a long-
» tems qu'on m'a voulu embarrasser
» l'esprit «. Hé quoi ! sire , repartis-je
aussi-tôt , profitant de la parole qui ve-
noit de lui échapper , » je suis donc
» si malheureux , que lorsque je me
» tue pour votre service , pour votre
» honneur & pour votre gloire , vous
» retournez toujours , & sur les moin-
» dres suggestions , à la défiance & aux
» soupçons de ma fidélité ? Je vous
» avoue que cela me fait perdre cou-
» rage , & me fera mourir à la fin. «
Hé bien ! reprit ce prince , qui avoit
entrepris de me livrer toutes sortes
d'assauts ; » puisque vous le prenez sur
» ce pied-là , je remédierai bien sans

1609.

„ grande peine , à tant de fortes de
 „ difficultés , c'est qu'il faut rompre
 „ notre voyage , passer le tems comme
 „ nous pourrons , & vivre en paix avec
 „ tout le monde , m'accommodant
 „ avec un chacun , & les contentant à
 „ force d'argent , nous en avons assez
 „ d'amassé , il le faudra employer à cela.
 „ C'est bien penser , sire , répondis-
 „ je , & pour mon particulier , cela
 „ m'exemptera de beaucoup de cha-
 „ grins , de veilles , de travaux , de
 „ reproches & de dangers.

Henri m'interrompit , avec un mou-
 vement de colère , dont il ne fut pas le
 maître , & me reprocha que je deve-
 nois dissimulé. „ Je sçais , dit il , que
 „ ce que vous me dites , est au plus
 „ loin de votre desir & de votre pen-
 „ sée , & que vous seriez le plus fâché ,
 „ si nous ne faisons pas la guerre , dont
 „ il y a si long-tems que vous me pres-
 „ sez. Oui , sire , il est vrai , repliquai-
 „ je , je vois les occasions tout-à-fait
 „ propres à acquérir de la gloire , si vo-
 „ tre inclination vous y porte , ce qu'il
 „ faut pourtant faire semblant de ne
 „ pas voir , si vous n'êtes pas disposé à
 „ les seconder par vous-même. „ Et

j'ajoutai , que non seulement ses des-
seins rouloient sur sa propre personne ,
mais encore, qu'ils dépendoient si bien
de lui, que comme il pouvoit tout pour
le succès , il pouvoit aussi d'un seul ges-
te , ou d'une simple parole échappée
imprudemment , les ruiner pour tou-
jours. Enfin , lui dis je , après avoir
cherché un tempérament qui pût nous
rapprocher ; » que votre majesté com-
» mette MM. Jeannin & Caumartin
» à la surintendance des vivres , &
» je vous promets de les assister de
» conseil , de travail , de crédit , de
» gens & d'argent comme s'il y
» alloit de ma vie : mais si je l'entre-
» prenois seul , jamais vous ne croi-
» riez que les difficultés vinssent
» d'ailleurs que de négligence , ou
» du défaut d'attachement de ma
» part. Or bien , reprit aussi Hen-
» ri , je verrai ce qui se pourra
» faire ; mais si les autres ne veu-
» lent pas l'entreprendre sans vous ,
» préparez-vous à y travailler con-
» jointement avec eux , sinon je
» romprai mon voyage ». L'Oserai
entra dans ce moment , avec les
lettres , il reçut une verte répriman-

1609.

de de ne me les avoir pas apportées
plutôt.

Le roi ne cessa plus depuis ce moment-là, de s'occuper presque uniquement de l'exécution de son entreprise. Les conseils qui se tinrent à ce sujet, de-là en avant, se passèrent néanmoins dans un fort grand secret, & le plus souvent à l'arsenal. Il y appelloit toujours M. de Vendôme, qu'il prenoit soin d'instruire dans toutes les affaires de l'Etat & de la guerre ; & comme il s'aperçut qu'il y avoit quelque froideur entre ce prince & moi, il se proposa de nous rendre amis, & voici la maniere dont il s'y prit. » On » m'a rapporté, dit-il un jour, que » mon fils de Vendôme, & le vô- » tre, ne sont pas trop bien ensem- » ble, je veux les raccommoder ; fai- » tes trouver votre fils demain à » huit heures, dans votre cabinet, » j'y viendrai avec le mien, & je par- » lerai à tous deux, comme il faut ». Lorsque nous y fumes tous quatre seuls, Henri prit les deux jeunes gens par la main, & leur dit : » Vous » voyez comme j'aime M. de Sully, » &

« & avec quelle franchise j'agis ici avec
 « lui, je veux que vous soyez de mê-
 « me ensemble, & que vous nous
 « croyiez, afin qu'étant vieux, vous
 « nous serviez de bâton de vieillesse :
 « & vous, mon fils, je veux que vous
 « honoriez M. de Sully, comme moi-
 « même, & que vous le veniez voir
 « souvent, sans l'importuner néan-
 « moins, afin d'apprendre de lui le
 « métier de la guerre, & l'ordre qu'il
 « faut tenir dans les affaires, l'affec-
 « tion qu'il a pour moi, me rendant
 « sûr qu'il ne vous cachera rien de tout
 « ce qu'il sçait, non plus qu'à son fils,
 « que je veux que vous aimiez, com-
 « me si c'étoit votre frère. Je vous
 « commande à tous deux d'oublier tout
 « ce qui pourroit avoir causé quelque
 « refroidissement d'amitié entre vous.

Nous voyions avec joye, que cha-
 que jour levoit quelque obstacle. La
 proposition d'alliance, dont il a été
 parlé, nous réussit parfaitement au-
 près du duc de Savoye (12). Le

(12) Voyez le traité | moires de Nevers.
 fait cette année entre | tome 2. pag. 832. & le
 la France & la Sa- | traité définitif, passé
 voye, dans les mé- | à Brusol le 25 avril

1609.

roi de Suede s'offrit de lui-même ; & pour lier plus fortement ses intérêts avec les nôtres, il fit entendre au roi, qu'il se tourneroit du côté de la France, pour chercher une femme au prince son fils qui, tout jeune qu'il étoit, secondoit courageusement ses résolutions. Les rois d'Angleterre & de Dannemarc étoient plus qu'à demi gagnés. Les Protestans de Hongrie, Bohême, Moravie, Silésie & Haute-Autriche, poussés par nos agens, & déterminés encore plus fortement par la persécution & les cruautés que les Jésuites faisoient exercer contr'eux aux ministres de l'empereur, venoient de nous donner parole que si-tôt que la

| | |
|---|---|
| <p>de l'année suivante, par lequel le roi de France s'engage entre autres choses, à mettre le duc de Savoye en possession du Milanois. <i>Ibid. p. 880.</i> Ce traité est rapporté, suivant l'original italien, dans Vittorio Siri, <i>ibid. tome 2, pag. 236.</i> Mais cet écrivain se contredit</p> | <p>en ce qu'il convient, <i>tome 1. page 512.</i> que ce fut le duc de Sully qui moyenna cet accord entre la France & la Savoye, & qu'il assure après, <i>pag. 566,</i> que dans les vues du duc de Sully, ce traité ne devoit valoir au duc de Savoye, que la seule protection de la France.</p> |
|---|---|

guerre seroit déclarée , ils feroient une puissante diversion dans ces extrémités de l'Allemagne. On comprit par les lettres de Bongars , & par celles du landgrave de Hesse , que l'électeur de Saxe ne se porteroit point à prendre parti contre l'empereur ; mais en récompense , l'électeur de Baviere s'engagea à tout , moyennant des assurances qu'il seroit choisi pour succéder à l'empereur , & dès actuellement nommé roi des Romains. Les Suisses paroissoient disposés très-favorablement. Rien ne résistoit à l'appas des conquêtes , dont on prenoit soin de flatter tout le monde. Le pape lui-même , qui devoit passer pour le plus difficile à gagner , n'y paroissoit pas insensible. Lorsque j'eus dit un jour au nonce , que je songeois à faire son maître roi , il me remercia de cette parole , comme de la meilleure nouvelle qu'il put jamais , disoit-il , apprendre à sa sainteté.

Mais une ressource bien plus sûre , dont nous avions déjà commencé à nous servir , en cas de refus du souverain pontife , comme de tous les autres petits états d'Italie , Florence ,

1609.

Mantoue , Montferrat , Modène ,
 Urbin , Gènes & Luques , c'étoit de
 faire marcher une armée du côté du
 Milanois , pour les obliger tous , ou
 à s'unir à nous , ou à contribuer du
 moins de quelques sommes d'argent à
 l'armement commun. L'Espagne
 avoit reçu les commissions pour met-
 tre sur pied un corps de douze mille
 fantassins , & de deux mille chevaux ,
 avec douze pièces d'artillerie ; & j'a-
 vois mis à part pour l'entretenir , un
 fonds de cent mille écus par mois ,
 dont les assignations étoient expé-
 diées & déjà envoyées. Je faisois état
 que le duc de Savoye , les Vénitiens ,
 les plus ardens , comme en effet les
 plus intéressés dans cette partie du
 projet , & le Pape , supposé qu'on
 réussît à le faire déclarer , en fourni-
 roient autant à eux trois.

L'orage devant commencer à se
 former du côté de l'Allemagne , on
 levoit actuellement pour la grande
 armée qu'on destinoit pour le pay-
 de Clèves , vingt mille hommes d'in-
 fanterie , quatre mille de cavalerie
 & six mille Suisses. L'équipage d'ar-
 tillerie n'étoit pas moindre que de

cinquante canons , les charrettes ,
chevaux , mulets & tout le reste du
bagage à proportion , aussi-bien en
état de servir , que bien entretenus.
Les levées étant achevées , tout cela
commença à défilér vers Clèves, quoi-
que la guerre ne fût pas encore dé-
clarée. La compagnie de deux cens
hommes d'armes , sous le titre de la
Reine , dont j'étois capitaine-lieute-
nant , eut ordre de se trouver pour le
dernier Juillet , à Mézières, complete
& équipée comme elle devoit l'être.

Le roi , qui attendoit à arborer
l'étendard , que le printems de l'an-
née suivante eût ramené le tems de
se mettre en campagne , vouloit évi-
ter tout ce qui pouvoit avoir l'air
d'aggression , jusqu'à dix jours près
de celui où il comptoit partir. Il ju-
gea même à propos d'écrire une let-
tre à l'archiduc , par laquelle il lui
mandoit qu'ayant été prié par les
véritables héritiers du duc de Clé-
ves, de les secourir contre quelques
particuliers , assistés de plusieurs puis-
sans princes , qui vouloient se saisir
de leurs états , il n'avoit pû leur re-
fuser son assistance ; & que comme le

1609. chemin de ses armées s'adonnoit par les pays de sa dépendance, il le prioit de trouver bon qu'il y passât comme ami ; qu'il n'useroit d'aucune hostilité, à moins qu'il n'y fût forcé, & qu'il maintiendrait ses troupes dans une exacte discipline. La réponse de l'archiduc ne vint qu'après la mort de sa majesté. La voici : » Monseigneur, » je suis votre très-humble serviteur : » en cette qualité, je vous supplie de » passer dans mes pays ; car ni por- » tes, ni vivres ne vous y feront re- » fusés, me confiant sur l'assurance » qu'il plaît à votre majesté de me » donner, qu'il ne s'y commettra ni » désordre, ni aucun acte d'hostilité «.

Voilà dans quel état étoient les affaires de France, lorsque l'année mil six cent neuf finit. Henri en avoit passé les derniers mois, uniquement occupé de son projet. Le commencement de la suivante n'apporta ni changement à sa résolution, ni intermission à ses soins. Il en étoit si rempli, qu'assez souvent il lui arrivoit d'en faire des confidences tout-à-fait indiscrettes. Lorsque j'allai lui rendre le salut & le présent d'usage le pre-

mier jour de l'année, il goûta si fort l'idée dans laquelle j'avois fait faire les jettons d'or que je lui présentai, qu'il en prit deux dans sa poche, pour les faire voir à quelques-uns des courtisans. On y voyoit représenté le globe de la terre, soutenu par sa propre pesanteur, au milieu d'un atmosphère, que les vents & les orages paroissent vouloir bouleverser, & ces mots latins *Suo se pondere fulcit*, qu'on lisoit dans l'exergue, achevoient d'exprimer le rapport de cet emblème avec la situation des affaires de l'état, rendu capable par le bon gouvernement de Henri le Grand, de triompher des efforts de tous ses ennemis. Ce prince, sortant de son dîner, trouva M. le comte de Soissons, & les cardinaux de Joyeuse & du Perron, qui s'entretenoient dans le cabinet des livres, & il leur montra les jettons. Ces messieurs, pour lui faire plaisir, renchériront encore sur les louanges qu'il me donnoit, en disant que j'en étois d'autant plus digne, qu'on voit rarement les gens de qualité unir au goût pour les affaires du cabinet & de la guerre, celui des belles-lettres.

1609.

J'étois présent à ce discours, avec beaucoup d'autres personnes qui avoient suivi le roi. Henri les écarta tous, excepté M. de Vendôme, pour entretenir ceux que je viens de nommer. La Varenne & Béringhen demeurèrent aussi ; mais ils se tinrent auprès de la porte. Ce ne fut pas sans beaucoup de chagrin que ce prince s'étant mis à parler de ses grands desseins, devant des personnes que je ne croyois pas toutes également bien intentionnées, je lui entendis dire, que pour le coup, il alloit mettre si bas l'Espagne, & toute la maison d'Autriche, qu'elle cesseroit désormais d'être un objet redoutable à la France, à quelque changement que celle-ci se vît exposée, soit par rapport à la famille royale, soit dans la forme de son gouvernement : mais je souffris plus qu'on ne peut dire, lorsqu'au lieu de s'arrêter après ces paroles, déjà si imprudentes, je le vis prêt à trahir le reste de son secret, en découvrant les particularités tout-à-fait essentielles. Il ne se souvenoit pas qu'il m'avoit lui-même dit plusieurs fois l'année précédente, qu'il étoit obsédé de gens qui

lui tendoient sans cesse des pièges, pour pénétrer le fond de son ame, & dont la curiosité sur ce sujet ne procédoit que d'un très-mauvais motif.

Je pris la liberté de le tirer par son manteau, sans que personne s'en aperçût; ce qu'il entendit si bien, qu'il s'arrêta tout court, comme si le défaut de mémoire l'obligeoit à s'interrompre lui-même. » Ma mémoire, dit il, vient la plus mauvaise du monde : » j'oublie sur-tout presque tous les » noms des personnes, villes & » pays. Je vous prie, poursuivit il, en s'adressant à moi, pour une chose qu'il avoit déjà commencé à me demander, » de me dresser par écrit des mémoires » de tous mes propres desseins, de leur » cause, des expédiens propres à les » amener à leur perfection, & des différens discours que nous avons tenus ensemble, à prendre du plus loin qu'il peut vous souvenir, afin que m'en étant rafraîchi la mémoire, j'en puisse mieux communiquer avec ceux de mes serviteurs, auxquels j'ai le plus de confiance ». Il se tira ainsi adroitement de la nécessité où il s'étoit mis de leur en dire davantage.

1609

Je lui répondis, au sujet des états qu'il me proposoit, que je n'y manquerois pas ; mais que ce n'étoit pas un ouvrage ni si court, ni si facile, que j'eusse pû le satisfaire, si je n'en avois heureusement dressé les mémoires de longue main, & que je craignois encore avec tout cela, que mon ouvrage ne fût défectueux du côté de mille circonstances, qu'on ne pouvoit sçavoir au juste que de sa propre bouche, & sur lesquelles il ne m'avoit jamais parlé qu'à bâtons rompus. La conversation finit-là.

Le roi emmena à la chasse une partie des courtisans ; & moi, je m'en allai travailler chez moi à rassembler & à arranger mes recueils. Il y en avoit de très-important sur les finances, mais qui ne regardoient qu'indirectement les desseins de sa majesté. Je mis à part ceux que je jugeai à propos, & je retournai, six ou huit jours après, les porter au roi, auquel je dis, en les lui présentant, que ceux qui voyoient son projet d'un œil si chagrin, seroient bien plus affligés encore, s'ils sçavoient ce que j'avois à lui montrer. » Com-
» ment donc ! me dit-il, m'auriez-vous

» caché jusqu'à présent quelque chose
» d'important sur ce sujet ? Je ne le
» sçaurois croire ». Je lui répondis,
qu'aussi cela n'étoit pas , mais que mil-
le choses , dont à peine on se souvient,
lorsqu'on les a traitées séparément , &
à mesure qu'elles se sont présentées ,
avoient une toute autre force , lors-
qu'elles se trouvoient rassemblées. Je
lui laissai mes mémoires.

De ceux qui concernoient ses des-
seins , je ne lui avois encore donné que
les plus généraux. Lorsqu'il les eut
examinés , il vint un matin à l'Arse-
nal , où s'étant enfermé avec moi dans
mon cabinet : » J'ai lu & relu vos mé-
» moires , me dit il ; il y a plusieurs
» bonnes choses , faciles à entendre
» & à exécuter ; mais il y en a d'autres
» où il me semble qu'il y a beaucoup
» à redire , & où j'ai peur que vous-
» même ne trouvasiez pas votre comp-
» te. Je m'étois bien douté , sire , lui
» répondis-je , que vous me tiendriez
» ce langage : je vous prie d'attendre ,
» avant de m'en dire davantage , que
» vous ayez vu deux autres états que
» j'ai encore dressés ; je m'assure qu'ils
» éclairciront une bonne partie de vos

1609. » doutez, & qu'ils vous satisferont. Ho-
 » bien ! laissez-les moi, reprit-il, aſſe-
 » que je les voye tout à loisir, & puis je
 » vous en dirai mon avis ». Ces ſeconds
 mémoires ne contenoient en effet que
 des éclairciſſemens, principalement
 ſur les difficultés qu'on pouvoit for-
 mer, où le roi prendroit le grand
 nombre de ſoldats néceſſaires à l'exé-
 cution de ſes vaſtes deſſeins, & tout
 l'argent propre à les entretenir.

Le roi attendit impatiemment ce ſe-
 cond écrit, & vint de même le rece-
 voir chez moi. Il prit ſes lunettes, qui
 étoient ſur la table de mon cabinet ; &
 l'ayant lu d'un bout à l'autre avec at-
 tention, il m'avoua que le mémoire que
 je lui avois donné huit jours aupara-
 vant, lui devenoit clair à l'aide de celui-
 ci, & qu'il commençoit à bien eſpérer
 de la réuſſite, en voyant des ſommes ſi
 conſidérables, ou actuellement amaf-
 ſées, ou d'un recouvrement très faci-
 le : » Car pourvu que nous ne man-
 » quions point d'argent, pourſuivit-il,
 » je ſçais que je ne manquerai ni d'hom-
 » mes, ni de courage, ni de diligence.
 » Ne le croyez vous pas ainſi ? Oui,
 » ſire, lui répondis-je, je le crois,

» & n'y a rien de grand que je ne
» croye & que je n'attende de vous :
» mais voilà de quoi vous le faire en-
» core mieux croire , » ajoutai-je , en
lui montrant un dernier petit état ,
écrit & signé de ma main , qui n'étoit
qu'un simple bordereau des sommes
d'argent actuellement dans ses cof-
fres. Henri m'embrassa étroitement
par trois fois, lorsqu'il vit que le mon-
tant de ce petit écrit n'étoit pas moins
que de trente six millions ; & il le fer-
ra soigneusement. » Voilà deux états
» qui m'ont grandement soulagé l'es-
» prit , dit-il , en se levant : je vois
» donc le fonds de ma dépense assuré.
» Ne croyez pas , sire , lui répondis-
» je , comme il sortoit de mon cabi-
» net , que ce soit-là tout le fond de
» ma science : en cas d'extrême né-
» cessité , je trouverai bien les moyens
» de vous en avoir encore autant ,
» votre royaume étant si fertile & si
» opulent, qu'il ne sçauroit être épuisé ,
» pourvu qu'il soit bien ménagé, & que
» les deniers qu'on destine à la guerre,
» y soient uniquement employés « .
Au reste , je crois devoir épargner à
mes lecteurs l'ennui de voir ici tous

1609. ces états transcrits ; j'en inférerai le précis dans l'exposition que je dois bien-tôt donner séparément des grands desseins du roi.

Ce prince fit encore un voyage à Fontainebleau au commencement de mars ; mais il n'y fut que quinze jours. Il revint incontinent à Paris ; & il paroît bien par les lettres que je reçus de lui pendant ce tems là , qu'il ne perdoit guère de vue son projet , puisqu'elles ne contiennent que des détails de guerre. Il me parloit dans l'une , des recrues des cinq compagnies du régiment de Piémont , mises chacune à deux cens hommes ; dans une autre , d'une compagnie de chevaux-légers , qu'il avoit commandé à Soubise de faire , & pour laquelle il lui donna douze mille livres , qu'il m'ordonnoit d'employer dans le premier comptant. Il me mandoit une autre fois d'assembler le chancelier , Villeroy & Jeannin , pour conférer avec eux , de ce qui étoit nécessaire pour fournir de vivres toutes ses troupes , & de préférer les magasins le long de la Meuse à tous les autres. Une autre de ces lettres marquoit l'ordre que ce

prince croyoit qu'on devoit tenir dans les levées de soldats, leur enrôlement, leur marche vers le rendez-vous, & autres détails de cette nature. Cette lettre me fut adressée, parce qu'elle avoit été faite plus particulièrement à l'occasion des levées qui se faisoient dans mon gouvernement.

1609.

Je supprime, à mon ordinaire, quelques autres lettres pareilles à toutes celles des années précédentes, en ce qu'elles ne roulent que sur quelques petits payemens, & autres menus détails de finance : je n'en transcrirai toute entière qu'une seule ; c'est celle où le roi croit devoir répondre à quelques mots que j'avois laissé échapper sur le plaisir qu'il trouvoit à chasser & à demeurer à Fontainebleau. » Mon
» ami, je sçais bien ce que vous avez
» dit touchant ma chasse & mon séjour en ce lieu ; mais ne croyez pas
» que le plaisir que je prends à l'un & à l'autre, me détourne du soin de
» pourvoir à tout ce qui est nécessaire
» pour notre voyage, & la composition de mon armée, en ce qui dépend de moi. Donnez seulement
» ordre à l'artillerie & à l'argent,

1609.

„ afin que rien n'y manque ; mais sur-
 „ tout aux vivres : car , puisque sui-
 „ vant l'état que vous m'avez donné
 „ des ambassadeurs qu'il faut que nous
 „ envoyions , les présidens Jeannin &
 „ Caumartin doivent être du nom-
 „ bre ; c'est à vous à en choisir d'au-
 „ tres , tels que bon vous semblera :
 „ car je m'adresserai de tout à vous.
 „ Au surplus , j'ai pensé & repensé au
 „ propos que vous me tintes dernière-
 „ ment touchant ma femme , & une
 „ autre que vous sçavez , & les pro-
 „ messes que vous desirez tirer de moi :
 „ sur quoi je vous en dirai davantage ,
 „ lorsque je vous verrai ; ce qui sera
 „ dans deux jours. Adieu, mon ami. De
 „ Fontainebleau, ce quinzième mars.

De retour de Fontainebleau, Hen-
 ri employa le reste du mois de mars
 & le mois d'avril entier à mettre la
 dernière main à tout ce qui restoit
 encore à faire pour ouvrir la cam-
 pagne ; ce qu'il se dispoisoit à faire
 tout le plutôt qu'il pourroit. Il ne se
 passoit presque plus de jours , que ce
 prince ne vînt à l'Arsenal , & qu'il
 n'y demeurât enfermé pendant plu-
 sieurs heures. Le tems passoit bien

vîte à discourir sur l'accomplissement de ses grands desseins , & sur mille considérations qui se présentent à faire , à la veille d'une entreprise si importante , soit touchant les affaires étrangères , soit par rapport à l'ordre qu'il étoit besoin de mettre à toutes les parties de l'intérieur , afin que l'absence de sa majesté n'y apportât aucun dérangement. Le roi m'avoit fait faire à cette intention un livre , ou long mémoire , sur la guerre & sur les affaires de l'Etat , qu'il prenoit plaisir à corriger de sa main , après que nous en avions examiné chaque point.

Pour résider dans les différentes cours de l'Europe , en qualité d'ambassadeurs ou de députés , pendant qu'il travailleroit à l'exécution de son dessein , il nomma les personnages suivans : Mon frere , pour Rome & les autres princes & républiques d'Italie , qui ne s'étoient point encore déclarés pour la confédération ; Bullion , vers les Vénitiens & le duc de Savoye ; Caumartin , chez les Suisses , Grisons & leurs alliés ; Schomberg , auprès des ducs de Saxe , de Baviere & de Brunswich , le mar-

1609.

quis de Brandebourg & les autres princes & villes d'Allemagne, qui n'avoient point encore embrassé l'alliance; Bongars, en Hongrie, Bohême & Transilvanie; Boissise, en Danemark & Suède, & dans les villes situées sur la mer Baltique; Jeannin, dans la Grande Bretagne & les Provinces Unies, & auprès des princes héritiers de Clèves; Ancel, à Vienne & en Pologne; Préaux, vers les archiducs; & Montglas, à Constantinople.

Quant au gouvernement intérieur, la direction en fut destinée à la reine, avec le titre de Régente, assistée d'un conseil, sans l'avis duquel elle ne pourroit rien conclure. Sa majesté le composa des cardinaux de Joyeuse & du Perron, des ducs de Maienne, de Montmorency & de Montbazon, des maréchaux de Brissac & de Fervacques, & de MM. de Châteauneuf, garde du sceau de la régence, de Harlai, de Nicolai, de Châteauneuf, de Liancourt, de Pont-Carré, de Gêvres, de Villemontée & de Maupeou. Ce Conseil, outre qu'il étoit obligé de se conformer aux instructions qu'il au-

roit reçues, ne pouvoit rien statuer sur les affaires de grande conséquence, qu'après en avoir informé & consulté S. M. Il avoit sous lui quatorze autres petits conseils, composés de cinq personnes prises dans le clergé, la noblesse, la justice, la finance, & les corps de villes. Le nombre de ces petits conseils avoit rapport à celui des provinces ou gouvernemens, en quoi fut partagé le royaume dans l'ordre suivant : l'Isle de France, la Bretagne, la Normandie, la Picardie, la Champagne, la Bourgogne & Bresse, le Lyonnais, Forez, Beaujolois & Auvergne, le Dauphiné, la Guyenne, le Poitou, Aunis, Xaintonge, Angoumois & Limosin, l'Orléanois, l'Anjou & la Touraine, le Maine & le Perche, le Berry, Bourbonnois, Nivernois & la Marche.

Il se faisoit pendant ce tems-là dans Paris d'autres préparatifs d'une espèce bien différente, que Henri voyoit avec beaucoup de chagrin, je parle de ceux du couronnement de la reine. Il y répugnoit si fort, qu'il ne fallut pas un motif moins puissant que l'étoit sa complaisance pour cette princesse, pour l'y faire consentir. Elle

1609.

n'en eut pas plutôt obtenu l'ordre ; qu'elle y fit travailler avec ardeur. J'ai marqué plus haut les raisons dont se servoient ses créatures pour lui faire hâter cette cérémonie. On ne peut que les juger, ou bien extravagantes, ou bien criminelles. Henri comptoit sortir de Paris immédiatement après ; & comme ce retardement ne pouvoit être que d'une quinzaine, l'ordre fut expédié pour toutes les troupes de pied & de cheval, qui prirent sans tarder le chemin de la Champagne. Les six mille Suisses que le roi avoit fait lever, furent conduits à Mouson par le duc de Rohan, qui étoit allé les recevoir sur la frontière. Je fis partir toute l'artillerie : on n'avoit jamais vu en France, & peut-être n'y verra-t on jamais un équipage plus complet & mieux fourni. Mon fils se mit à la tête, en vertu de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont sa majesté avoit eu la bonté de lui donner la survivance. Je me disposois à le suivre de près, faisant porter avec moi une somme de huit millions.

Enfin le roi avoit déjà donné aux étrangers le signal de son départ, par

la lettre qu'il écrivit à l'archiduc. La
voici telle que je la fis moi même, & 1609.
telle qu'elle lui fut envoyée, si Ville-
roy, entre les mains duquel, comme
secrétaire d'état, elle passa, n'y chan-
gea rien; car il en avoit beaucoup
d'envie. » Mon frere, ne pouvant re-
» fufer à mes meilleurs alliés & confé-
» dérés le secours dont ils m'ont re-
» quis, contre ceux qui les veulent
» troubler en la succession des duchés
» & comtés de Clèves, Julliers, la
» Mark, Bergh, Ravensperg & Ra-
» vestein, je m'avance vers eux avec
» mon armée; & parce que mon che-
» min s'adresse à passer dans vos pays,
» j'ai désiré de vous en avertir, & sça-
» voir de vous si j'y dois entrer com-
» me ami ou comme ennemi. Sur quoi,
» attendant votre réponse, je prie
» Dieu, &c.

Je ne sçais ce qu'on doit juger d'un
bruit fort commun alors, & qui fut
confirmé au roi à Fontainebleau, par
Girard, qui arriva de Bruxelles le 7
mars; c'est qu'on étoit persuadé à la
cour & dans les états de l'archiduc,
que le roi de France affectoit d'avoir
de grands desseins, dans la seule vue de
faire peur à ses ennemis; & qu'on y

1609.

étoit si assuré que c'étoit tout le but de son armement, qu'on n'y faisoit pas le plus petit préparatif pour s'y opposer. Le dernier pouvoit être vrai, comme en effet il l'étoit, sans que pour cela l'archiduc fût aussi tranquille qu'il affectoit de le paroître. Il eût été dans des sentimens bien différens de tout le reste de ceux qui prenoient quelque intérêt à l'Espagne & à la maison d'Autriche. Leur consternation ne se peut exprimer. Pendant que le parti de leurs adversaires, qu'on appelloit chez les étrangers, la Faction Françoisse se montrait avec un air de triomphe, qui sembloit lui promettre tous les succès qu'elle s'entendoit souhaiter de toutes parts, le parti autrichien se tenoit dans le silence, l'inaction & le tremblement; objet de la haine publique, & s'attendant à en être bientôt la victime, nul moyen de résister à la foudre dont il étoit à la veille de se voir écrasé. Mais hélas ! c'est bien mal-à propos que je lui insulte ; il ne lui restoit encore malheureusement que trop de ressour-

ces (13). Ce n'étoit ni les armes ;

(13) » Il falloit bien, | » eût plusieurs conspi-
 » dit Péréfixe, qu'il y | » rations sur la vie de

ni un noble désespoir qu'il avoit en-
vie d'opposer au prince, que l'Eu- 1609.
rope avoit nommé pour son vengeur,
& choisi pour son bras droit. Il ne
falloit, pour abattre la tête qui don-
noit le mouvement à tout ce corps,
qu'un crime : & jamais la trahison,

« ce bon roi, puisque
« de vingt endroits,
« on lui en donnoit
« avis, puisque l'on fit
« courir le bruit de sa
« mort en Espagne &
« à Milan, par un
« écrit imprimé, puis-
« qu'il passa un cour-
« rier par la ville de
« Liège, huit jours au-
« paravant qu'il fût as-
« sassiné, qui dit qu'il
« portoit nouvelle aux
« princes d'Allemagne
« qu'il avoit été tué,
« puisqu'à Montargis,
« on trouva sur l'autel
« un billet, contenant
« la prédiction de sa
« mort prochaine, par
« un coup déterminé,
« &c. » pag. 409.

L'archevêque d'Em-
brun (Honoré du Lau-
rens, frere du premier
médecin) étant avec

d'autres prélats, dit à
l'heure même que le
roi fut tué : « *il est im-
possible qu'en l'état où
sont aujourd'hui les
affaires, il n'en pren-
ne mal au roi ; & à
cette heure que nous
en parlons, il lui ar-
rive peut-être quel-
que désastre* ». Pre-
miere lettre de Nicolas
Pasquier. » Un prêtre
de Douai dit au mo-
ment même de l'exé-
cution, quel'on tuoit
le plus grand monar-
que de la terre. La
sœur de Villars Hou-
dan, gouverneur de
Dieppe, religieuse à
Saint Paul, en Picar-
die, dit à son abbesse :
« *Madame, faites prier
Dieu pour le roi, car
on le tue*. Et un peu
après : *Hélas ! il est*

1609. l'empoisonnement , l'assassinat , n'a-
voient pu procurer un triomphe plus
digne d'eux ; triomphe honteux , &
si détesté , que les termes manquent
pour en exprimer toute l'horreur
J'achève , en frémissant , ce que j'ai de
circonstances plus particulières à ap-
prendre au public sur le funeste acci-

» tué ». *P. Mathieu* me Béarnois. Pasquie
ibid. pag. 835. Pas- ajoute , qu'un mar-
quier dit encore dans chand de Douai écri-
cette même lettre , vant , quinze jour
que la Font , prévôt avant cet assassinat ,
de Bayonne , vint en un marchand de
1608 , trouver le roi Rouen , lui demande
pour lui donner avis s'il est vrai que le ro
qu'il y avoit un atten- ait été tué. Qu'un de
tat formé contre sa principaux bourgeois
personne , & que deux de Cambrai dit , huit
ou trois jours avant jours auparavant
celui où ce prince fût » *Ce vieillard a de*
poignardé , ce même la » *grands desseins , mai.*
Font avertit encore M. » *il n'ira guère loin »*
le chancelier , que celui Et quelques autres
qui devoit tuer le circonstances sembla-
roi , étoit actuellement bles. On en trouve
dans Paris ; que l'on le aussi de particulieres
lui avoit révélé , &c. dans le premier tome
Ce fait est le même de la vie de Marie de
dont parle Dupleix , Médicis , *page 68.* &
pag. 411. sous le dans quantité d'autres
nom d'un gentilhom- écrits.

dent,

dent, dont le souvenir coûte encore à mon cœur des larmes de sang.

Quel jugement porterons-nous sur les noirs pressentimens, qu'il n'est que trop constant que ce malheureux prince eut de sa cruelle destinée ? Ils sont d'une singularité qui a quelque chose d'effrayant (14). J'ai déjà rapporté avec

1610.

(14) Voici comme
 en parle le maréchal
 de Bassompierre dans
 ses mémoires, *tom. I*
pag. 292. & suiv. » Il
 » me dit, peu devant
 » ce tems-là : Je ne
 » sçais ce que c'est,
 » Bassompierre ; mais
 » je ne puis me persua-
 » der que j'aïlle en Al-
 » lemagne ; le cœur ne
 » me dit point que tu
 » aïlles aussi en Italie.
 » Plusieurs fois il me
 » dit & à d'autres aussi :
 » Je crois mourir bien-
 » tôt. La reine eut une
 » passion particuliere
 » de se faire couron-
 » ner, avant le dépar-
 » tement du roi pour
 » aller en Allemagne.
 » Le roi ne le désiroit

» pas, tant pour éviter
 » la dépense, que par-
 » ce qu'il n'aimoit gué-
 » reces grandes fêtes.
 » Il y a toute apparence
 » que ce prince cachoit
 » soigneusement à tout
 » autre qu'à M. de Sully
 » le véritable motif qui
 » le portoit à s'opposer
 » à cette cérémonie.
 » Toutefois, continue
 » cet écrivain, comme
 » il étoit le meilleur
 » mari du monde, il y
 » consentit, & retarda
 » son département
 » pour aller en Alle-
 » magne jusques après
 » qu'elle auroit fait
 » son entrée dans Pa-
 » ris.... Le sacre de la
 » reine se fit avec la
 » plus grande magni-

1610. quelle répugnance il s'étoit laissé aller
 à permettre que la cérémonie du cour-
 onnement de la reine se fît avant son
 « fissance qu'il fut pos- « faite santé & force de
 « sible. Le roi y fut « corps ; plein d'hon-
 « extraordinairement « neur, plus qu'aucun
 « gai... Le roi lui dit (à « des mortels ; jouis-
 « monsieur de Guise) « sant en toute tran-
 « & à moi aussi : Vous « quillité du plus flo-
 « ne me connoissez pas « rissant royaume du
 « maintenant vous au- « monde ; aimé & ado-
 « tres ; mais je mourrai « ré de vos sujets ; plein
 « un de ces jours ; & « de biens, d'argent,
 « quand vous m'aurez « de belles maisons,
 « perdu, vous connoi- « belle femme, belles
 « trez lors ce que je va- « maîtresses, beaux
 « lois, & la différence « enfans, qui devien-
 « qu'il y a de moi aux « nent grands ; que
 « autres hommes. Je « vous faut-il de plus ?
 « lui dis alors : Mon « ou qu'avez-vous à
 « Dieu ! ne cesserez- « désirer davantage ?
 « vous jamais, Sire, de « Il se mit lors à soupi-
 « nous troubler, en di- « rer & me dit ; Mon
 « sant que vous mour- « ami, il faut quitter
 « rez bientôt ? Ces pa- « tout cela, &c.
 « roles ne sont point « On observa, dirent
 « bonnes à dire. Vous « les mémoires de l'E-
 « vivrez, s'il plait à « toile, qu'en la lar-
 « Dieu, bonnes & lon- « gesse des pièces d'or
 « gues années. Il n'y a « & d'argent qu'on
 « point de félicité au « jettâ au peuple, selon
 « monde pareille à la « la coutume, on ne
 « vôtre. Vous n'êtes « cria jamais, ni *Vive*
 « qu'en la fleur de votre « le roi, ni *Vive la rei-*
 « âge, & en une par- « ne..... Je laisse ici,

départ. Plus il en voyoit approcher le moment , plus il sentoit la frayeur &

1610

» continue cet écri-
 » vain , les songes
 » qu'on dit que sa ma-
 » jesté & la reine aussi
 » eurent cette nuit ,
 » d'une maison qui
 » tomboit sur lui dans
 » la rue de la Féronne-
 » rie , &c. Il est bien
 » certain qu'il y a en-
 » viron six mois , que
 » le roi étant chez Za-
 » met , & y ayant dîné ,
 » se retira dans une
 » chambre seul , disant
 » vouloir reposer , & y
 » manda Thomassin ,
 » qu'on tient un des
 » plus célèbres astrolo-
 » gues de ce tems , &
 » qu'on dit même avoir
 » un diable ; & là , sa
 » majesté l'ayant in-
 » terrogé de plusieurs
 » choses , concernant
 » sa personne & son
 » Etat , Thomassin lui
 » dit , qu'il avoit à se
 » garder du mois de
 » mai 1610 jusqu'à lui
 » désigner le jour &
 » l'heure auxquels il

» devoit être tué. Mais
 » le roi se moquant
 » de lui & de son astro-
 » logie , le prenant
 » tantôt aux cheveux ,
 » & tantôt à la barbe ,
 » lui fit faire deux ou
 » trois tours de cham-
 » bre , & le renvoya de
 » cette façon ; en quoi
 » il étoit louable : il
 » l'auroit été encore
 » plus , de ne le pas
 » écouter du tout , &
 » de bannir de sa cour
 » & de son royaume ,
 » de telles pestes. ann.

1610. Voyez aussi dans
l'histoire de Mezerai ,
édition in 4° à Paris ,
ann. 1667 , tom. 3. pag.
 1447, les différens pro-
 nostics de la mort de ce
 prince , qui coururent ,
 soit alors , soit depuis
 dans le public.

P. Mathieu remar-
 que , que la reine s'é-
 tant réveillée la nuit
 pleine d'agitation &
 de frayeur , elle dit au
 roi , qui vouloit en sça-

1610.

l'horreur redoubler dans son cœur. Il venoit l'ouvrir tout entier à moi, dans cet état d'amertume & d'accablement, dont je le reprenois comme d'une foi-

voir la cause : » Je
 » songeois qu'on vous
 » donnoit un coup de
 » couteau sur le petit
 » degré. Loué soit
 » dieu, répondit Hen-
 » ri, que ce n'est qu'un
 » songe ». Le même
 écrivain joint à toutes
 ces prédictions, plu-
 sieurs paroles de Henri
 IV. comme autant de
 traits de ce pressenti-
 ment secret qu'a le
 cœur, d'une fatalité
 inévitable ; c'est ainsi
 du moins qu'on en ju-
 ge après l'événement :
 telles sont celles-ci,
 qu'il dit à la reine :
 » Mamie, si cela ne se
 » fait jeudi, je vous
 » assure que vendredi
 » passé, vous ne me
 » verrez plus : non,
 » vendredi je dirai
 » adieu ». Une autre
 fois : » Passez, passez,
 » madame la régente.
 A la même, qui se dis-

posoit à faire ses dé-
 votions : » Mamie,
 » confessez-vous pour
 » vous & pour moi ». Aux courtisans, en leur
 montrant le dauphin :
 » Voici votre roi ». En
 parlant de l'entrée de
 la reine : » Cela ne me
 » touche ; je ne le ver-
 » rai pas. . . . Ne rions
 » pas tant le vendredi ;
 » car nous pleurerons
 » le dimanche, &c.
t. 2. l. 4. p. 810. & suiv.
 Morizot remarque
 qu'au couronnement
 de la reine, le peintre,
 au lieu d'émailler l'é-
 cussion d'argent, com-
 me le porte la maison
 de Médicis, le peignit,
 par ignorance, de cou-
 leur de châtaigne, qui
 est la couleur des veu-
 ves ; & qu'au lieu de
 palmes, il le ceignit de
 cordes entortillées,
 autre marque de vidui-
 té. *Henr. mag. pag. 51.*

blesse impardonnable. Ses propres paroles feront une toute autre impression , que tout ce que je pourrois dire. » Ah !
» mon ami , me disoit-il , que ce sacre
» me déplaît ! Je ne sçais ce que c'est ;
» mais le cœur me dit qu'il m'arrivera
» quelque malheur « . Il s'assuyoit en
disant ces paroles , sur une chaise basse
que j'avois fait faire exprès pour lui &
qui ne partoît point de dedans mon cabinet ; & livré à toute la noirceur de ces idées , il frappoit des doigts sur l'étui de ses lunettes , en rêvant profondément. S'il sortoit de cette rêverie , c'étoit pour se lever brusquement , frappant des mains sur ses cuisses , & pour s'écrier ; » Pardieu ! je mourrai dans
» cette ville , je n'en sortirai jamais :
» ils me tueront ; je vois bien qu'ils
» mettent toute leur dernière ressource
» dans ma mort. Ah ! maudit sacre ! tu
» feras cause de ma mort. Mon Dieu !
» sire , lui dis-je un jour , à quelle idée
» vous livrez-vous là ? si elle continue ,
» je suis d'avis que vous rompiez ce sacre & couronnement , & voyage &
» guerre : le voulez-vous ? cela fera
» bientôt fait. Oui » , me dit-il enfin ,
après que je lui eus tenu ce même dis-

1610.

cours deux ou trois fois , » oui , rompez
 » le sacre , & que je n'en entende plus
 » parler ; j'aurai par ce moyen l'esprit
 » guéri des impressions que quelques
 » avis y ont faites ; je sortirai de cette vil-
 » le & ne craindrai plus rien . A quels
 traits reconnoîtra-t-on ce cri secret &
 importun du cœur , si on le méconnoît
 à ceux-ci ? » Je ne veux point vous céler ,
 » me disoit-il encore , qu'on m'a dit que
 » je devois être tué à la première magni-
 » ficence que je ferois , & que je
 » mourrois dans un carosse , & c'est ce
 » qui fait que j'y suis si peureux . Vous
 » ne m'aviez , ce semble , jamais dit
 » cela , sire , lui répondis-je . Je me suis
 » plusieurs fois étonné , en vous enten-
 » dant crier dans un carosse , de vous voir
 » si sensible à un si petit danger , après
 » vous avoir vu tant de fois intrépide
 » au milieu des coups de canon & de
 » mousquet , & parmi les piques & les
 » épées nues . Mais puisque cette opi-
 » nion vous trouble jusqu'à ce point ,
 » en votre place , sire , je partirois dès
 » demain ; je laisserois faire le sacre sans
 » vous , ou je le remettrois à une autre
 » fois , & de long-tems je ne rentrerois
 » ni dans Paris , ni dans aucun carosse .
 » Voulez-vous que j'envoie tout à cette

» heure à Notre-Dame & à Saint Denis
 » faire tout cesser & renvoyer les ou-
 » vriers ? Je le veux bien, me dit encore
 » ce prince ; mais que dira ma femme ?
 » car elle a merveilleusement ce sacre en
 » tête. Elle dira ce qu'elle voudra », re-
 pris-je, voyant combien ma proposi-
 tion avoit fait de plaisir au roi ; » mais
 » je ne sçaurois croire, que quand elle
 » sçaura la persuasion où vous êtes,
 » qu'il doit être la cause de tant de mal,
 » elle s'y opiniâtre davantage ».

1610.

Je n'attendis point d'autre ordre pour aller donner celui d'interrompre les préparatifs du couronnement. Ce n'est qu'avec un véritable regret que je me vois obligé de dire, que quelques efforts que je fisse, je ne pus jamais engager la reine à donner cette satisfaction à son époux. Je passe sous silence les sollicitations, les prières & les contestations que j'employai pendant trois jours entiers, pour tâcher de la fléchir (15). Ce fut à ce prince à céder ; & comme après tout il étoit

(15) Ceci détruit ce que la reine ne sou-
 que Mathieu assure, haitoit point d'être
 contre le sentiment de couronnée. *Ibid.* 804.
 tous les historiens,

1610.

le premier dans certains momens, à se reprocher à lui-même ses frayeurs ; il cessa d'en parler & de m'en faire parler à la reine. Les ouvriers furent mis pour la seconde fois en besogne ; mais Henri n'en revint pas moins fortement à ses premières appréhensions, qu'il m'exprimoit ordinairement par ces paroles-ci, qu'il avoit souvent dans la bouche : » Ah ! mon ami, je ne » sortirai jamais de cette ville ; ils me » tueront ici. O maudit sacre ! tu seras » la cause de ma mort «. Je n'ai pas dû oublier ces tristes paroles.

Il y a dans tout ceci quelques particularités plus secrètes, que je crois devoir supprimer. Je pousserois le silence beaucoup plus loin, si ce n'est qu'il me paroît inutile pour les choses dont mes domestiques, ou d'autres personnes ont eu quelque connoissance. Le fait suivant est dans ce genre. Schomberg, qui vivoit avec moi dans une familiarité qui auroit presque pu le faire regarder comme de la maison, y étant un jour à dîner, un page vint lui apporter un billet, que je remarquois qu'il lui glissoit par dessous son bras, avec un fort grand mystère. J'en badinai avec lui, comme si ce billet le convainquoit d'une intri-

gue galante. Il me répondit que sans l'avoir lu, il croyoit pouvoir m'assurer que ce n'étoit pas ce que je pensois ; mais qu'il me promettoit que de quelque secret dont il fût question, il ne m'en cacheroit rien. Le billet ne contenoit que deux mots. Lorsqu'au sortir de table, il se fut approché d'une fenêtre pour le lire, il me le mit entre les mains, en me disant qu'il étoit de mademoiselle de Gournai ; nom qui devoit d'abord m'ôter tout soupçon de galanterie, si je la connoissois ; & qu'elle le prioit qu'elle put parler à lui tout présentement, pour une affaire de grande conséquence. Il me promit de revenir incontinent me dire de quoi il s'agissoit ; & il étoit en effet de retour au bout d'une demi-heure.

1610.

Mademoiselle de Gournai avoit appris d'une femme, qui avoit appartenu à madame de Verneuil (16), qu'il y avoit actuellement une conspiration formée contre la personne du roi. Ayant demandé à cette femme le nom

(16) L'auteur veut non & Ablis, femme parler de Jacqueline d'Isaac de Varennes, le Voyer, du village écuyer, sieur de Co-d'Orléan, entre Eper-man, d'Escoman, ou

1610.

des personnes qui y entroient, celle-ci lui avoit nommé la marquise de Verneuil même, monsieur N. & quelques d'Escouman; c'est sous ce premier nom qu'elle est bien connue, & son histoire fait un incident au procès de Ravail-
 lac, trop important, pour le passer sous silence; nous y reviendrons plus d'une fois. Elle avoit donné, disent les mémoires pour servir à l'histoire de France, p. 357. sa déclaration par écrit, qui contient un détail bien circonstancié de la conjuration & des desseins de Ravail-
 lac, dont elle disoit auteurs le duc d'Epemon & la marquise de Verneuil. Le roi, la reine, & tous ceux auxquels elle s'adressa, pour découvrir ce qu'elle sçavoit, ne voulurent point l'entendre, & la traiterent de folle. Le mardi 25 janvier 1611 (car ce
 » procès ne fut con-
 » sommé que bien
 » avant dans l'année
 » suivante) les cham-
 » bres furent assem-
 » blées sur le fait de la
 » Coman, où furent
 » décernées quelques
 » prises de corps &
 » ajournemens per-
 » sonnels. La Villiers-
 » Hotman, la prési-
 » dente Saint-André &
 » la charlotte du Til-
 » let, sa sœur, y com-
 » parurent. La Coman
 » parloit bien & de bon
 » sens, résolue, ferme
 » & constante en ses
 » réponses & accusa-
 » tions, munie de rai-
 » sons valables & preu-
 » ves très-fortes, qui
 » rendoient ses juges
 » tout étonnés. Elle
 » avoit été autrefois à
 » la reine Marguerite,
 » à laquelle même elle
 » s'adressa, pour la dé-
 » couvrir de cette
 » conjuration & me-
 » née d'importance,

autres ; ce qui fit prendre le parti à
cette demoiselle, de faire passer cet avis 1610.

» dont la reine régente
» bien avertie, dit que
» c'étoit une mauvaise
» femme, qui accusoit
» tout le monde, ne
» sçavoit si enfin elle
» ne l'accuseroit point
» elle-même... Les re-
» proches qu'elle & la
» du Tillet se firent à la
» confrontation, sur
» leur mauvaise vie,
» sont plaisans. Si la
» Coman ne se fût mê-
» lée que de ce métier-
» là, elle n'en eut été
» guère recherchée ;
» mais l'autre est trop
» dangereux ; car à se
» bander contre les
» grands, il y a souvent
» perte de biens & de
» vie : c'est ce qui me
» fait craindre pour
» elle. Il est marqué
à la marge, sur cette
du Tillet : » Charlotte
du Tillet, fille d'in-
» trigue, de la confi-
» dence de la marquise
» de Verneuil ; c'est

» par elle que la de-
» moiselle d'Escoman
» avoit été instruite
» des desseins de Ra-
» vaillac....
» Le dimanche 30
» janvier, la marquise
» de Verneuil fut, sur
» les dépositions de la
» Coman, ouïe de M.
» le premier président,
» depuis une heure
» après midi jusqu'à
» cinq ; & ce au logis
» dudit premier prési-
» dent, où il l'avoit
» fait assigner pour
» l'interroger là-des-
» sus. La marge por-
te encore : » Elle étoit
» accusée par la demoi-
» selle d'Escoman, &
» ne fut décrétée que
» d'un assignée pour
» être ouïe, quoiqu'il
» s'agît de l'assassinat
» du roi, & de crime
» de leze-majesté au
» premier chef.
» Le samedi 5 mars,
» la cour assemblée

1610.

jusqu'au roi, en le faisant dire à la reine, par celle de ses femmes de chambre qu'on appelloit Catherine. Made-

» sur le fait de la Co- » lité des accusés, qui
 » man, & autres pri- » toutefois par cet ar-
 » sonniers déferés par » rêt ne demeurèrent
 » elle sur l'assassinat du » déchargés: ce qui les
 » feu roi, donna son » fâcha fort, & au re-
 » arrêt qu'on disoit » pos de cet état «. La
 » être l'arrêt des aréo- » marge porte: » Cet ar-
 » pagites, lesquels re- » rêt ordonne un plus
 » mettoient à cent ans » amplement informé;
 » le jugement d'une » & cependant qu'E-
 » cause où ils trou- » tienne Sauvage, va-
 » voient trop de diffi- » let de chambre du
 » culté; aussi la cour » sieur d'Enragues pe-
 » n'en trouvant pas » re, & Jacques Gau-
 » peu en cette affaire, » din, accusés & pri-
 » en remit le jugement » sonniers en la con-
 » en une saison plus » ciergerie, seront élar-
 » commode; ouvrant » gis. Il y eut arrêt dé-
 » cependant les pri- » finitif, le 31 Juillet
 » sons aux accusés, & y » suivant, qui déclare
 » retenant mademoi- » la marquise de Ver-
 » selle de Coman feu- » neuil, la demoiselle
 » le, qui sembloit en » du Tillet, Gaudin &
 » devoir sortir plutôt » Sauvage, purs & in-
 » que les autres; mais » nocens de l'assassinat
 » le tems ne portoit » du roi; & condamne
 » pas de faire autre- » la demoiselle d'Esco-
 » ment; & même le » man à finir ses jours
 » premier président, » entre quatre murail-
 » qui assista au juge- » les, tous ses biens
 » ment, fut de cet avis, » acquis & confisqués,
 » ayant égard à la qua- » sans réparation pour

moiselle de Gournai, en y faisant plus de réflexion, craignit que ce qu'elle faisoit ne suffît pas, & elle jetta les yeux sur

1610.

» la téméraire accusa-
 » tion : est encore or-
 » donné que tous les
 » procès, pour raison
 » de ce, seront suppri-
 » més. Cette peine est
 » douce, si la d'Eco-
 » man accusoit à faux.
ib. p. 361. On travail-
 loit à son jugement,
 dès le samedi précé-
 dent 23, & les juges se
 trouverent partis, neuf
 contre neuf. *pag. 377.*

Le mercure François,
ann. 1611. pag. 14 &
suiv. porte sur l'affaire
 de la d'Ecoman, un ju-
 gement de tout point
 contraire à celui de
 l'Etoile : & comme ce
 jugement est appuyé
 sur des preuves, on ne
 peut se dispenser des'y
 rendre. Il y est donc
 prouvé, que cette fem-
 me, décriée par sa vie
 libertine, enfermée à
 l'Hôtel-Dieu, & en-
 suite au Châtelet, qui
 rendit même une sen-
 tence de mort contre

elle, inventa cette ca-
 lomnie, pour s'ouvrir
 une entrée, & se faire
 un mérite auprès de la
 reine Marguerite ;
 qu'ayant accusé la
 marquise de Verneuil
 de lui avoir adressé Ra-
 vaillac, avec une lettre
 pour le faire parler à la
 du Tillet ; & celle-ci,
 d'avoir fait entrer ce
 meurtrier dans sa
 chambre, lorsqu'elles
 y étoient toutes deux ;
 elle fut convaincue sur
 ce fait seul, de plusieurs
 mensonges, entre au-
 tres, de n'avoir jamais
 vu, & de ne pas même
 connoître Ravaillac :
 qu'elle n'en entendit
 en effet parler pour la
 première fois, que
 lorsqu'il fut conduit
 dans la conciergerie
 où elle étoit aussi ; ce
 qu'il prouve par les
 propres paroles de cet-
 te femme ; que Gau-
 din, dans la confron-
 tation, la couvrit de

1610.

M. de Schomberg, comme sur un homme qui pouvoit en entretenir directement sa majesté. Schomberg, après m'avoir fait tout ce récit, me fit part de l'embarras où il se trouvoit, & me demanda mon conseil pour en sortir. La chose étoit trop de conséquence pour la mépriser & la tenir sous le silence ; d'un

confusion ; enfin qu'il n'y eut aucun de ceux auxquels elle fut confrontée, qui ne la convainquît clairement de fausseté, de fourbe & de calomnie.

L'auteur de l'histoire de la mere & du fils, justifiant l'arrêt du parlement, qui paroît si blâmable à l'Etoile :

» Cette auguste compagnie, dit-il, l'eût fait mourir par le feu à la vue de tout le monde, si la fausse accusation eût été d'un autre genre ; mais où il s'agit de la vie des rois, la crainte qu'on a de fermer la porte aux avis qu'on peut donner sur ce sujet, fait qu'on se

» dispense de la rigueur des loix. *tom. I. pag. 154.* Voyez une pièce qui vient d'être réimprimée dans le 4. tome des nouveaux mémoires de l'Etoile, *pag. 256*, intitulé : *Interrogatoire & déclaration de mademoiselle de Coman.* Il y est parlé de cette lettre à mademoiselle de Gournai & au comte de Schomberg. » Elle sçut si bien » pallier ses discours, » & soutenir ses accusations d'une manière si résolue, que » l'on ne trouva pas » assez de fondement » pour la faire mourir. *Mémoir. de la rég. de M. de Médicis, tom. I. pag. 74.*

autre côté, la révéler à sa majesté, c'é-
toit s'exposer à se faire autant d'ennemis
implacables de tous ceux sur qui tom-
boit l'accusation, que ce prince n'auroit
pas manqué de nommer. Ma femme
seule étoit présente à cette délibération.

 1610.

Nous convinmes que Schomberg en
parleroit au roi, avec le plus de circonf-
pection que faire se pourroit ; & que si
sa majesté demandoit à connoître les
complices, il lui indiqueroit les deux
femmes qui viennent d'être nommées,
comme celles qui étoient le plus en état
de l'en instruire. Ce que personne n'a
ignoré de la suite de cette affaire, c'est
que la femme, dont mademoiselle de
Gournai tenoit ce qu'elle dit à M. de
Schomberg, a été interrogée, qu'elle
a soutenu hautement sa déposition, &
qu'elle est morte en y persistant. Voilà
une anecdote qui ne sera pas oubliée de
ceux qui cherchent à tirer des consé-
quences de l'affectation qu'on a remar-
quée à supprimer des pièces (17), par
lesquelles le procès du détestable par-
ricide se trouvoit instruit.

La cérémonie du couronnement
de la reine commença cependant à

(17) C'est un fait | ment connu, que cette
presque universelle- | suppression des pièces

1610. s'exécuter avec toute la magnificence qu'on attendoit de si grands préparatifs ; elle devoit durer plusieurs jours , du procès de Ravail-
 lac , par le parlement de Paris. A ce reproche qu'on fait à ses juges , on joint celui de n'avoir point fait , ou du moins fort peu & de très-foibles informations , sur la mort de quelques personnes détenues pour ce sujet dans les prisons , qui a paru à plusieurs personnes n'être pas naturelle , d'avoir négligé d'ajourner & d'interroger beaucoup d'autres personnes , dont on pouvoit tirer de grandes lumieres ; telles que la mere du parricide , qui sçavoit bien qu'il étoit parti d'Angoulême le jour de Pâques , sans avoir satisfait à son devoir paschal ; plusieurs de ses parens , qu'il avoit nommés dans son interrogatoire ; le curé de Saint-Severin , le pere de Sainte Marie-Magdelaine des Feuillans , les Capucins d'Angoulême , qui lui avoient donné un cœur de coton , enfermé dans un reliquaire , avec du bois de la vraie croix , du moins ils le lui faisoient accroire ; & cela , disoient-ils , pour le guérir d'une fièvre qu'il avoit ; de n'avoir point entendu non plus le sieur Guillebaut , chanoine d'Angoulême , le pere Gilles Osieres , ancien gardien des cordeliers de Paris , le Fèvre autre jeune cordelier , plusieurs aumôniers du cardinal du Perron , que Ravail-
 lac dit qu'il reconnoîtroit bien de visage , mais dont il ne sçavoit pas les noms ; les nommés Béliard , Bréteau , Colletet , du Bois , de Limoges , &c. On s'est encore plaint que Ravail-
 lac avoit

& être terminée par la principale de

1610.

été si peu soigneusement gardé dans sa prison, que pendant treize jours qu'elle dura, il ne se présenta presque personne pour le voir, auquel on ne le laissât parler. Une dernière plainte plus grave encore, si le fait étoit vrai, c'est qu'à la première tirade des chevaux, Ravailac ayant demandé qu'on reçût sa déposition, il dicta un testament de mort, que le greffier Voisin écrivit si mal, que quoique cette pièce existe encore aujourd'hui, dit-on, il n'y a point d'écrivains-jurés, quelque habiles qu'ils soient, qui aient pu en déchiffrer un seul mot.

Ce sont toutes ces considérations qui portent une infinité de personnes à juger que le parlement n'en a ainsi usé, que par la crainte que la vérité ayant été découverte

& rendue publique, il ne se mit lui-même dans la nécessité de poursuivre à toute rigueur, un trop grand nombre & de trop puissantes têtes. Ce seroit peine perdue que de vouloir s'attacher à persuader le contraire à toutes ces personnes. Mais enfin, puisque par la suppression des pièces de ce procès, il ne reste plus aujourd'hui assez de lumières pour pouvoir prononcer avec connoissance de cause sur un fait, lequel, même en son tems, n'a jamais pu être éclairci, on doit au moins convenir qu'il y a de la témérité dans tous les jugemens qu'on porte ainsi sur cette affaire, après un espace de cent trente années qui se sont écoulées depuis ; & à Dieu ne plaise que je m'expose moi-même à encourir les reproches. Si pour satisfaire aux

1610

toutes, le dimanche 16 mai (18). Le roi avoit la complaisance pour la reine d'assister à un spectacle qui lui perçoit le cœur ; mais aussi il comptoit qu'après

loix prescrites à tout auteur de mémoires, je me suis assujetti à joindre à mon texte, ici & à la fin de ce livre, tout ce que j'ai pu ramasser dans les historiens les plus dignes de foi, sur ce fait particulier, ainsi que je l'ai pratiqué par rapport à tous les points historiques qu'on avus dans cet ouvrage, ma justification, supposé pourtant qu'il en soit besoin dans une chose si simple, vient de ce que j'y expose le pour & le contre avec la même impartialité. Et pour répondre d'un autre côté, à ceux qui pourroient se plaindre qu'après tous ces éclaircissements, ils ne voyent rien de décidé, ce n'est pas ma faute, s'il ne se présente sur toute cette matière, que des conjectures, & même des conjectures qui souvent se détruisent l'une l'autre.

(18) La cérémonie du sacre, ou couronnement, se fit à Saint-Denis, le jeudi 13 mai, avec une magnificence & des apprêts dont on peut voir le détail dans le *Merc. Franc. P. Math. le vol. 93 61 Mss. royaux*, & les autres historiens, Celle à laquelle on se préparoit pour le dimanche suivant, étoit l'entrée de la reine dans Paris, dont la pompe devoit encore surpasser celle du couronnement.

» Henri IV disoit le
 » mardi : J'irai coucher
 » à Saint-Denis mer-
 » credi ; j'en revien-
 » drai jeudi ; je mettrai
 » ordre à mes affaires
 » vendredi ; samedi je
 » courrai ; dimanche

cela rien ne le retiendrait plus ; & il
 avoit nommé pour le jour de son dé- 1610.
 part, le lendemain même de cette fête,
 lundi 17 mai. Pour moi, je n'aurois
 pas attendu jusqu'à ce jour pour par-
 tir, si dans le moment que je m'y pré-
 paroïs, une grande douleur que je sen-
 tis dans le cou & dans la gorge, causée
 par mon ancienne blessure, ne m'avoit
 obligé de me mettre entre les mains des
 médecins, qui jugerent à propos de
 me faire prendre le bain dans ma cham-

| | |
|-----------------------------------|---------------------------|
| » se fera l'entrée de | » toit incontinent, |
| » ma femme; lundi les | » comme s'il eût salué |
| » nôces de ma fille de | » un gentilhomme de |
| » Vendôme; mardi le | » cinq cens livres de |
| » festin, & le mercre- | » rente. Et à cela le roi |
| » di à cheval. <i>Math.</i> | » dit : Si nous avons |
| » <i>ibid. pag. 804.</i> Cet his- | » le ressentiment de la |
| » torien parlant de la cé- | » religion, tel que nous |
| » rémonie du couronne- | » le devrions avoir, |
| » ment, faite à S. Denis: | » nous apporterions |
| » Henri IV s'étonna, | » bien plus de révéren- |
| » dit-il, de ce que l'am- | » ce à ces mystères, |
| » bassadeur d'Espagne | » que nous ne faisons; |
| » ne se decouvroit | » car il faut croire que |
| » point dans l'église. | » depuis les paroles de |
| » Cicogne lui dit, que | » la consécration pro- |
| » le feu roi d'Espagne | » noncées, jusqu'à la |
| » ne faisoit que tirer | » communion, Jesus- |
| » son chapeau à l'élé- | » Christ est toujours |
| » vation, & le remet- | » présent sur l'autel. |

1610.

bre, trois matins de suite. Je ne portois aucune envie à tous ceux qui ayant pu demeurer pendant ce tems-là à Paris, couroient avec empressement voir la cérémonie qui s'y préparoit, l'intérêt si vif que Henri avoit paru y prendre, me l'avoit rendue presque aussi odieuse qu'à lui-même. M. le comte de Soissons trouva qu'on y avoit manqué au cérémonial à son égard, & il prit ce prétexte pour se retirer de la cour mécontent (19).

La cérémonie ayant été suspendue, le vendredi 14 mai, jour bien malheureux ! cet infortuné prince avoit destiné d'en passer une partie à

| | |
|--|--|
| <p>(19) » On parloit » diversément de cet- » te retraite. Une cho- » se est bien certaine, » que sa majesté, » après lui avoir ac- » cordé tout plein de » choses, contre son » gré, lui manda, que » ce qu'il lui avoit » promis, il le tien- » droit ; mais qu'il » s'assurât aussi de » n'avoir plus de part » en ses bonnes gra-</p> | <p>» ces ; & que l'ayant » contraint de lui ac- » corder ce qu'il ne » vouloit point, il ne » le verroit jamais de » bon cœur. Laquelle » parole étant portée » au comte, il monta » aussi-tôt à cheval, » & avec madame la » princesse sa femme, » se retira en une de » ses maisons. <i>Mém.</i> <i>pour servir à l'hist. de</i> <i>France. ann. 1610.</i></p> |
|--|--|

conférer avec moi : c'étoit la dernière fois qu'il pouvoit le faire avant son départ. Je sçais ce qu'il avoit à me dire. On avoit depuis peu fait courir malicieusement le bruit, que dans le tems qu'il paroïssoit ainsi prêt à fondre sur la maison d'Autriche, avec l'appareil le plus formidable, il étoit, sous main, d'accord avec elle, non-seulement de ne pas passer plus avant, mais encore de trahir pour elle ses alliés, moyennant qu'elle consentit qu'il gardât pour lui-même Cleves & toute la succession qui avoit été le sujet de son armement. On y joignoit une seconde condition ; c'étoit que l'Espagne lui remit entre les mains le prince & la princesse de Condé (20). Henri

| | |
|--------------------------|--------------------------|
| (20) » Le nonce se | » dame la princesse de |
| » trouvant à la fin fort | » Condé, qu'il vouloit |
| » pressé de sa majesté | » ravoir. Lors le roi, |
| » (qui lui demandoit | » tout ému, en cole- |
| » ce qu'on pensoit à | » re, & jurant : Non |
| » Rome & en Italie, de | » Ventre saint gris, |
| » la guerre qu'il entre- | » mais un M..... Je la |
| » prenoit) il répondit, | » veux ravoir voire- |
| » que les plus avisés | » ment, & je la raurai ; |
| » avoient opinion que | » personne ne m'en |
| » le principal sujet de | » peut empêcher, non |
| » ses armes, étoit ma- | » pas même le lieute- |

1610.

vouloit me rassurer contre un bruit si injurieux à sa réputation. On lui avoit encore fait entendre, que je n'avois tant fait de difficulté de prendre la charge des vivres, que parce que je m'étois toujours flatté qu'il se porteroit de lui-même, & sans que je l'en priasse, à ériger en ma faveur la charge de maréchal général de ses camps & armées, en grand office de la couronne, & à me revêtir de cette dignité. Il est absolument faux que j'aye jamais eu cette pensée. Les bontés & la confiance de ce grand roi, plus marquées encore dans les derniers jours de sa vie, qu'elles ne

nant de Dieu en terre. *Mém. pour l'hist. de Fr. ann. 1610.* Ces paroles n'empêchent pas qu'on ne doive regarder comme une calomnie, ce bruit que quelques écrivains ont cru trop légèrement, que le principal objet de Henri IV en commençant une guerre si importante, étoit de se faire rendre par l'Espagne le prince, ou plutôt la princesse de Condé; c'est ce qui n'a pas, ce me semble, besoin de preuve. C'est une seconde accusation, plus injuste & plus calomnieuse encore, que de dire, que ce prince étoit d'accord avec l'Espagne, de ne pas pousser plus loin son dessein, moyennant la cession qu'elle lui feroit des États en litige.

l'avoient jamais été, me donnent la hardiesse d'avancer, que si cela eût été, il n'auroit pas voulu me méconter par le refus d'une faveur qui, quelque grande qu'elle fût, n'étoit pas la plus considérable de celles que de lui-même il m'avoit offertes. J'ose encore assurer qu'il m'en jugeoit capable. Ce qui est demeuré incertain pour moi, c'est de sçavoir s'il a eu réellement, sans m'en rien faire connoître, cette bonne volonté pour moi, & s'il n'en a point été détourné uniquement par l'adroite insinuation qu'on veut que mes ennemis lui ayent faite, que ma résolution étoit prise de quitter tout-à-fait le soin des finances pour celui de la guerre, sitôt que je me verrois élevé à cette éminente dignité.

C'étoit donc, comme je le présume, pour me faire de nouvelles instances au sujet des vivres, que Henri envoya le vendredi, dès le matin, la Varenne, me dire que je le vinsse trouver aux Tuileries, où il avoit envie de se promener seul avec moi. La Varenne me trouva dans le bain ; & voyant que je voulois en sortir pour faire ce que sa majesté m'ordonnoit,

1610.

il m'en empêcha, en me disant, qu'il
 sçavoit, à n'en pouvoir douter, que le
 roi seroit venu lui-même à l'arsenal,
 pour peu qu'il eût eu connoissance de
 l'état où j'étois, & qu'il me sçauroit
 fort mauvais gré d'avoir ainsi exposé
 ma santé, sans aucune nécessité. » At-
 » tendez, me dit-il, que j'aye eu le
 » tems de lui parler, & de vous rap-
 » porter ce qu'il m'aura dit : je ne fe-
 » rai qu'aller & venir ». Il ne mit ef-
 fectivement qu'une demi-heure à son
 voyage ; & voici ce qu'il me dit de la
 part de sa majesté : » Monsieur, le roi
 » vous mande que vous acheviez de
 » vous baigner, & vous défend de
 » sortir d'aujourd'hui, parce que M. du
 » Laurens lui a assuré que cela préjudi-
 » cieroit à votre santé ; qu'il a un pe-
 » tit voyage à faire dans la ville, dont il
 » vous parlera, mais que demain (21)
 » sur les cinq heures du matin, il fera
 » sans faute à l'Arseⁿal, pour résou-
 » dre toutes les affaires avec vous :
 » car il veut partir lundi, à quelque

(21) Henri IV n'avoit | changea malheureuse-
 en effet intention d'al- | ment d'avis l'après-
 ler à l'Arseⁿal que le | midi.
 lendemain matin, il |

prix

» prix que ce soit : qu'il a trouvé que
 » ce que vous lui avez dit au sujet de
 » son passage & de tout le reste de
 » son dessein est vrai, & qu'enfin
 » rien ne peut l'en détourner, que le
 » défaut de votre personne, ou de la
 » sienne (ce sont les termes dont il se
 » servit.) Il vous ordonne donc, con-
 » tinua La Varenne, de l'attendre
 » demain en robe de chambre & en
 » bonnet de nuit ; afin que vous ne
 » vous trouviez pas incommodé de
 » votre dernier bain : il m'a même dit
 » que s'il vous trouve habillé, il se
 » fâchera. « A quoi La Varenne ajouta
 encore de sa part, qu'il avoit suivi mon
 avis, en faisant partir la lettre écrite à
 l'archiduc ; quoiqu'il ne vît dans cette
 démarche, qu'une formalité assez inu-
 tile, étant bien résolu, disoit ce prince,
 de s'en faire croire, d'une façon ou
 d'une autre. Mes domestiques m'ont
 dit qu'ils m'avoient tous remarqué,
 après que La Varenne fut sorti de chez
 moi, un fond de tristesse, dont ils ne
 comprirent point la cause, comme en
 effet elle n'en avoit aucune.

Je venois d'entrer dans ma garde-
 robe, sur les quatre heures après midi,

1610. lorsque j'entendis Castenet, & après lui mon épouse, jeter un grand cri, & dans le même moment demander où j'étois, & toute ma maison retentir de cette douloureuse exclamation : » Ah, » mon Dieu, tout est perdu : la France » est détruite «. Je sortis précipitamment deshabillé comme j'étois. » Ah ! » monsieur, me cria-t-on de toutes » parts, le roi vient d'être dangereuse- » ment blessé d'un coup de couteau » dans le côté «. Il me fut impossible d'en douter : car je vis dans le moment même arriver S. Michel (22), qui

(22) S. Michel étoit l'un des gentilshommes ordinaires de S. M. qui avoit suivi ce prince. Il avoit déjà mis l'épée à la main pour tuer l'assassin, lorsque le duc d'Epernon lui cria, & aux valets de pied qui avoient la même pensée, qu'il y alloit de leur vie : qu'on s'assurât de sa personne ; mais qu'on se gardât bien de rien faire davantage. » Le » duc se ressouvenoit, » dit l'historien de sa » vie, du déplaisir » qu'il avoit senti, » & du blâme qu'on » avoit donné avec crai- » son, à ceux qui tué- » rent Jacques Clé- » ment, &c. p. 238. P. Mathieu ajoute que S. Michel se contenta d'arracher le couteau des mains de Ravail- lac : que le Comte de Curson lui donna du pommeau de son épée à la gorge ; & que la Pierre, exempt des gardes, se saisit de lui & le mit entre les mains des valets de pied, qui le remirent à Montigny,

avoit presque été témoin du coup , & ~~qui m'apportoit encore tout sanglant ,~~
 le couteau qu'il s'étoit fait donner. 1610.
 » Ah ! m'écriai-je en levant les yeux &
 » les mains au ciel dans une confusion
 » de sentimens inexprimable ; voilà
 » ce que ce pauvre prince avoit toujours
 » appréhendé : O mon Dieu ! ayez
 » compassion de lui , de nous & de l'é-
 » tat ; c'en est fait , s'il est mort : Dieu
 » n'a permis un si cruel accident , que
 » pour déployer toute sa colere contre
 » la France. Qu'elle va tomber en d'é-
 » tranges mains ! (23)

(23) Il semble que sur un fait aussi public & aussi récent , que l'est l'assassinat de Henri IV , les histoires & mémoires du tems devroient montrer une parfaite conformité. Cependant une partie des écrivains contemporains ne conviennent entre eux , ni sur le nombre des personnes qui étoient dans le carrosse de ce prince , lorsqu'il fut frappé , ni sur le nombre & la quantité des coups qu'il reçut , ni sur plusieurs autres circonstances moins essentielles. Je trouve que pour faire ce récit d'une manière également fidèle & complète , il faut rapprocher & joindre ensemble MM. de Péréfixe , Matthieu de l'Etoile , le continuateur de M. de Thou , & le Mercure François , *Année 1610.*

» La nuit de cette triste journée, sa majesté

1610.

» ne put jamais prendre aucun repos, & fut
» en continuelle inquiétude. Le matin, s'étant
» levé, dit qu'il n'avoit pas dormi, & qu'il
» étoit tout mal-fait : sur quoi M. de Vendôme
» me supplia sa majesté de se vouloir bien
» garder, même ce jour, auquel on disoit
» qu'il ne devoit pas sortir, parce qu'il lui
» étoit fatal. Je vois bien, lui répondit le roi,
» que vous avez consulté l'Almanach, & oui
» parler de ce fou de La-Brosse, de mon cousin
» le comte de Soissons : c'est un vieux fou ; &
» vous êtes encore bien jeune & guère sage,
» & sur ce le duc de Vendôme fut avertir la
» reine, qui pria le roi de ne pas sortir du
» Louvre, le reste du jour : à quoi il fit la
» même réponse « *P. de l'Etoile.*

» Sa majesté alla ensuite ouir la messe
» aux Feuillans, où ce misérable le suivit, en
» intention de le tuer, & a confessé depuis,
» que sans la survenue de M. de Vendôme
» qui l'empêcha, il eût fait son coup là-
» dedans «. *Ibid.*

» Fut remarqué que le roi avoit beaucoup
» plus de dévotion que de coutume, & plus
» longuement se recommanda à Dieu ce
» jour même. La nuit qu'on pensoit qu'il dor-
» mit, il se mit sur son lit à prier Dieu à deux
» genoux, & dès qu'il fut levé, s'étant retiré
» pour cet effet en son cabinet, pour ce qu'on
» voyoit qu'il y demeureroit plus long-tems
» qu'il n'avoit accoutumé, fut interrompu ;
» de quoi il se fâcha, & dit : ces gens-ci em-
» pêcheront-ils toujours mon bien ? *Ibid.*

» Après le dîner, le roi s'est mis sur son lit

» pour dormir ; mais ne pouvant recevoir de
 » sommeil , il s'est levé triste , inquiet & rê-
 » veur , & a promené dans sa chambre quel-
 » que-tems , & s'est jetté derechef sur son lit ;
 » mais ne pouvant dormir encore , il s'est levé ,
 » & a demandé à l'exempt des gardes , quelle
 » heure il est. L'exempt lui a répondu qu'il
 » étoit quatre heures , & a dit : Sire , je vois
 » votre majesté triste & toute pensive , il vau-
 » droit mieux prendre un peu l'air , cela la ré-
 » jouiroit. C'est bien dit : eh bien ; faites ap-
 » prêter mon carrosse , j'irai à l'Arsenal voir
 » le duc de Sully qui est indisposé , & qui se
 » baigne aujourd'hui. « *Ibid.*

Matthieu rapportant ses discours avant &
 après son dîner : » Il ne se pouvoit , dit-il , te-
 » nir en place , & beaucoup moins couvrir ses
 » irrésolutions ; en la diverse agitation des-
 » quelles , il dit à la reine , qu'il ne sçavoit
 » que faire : qu'il étoit en peine d'aller en l'Ar-
 » senal , parce qu'il se mettroit en colere. La
 » reine lui dit sur cela : monsieur , n'y allez
 » point , envoyez-y : vous êtes en bonne hu-
 » meur , & vous irez vous fâcher... Il vint à
 » la fenêtre , & portant la main sur son front ,
 » dit ces paroles : mon Dieu ! J'ai quelque
 » chose là-dedans qui me trouble fort... Je ne
 » sçais ce que j'ai , je ne puis sortir d'ici... Ra-
 » vaillac entendant qu'il demandoit si son car-
 »rosse étoit en bas , dit entre ses dents : *je te*
 » *tiens ; tu es perdu.* « *P. Matthieu.*

» Etant prêt d'y monter , arriva M. de Vitry ,
 » qui lui demanda s'il plaisoit à sa majesté
 » qu'il l'accompagnât. Non , lui répondit le

1610.

» roi : allez seulement où je vous ai comman-
 » dé , & m'en rapportez réponse. Pour le
 » moins , Sire , repliqua Vitry , que je vous
 » laisse mes gardes. Non , dit le roi : je ne
 » veux ni de vous , ni de vos gardes ; je ne
 » veux personne autour de moi. Entrant dans
 » le carrosse , & pensant , comme il est à pré-
 » supposer , aux mauvaises prophéties de ce
 » jour , qu'on lui avoit voulu mettre en la
 » tête , demanda à l'un des siens , le quantié-
 » me du mois il étoit ; c'est le 13 ; Sire , non ,
 » dit un autre , c'est le 14. Il est vrai , dit le
 » roi , tu sçais mieux ton Almanach que ne
 » fait pas l'autre ; & se prenant à rire , entre
 » le 13 & le 14 , dit-il : & sur ces mots , fait
 » aller le carrosse. « *L'Etoile.*

» Il dit au cocher : mettez-moi hors de
 » céans. Quand il fut devant l'hôtel de Lon-
 » gueville , il renvoya tous ceux qui le sui-
 » voient. On lui demanda encore une fois ,
 » où iroit le carrosse. Il dit : A la croix du
 » Tiroir : Et quand il y fut , il dit : Au Cime-
 » tiere S. Innocent... Ravailiac demeura lon-
 » guement au Louvre , assis sur les pierres de
 » la porte , où les laquais attendent leurs maî-
 » tres. Il pensoit faire son coup entre les deux
 » portes : le lieu où il étoit lui donnoit quel-
 » que avantage ; mais il trouva que le duc
 » d'Epernon étoit en la place où il jugeoit que
 » le roi se devoit mettre. « *Matthieu.*

Ce prince étoit dans le fond du carrosse ;
 dont il voulut , pour son malheur , qu'on levât
 tous les mantelets , parce qu'il faisoit beau
 tems , & qu'il prenoit plaisir à voir en passant ,

les préparatifs qu'on faisoit par toute la ville pour l'entrée de la reine. Il avoit à côté de lui à sa droite, le duc d'Epéron : les maréchaux de Lavardin & de Roquelaure étoient à la portière droite, le duc de Montbazou & le marquis de La-Force, proche de lui, à la portière gauche ; & sur le devant le marquis de Mirebeau & Du-Plessis-Liancourt, son premier écuyer. Vitry, capitaine de ses gardes, étoit allé par son ordre au Palais, pour hâter les préparatifs de l'entrée de la reine, & il avoit fait demeurer ses gardes au Louvre, de manière qu'il n'étoit suivi que d'un petit nombre de gentilshommes à cheval, & de ses valets de pied. *Péréfixe, Matthieu, L'Estoile. N. Rigaud. Ibid.*

1610.

Le carrosse entrant de la rue Saint Honoré dans celle de la Féronnerie, qui étoit alors fort étroite, & encore rétrécie par les boutiques adossées au mur du cimetière des Innocens ; un embarras, formé par la rencontre d'une charrette chargée de vin, qui se présenta à droite, & d'une autre chargée de foin, qui venoit à gauche, l'obligea de s'arrêter dans le coin de cette rue vis-à-vis l'étude d'un notaire nommé Poutrain. Les valets de pied entrèrent dans les charniers, pour rejoindre plus facilement le carrosse au bout de la rue ; il n'en resta que deux à la suite du carrosse, dont l'un s'avança, pour dissiper l'embarras ; & l'autre prit ce moment pour renouer sa jarrettière. *Ibid.*

Ravaillac, qui avoit suivi le carrosse depuis le Louvre, voyant qu'il étoit arrêté,

1610.

& qu'il n'y avoit personne à l'entour, s'avança du côté où il avoit remarqué qu'étoit le roi, le manteau pendant sur l'épaule gauche, & lui servant à cacher le couteau qu'il tenoit dans sa main. Il se glissa entre les boutiques & le carrosse, ainsi que faisoient ceux qui cherchoient à passer, & s'appuyant d'un pied sur un des rais de la roue, de l'autre sur une borne, il tira un couteau tranchant des deux côtés, & en porta un coup au roi, un peu au-dessus du cœur, entre la troisième & la quatrième côte, dans le tems que ce prince étoit tourné vers le duc d'Epemon, lisant une lettre : ou, selon d'autres, panché vers le maréchal de Lavardin, auquel il parloit à l'oreille. Se sentant frappé, Henri s'écria : *Je suis blessé* : Mais dans l'instant même, l'assassin qui s'étoit apperçu que la pointe du couteau avoit été repoussée par l'os de la côte, redoubla d'une si grande vitesse, qu'aucun de ceux qui étoient dans le carrosse, n'eut le tems de s'y opposer, ni même de l'appercevoir. Henri en haussant le bras, ne donna que plus de prise à ce second coup, qui porta droit dans le cœur, selon Péréfixe & l'Etoile, & selon Rigault & le Mercure François, proche l'oreille du cœur, dans la veine cave, qui en fut coupée : ce qui faisant jetter à ce malheureux prince, le sang à gros bouillon, par la bouche & par l'ouverture de sa blessure, lui ôta la vie, sans qu'il pût faire autre chose, que pousser un grand soupir ; ou, comme le dit Matthieu,

proférer d'une voix éteinte , ce peu de mots : *Ce n'est rien.* Le meurtrier passa jusqu'à frapper un troisième coup , que le duc d'Epéron reçut dans sa manche. *Ibid.*

1610.

L'opinion de l'auteur du *Mercur* François , est que Henri IV. expira du premier coup. » Le premier coup , dit-il , porta entre la cin- » quième & sixième côte , perça la veine in- » térieure , vers l'oreille du cœur , & par- » vint jusqu'à la veine cave , qui se trou- » vant percée , fit à l'instant perdre la paro- » le & la vie à ce grand Monarque ; quant au » second , il ne pénétra pas avant , & n'effleura » guère que la peau. « *Mercur François.*

L'Ecrivain qui nous a donné la vie du duc d'Epéron , pense d'une façon bien plus singulière. Il avance sans aucune preuve , que le duc d'Epéron qui vit porter le second coup , avança le bras pour le parer , & même qu'il le reçut en partie dans la manche de son habit , qui en fut percée. Il a sans doute voulu faire honneur à son héros par ce trait ; mais je ne sçais s'il y pensoit bien , lorsqu'il ajoute tout de suite , que l'assassin , après ce second coup , eut le tems d'en porter un troisième , mortel comme le second , & que le roi reçut à plein. Comment , si le duc d'Epéron apperçut assez le premier de ces deux coups , pour le détourner en partie , lui & les autres ne purent-ils pas empêcher le coup suivant ? Cet historien est donc dans le cas d'avoir beaucoup trop prouvé : & si ce n'est qu'heureusement pour lui , il est très-facile

1610.

de le convaincre d'erreur, son rapport même pourroit devenir une accusation contre le duc d'Epéron. *Vie du duc d'Epéron*, 2. Part. pag. 238.

» Chose surprenante ! Nul des seigneurs ;
 » qui étoient dans le carrosse , n'a vu frap-
 » per le roi , & si ce monstre d'enfer eût
 » jetté son couteau , on n'eût sçu à qui s'en
 » prendre ; mais il s'est tenu là comme pour
 » se faire voir , & pour se glorifier du plus
 » grand des assassinats ». Péréfixe dit la même chose , & ce sentiment est plus conforme au caractère dont on nous représente Ravail-
 lac , que ce que dit le continuateur de M. de Thou , que ce fut l'agitation & le trouble de son esprit qui l'empêcherent de s'enfuir , de se cacher , ou de laisser tomber le poignard.
 » Il confessa , dit au contraire Matthieu , qu'il
 » donna dans le corps du roi comme dans une
 » botte de foin ». *L'Etoile. Ibid.*

» Les six seigneurs qui étoient dans le
 » carrosse , en descendirent incontinent ;
 » les uns s'empressant à se saisir du parricide , & les autres autour du roi ; mais un
 » d'entr'eux voyant qu'il ne parloit point ,
 » & que le sang lui sortoit par la bouche ,
 » s'écria : *Le roi est mort.* A cette parole il
 » se fit un grand tumulte , & le peuple qui
 » étoit dans les rues , se jettoit dans les boutiques les plus proches , les uns sur les autres avec pareille frayeur , que si la ville
 » eût été prise d'ennemis. Un des seigneurs ,
 » (le duc d'Epéron) soudain s'avisa de dire
 » que le roi n'étoit que blessé , & qu'il lui

» avoit pris une foiblesse. On demande du
 » vin , & tandis que quelques habitans se di-
 » ligentent d'en aller querir , on abbat les
 » portieres du carrosse , & dit-on au peuple
 » que le roi n'étoit que blessé , & qu'ils le re-
 » menoient vîtement au Louvre pout le faire
 » panser «. *Mercur* François. *Ibid.*

» Je courus lors comme un insensé , &
 » pris le premier cheval que je trouvai , &
 » m'en vins à toute bride au Louvre. Je
 » rencontraï devant l'hôtel de Longueville
 » M. de Belancourt, qui revenoit du Lou-
 » vre , & me dit : *Il est mort.* Je courus
 » jusqu'aux barrières, que les gardes Fran-
 » çaises avoient occupées , & celles des
 » Suisses, les piques baissées , & passâmes ,
 » M. le Grand & moi , sous les barrières ,
 » & puis courûmes au cabinet du roi , où
 » nous le vîmes étendu sur son lit , & M. De-
 » Vic, conseiller d'état , assis sur le même lit ,
 » qui lui avoit mis sa croix de l'ordre sur la
 » bouche , & lui faisoit souvenir de Dieu.
 » Milon son premier médecin , étoit à la
 » ruelle , pleurant , & des chirurgiens qui
 » vouloient le panser ; mais il étoit déjà
 » passé , bien vîmes-nous une chose , qu'il
 » fit un soupir, ce qui en effet n'étoit qu'un
 » vent qui sortoit. Alors le premier méde-
 » cin cria : *Ah ! c'en est fait , il est passé.*
 » M. le Grand , en arrivant , se mit à ge-
 » nouil à la ruelle du lit , & lui tenoit une
 » main qu'il baisoit , & moi , je m'étois jetté
 » à ses pieds , que je tenois embrassés , pleu-
 » rant amèrement. M. de Guise arriva lors

1610.

» aussi, qui le vint embrasser, &c. « *Mém.*
de Bassompierre, tom. I. p. 297.

» La reine reçut dans son cabinet cette
 » triste nouvelle, & toute émue, en sortit
 » incontinent pour aller voir celui qu'elle
 » honoroit le plus en ce monde, privé de
 » vie. Mais M. le chancelier, qui étoit lors
 » au conseil, où pareil avis étoit venu,
 » étant monté vers elle, la rencontra à la
 » sortie, & l'arrêta. Elle, dès qu'elle le vit,
 » lui dit : *Hélas ! le roi est mort.* Lui, sans
 » faire semblant d'aucune émotion, lui ré-
 » partit : *Votre majesté m'excusera, les rois*
 » *ne meurent point en France.* Puis l'ayant
 » priée de rentrer dans son cabinet, il lui
 » dit : Il faut regarder que nos pleurs ne
 » rendent nos affaires déplorables ; il les faut
 » réserver à un autre tems. Il y en a qui pleu-
 » rent, & pour vous & pour eux : c'est à vo-
 » tre majesté de travailler pour eux & pour
 » vous : nous avons besoin de remèdes, &
 » non de larmes «. *Mercuré François. Ibid.*

» A cinq heures du soir, il n'y avoit
 » qu'au Louvre qu'on sçut certainement la
 » mort du roi, dans le quartier même de
 » la Féronnerie, où il avoit été tué, on
 » croyoit qu'il avoit été bleisé seulement.
 » Ce bruit parvint aux Augustins avant la
 » fin de l'audience ; le bruit, le murmure
 » qui augmentoient chaque instant, par
 » les gens qui se rendoient dans la cour,
 » qui est devant la salle de la grand'cham-
 » bre, parvint bientôt jusqu'aux oreilles de
 » M. de Blancmesnil, deuxième président
 » de la grand'chambre, & actuellement te-

nant l'audience en icelle. A ce bruit il se leva comme pour recueillir les avis sur la cause qui se plaidoit ; mais au lieu de parler de la cause , il remonte à la chambre l'importance de ce bruit , qui ne pouvoit être , sans qu'il fût arrivé quelque funeste accident , les disposa à lever le siège , & rompre l'audience : ce qui fut exécuté... On envoya querir sur le champ messieurs les gens du roi. Dès qu'ils furent arrivés , ils furent députés pour aller au Louvre , pour apprendre l'état des affaires & la volonté du roi... D'un autre côté les princes, ducs & grands seigneurs qui étoient à Paris , s'étoient rendus en hâte au Louvre pour servir le roi... Le sieur de Vitry eut ordre d'assembler tous les enfans du roi en une chambre , & sur-tout le roi à présent régnant , & que personne n'eût à approcher d'eux. Les ducs de Guise & d'Epemon furent chargés de faire monter à cheval le plus de noblesse qu'il se pourroit , & aller par toute la ville dire que le roi n'étoit point mort , mais seulement blessé. Le-Jay, lieutenant civil , & Sanguin , prévôt des marchands , eurent ordre de faire fermer les portes de la ville , de s'emparer des clefs , de prendre tous leurs officiers , d'empêcher toutes émosions & attroupemens.... Les gardes qui étoient dans les fauxbourgs , eurent ordre de se venir placer sur le Pont-Neuf , dans la rue Dauphine , & aux environs des Augustins ; afin d'investir le parlement , & le contraindre , s'il falloit , de dé-

1610.

» clarer la reine régente... Les gens du roi
 » revenus du Louvre, trouverent aux Augus-
 » tins M. le premier président, qui s'y étoit
 » fait porter en une chaise; auquel, & aux
 » chambres assemblées, ayant confirmé la
 » mort de sa majesté, ils commencerent à dé-
 » libérer sur la réquisition faite par les gens
 » du roi. Lors sont entrés dans la grand cham-
 » bre, M. de Guise & M. d'Epernon, envoyés
 » par la reine, pour voir ce qui se passeroit,
 » &c. « *L'Etoile. Pérés. Ibid.*

» Vers les neuf heures du soir du même
 » jour, un grand nombre de seigneurs al-
 » loient par la ville, & disoient en passant:
 » voici le roi qui vient; il se porte bien,
 » Dieu merci. Comme il étoit nuit, le peu-
 » ple croyant que le roi étoit en cette compa-
 » gnie, se mit à crier à force: *Vive le roi.*
 » Ce cri s'étant communiqué d'un quartier
 » à l'autre, toute la ville retentit de *Vive le*
 » *roi.* Il n'y avoit que les quartiers du Louvre
 » & des Augustins où l'on sçut la vérité « *Ibid.*

» Le soir on pansa le corps du roi, & lava
 » avec la même cérémonie, que s'il eût été en
 » vie. M. du Maine lui donna sa chemise, M. le
 » Grand servit, & l'on me commanda de ser-
 » vir, & représenter la place de M. de Bouil-
 » lon. « *M. Bassompierre. Ibid.*

» Le samedi 15 du mois de Mai, le corps
 » du roi fut ouvert en présence de vingt-six
 » médecins ou chirurgiens, qui lui trouve-
 » rent toutes les parties si bien conditionnées,
 » qu'il auroit pu vivre encore trente ans, se-
 » lon le cours de la nature... Son cœur étoit

« petit, mais gros & ferré, & merveilleuse-
 « ment sain. » *L'Etoile. Ibid.*

1610.

« C'étoit le plus épais estomac, au rapport
 « des médecins & chirurgiens, que l'on ait
 « vu. Il avoit le poumon gauche un peu at-
 « taché aux côtes. » *Bassompierre. Ibid.*

« Ses entrailles furent envoyées dès l'heu-
 « re même à Saint Denys, sans aucune céré-
 « monie. Les peres jésuites demanderent le
 « cœur, & le porterent à leur église de la Flé-
 « che. Le corps embaumé dans un cercueil,
 « couvert d'une bierre de bois, avec un drap
 « d'or par-dessus, fut mis dans la chambre du
 « roi, sous un dais, avec deux autels aux deux
 « côtés, sur lesquels on dit la messe dix-huit
 « jours durant, puis il fut conduit à Saint
 « Denis, &c. » *Péréf. Ibid.*

Voyez dans les mêmes Historiens, plu-
 sieurs autres détails intéressans, tant sur ce
 qui se passa dans le parlement, & en diffé-
 rens endroits de Paris, que sur les cérémo-
 nies funébres observées en cette occasion.
 Consultez aussi sur ce dernier article les
 Mss. royaux. *Vol. 9261.*

Les mémoires du rems nous présentent
 ici une infinité de remarques & d'anecdotes
 curieuses sur l'assassinat de Henri IV, que
 nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter
 au texte de nos mémoires. Leur nombre seul
 & leur diversité m'embarrassent : car pour ce
 qui est des personnes auxquelles elles ont
 rapport, qui sont les Jésuites, le duc d'Eper-
 non, & plusieurs des principaux seigneurs du
 royaume, la marquise de Verneuil, & le parti

1610.

qu'on suppose qu'elle conduisoit, les officiers de la maison de la reine, &c. bien loin que tout cela puisse faire tort à leur mémoire, on conviendra sans peine que leur intérêt demande qu'on ne supprime ni ne déguise aucun de ces traits : puisque toute l'application & la malignité de leurs ennemis n'ayant pu venir à bout d'en vérifier clairement un seul, il en résulte que ce sont autant de calomnies inventées par des gens oisifs & méchans.

Une seule remarque générale & applicable à tous, suffit pour en convaincre : c'est que Ravaillac n'a jamais accusé ni même donné lieu de soupçonner aucune de ces personnes : qu'il a toujours soutenu au contraire, que personne n'a eu connoissance de son dessein, & qu'il ne l'avoit formé, que parce qu'il avoit entendu dire que le roi vouloit faire la guerre au pape. C'est sur quoi il ne varia jamais. Il parla à la question, comme il avoit fait sur la sellette. Les plus violentes douleurs ne le firent point changer de langage. Il protesta, il le répéta sur l'échafaud, qu'il n'avoit eu ni confident, ni complice. » Il se retourna (Ravaillac prêt à expirer) vers son confesseur, & le pria de lui » donner l'absolution, parce qu'il n'en pou- » voit plus : ce que le confesseur lui ayant re- » fusé, disant que cela leur étoit défendu » pour le crime de léze-majesté au premier » chef, tel qu'étoit le sien, s'il ne vouloit ré- » véler ses complices : donnez-la moi, dit » Ravaillac, à condition qu'au cas que ce que » je vous ai protesté n'avoir de complices ;

» soit vrai : je le veux, répondit le confes-
» seur, à cette condition voirement, & qu'au-
» cas qu'il ne soit ainsi, votre ame au sortir de
» cette vie s'en va droit à tous les diables ;
» je l'accepte & la reçois, dit Ravailac, à
» cette condition, & ce fut la dernière pa-
» role qu'il dit à MM. de Fillefac & Gama-
» che, tous deux hommes de bien, & des
» plus suffisans de la Sorbonne. » Paroles très-
remarquables, venant de celui de tous ces
écrivains, qui s'est montré le plus libre & le
plus envenimé. *Mém. pour servir à l'Hist. de*
France, pag. 323,

Je commence après cette remarque déci-
sive, par ce qui regarde les Jésuites, ceux
de tous qui ont été le moins ménagés, &
que notre auteur va attaquer les premiers,
au commencement du livre suivant ; quoi-
qu'il ne les nomme pas : & je crois être en-
core obligé de rapporter avant tout, un
aveu singulier dans un homme, grand criti-
que, qui fait profession de ne pas craindre
la société, & de n'épargner personne : » J'ai
» eu la curiosité, dit-il, de lire ce que les
» Jésuites ont répondu aux accusations de
» leurs ennemis ; ce qu'on leur a répliqué ;
» ce qu'ils ont répliqué eux-mêmes, & il
» m'a paru qu'en plusieurs choses, leurs
» accusateurs demeueroient en reste. Cela me
» fait croire qu'on leur impute beaucoup de
» choses, dont on n'a aucunes preuves ; mais
» que l'on croit facilement à l'instigation des
» préjugés. On ne trouve en effet rien de soli-
» de ni de prouvé, dans la déclamation de Mo-

1610.

rizot & d'une infinité d'autres écrivains anonymes. *Bayle, lettres choisies, T. 1. Lettre 230.*

Entrons dans le détail, par la discussion des paroles attribuées à un Jésuite, parlant à Ravallac : *Mon ami, n'accusez pas les gens de bien.* » Le Pere Cotton même y alla, qui lui » dit qu'il regardât bien *d'accuser des innocens* : parole qui ne tomba pas à terre : puis » lui eût bien voulu persuader, s'il eut pu, » qu'il eût été huguenot ; lui disant que jamais » on ne lui persuaderoit qu'il pût tomber en » l'esprit d'un catholique Romain, de perpé- » tuer un si mauvais acte ; mais celui-ci se » mocqua dudit P. Cotton, bien que Jésuite, » comme des autres, lesquels il renvoyoit » plaisamment : vous seriez bien étonnés, di- » soit-il à qui lui demandoit des nouvelles, si » je disois que ce fût vous qui me l'auriez fait » faire : il ne le dit pas au P. Cotton ; car en » lui, tout méchant qu'il étoit, restoit encore » quelque scrupule de conscience, pour ne » point scandaliser les freres de la société ». *Journal du regne de Henri IV. année 1610.*

Pierre Mathieu, dans l'histoire particulière qu'il a composée de la mort de Henri IV. *art. 4. pag. 116.* dit que » la reine ju- » geant que si ce misérable Ravallac pou- » voit être conduit au repentir de son cri- » me, il diroit plus librement ce qui l'auroit » induit à le commettre, trouva bon qu'il fut » visité par des docteurs & religieux, qui mis- » sent son ame en telle disposition, qu'elle » appréhendât plus les tourmens éternels que

» les temporels. « Le P. Cotton pouvoit être du nombre de ces religieux ; mais l'auteur ne le nomme pas en particulier , & ne fait nulle mention des paroles qu'on lui attribue , il ne dit pas que ce P. en abordant Ravaillac , l'ait appelé *mon ami*. Le P. d'Orléans d'ailleurs ne dit pas un seul mot de ce fait, dans la vie du P. Cotton , où il étoit naturel d'en parler ; & où il est entré dans un aussi grand détail , par rapport à ce pere , que Mathieu a traité toutes les circonstances de la mort de Henri IV.

» On remarqua deux choses , dit Mézerai , dont le lecteur tirera telle conséquence qu'il lui plaira : l'une , que lorsqu'on l'eut pris (Ravaillac) , on vit venir sept ou huit hommes , l'épée à la main , qui disoient tout haut , qu'il falloit le tuer ; mais ils se cachèrent aussi-tôt dans la foule : l'autre , qu'on ne le mit pas d'abord en prison , mais entre les mains de Montigny , & qu'on le gardât deux jours dans l'hôtel de Rais , avec si peu de soin , que toutes sortes de gens lui parloient , entr'autres , un religieux qui avoit de grandes obligations au roi , l'ayant abordé , & l'appellant , *mon ami* , lui dit qu'il se donnât de garde d'accuser les gens de bien. « Mézerai a pris apparemment la première de ces remarques , de P. Matthieu , qui dit que ce fut le baron de Courtaumer , qui mettant l'épée à la main , contre ce gros de dix ou douze hommes , les obligea de se perdre dans la presse. Mais je ne vois pas quelle conséquence il y a à tirer du premier des deux faits , rapportés par Mézerai ; sinon , que des

1610.

hommes transportés de colére & de douleur à cause de la mort du meilleur des rois, ont pu d'abord vouloir faire périr l'assassin sous leurs coups. Pour le second fait, après ce que nous en venons de dire dans la remarque supérieure, il doit du moins paroître bien hasardé; supposé que par le religieux qui avoit de grandes obligations au roi, l'auteur ait voulu faire entendre le P. Cotton. Enfin si ce P. a vu en effet Ravailac, s'il lui a dit *mon ami, n'accusez pas les gens de bien*: que conclure d'une expression de douceur & de charité, qui ne présente par elle-même, ni directement ni indirectement, rien d'odieux à l'esprit? *Abr. Hist. Chron. T. 3, p. 1450.*

Voici ce qu'on trouve encore en différents endroits, à cette occasion, contre les Jésuites

» Le P. d'Aubigny, qui avoit confessé Ravail
 » lac, fut interrogé particulièrement par le
 » premier président, sur le secret de la con-
 » fession; mais il n'en put tirer autre chose
 » sinon, que Dieu qui avoit donné aux uns le
 » don des langues, & aux autres le don de
 » prophétie, de révélation, &c. lui avoit don-
 » né le don d'oubliance des confessions: au-
 » surplus, ajouta-t'il, nous sommes religieux
 » qui ne sçavons ce que c'est que le monde
 » qui ne nous mêlons & n'entendons rien
 » aux affaires d'icelui. Je trouve au contrai-
 » re, repliqua le premier président, que vous
 » en sçavez assez, & ne vous en mêlez que
 » trop, & si vous n'en eussiez pas été plus que
 » vous dites, tout se fût mieux passé. « *Mém
 pour l'Hist. de Fr. ibid. p. 320 & 321.*

Ce qu'on vient de lire touchant le P. d'Aubigny, est sans doute le plus fort de tous les traits, qu'on a avancés contre les Jésuites. On sçait que Ravailac ayant déposé qu'il connoissoit ce Jésuite : qu'il avoit assisté à sa messe ; qu'il lui avoit fait part des visions de son imagination troublée, &c. fut confronté avec ce pere, qui soutint à face à Ravailac, qu'il ne l'avoit jamais vu, & que tout ce qu'il avançoit, étoit de purs mensonges. Le Mercure François beaucoup plus croyable que tous les écrivains que nous venons de citer, parce qu'il parle de toute cette affaire avec tant de détail & de netteté, qu'on diroit qu'il a entre ses mains toutes les pièces du procès : le Mercure François, dis-je, après avoir rapporté les circonstances de cette confrontation, ajoute : « Le pere d'Aubigny dit à Ravailac, qu'il étoit fort méchant, & qu'après avoir fait un si méchant acte, il ne devoit accuser personne à faux : ains se contenter de ses péchés, sans être cause de cent mille qui arriveroient. Ravailac admonesté s'il veut reprocher le P. d'Aubigny, le faire présentement ; a dit que non, & qu'il le tenoit pour homme de bien, bon religieux, & le vouloit croire. Pareillement ledit d'Aubigny averti reprocher, & de l'ordonnance qu'il n'y feroit plus reçu, si présentement il ne le faisoit, a dit, qu'il ne vouloit alléguer d'autres reproches, sinon que c'étoit un méchant, qui mentoit impudemment. » *Mercure Fr. ann. 1610.*

1610.

Le silence de Ravaillac , après de semblables paroles , peut passer pour une conviction de la calomnie. Il faudroit voir ce morceau entier du procès de Ravaillac , dans le livre même. Mathieu dit que ce fut Servin avocat du roi , qui interrogea le P. d'Aubigny. Selon cet historien , le P. d'Aubigny répondit en effet , » que depuis que par la disposition de ses supérieurs , il avoit quitté le » prédications pour s'adonner aux confessions , Dieu lui avoit fait cette singulière » grace , d'effacer incontinent de sa mémoire , tout ce qu'on lui disoit sous le sceau de la confession. « Mais c'est tout ce que cet écrivain en rapporte , sans faire nulle mention de réplique maligne de la part de l'avocat du roi , quelque ennemi qu'il fût des Jésuites , & il mérite sans doute d'être cru , plutôt que les mémoires pour l'histoire de France , parce qu'il étoit contemporain , & qu'il s'intéressoit très-particuliérement à la mémoire de Henri IV. qui l'avoit honoré de ses bonnes grâces. Pasquier , grand ennemi des Jésuites , en les accusant de rien , montre assez qu'il les croit innocens. *Histoire de Henri IV. Ibid. Lettres de Nicolas Pasquier.*

» Le Dimanche 23 Mai , le pere Portu » gais , cordelier , avec quelques curés de » Paris , entr'autres ceux de Saint Barthé » lemy & de Saint Paul , en paroles couvertes , & toutefois intelligibles , taxerent les Jésuites , comme complices de l'assassinat du roi ; les arguant par leurs propres écrits & livres , nommément ceux de Ma

» riana & de Becanus... Il fut aussi proposé ,
 » dit encore sur ce sujet le même auteur ,
 » de défendre les chaires publiques aux Jé-
 » suites. On se contenta de faire brûler le
 » livre de Mariana ; comme il fut ce jour ,
 » mardi 8 juin , par la main du bourreau ,
 » devant l'église de Notre-Dame. Ce livre
 » soutient apertement le fait de frere Clé-
 » ment , & a été imprimé en deux façons :
 » l'une , en petit folio , l'autre in-octavo.
 » Dans le premier , il appelle ce frere , *Æter-*
 » *num Gallia decus* : lesquels trois mots sont
 » ôtés du second que j'ai. « *Mém. pour l'hist.*
de Fr. Ibid. p. 325.

Si tous les auteurs qui avoient écrit dans
 les principes de Mariana & Becanus , de-
 voient être taxés d'avoir contribué à la mort
 du roi ; » il falloit faire le procès à Jean
 » Petit , docteur de Sorbonne , dont le con-
 » cile de Constance avoit réprouvé les senti-
 » mens , au célèbre Jean Gerson , à Jac-
 » ques Almain , à Richer , à Jean Boucher ,
 » de la même maison & société. Ignore-t-on
 » que la Sorbonne s'assembla extraordina-
 » rement pour procéder à l'apothéose de
 » Jacques Clément , assassin de Henri III.
 » & que parmi tant de docteurs qui se trou-
 » verent à cette assemblée , il n'y eut que
 » le maître Jean Poitevin , qui s'y opposa ?
 » Une haine furieuse éteignoit dans ces
 » malheureux tems les lumières les plus na-
 » turelles : & quelque révoltante que soit
 » la doctrine , qui enseigne qu'il est quelque-
 » fois permis de tuer les rois , quelque oppo-

1610.

» sée qu'elle soit à l'écriture & à la raison ; elle
 » étoit , à la honte de la raison & de la reli-
 » gion , la doctrine dominante. Mariana, Jé-
 » suite Espagnol , dans un livre intitulé : *de*
 » *rege & regis institutione* , tient en effet qu'il
 » est quelquefois permis de tuer les tyrans ;
 » quoiqu'il enseigne d'ailleurs , qu'un prince
 » légitime ne peut être tué par aucun parti-
 » culier , de son autorité privée. Les ennemis
 » des Jésuites avançoient , que Ravallac y
 » avoit pris ses premières leçons , qu'il n'a-
 » voit que trop pratiquées. Il est cependant
 » certain qu'il n'avoit jamais lû le livre qu'il
 » ne connoissoit guère , & qu'il ne sçavoit
 » pas assez de latin pour l'entendre ; mais la
 » passion ne fait pas tous ces raisonnemens,
 » pour empêcher que la témérité de quelques
 » écrivains ne suscitât dans la suite une pa-
 » reille affaire à tout le corps des Jésuites , le
 » pere Aquaviva défendit dès le 8 Juillet, sous
 » peine d'excommunication & de suspension
 » des ministères sacrés , à tous les sujets de
 » la compagnie , de rien dire , ou écrire
 » qui pût autoriser en aucune façon & sous
 » aucun prétexte , le parricide des rois , que
 » la loi de Dieu , dit-il , ordonne d'honorer
 » & de respecter , comme personnes sacrées ,
 » que la main du seigneur a placées sur le
 » trône. « *Mem. Chr. & Dogm. t. 1. p. 115*
 & suiv.

Ce qui est dit ici de Mariana , convient
 également à Becan , & je ne vois , à bien
 parler , qu'une seule de ses accusations ,
 dans le cas d'avoir été faite avec quelque
 vraisemblance ,

vraisemblance : c'est celle que l'on tire du livre de ce Jésuite Espagnol , condamné par le Parlement , comme étant capable d'armer les sujets contre leurs souverains. Mais que conclure enfin contre les Jésuites de France , & sur un fait , du livre d'un étranger déjà condamné comme très-pernicieux , dès l'année 1606 , par les Jésuites eux-mêmes ?

» Le pere Cotton étant entré en conférence , sous la permission de la reine , qui » desiroit l'accorder avec l'abbé Du-Bois , » ennemi déclaré de lui & des Jésuites , y » étant demeurés cinq heures entières au » logis de M. le lieutenant-civil , sans se » pouvoir accorder : finalement ledit pere » Cotton , pour le surprendre , lui auroit » demandé s'il pensoit que les Jésuites eussent fait mourir le feu roi , & s'il croyoit » qu'il l'eût tué. Non , lui répondit l'abbé » Du-Bois : car si je le croyois , je vous sauterois , dit-il tout à cette heure (jurant » une bonne mort-dieu d'Abbé) à la gorge , » & vous étrangleroie , & vous jetteroie par » ces fenêtres. Puis il lui demanda si les Jésuites n'étoient point catholiques ; comme » le diable , dit-il «. *Journ. du regne de Henri IV. par P. l'Etoile , p. 233.*

» Il y eut prise ce jour (mardi 25 Mai) » entre M. de Lomenie & le pere Cotton , » en plein conseil ; auquel Lomenie dit que » c'étoit lui voirement qui avoit tué le roi , » & la société de ses Jésuites. Et sur ce que » ceux du conseil lui dirent qu'il apportât » un peu plus de modération ; dit que le » regret qu'il avoit de la mort de son trop

1610. » bon maître , lui pouvoit bien causer un peu
 » de passion en paroles ; mais qu'il ne parloit
 » qu'en présence de la reine. En même-tems
 » Beringhen en eut à De-Lorine , premier mé-
 » decin de la reine, qui soutenoit les Jésuites,
 » & lui en dit autant. » *Ibid. p. 260.*

Est-il étonnant que dans la vivacité & la co-
 lère , dans des momens où on se laisse aller à
 ses inimitiés , à ses préventions , à ses préju-
 gés , on se répande en paroles piquantes , en
 invectives , qu'on ne sçauroit prouver ? On
 avance bien des discours qu'on ne croit point
 & qu'on désavoue intérieurement , quand on
 est de sens rassis.

Jean Du-Bois , abbé de Beaulieu , ayant
 été obligé peu de tems après , de sortir du
 royaume , fut arrêté à Rome , & mis à l'in-
 quisition , à la poursuite , soit des Jésuites ,
 soit du procureur général des Célestins : car
 il avoit d'abord été Célestin ; & l'on veut qu'il
 soit sorti de cet ordre sans rendre compte des
 deniers qu'il avoit eus entre les mains. Ensuite
 il avoit porté les armes & servi avec distinc-
 tion Henri III. qui l'appelloit l'*empereur des*
moines. Après cela il reprit l'habit ecclésiasti-
 que , & se rendit célèbre par ses prédications.
 Quoiqu'il en soit , il fut détenu dans les pri-
 sons jusqu'en 1626, qui est l'année où il mou-
 rut , peu de jours après que le pape Grégoire
 XV. lui eut rendu la liberté. *Mém. pour l'hist.*
de Fr. Mercure Fr. & Moreri.

L'Etoile fait tenir à La-Varenne un dis-
 cours bien singulier aux Jésuites , à son re-
 tour de la Flèche , où il les avoit accom-
 pagnés de la cérémonie du transport du

cœur de Henri IV. en l'église de ces peres ; & après leur avoir donné à dîner à tous , au nombre de vingt-quatre. » Au reste , leur dit-il , à la suite d'autres paroles déjà très-fortes , » je ne vous célerai point qu'il » court ici un bruit mauvais & sourd , qui » est venu à mes oreilles , & qu'on m'a vou- » lu faire croire qu'il y avoit aucuns d'entre » vous , fauteurs & complices de ce mal- » heureux coup & assassinat du feu roi. Je » n'en ai rien cru : mais si tant est que j'en » découvrisse quelque chose , je vous déclare » que je vous enverrai tous prendre les uns » après les autres , & vous ferai étrangler dans » mon écurie. Voilà la harangue de La Varenne » aux Jésuites : mais il est bien tems , disoit- » on , de fermer l'étable , quand les chevaux » s'en sont allés. « *Ibid. p. 176.*

Comme ce discours de La-Varenne ne se trouve point dans les bons auteurs de son tems , on doit le regarder comme un de ces contes faits en l'air , qui ne sont propres qu'à amuser la populace , & à satisfaire les préventions d'un ennemi , pour qui tout ce qui est conforme à sa passion , devient raison & vérité.

Le même auteur , en parlant du prévôt de la maréchaussée de Pluviers , dit qu'il avoit deux fils Jésuites , & veut encore qu'on en tire contre ces peres , des conséquences de complicité. Mais il est évident qu'on ne peut , ni plus mal raisonner , ni plus mal conclure , que fait cet écrivain , dans le fait du prévôt de Pluviers. Les Jésuites se fussent-ils entendus avec ce prévôt , parce qu'il avoit deux fils Jésuites ; il ne s'ensuivroit pas qu'ils eussent con-

1610.

tribué au crime de Ravallac : à moins qu'on ne prouvât, ce qui est impossible, que le prévôt s'étoit pendu, de peur de tomber entre les mains de la Justice, pour avoir travaillé de concert avec les Jésuites, à inspirer à Ravallac son détestable attentat. Mais cette insigne calomnie se trouve solidement réfutée par le *Mercure François*. Après avoir remarqué que tout ce qui est avancé contre eux sur ce sujet, est tiré de l'*Anti-Cotton*, du remerciement des beurrières, & semblables écrits ; » Ils se devoient, dit-il, accorder » en leurs satyres, puisqu'ils sortent d'une » même boutique. De ces deux livres-ci, le » premier n'a été imprimé qu'à la mi-septem- » bre, & l'autre sur la fin d'octobre, & toute- » fois on a cru que ce prévôt s'étoit pendu, » parce qu'on lui avoit trouvé des coins, & » qu'il étoit faux-monnoyeur, & pour d'au- » tres péchés prévôtâbles dont il ne pouvoit » éviter la mort, & non pour l'accusation sus- » dite, que l'on tient lui avoir été suscitée » par ses ennemis, &c. *Merc. Fr. ann. 1610.*

Cette remarque qu'on n'alléguoit rien en ce tems-là contre les Jésuites, qui ne fût pris dans des libelles très-méprisables, pourroit seule servir d'une excellente réponse à toutes les autres calomnies de cette nature, & l'on n'en doutera point après un mot qui est peut-être échappé à l'un des plus furieux adversaires qu'ait eu cette société. » L'anti-Jésuite, » dit-il paroïssoit lors, & hors les injures, » il n'y faut rien chercher. L'auteur est Bo- » nestat, jeune homme : le facteur de la Guil- » lemot en fut prisonnier. Parut aussi le Ca-

» tholicon de Saumur, marchandise mêlée «.
Lettre. Ibid.

1610.

» La-Barilliere, qui est un peu libre en
 » paroles, ayant rencontré ces jours passés
 » deux Jésuites : messieurs, leur dit-il, je
 » crois que vous êtes Jésuites : il y a là un
 » marchand de Châtelleraut, qui a de bons
 » couteaux, & de toutes sortes; je ne sçais s'il
 » n'y en auroit point quelqu'un qui vous fût
 » propre. « Ce n'est point-là une preuve, mais
 un bon mot, qui peut plaire, moins parce qu'il
 est vrai, que par le tour de malignité & de
 plaisanterie, qui peut le faire goûter. *Mém.
 pour l'hist. de France. Ibid. p. 353.*

» Divray, greffier de la cour, dit le lende-
 » main à un de mes amis, que comme on re-
 » conduisoit cette demoiselle (la Coman,
 » dont il a été parlé ci-dessus) de devant mes-
 » sieurs, elle lui dit : j'ai révélé en confession
 » aux Jésuites tout ce que je sçavois de cette
 » menée; mais ils m'ont conjurée de n'en
 » point parler. « Comment le discours de la
 Coman n'a-t il pas eu de suite par rapport aux
 Jésuites ? Pourquoi les bons auteurs du tems,
 qui sont entrés dans le plus grand détail, n'en
 parlent-ils point ? *Ibid. page 358.*

Il n'est pas plus difficile de réfuter les ci-
 tations suivantes, contre les différentes per-
 sonnes que nous avons annoncées. Elles por-
 tent même leur réfutation avec elles, en ce
 qu'elles comprennent dans une même accusa-
 tion des personnes, non-seulement sans liai-
 son d'amitié ni d'intérêt entr'elles, mais enco-
 re ennemies déclarées, & connues pour telles;
 je veux dire la reine, la marquise de Verneuil,

1610.

& leurs partisans. Nous croyons par cette raison pouvoir nous abstenir de joindre à chaque citation des réflexions, qui grossiroient inutilement ces Notes, & que tout lecteur judicieux fera de lui-même.

» Le Dimanche de devant le Vendredi
 » que le roi fut tué, qui étoit le 9 Mai, ce
 » soldat (méchant garnement, qui avoit
 » été prêtre, dit l'auteur quelques lignes
 » auparavant) rencontra au-delà de la por-
 » te Saint-Antoine, sur le chemin de Cha-
 » renton, la veuve du capitaine S. Matthieu,
 » Huguenot. L'ayant reconnue, & elle lui,
 » l'acosta, & après quelques propos, lui de-
 » manda si elle étoit toujours à Paris. Elle
 » lui dit qu'oui. Et qu'y faites-vous tant ;
 » va dire l'autre ? Que j'y fais ? dit-elle ; j'y ai
 » prou d'affaires... Ma foi ! dit-il ; il n'y a ni
 » procès, ni affaires que je ne quittasse-là,
 » si j'étois que de vous ; je voudrois pour le
 » bien que je vous veux, que vous en fussiez
 » bien dehors. Pourquoi ? dit-elle. Pour ce,
 » dit-il, que devant qu'il soit huit jours, il y
 » a danger qu'il ne tombe un si grand es-
 » clandre à Paris, que bienheureux sera
 » celui qui en fera bien loin ; & de moi, je
 » vous conseille en ami d'en sortir plutôt
 » que plus tard, & m'en croyez hardiment.
 » Étant parvenus à l'entrée du temple, où
 » le prêche n'étoit pas encore commencé, le
 » soldat lui commence à dire qu'il ne vou-
 » loit pas ouïr leur prêche ; mais bien voir,
 » dit-il en riant, la disposition de vos gar-
 » des, qui sont une multitude de pauvres,
 » arrangés en haye des deux côtés, à l'en-

trée du temple. Les ayant regardés, il dit
à cette femme : Voilà tous ces gros marauds
& gueux, que nous avons accoutumé de
voir à Paris, à l'entrée de nos églises.
Voyez-vous pas, lui dit il, ces soldats, mê-
lés parmi ? Il n'y en a un seul que je ne con-
noisse de ceux-là : Ce sont tous voleurs ;
mais entre les autres, j'en remarque qua-
tre que voilà, destinés pour quatre mauvais
coups : mais le plus méchant & le plus dé-
terminé de tous, je ne le vois point ici, &
m'étonne qu'il n'y est : & là-dessus prend
congé de cette femme. Le Vendredi venu,
auquel jour le roi fut assassiné, cette fem-
me commence à penser aux discours de son
soldat, & le Dimanche d'après, ne sçachant
si elle devoit aller à Charenton, ou quoi ;
ayant sçu que d'autres avoient jà fait la
planche, s'enhardit d'y aller après eux. Sur
le chemin elle rencontra encore son soldat,
auquel tout étonné elle dit : Je crois que
vous êtes prophète : je vous croirai une
autre fois : mais pour ce coup, graces à
Dieu, nous en avons été quittes pour la
peur. Ce n'est encore rien que cela, lui
dit l'autre, la partie n'est pas achevée : il
y a d'autres coups qui suivent cestui-ci,
aussi mauvais & plus dangereux, & pour-
tant si me voulez croire, comme vous di-
tes, vous ne ferez que sage de sortir de là
où vous êtes, plutôt que plus tard... En
avertit incontinent les ministres, entr'au-
tres, M. Durand, qui tout aussi-tôt lui
donna entrée, par le moyen d'un de ses
amis, à M. Défunctis ; lequel l'ayant ouie

1610.

» là-dessus, ayant appris d'elle la demeure
 » du compagnon, & l'heure qu'on lui pour-
 » roit parler, s'y transporta à dix heures du
 » soir, si à point, qu'il n'eut autre peine,
 » sinon à lui commander de le suivre : ce qu'il
 » fit, & le logea en maison de sûreté. Cette
 » histoire étant bien véritable, comme elle
 » est, a fait espérer à beaucoup la découverte
 » enfin d'une si malheureuse & abominable
 » entreprise ; si les lâches procédures qu'on
 » y tient, au grand regret de tous les gens
 » de bien, n'en empêchent les fruits & les
 » effets : car il semble, à en ouïr parler, que
 » nous craignons de nous montrer trop exacts
 » & sévères à la recherche d'un crime, le plus
 » méchant & barbare, & qui plus importe à cet
 » état, qu'aucun autre qui ait été perpétré en
 » Europe, depuis plus de mille ans en ça «.
Journ. de l'Etoile, page 150. & suiv..

» Le Mardi 18, la cour assemblée, délibéra
 » sur les formes & procédures qu'on devoit
 » tenir au procès & condamnation de ce dé-
 » testable parricide & assassin de son roi,
 » François Ravailac, & sur-tout des ques-
 » tions & tortures les plus extraordinaires &
 » cruelles, où il étoit besoin d'appliquer ce
 » misérable... Fut délibéré en cette assem-
 » blée, de se servir en ce fait extraordinaire
 » d'extraordinaires questions, même étran-
 » gères... Fut proposée entre les autres, celle
 » de Genève, qu'on nomme la Barathe, ou la
 » Beurriere; qui est une question si pressante
 » & si cruelle, qu'on dit qu'il n'y a jamais eu
 » personne à qui on l'ait donnée, qui n'ait
 » été contraint de parler. Sur quoi les opi-
 » nions se trouverent fort diverses ; les uns,

» qui étoient les meilleurs & plus anciens ,
 » l'approuvant ; les autres nageant entre deux
 » eaux , sujets à changer d'opinions & à re-
 » venir , ne firent rien qui vaille... Ainsi la plû-
 » part d'entr'eux , qui ne se connoissoient
 » qu'à courir après le sac & l'argent , ayant
 » opiné *in mitiorem* (*seu deteriore* ,) l'em-
 » porterent ce jour-là à la pluralité des voix. «
Ibid. pag. 154.

1610.

» Suivant ledit arrêt , pour la révélation
 » de ses complices , il fut appliqué à la ques-
 » tion des brodequins. Ce qui s'y passa , est
 » sous le secret de la cour. « *Merc. Fr. ann.*
1610. fol. 454.

» Un garnement ayant loué tout haut Ra-
 » vaillac , dénigré publiquement le feu roi ,
 » & dit que c'étoit une belle dépêche , fut
 » pris & amené à Paris. Les informations ,
 » comme celles du Maçon , furent mises par
 » devers M. le chancelier , & sont demeu-
 » rées au sac : on n'a depuis ouï parler ni
 » de l'un ni de l'autre , pour en faire justice. «
Mém. pour l'hist. de Fr. Tom. 2. pag. 324.

» Cet assassin étant parvenu au lieu du
 » supplice , se voyant prêt d'être démembré ,
 » & qu'un certain homme qui étoit près de
 » l'échafaud , étoit descendu de son cheval
 » pour le mettre en la place d'un qui étoit
 » recru , afin de le mieux tuer : on m'a bien
 » trompé , va-t-il dire , quand on m'a voulu
 » persuader que le coup que je ferois , se-
 » roit bien reçu du peuple , puisqu'il fournit
 » lui-même les chevaux pour me décharer.
 » Preuve, ajoute l'auteur en marge, qu'il avoit
 » été excité par quelqu'un à faire ce coup exé-

» crable , & qu'il avoit des complices. « *Ibid.*
1610. pag. 322.

» Voici ce qui regarde le fait du prévôt de
» Pluviers. Le prévôt de Pluviers ou Peti-
» viers, ville en Beauce, éloignée de Paris de
» deux journées, accusé d'avoir dit le même
» jour que le roi fut tué : *Aujourd'hui le roi*
» *est tué, ou blessé* ; étant amené prisonnier à
» Paris, fut trouvé mort & étranglé dans la
» prison, avec les cordons de son caleçon. Il
» fut pendu par les pieds le 19 Juin, en place
» de Grève. « *Merc. Fr. ann. 1610. fol. 493.*

L'Etoile, après avoir dit la même chose,
y joint les traits suivans. » Cet homme mal
» fâmé & renommé par-tout, (& qui avoit
» deux fils Jésuites, *quod notandum*), re-
» connu de tous pour un très-mauvais ser-
» viteur du roi (mais très-bon de la maison
» d'Enragues & de la marquise de Verneuil)
» au reste tenu au pays pour un larron & un
» concussionnaire, fut déféré & accusé, par
» bonne vérification de témoins, d'avoir dit
» dans Pluviers, jouant, ou regardant jouer
» dans un jardin à la courte boule, à l'heure
» même que le roi fut tué : *Le roi vient d'être*
» *tué & est mort à cette heure ; n'en doutez*
» *point*. Et quelques jours auparavant, avoit
» tenu le même ou semblable langage : à quoi
» on n'avoit autrement pris garde ; jusqu'à
» ce que la fortune avenue, fit croire que le
» paillard sçavoit l'entreprise, & qu'il étoit
» des complices de ce malheureux assassin ;
» tellement qu'étant veillé, guetté, & couru
» en toute diligence, fut finalement attrapé,
» & conduit prisonnier à Paris, en la Concier-

„ gerie du Palais, où on fut tout ébahi que
 „ peu après on le trouva mort ; & disoit-on
 „ qu'il s'étoit étranglé avec les cordons de ses
 „ caleçons. La cour du Parlement, tout mort
 „ qu'il étoit, ne laissa pas de lui faire son
 „ procès doublement criminel, & pour s'être
 „ rendu coupable du crime de léze-majesté :
 „ mais au bout, un homme mort ne parle
 „ point (qui étoit ce qu'on demandoit :) car
 „ s'il eût parlé, il en eût trop dit pour l'hon-
 „ neur & profit de beaucoup, qu'on ne vou-
 „ loit point fâcher. C'est pourquoi on a eu
 „ opinion de ces pieds-plats de Beaucerons,
 „ qui par-tout à Pluviers & aux environs,
 „ vont disant : Mon dieu ! que la mort de ce
 „ méchant homme avenue vient bien à
 „ point pour M. d'Entragues, la marquise de
 „ Verneuil sa fille, & tous ceux de sa maison !
 „ On trouva à ce misérable un outil & instru-
 „ ment de faux-monnoyeur, qu'ils appellent
 „ une jument, duquel on pensoit que cet
 „ homme, qui avoit le bruit de s'en mêler,
 „ s'aïdoit : mais on trouva que c'étoit un en-
 „ gin propre à rompre des treillis & barreaux
 „ de fer, voir des plus forts, comme sont
 „ ceux de la Bastille, pour en tirer le comte
 „ d'Auvergne. « *Journ. du regne de Henri IV.*
 pag. 183.

„ La-reine envoya querir le médecin Du-
 „ ret, qui étoit l'homme du monde que le
 „ roi aimoit le moins, qu'il ne vouloit pas
 „ voir, & duquel il avoit même défendu à
 „ la reine de se servir, le retint pour son
 „ médecin, & le fit de son conseil avec bon
 „ appointement ; le tout en faveur de Con-

1610.

» chine qu'on disoit porter fort constam-
 » ment la mort du roi. » Et à la marge est
 écrit : » On étoit persuadé que lui & sa fem-
 » me, avoient beaucoup contribué à la mort
 » du roi. « *Mem. pour l'hist. de Fr. t. 3. p. 309.*

» Le Dimanche 30 Janvier, la marquise
 » de Verneuil fut, sur les dépositions de la
 » Coman, ouïe de monsieur le premier prési-
 » dent, depuis une heure après midi jusqu'à
 » cinq, & au logis dudit premier président,
 » où il l'avoit fait assigner pour l'interroger là-
 » dessus. « La marge porte : Henriette de Bal-
 » zac d'Entragues, marquise de Verneuil,
 » maîtresse du roi Henri IV. Elle étoit accu-
 » sée par la demoiselle d'Escoman, & ne fut
 » décrétée que d'un assigné pour être ouï;
 » quoiqu'il s'agît de l'assassinat du roi & du
 » crime de léze-majesté au premier chef. «
Ibid. p. 358.

» Le lendemain, la reine lui envoya (au
 » premier président) un gentilhomme, pour
 » le prier de lui mander ce qui lui sembloit
 » de ce procès; auquel le bon homme répon-
 » dit : *Vous direz à la reine, que Dieu m'a ré-*
 » *servé à vivre en ce siècle, pour y voir & en-*
 » *tendre des choses si étranges, que je n'eusse*
 » *jamais cru les pouvoir voir, ni ouïr de mon*
 » *vivant.* Un de ses amis & des miens, lui
 » disant que beaucoup avoient opinion que
 » cette demoiselle accusant tant de gens, &
 » même des plus grands du royaume, elle en
 » parloit à la volée & sans preuves; ce bon
 » homme levant les yeux au ciel, & ses deux
 » bras en haut : *Il n'y en a que trop*, dit-il,
 » *il n'y en a que trop.* « *Ibid.*

» Monsieur d'Epernon en même-tems, qui
» avoit le plus d'intérêt en cette affaire, & qui
» poursuivoit animeusement contre cette de-
» moiselle pour la faire mourir, allant ordi-
» nairement pour cela au conseil à M. Sé-
» guier, vint voir le premier président pour
» en apprendre des nouvelles; mais ce per-
» sonnage, avec sa gravité ordinaire, & main-
» tien assez rébarbatif, principalement à
» l'endroit de ceux qui ne lui plaisoient pas, le
» rebuta fort, lui disant : *je ne suis pas votre*
» *rapporteur, mais votre Juge.* Et comme ledit
» sieur lui eut expliqué que c'étoit comme ami
» qu'il le lui demandoit : *Je n'ai point d'amis,*
» répondit-il : *Je vous ferai justice; conten-*
» *tez-vous de cela.* M. d'Epernon s'en étant
» retourné mal content, en fit sa plainte à la
» reine, qui lui dépêcha aussi-tôt un des
» siens, avec charge de lui dire qu'elle avoit
» entendu dire qu'il traitoit mal M. d'Eper-
» non, & qu'elle le prioit de le vouloir à l'a-
» venir traiter plus doucement, comme un
» seigneur de la qualité & mérite qu'il étoit.
» A quoi le premier président fit réponse : *Il*
» *y a cinquante ans que je suis Juge, & trente*
» *que j'ai cet honneur d'être le chef de la cour*
» *souveraine des pairs de ce royaume, & je*
» *n'ai jamais vu ni seigneur, ni duc, ni pair,*
» *ni homme de quelque grande qualité qu'il fût,*
» *accusé d'un crime de lèse-majesté, comme est*
» *M. d'Epernon, qui vint voir ses Juges tout*
» *botté & éperonné; avec une épée à son côté.*
» *Ne faillez de dire cela à la reine.* C'est par-
» ler en premier président cela; que je n'eusse
» enregistré ici, si je ne l'eusse sçu certaine-
» ment.

1610.

» Si l'on me demande , dit M. de Péréfixe ,
 » qui furent les démons & les furies qui lui
 » inspirerent une si damnable pensée , & qui
 » le poussèrent à effectuer sa méchante dis-
 » position : l'histoire répond , qu'elle n'en
 » sçait rien , & qu'en une chose si importante,
 » il n'est pas important de faire passer du
 » soupçon & des conjectures , pour des véri-
 » tés assurées. Les Juges mêmes qui l'interro-
 » gerent, n'osèrent en ouvrir la bouche, & n'en
 » parlerent jamais que des épaules. « *Péref.
 Hist. de Henri le Grand. 3. Part. pag. 410.*

Le continuateur de l'histoire latine de M. de Thou dit qu'il a eu sur ce sujet deux opinions différentes , selon lui, les uns étoient persuadés que l'assassinat de Henri IV. étoit l'ouvrage de quelques grands du royaume , qu'il ne nomme point ; lesquels immolèrent ce prince à leurs anciens ressentimens ; les autres crurent que l'Espagne fit faire ce coup par les partisans qu'elle avoit dans le royaume ; & cet écrivain ajoute que cette dernière opinion étoit celle du président de Thou , & des plus sages têtes du Parlement. Il parle encore avec beaucoup d'autres , de lettres écrites de Bruxelles , Anvers , Malines & Bol-duc , avant le 15 Mai , qui marquoient que c'étoit le bruit commun dans ces Provinces , que Henri IV. avoit été tué. *Nic. Rigalt. ann. 1610. tom. 6. p. 492.*

L'endroit de l'Etoile , pag. 150 , que je viens de citer , supposé qu'on pût faire quelque fond sur cette autorité , donneroit lieu à une troisième opinion , qui est , que ce complot , ou plutôt , tous ces différens complots ,

devoient aboutir à une révolte, & même à une espèce de S. Barthélemi, dans Paris, & qu'elle ne manqua à s'exécuter, que parce que les conjurés voyant le roi mort, ce qui étoit leur grand & principal objet, regarderent comme inutile de pousser les choses plus loin.

Je ne sçaurois me dispenser de parler ici de quelques pièces, qu'on trouve dans le quatrième tome du Journal de l'Etoile, nouvellement imprimé, sous le titre de *pièces justificatives*. Les uns regardent l'affaire & le procès de la demoiselle de Coman : elles n'ajoutent rien ou fort peu de chose, à ce que nous en avons dit : Voici les autres.

La première est un manuscrit, que l'auteur prétend avoir été trouvé dans le cabinet du duc d'Aumale (Charles de Lorraine, second fils de Claude) mort dans les Pays-Bas, environ en l'année 1631. Ce manuscrit, qui charge beaucoup les Jésuites & le comte d'Autvergne, quoiqu'il fut alors en prison, porte que le duc d'Epéron, qui étoit dans le carrosse de sa majesté, » voyant frapper le roi » à la mort, ce sont ces paroles, lui donna » un coup de couteau dans le côté, pour » plutôt abrégier le cours de sa vie. Le duc de Montbazou, ajoute-t-il, vit bien donner » le coup de couteau par d'Epéron : mais il » n'avoit garde d'en dire aucune chose, » comme adhérent à cet assassinat.

La seconde de ces pièces est intitulée : *Rencontre du duc d'Epéron & de François Ravailiac* On y avance que ce duc s'étant fait présenter à Angoulême, Ravailiac & deux autres de ses complices, lui & le pere Cot-

1610.

ton , les exhorterent à poignarder Henri IV. apportant pour raison , que ce prince étoit l'ennemi du pape , du roi d'Espagne & de la religion catholique , qu'il avoit entrepris d'abolir en Europe : qu'après qu'ils s'y furent engagés par serment , en recevant la communion de la main du pere Cotton , on donna deux cens écus à chacun d'eux , qu'ils prirent ensuite le chemin de Paris , où ayant été fort long-tems sans trouver l'occasion d'exécuter leur entreprise , ils se firent encore donner par d'Epernon cent écus chacun : qu'enfin au moment du parricide , » comme le duc d'E-
 » pernon eut avisé ledit Ravaillac , il com-
 » mença à amuser le roi de discours , & alors le
 » perfide Ravaillac se jetta sur le roi , & lui
 » bailla un coup de couteau : mais ledit duc
 » voyant que ce n'étoit rien , & que le roi s'é-
 » cria qu'il étoit blessé , il lui fit signe qu'il
 » redoublât : alors ce misérable du second
 » coup tua le roi , en lui perçant le cœur. «
 Toutes ces imputations , qui ne partent que de libelles méprisables , ont moins encore besoin que les précédentes , qu'on s'arrête à en démontrer la fausseté. Voyez la lettre de Pasquier à M. de Monac , où il justifie le duc d'Epernon , pag. 436.

Les autres pièces regardent le fait de Pierre Du-Jardin , connu sous le nom de capitaine de La-Garde , dont nous n'avons point eu occasion de parler : Voici ce qu'elles nous en apprennent. Du-Jardin étoit de Rouen. Il servit d'abord dans le régiment des gardes ; puis dans la cavalerie légère. De-là il passa en Provence , où il fut em-

ployé par le duc de Guise, pour le service de sa majesté. Le maréchal de Biron le connut lorsqu'il étoit cheval-léger sous M. de Lefdiguieres, & se l'attacha à cause de sa bravoure. Après la paix de Savoye, il se mit au service de la république de Venise, jusqu'à son accommodement avec le pape; après quoi il alla servir en Allemagne sous le duc de Mercœur. Il revint à Venise, d'où, après quelque séjour à Florence & à Rome, il vint à Naples. Ayant eu en cette ville occasion de connoître un ligueur réfugié, nommé La-Bruyere, il fut présenté par lui à un Jésuite nommé le pere Alagon, oncle du duc de Lerme, favori du roi d'Espagne. Ce Jésuite voulant se servir d'un aussi brave homme, pour le dessein projectté d'ôter la vie à Henri IV. le lia avec Hébert, ce secrétaire du maréchal de Biron, dont il a été parlé dans ces mémoires; avec Louis d'Aix, dont il a aussi été fait mention dans l'article de la réduction de Marseille, & avec un autre Provençal nommé Roux, tous François réfugiés.

Dans une de leurs parties de plaisir, on leur présenta Ravaillac, qui ne leur cacha rien de ses desseins, & dit qu'il apportoit une Lettre du duc d'Epemon pour le viceroi de Naples. La-Garde se voyant suffisamment instruit, alla faire part de tout ce qu'il avoit découvert à Zamet, Ambassadeur de France à Venise, qui le manda incontinent à M. De-Breves, notre Ambassadeur à Rome, & à Zamet son frere, à Paris. De-Breves donna à La-Garde des lettres pour M. de Villeroy, avec lesquelles il revint en France à la suite du

1610.

duc de Nevers, qui le présenta à sa majesté à Fontainebleau. Henri IV. ordonna à cet officier d'accompagner le grand maréchal de Pologne en Allemagne, pour le bien de son service; après lui avoir dit qu'il avoit pris des mesures qui rendroient inutile le dessein de ses ennemis sur sa personne. La-Garde repassant en France, chargé de nouvelles fort importantes de la part du grand maréchal de Pologne, apprit à Francfort la mort du roi, & se retira malade à Metz, d'où il suivit le maréchal de la Châtre à l'expédition de Juliers. Comme il revenoit en France, après la paix, il fut attaqué près le village de Fize, par des gens armés, qui le percerent de coups, & le laissèrent pour mort dans un fossé. Il gagna comme il put Mézières, où étoit le duc de Nevers, qui le fit conduire à Paris; où, sur une requête qu'il présenta au roi, obtint un office de contrôleur général des Bieres: mais lorsqu'il s'y attendoit le moins, on se saisit de lui, & on le mit en prison. Avant qu'on eût prononcé son arrêt, qui ne pouvoit manquer de lui être favorable, parce que les Juges ne trouverent rien qui le chargeât, un exempt vint le tirer de prison, lui mit entre les mains un brevet de six cens livres de pension, & ses provisions de contrôleur des Bieres à Paris. Il paroît qu'il se retira à Rouen, & qu'il y mourut.

Un autre écrivain encore plus moderne, qui a rétabli les cinq interrogatoires de Ravallac, sur le vol. 192. des Mss. de la Bibl. du roi, (car le Mer. Franc. ne rapporte les quatre derniers qu'en abrégé & d'une ma-

niere toute historique, & ne dit rien du tout du premier) a cru y trouver des preuves, que le criminel a cherché à tromper ses Juges, & qu'il ne dit pas tout : que ses Juges de leur côté, semblent craindre de lui demander comment il a connu le duc d'Epernon. Il ne doute point encore que Ravailiac n'ait été véritablement en Italie, quoiqu'il l'ait toujours nié fortement. Les pièces du procès de la Coman & du capitaine La-Garde, lui paroissent suffisantes pour établir que le complot du parricide avoit été formé à Naples dès l'année 1608 : & qu'on y travailloit dans le même tems en Italie, en Espagne, en Flandre & en France. A quoi il ajoute, que le duc d'Epernon & la marquise de Verneuil, se donnerent à ce sujet différens rendez-vous à Saint Jean en Grève : qu'on entendit de leur propre bouche quelque chose de leur projet, & qu'on le rapporta à Henri IV. lui-même : mais que ce prince, soit par aveuglement, soit par excès de bonté, négligea cet avis.

Ceux qui ont remarqué que le duc de Sully avoue en quelque'endroit, qu'il ne dit pas tout ce qu'il sçait à cet égard, trouveront dans ces paroles matiere à bien des soupçons. Mais dans la vérité, rien de tout cela n'est assez clair, ni assez positif, pour qu'on puisse, sur de pareils indices, accuser nommément telle, ou telle personne, & encore une fois, il n'y a rien de mieux à faire aujourd'hui, que de tirer absolument le rideau sur ce mystère d'iniquité, & de livrer à l'oubli pour jamais, s'il étoit possible, tout

1610.

ce point de notre histoire. On devroit encore prendre ce parti , quand même il seroit vrai , comme quelques personnes en sont persuadées , qu'il y a un petit nombre de cabinets dans Paris , qui peuvent fournir de nouveaux éclaircissemens. Ceux qui pourroient avoir chez eux ces sortes de pièces , sont très louables de les cacher avec le plus grand soin , & devroient même se résoudre à les brûler.

Je n'ai point cité dans tout ceci Vittorio Siri. Ce n'est pas qu'il n'ait parlé & de l'assassinat de Henri IV. & du procès de Ravaillac , *Mem. Recond. t. 2. p. 246-276* : mais il le fait si négligemment , en homme si mal instruit , ou même si partial contre les maximes du gouvernement & la personne de Henri le Grand , que son témoignage ne sçauroit être d'un grand poids. Je remarque seulement que son sentiment est , que Ravaillac n'a eu absolument aucun complice.

Fin du septième Volume.



TABLE GÉNÉRALE

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce septième Volume.

A

ABEINS. (l'abbé d') les grands desseins de Henri IV. 375. & *suiv.*
est fait évêque de Poitiers, 93, 94.

ACHMET, empereur des Turcs, demande à Henri IV. d'avoir un résident à Marseille, 305, 306.

AERSENS (François) 124. les grands desseins de Henri IV. 375. & *suiv.*

AGOUST, Maison, voyez Henri IV.

AIDES. Réglemens à ce sujet, 200. & *suiv.*

ALBERT, cardinal & archiduc d'Autriche, sa réception au prince de Condé après sa sortie de France, 262. N. 29.

ANDRÉ. (N. de Saint) officier d'artillerie, 220

ANGOULEME (Charlotte de Montmorency, duchesse d') mêlée dans les intrigues galantes de Henri IV, 244.

ANJOU, (François de Valois, duc d')

sa réponse à la lettre du roi, 360. Raison du peu de précaution qu'il prend contre

les grands desseins de Henri IV. 375. & *suiv.*

ALLEMAGNE (Affaire d') & troubles qui y arrivent, 138. Les princes d'Allemagne députent vers Henri IV. sur leur prétention à la succession de Clèves, 337, 338.

AMBASSADEURS nommés par Henri IV. pour résider dans les différentes cours de l'Europe, 372.

Voyez PHILIPPE II.

ANJOU (Gaston, Jean-Baptiste de France, duc d') troisième fils de Henri IV, ensuite duc d'Orléans. Sa naissance, 41. N. 10.

ANNÉE du grand hiver, 91. N.

ANVERS. Trahison d'Anvers, 183.

ARCENAL, v. SULLY.

ARCHIDUCS (les) travaillent sincèrement à la paix, 120.

ARTILLERIE. Projet à cet égard faisant partie du cabinet d'état, 193, 194.

ARTS. Projet pour les perfectionner, 192, N. 15.

AUGUSTE. Conformité du regne de Henri IV. avec le sien, 22.

AVIAS (le pere) Jésuite nommé dans une lettre du P. Cotton, 157.

AUTRICHE, maison, sur quoi fondé son prétendu droit à la succession de Clèves, 314. & *suiv.*

AUTRICHE (Catherine d') Alliance par elle de la maison de Bé-

thune avec la maison d'Autriche, 299. N. 9.

AUTRICHE (Charles d') marquis de Burgaw. *Voy.* BURGAW.

AUTRICHE. (Marie d') épouse de Guillaume, duc de Juliers, 315.

AUVERGNE. (Charles de Valois, comte d') Graces qu'on lui accorde dans sa prison, 279.

B

BALAGNY. (Damien de Montluc de) Intrigues de galanterie entre lui & le duc d'Enguillon ; il est assassiné, 60, 61.

BANQUEROUTES. Edits contre les banqueroutiers frauduleux, 235, 236.

BARONIUS. (cardinal) Sa mort, 84, 85.

BARREAU. Abus à corriger dans le barreau pour les juges, avocats, procureurs, &c. 216, 217.

BÉARN. *V.* JÉSUITES.

BEAUVILLE, premier président de la chambre des comptes de Provence, 68.

BELLEBRANCHE,

nommé dans une lettre
du P. Cotton , 153.

BELLIEVRE. (Pom-
ponne de) Sa mort, 85.

BERINGHEN (Pierre
de) contrôleur général
des Mines, 143, 153,
223, 233, 246, 362

BERNY. (Matthieu
Brûlart de) 122, 270.
N. 32. Il sert les inté-
rêts du prince d'Epi-
noy auprès de l'archi-
duc, 291, 292. N. 5.

BETHUNE. (Maison
de) Ses alliances avec
les maisons d'Autriche
& de Coucy, 299. N. 9.

BETHUNE (Jean de)
s'allie avec la maison
d'Autriche par celle de
Coucy, 299. N. 9.

BETHUNE (N. de)
cousin du duc de Sully,
220.

BIRON. (Charles
de Gontaut, maréchal
de) Pertes énormes
qu'il faisoit au jeu,
90. N.

BIRON. (Jean de)
On le veut démarier,
221.

BLANCHEFORT. Mai-
son des plus commu-
nes dans la noblesse, 7.

BLANCHEFORT de
Crequi (Françoise de)
Son mariage, 7. 8. N. 3.

BODILLON assassine
Childeric, pourquoi ,
111.

BOISSISE, agent de
France, près des prin-
ces héritiers de Clé-
ves, 319. 356. sert uti-
lement dans cette af-
faire, 337. N. 10. est
nommé ambassadeur
en Dannemarck & en
Suede, 372.

BONGARS (Jacques
de) agent de France
en Allemagne, 319.
356. Mémoires qu'il
envoie à Sully sur la
succession & les affai-
res de Clèves, 308.
Bon mot de lui, 331.
est nommé ambassa-
deur en Hongrie, Bo-
hême & Transilvanie,
372.

BONNE. Sentiment
sur cette maison, 7.

BORDE (la) em-
ployé à découvrir l'in-
trigue du comte de
Sommerive, avec ma-
dame de Moret, &
maltraité par Som-
merive, 53.

BOUILLON (Henri de la Tour d'Auvergne , vicomte de Turenne) reprend ses brigues , 69. *Voyez* HENRI IV.

BOUILLON. (Mademoiselle de) offerte au duc de Sully pour épouser le marquis de Rosny , 5.

BOURBON, (Cathérine - Henriette de) fille de Henri IV. & de Gabrielle d'Estrées , proposée au fils du duc de Sully , 12. N. 4. puis au fils du connétable , 19. Son mariage , 12. N. 4. Présent qu'elle reçoit du roi son pere , 234.

BOURG (M. du) 220.

BOURGOGNE , (Charles de) Sa fille porte le comté de Gueldres dans la maison d'Autriche , 309. 310.

BOURGOGNE (Marie de) porte les Pays-Bas à Maximilien. Doute sur cette possession. 310. *Voyez* CLEVES.

BRANDEBOURG. (Albert Frédéric , électeur de) Son droit à la succession de Clèves , 312.

BREMONT (M.) nommé dans une lettre du pere Cotton , 155.

BRISSAC (Charles de Coëssé) maréchal de) est mis en jeu par une calomnie , au sujet d'un sermon du P. Gonthier , 242 , 243. est nommé du conseil de régence , 372.

BRUNSWICK , (duc de Lunebourg) 293.

BUISSE (La) 220.

BULLION est envoyé ambassadeur vers les Vénitiens & le duc de Savoye , 371.

BURGAW (Charles d'Autriche , marquis de) Son droit à la succession de Clèves , 314.

C.

CABINET D'ETAT. Idée & objet de ce grand & utile travail , 188. & *suiv.* N. 14, 15.

CARDINAUX.

DES MATIERES. 451

CARDINAUX , leurs duc , voyez CLÈVES
prérogatives en Italie , (Guillaume duc de) Mé-
301. moire & détails sur cer-

CARL-PAUL , envoyé te principauté. Noms
par l'électeur Palatin au des princes & princesses
duc de Sully , 117. de ce nom , 306 & *suiv.*

CAUMARTIN est en- CLÈVES (Anne de)
voyé ambassadeur vers épouse Philippe-Louis,
les Suisses, Grisons, &c. Comte Palatin de Neu-
371. bourg , 312.

CHATEAUNEUF CLÈVES. (Guillaume
(M. de) garde du sceau duc de) Sa mort , ses
de la régence , 372. enfans , ses alliances ,

CHATEAUVIEUX (de) princes prétendants à sa
nommé du conseil de succession , 306 & *suiv.*
régence , 372.

CHATILLON , ingé- CLÈVES (Jean-Guil-
nieur , fait des plans laume de) fils du précé-
des frontières de Cham- dent. Sa mort , 310.

CHARTRE (Claude CLÈVES (Magdelène
de la) 154. de) épouse Jean comte
Palatin de Deux Ponts,

313.

CHEVALERIE (Ordre CLÈVES (Marie-
de) que Henri IV a Eléonore de) épouse
dessein d'instituer , 192. Albert - Frédéric de

CHILDERIC , pour- Brandebouig , 312.

CLÈVES (Sibyle de)
pour-quoi assassiné par Bodil- épouse Charles d'Autri-
lon , 111. che , 314.

CHILPERIC , pour- CŒUVRES. (François
quoi détroné , 111. Annibal d'Estiées , mar-

CLERGÉ DE FRANCE quis de) calomnie Sul-
demande la publication ly , 238. est envoyé à
du concile de Trente , Bruxelles pour enlever
83 , 84.

CLÈVES (duché de) la princesse de Condé ,
Mort de son dernier 262. N. 29.

COLANGE, commis-
saire en Languedoc, 99.

COLLEGE ROYAL.
Réflexions sur les collè-
ges & sur l'éducation
qu'on y donne à la jeu-
nesse. 192. N. 15.

COMAN. (Jacqueline
Le-Voyer de) ou d'Es-
coman, donne son avis
à HENRI IV d'une cons-
piration contre sa per-
sonne, 387. Particu-
larités sur son procès, &
différentes opinions sur
toute cette affaire, 202.
N. 19.

COMÉDIENS Italiens
appelés en France, 1.2.

COMMERCE. Projets
pour le faire fleurir, 197.
N. 15.

COMMERCEY (seigneu-
rie de) usurpée par les
Espagnols & le duc de
Lorraine, & restituée,
95. N. 32.

CONCHINE ou CON-
CINI, épouse Léonore
Galigay, 36. Il abuse de
la confiance de la reine,
35. Son ambition, 37,
38. Motifs secrets de la
jalousie qu'il inspire à la
reine contre Henri, ses
menées avec le conseil
d'Espagne contre ce

prince, 164. Refus qu'il
essuie, 301, 302.

CONDÉ (Henri II. de
Bourbon, prince de)
épouse mademoiselle
de Montmorency, 63.
162-164, N. 6. 244.
Brouilleries qui s'en en-
suivirent entre Henri
IV & ce prince, 244.
Traits sur les effets de
cette jalousie, 248. N.
27. Il emmène la prin-
cesse de Condé en Flan-
dre, 254, 255. Particu-
larités sur cette évasion,
255. N. 28, 29. Il écrit
au roi & à M. de Thou,
264, 265. Détails sur
toute cette affaire, 264.
N. 30.

CONJURATION sur la
vie d'Henri IV, formée
dans la ville de la Fle-
che, 273. Peu de fon-
dement de cette conspi-
ration, 276. N. 35. Au-
tre contre ce prince;
avis répandus & paroles
dites à ce sujet, 376.
N. 12, 13.

CONSEIL DE RÉGEN-
CE, composé par Henri
IV, pendant l'exécution
de ses grands desseins,
372, 373.

CONTRY. (François de

Bourbon , prince de) même sujet , 252, 253,
querelle avec le prince sur l'évasion du prince
de Joinville , 62. de Condé, 258-263. sur

CONTY, (Jeanne de la mort du duc de Clè-
Coëme , princesse de) ves, 307. sur la manière
employée à faire réussir d'exécuter le grand des-
le mariage du duc de sein , 338. sur les pres-
Vendôme , avec made- sentimens qu'a Henri
moiselle de Mercœur , IV de sa mort , & sur la
66. conjuration contre sa

CONVERSATIONS en- vie , 382.

tre le roi & Sully , 11. COTTON (Pierre)

sur les sujets de plaintes Jésuite , travaille utile-
de Henri IV contre la ment au mariage du duc
reine, la marquise de de Vendôme , avec ma-
Verneuil , &c. 29. entre demoiselle de Mercœur,
Henri IV la reine, Sully 66. Lettre indiscrette
& les courtisans sur les qu'il écrit sur les nou-
grands hommes de l'an- velles de la cour , 152.
tiquité, 148. entre Henri *Voyez* HENRI IV. Il est
IV & Sully , sur les nou- impliqué dans le parri-
velles publiques; sur les cide de Ravailiac ; sa
complots domestiques justification , 420, 422.

& étrangers, contre la COURONNEMENT de
vie de ce prince , 163. la reine Marie de Mé-
sur les mémoires de fi- dicis. Motifs qui font
nance, & sur les moyens souhaiter cette cérémo-
de recouvrer de l'ar- nie aux séditieux , 173,
gent , 198. sur la com- 174. Comment se passe
position du cabinet d'é- la cérémonie du cou-
rat , 218. entre *Sully* & ronnement, 394. N. 18.

le prince de *Condé* , sur COURS SOUVERAINES.
les prétendus sujets de Réglemens auxquels
mécontentement de ce- elles sont assujetties.
lui-ci , 249-252. entre Réflexions sur ce sujet ,
Henri IV & Sully sur le 96. N. 33.

COURTISANS. Que- contre la maison d'Au-
relles entr'eux, 62, 63. triche, 356.

Comment ils pensent D A N S A (Simon)
de Henri IV & de Sully, corsaire Flamand, 157.

142. N. 1. Ils calom- DAUPHIN (Monsieur
nient Sully au sujet des le) malade a Noisi, 30.
enfans naturels de Hen- Brigues a la cour pour
ri IV, 238. Leurs dé- lui faire épouser l'in-
marches & brigues pour fante d'Espagne, 170.
détourner Henri IV de N 8.

ses grands desseins, 335, DELPHIN, cardinal,
336. Mal-intentionnés ambassadeur de Venise
pour les grands desseins en France, est envoyé
de ce prince, 363, 364. par Henri IV son am-
bassadeur à Florence,

301. CREQUY (Charles de

Blanchefort de). Pertes DÉPUTÉS GÉNÉRAUX
énormes qu'il fait au du corps protestant dans
jeu, 89. N. 29. On pro- l'assemblée générale de
pose de marier son fils l'assemblée générale de
ainé avec mademoiselle Gergeau, 73 & *suiv.*

de Verneuil, 155. DESSEIN POLITIQUE
ou grand dessein de
CREQUY, *Voyez* Henri IV, 187 & *suiv.*

BLANCHEFORT de Cre- La succession de Clèves
quy. en est le prétexte, 317
GROS (du) l'un des & *suivans*. Moyens de
conjurés dans la conju- l'exécuter, 328. & *suiv.*

ration de la Flèche 275. On cherche à le détruire.

D.

DANGUIN (le capi- Princes & électeurs qui
taine) sert utilement se joignent a Henri IV
dans l'affaire de la ré- pour le grand dessein.
volte des Maures 132. Dispositions prochaines
pour l'exécution, 355

DANEMARCK (Chris- & *suiv.*

tien IV roi de) Ce prin- DEUX-PONTS (Jean
ce embrasse l'alliance comte Palatin de). Son

DES MATIERES. 455

droit à la succession de Lorraine, duc d') satisfait Henri IV contre son frère, 54, 55. fait assassiner Balagny, 61.

DISSIPATEURS. Projet de les réprimer, 207 & suiv.

DOMAINE DU ROI. Rachat de différentes parties, 99 & suiv. La principale richesse du roi ne consiste pas dans son domaine, N. 10 & suiv.

DROIT-ANNUEL établi par Henri IV, 200, 201. Jugemens différens sur cet établissement, 220. N. 19. Voy. PAULETTE.

DUELS. Suite de la facilité à les pardonner, 61, 62. N. 19. Edit sur le duel, & ce qui se passa à cette occasion dans le conseil, 236, 237. N. 25.

E.

EDIFICES dans la ville de Paris, 86, 87, 88. N. 27.

EDOUARD III, roi d'Angleterre, 149.

EGMONT, comté & comtes de ce nom; leurs droits sur le comté de Gueldres, 309, 310.

EGUILLON (Henri de

ENTRAGUES (François de Balzac d') Il est impliqué dans l'affaire de Ravaillac, 437.

ENTRÉES, Impôt, réglemens & projets sur cette partie, 200.

EPERNON (Jean-Louis de Nogaret de la Valette, duc d') Sabrouillerie avec Montigny, 62. Pertes considérables qu'il fait au jeu, 90. N. Il obtient la permission d'entrer en carrosse dans la cour du Louvre, 188. N. Il s'oppose à Sully sur l'armement de Clèves, 346. Il est impliqué par la Coman dans le complot de Ravaillac, 388. N.

EPINOY. (Guillaume de Melun, prince d') obtient la restitution de ses biens, 287, 289. Voy. TRAITÉS de Treve.

ERKEL (d') Droits de cette maison sur le duché de Clèves, 309.

ESCURES (Pierre Fougeu d') est appelé au

conseil sur l'expédition de Sedan, 220. tion que ce Prince lui accorde, 234.

ESPAGNE & ESPAGNOLS. Terres usurpées par l'Espagne sur la frontiere de Champagne, 95. Négociations pour la trêve avec les Provinccs-Unies, 118. Foiblesse de cette couronne dans l'affaire des limites de la Navarre & du Bearn, 128 & *suiv.* dans celle de la révolte des Maures, 131 & *suiv.* qu'elle chasse enfin de ses États, 137, 138. N. 43, 44. Détestables complots contre la vie d'Henri IV, qu'elle forme dans la maison de la reine, 165 & *suiv.* voyez TRAITÉ de Trêve. Moyens qu'elle emploie pour détourner Henri IV, de ses grands desseins, 335. Suite des complots qu'elle forme contre la personne de ce prince, 376 & *suiv.* N. 13.

ESSARTS (Charlotte des) Maîtresse d'Henri IV, 23, 24, 44. N. 12. Enfans qu'il eut d'elle, & particularités sur sa vie, 23. N. 7. Gratifica-

F. FAYE. (La) voyez LETTRE.

FENOUILLET, fait évêque de Montpellier, 93, 94. N. 31.

FERDINAND D'AUTRICHE II. roi des Romains & d'Hongrie, 316.

FERDINAND de Castille, proposé à Henri IV, pour exemple, 336.

FERNANDÉS (Edouard) banquier Portugais, prête de l'argent à Henri IV & aux courtisans pour le jeu, 88 N. 28, est payé des sommes qu'il avoit prêtées à Henri IV 232, 233.

FERRAND, premier huissier de la chambre des comptes. Son procès lui est fait, 130.

FERRIER (du) député à Sully pour l'assemblée de Châtelleraut, 75.

FERVAQUES. Grande maladie dont il guérit, 94. Est nommé du conseil de régence, 372.

FEYDEAU (Denis)

fermier général des aides, 229.

FIEFS MASCULINS & FEMININS. Distinction importante pour le duché de Clèves & les Provinces-Unies, 310, 317.

FINANCES & FINANCIERS. Nouveaux travaux & réglemens pour les finances, 96 & *suiv.* N. 33. Mémoires & projets sur ce sujet, 186, 197. N. 16. Moyens de recouvrer de l'argent dans le besoin, 198 & *suiv.* Affaires diverses, & détails sur les finances, 229 & *suiv.*

FLANDRES, PAYS-BAS, & PROVINCES-UNIES. Négociations pour une trêve à longues années, 118 & *suiv.* Ingratitude des Flamands envers Henri IV, 126. Les Provinces-Unies se joignent aux princes ses confédérés, assemblés à Hall, sur l'affaire de Clèves, 337 & *suiv.* N. 10, & p. 348.

FLECHE (La) grati-

fication accordée à ce collège, 154, 160. Autre refusée par Sully, 160. N. 5. *Voyez* CONJURATION.

FONTAINEBLEAU. Nouveaux embellissemens faits à ce château, 86.

FORCE (Jacques Nompar de Caumont, Duc de la), Querelle entre sa famille & celle de Saint Germain, 62. Service qu'il rend au roi en Navarre & en Béarn, 130 & *suiv.*

FRANCE (Christine de) seconde fille d'Henri IV, destinée pour le prince de Galles, 172.

FRANCE (Elisabeth de) fille aînée d'Henri IV, Sa maladie, 80.

FRANCE (Gaston-Jean-Baptiste de) troisième fils d'Henri IV. Sa naissance, 41. Sa mort, 41. N. 10.

FRANCHE-COMTÉ. Usurpations faites par l'Espagne & la Lorraine sur cette frontière, restituées, 95. N. 32.

FRANÇOIS I. roi de France, donne du se-

cours à Philippe, Landgrave de Hesse, 326.

FREDERIC III. empereur, 314.

FRESNE (Pierre Forget de) secrétaire d'état, sujet de sa contestation avec Villeroi, 270, 271.

G.

GABELLE, Augmentations à y faire dans le besoin, 200, 201.

GALIGAI (Léonore) épouse Conchine, 36, 37. Elle entretient la jalousie de la reine contre Henri IV, 174. Gratifications qu'elle reçoit 232.

GALLES (prince de) 172.

GERGEAU. Assemblée générale des Protestans en cette ville, 73.

GEVRES (Louis Portier de) secrétaire d'état, 119, nommé du conseil de régence, 72.

GIVRY (cardinal de) est proposé pour l'évêché de Metz, 81, 82.

GONTHIER ou GONTHERY (Le pere) Jésuite. Réprimandé par

Henri IV, sur sa manière de prêcher emportée & séditieuse, 241, 242. N. 26, 272, N. 33.

GOURNAY (Mademoiselle de) donne avis de la conspiration contre la personne d'Henri IV. 387. N. 16.

GOVERNEMENT, Principes pour un bon gouvernement, 102. N. 35.

GOVERNEMENT monarchique, préférable à tous les autres, 103. N. 35.

GREFFES. (Édit des) rachat des greffes de Languedoc, 99.

GUELDRÉS. comté & comte de ce nom, 308. Affaires sur cette succession, 309, 310.

GUIDI, Italien. Cabale avec Conchine contre Henri IV, 165.

GUIDI (Le chevalier) agent du grand duc de Toscane en France, 297. Henri IV, se l'attache, 302.

GUISE (Maison de) 63.

GUISE (Charles de Lorraine, duc de) justi-

fié sur les difficultés apportées au mariage du duc de Vendôme, avec mademoiselle de Mercœur, 64.

H.

HALL (Assemblée de) & députation faite à Henri IV. par les princes d'Allemagne, 336, 348.

HARLAY, Achille de) premier président, est nommé du conseil de régence, 372. Paroles de lui au duc d'Epernon sur l'assassinat de ce prince.

HENRI II. Secours qu'il donne aux princes d'Allemagne, contre Charles-Quint, 326.

HENRI IV. Ses occupations & divertissemens. Il empêche Sully de consentir aux alliances, pour son fils, qui lui étoient proposées, 56, & lui propose de le marier avec mademoiselle de Crequy, 6, 7. Son sentiment sur les maisons de *Bonne*, de *Blanchefort*, d'*Agoust*, de *Crequy* & de *Lesdiguières*, 7. 8. Gran-

des offres qu'il lui fait pour l'engager à embrasser la religion Catholique, 11, 13. N. 4.

Il le rassure contre les artifices de ses ennemis, 20, 21. Ses amours & maîtresses, 22, n. 7.

Voy. CONVERSATIONS.

Sa haine contre Conchine & Galigai sa femme,

35, 38, 45, qu'il veut renvoyer en Italie, 36,

37. Ses égards pour la reine, 40, 41. Naissance

de son troisième fils; marque d'amitié qu'il

donne à Sully dans cette occasion, 41. N. 11. Ses

lettres à Sully, 41, 43, 43, 92 128, 144. Il

chasse le prince de Joinville pour ses galanteries avec madame de

Verneuil, avec laquelle il se brouille & se rac-

commode, 50. N. 14. Il disgracie Sommerive

pour une intrigue pareille avec la même dame, 52. N. 16, & d'Eguil-

lon pour avoir fait assassiner Balagny, 58 - 62.

N. 18. Brouilleries dans la cour, que sa facilité à

pardonner les duels ex-

cite, 61, 62. N. 19. Il songe à faire épouser au prince de Condé, mademoiselle de Montmorency 63; oblige la maison de Mercœur à accomplir le mariage de mademoiselle de Mercœur & du duc de Vendôme, 63. Son aversion contre les princes de la maison de Guise, 64. Il envoie Sully à l'assemblée des Protestans à Gergeau, 73. Son séjour dans ses maisons royales; vie privée & maladie de ce prince, sa tendresse pour ses enfans, 77, 279. Il donne l'évêché de metz au duc de Verneuil, 81, 82. N. 23. Demandes du clergé, qu'il accorde & refuse, 83, 84. N. 25. Ouvrages publics & édifices qu'il fait faire, 86. N. 27. Ses dépenses pour son jeu, accusé en vain de chercher à ruiner les seigneurs par le jeu, 39. N. 28, 29. Il soulage le peuple après le débordement de la Loire, 92. Il dispose des évêchés sur la recommandation de Sully, 93, 94. N. 31; se fait restituer les usurpations de l'Espagne & de la Lorraine sur les frontieres, 95. N. 32. pense à acquérir Antibes, 96. Réglemens sur les finances, 96. Réception qu'il fait au duc de Mantoue, 118. Part qu'il a dans l'accommodement de l'Espagne & des Provinces-unies, 119, 120. Bon mot du roi à Dom Pedre, 119, refuse d'entrer dans la révolte des Maures, 131. Il dit à Sully de lui composer quatre états sur la finance & les autres parties de l'état, 139. Il passe deux jours à l'arcenal, 145. Il accuse Sully d'indiscrétion sur des secrets révélés par le pere Cotton, 151. N. 4. écrit à de la Châtre 154. Son mécontentement contre le pere Cotton, 157, 158. N. 4. Il vient communiquer à Sully ses chagrins: longue conversation entr'eux, 162, sur les nouvelles publiques, 163, sur son amour pour mademoi-

felle de Montmorency, poste & coches, 199. N.
 163, 164, sur les com- 18, le droit annuel, 200.
 plots contre sa vie, dé- Sentiment sur cette
 couverts en Espagne par opération, 200. N. 19.
 Vaucelas, 167, sur les Il a dessein de rétablir
 sujets de plainte que lui l'ancienne censure Ro-
 donnent à cet égard la maine, 207, 211. N.
 reine, Villeroy, &c. 170, 20 de détruire la chi-
 171, sur ses vues pour cane, & autres pièces
 le mariage de ses en- du cabinet d'état,
 fans, 171, sur la résolu- 211. N. 20. Son juge-
 tion qu'il prend de re- ment sur ses trois mi-
 noncer à la princesse de nistres, 224, 229. N.
 Condé, 176. N. 10. 23. Il promet à Sully de
 Pourquoi il s'attache les se corriger, sur sa pas-
 princes d'Allemagne, sion pour le jeu. 233.
 171. Il destine au dau- Dettes acquittées, gra-
 phin l'héritière de Lor- tifications & dépenses
 raine, 171. Il a dessein de ce prince pour le jeu,
 de marier son troisième les bâtimens, &c. 241.
 fils avec la princesse de Il punit N... qui avoit
 Mantoue, 172. Son calomnié Sully, 240.
 aversion pour le cou- Plaintes réciproques de
 ronnement de la reine, lui & du prince de Con-
 174, 175. Il hâtel'exé- dé, & paroles très-vives
 cution de ses grands entr'eux au sujet de
 desseins, 187, va sou- la princesse de Condé,
 vent visiter Sully à l'*Ar- 244, 248. N. 27. Com-*
cenal, 188, 263, & s'y plots contre Henri, dont
 occupe avec lui à la com- cet amour n'est que le
 position d'un cabinet prétexte, est averti des
 d'état, 188. Cabinet d'é- desseins du Prince, 253,
 tat qu'il se propose d'é- 254. Son chagrin de l'é-
 tablir, 190, 191, N. 14. vasion de ce prince :
Voy. CONVERSATIONS conseils, démarches &
 Il établit des chevaux de autres particularités sur

cet incident, 255. N. 28. Faux avis qu'il reçoit contre les Protestans, 271. N. 34. *Voy. CONSPIRATION.* Voyage dans ses maisons, 279, 280. Secours qu'il donne aux Flamands, 281. Protection qu'il donne au prince d'Épinoy, 286. N. 2, 3, 4. Il s'oppose au titre de seigneur souverain de Sedan que prend le duc de Bouillon, 292, 293; se fait rendre justice par le grand duc d'un passe-droit fait à son ambassadeur, 296; N. 9. Il console la reine sur la mort du grand duc, 296. N. 8. s'attache Guidi son agent, 302, 303, permet au grand seigneur d'avoir un résident à Marseille, 305, 306. *Voyez CONVERSATIONS.* Il promet son assistance aux princes intéressés dans l'affaire du duché de Cleves contre la maison d'Autriche, 317. Il s'entretient avec Sully sur ce que lui avoient dit & offert les députés des princes d'Allemagne, 338, 345. N. 11. Il se prévient contre les conseils de Sully, 346, 347-Il converse avec lui. Sentimens qu'il inspire au duc de Vendôme pour ce ministre, 354, 355. Dispositions prochaines pour l'exécution du grand dessein 355. Lettre qu'il écrit à l'archiduc, 359, 375. Il fait marcher des troupes dans le pays de Cleves, 358, 359. Il en parle indiscrettement devant les courtisans, 362, 363. Conversation & lettres entre Sully, 366-371. Ses dispositions & préparatifs pour l'accomplissement de ses grands desseins, 370, 373. Sa répugnance aux préparatifs du couronnement de la reine, 373, 374. Sa lettre à l'archiduc, 385. *Voyez CONSPIRATION.* Ses prétendus pronostiques & pressentimens sur la mort prochaine, 379. N. 16. *Voyez CONVERSATIONS.* SCHOMBERG. Il assiste au couronnement de la reine, 396. N. 18.

Calomnies répandues contre lui sur les motifs de la guerre , 399. N. 20. Il envoie la Varenne à l'Arcenal , 401 , 402. N. 21. lui-même y va & est tué , 404. Détail sur les derniers jours de sa vie , sur ses pressentimens , 404. N. 22. Voy. RAVAILLAC.

HESSE (Guillaume , Landgrave de) Ses droits à la succession de Clèves , 313 , 314. s'unit avec la France contre la maison d'Autriche , 357.

HÔPITAL royal , projet d'un , 192.

HÔTE (Nicolas l') secrétaire de Villeroy , 133.

HOTTOMAN , agent d'Henri IV en Allemagne , 318.

HUBERSON (Jeanne) & son cousin découvrent la conspiration contre Henri IV , à la Flèche , 274. N. 35.

J.

JACOB , agent du duc de Savoye , vient complimenter Henri & Sully , 117 , 294.

JACQUES STUARD , roi d'Angleterre , 282.

JEAN I. roi de France se soumet à l'autorité des états du royaume , 112.

JEANNIN , (Pierre) président au parlement de Dijon , service qu'il rend en Flandres dans l'affaire de la suspension d'armes , 120 , est un de ceux qui conclurent le traité de Trêves , & celui de l'intervention des rois de France & d'Angleterre , 282. N. 1. Il rend service à Sully auprès de l'archiduc pour le prince d'Epinoï , 287. N. 2. Il prévient Henri IV contre Sully sur l'armement de Clèves , 346 , 353 , est nommé ambassadeur en Flandres & en Angleterre , 372.

JÉSUITES. Ils s'établissent en Bearn , 84. N. 25. Nommés dans une lettre du pere Cotton , 152. Ils sont impliqués dans la prétendue conspiration de la Flèche , 274 , & justifiés , 276. N. 35. Ils servent les cruautés de l'empereur.

Rodolphe contre les Protestans d'Allemagne, 356. Ils sont impliqués dans le parricide d'Henri IV, & justifiés, 419.

JETTONS d'or & d'argent présentés à Henri IV, par Sully en 1608, leur devise, 22. En 1609. 139.

IGNACE ARMAND, provincial des Jésuites, 153. N. 4.

ILLUSTRES(hommes) de l'antiquité, 147. N. 3.

INDES. Art. du traité de Trèves & d'intervention, &c. concernant le commerce aux Indes, 284.

INFANTE D'ESPAGNE. (Anne - Marie - Maurice d'Autriche) complots dans la maison de la reine, pour la faire épouser au dauphin, malgré Henri IV, 170, 171. N. 8.

JOANNINI, Agent du grand duc de Toscane, 35. Cabale dans la maison de la reine avec l'Espagne, 165. son entretien avec Sully sur l'insulte faite à notre am-

bassadeur à Rome par celui de Toscane, 296.

JOINVILLE (Claude de Lorraine, prince de) disgracié pour ses galanteries avec la marquise de Verneuil & la comtesse de Moret, 46-52. N. 14. 15. Querelle avec le prince de Con-ty, 62.

JOYEUSE (François de) cardinal, prévient Henri IV. contre Sully sur l'armement de Clèves, 346, 361, est nommé du conseil de régence, 372.

JOYEUSE (Henri, comte de Bochage, duc de) capucin & cardinal. Sa mort, 85.

ISABELLE DE CASTILLE. Son exemple proposé à Henri IV, 336.

ISLE (N. de l') Officier de l'artillerie, 220.

ITALIE. Comédiens appelés de ce pays par Henri IV. 1, 2. Ses princes & états s'unissent à Henri, contre la maison d'Autriche, 355. Ambassadeurs nommés pour l'Italie, 371.

JUDICATURE. Ses

charges devenues vé- PLESSIS) premier écuyer
nales & rendues héréditaires, 201. N. d'Henri IV est nommé,
du conseil de régence,

JULIERS. duché & 372.

ducs de ce nom, 308- LICANI, entrepreneur
310. Affaire de cette du pavé de Paris, 97

succession, 310. LIGUE. Les partisans

JURISDICTIONS. de la ligue travaillent à
Charges a y créer dans détourner Henri IV de
le besoin, 205. ses grands desseins, 335,

L. LOIRE (la) ravages

L AMBERT envoyé qu'elle fait, 90. N. 30.

par le prince d'O- LORRAINE (La). Ses

range en France , pour usurpations faites sur la

faire rompre les négocia- frontiere de Champa-

tions de paix , entre gne , 95. N. 3.

l'Espagne & les Provin- LORRAINE. (Charles

ces-Unies, ses artifices , Cardinal de) Sa mort ,

122. 84.

LAMORAL , premier LORRAINE (duchesse

prince de Ligne, 288 , de) tombe dangereuse-

N. 4. ment malade, compli-

LEOPOLD , Archiduc mens que lui font faire

d'Autriche , investi du le roi & la reine , 117 ,

duché de Clèves : dé- 118.

marches qu'il fait au- LOUIS. (Saint) Il

près d'Henri IV sur ordonne à son fils d'a-

cette affaire, 317, 318. bolir la taille , 112.

LESDIGUIERES. Henri LUXE. Réglemens &

le destine pour com- taxe à cet égard pro-

mander en Italie l'ar- jettés, 206.

mée d'Henri IV. 358. M.

LETTRE fausse ,ignée MAITRESSES

EMMANUEL DE LA d'Henri IV, leurs

FAYE ; ce quelle conte- noms, enfans qu'il eut

noit, 271, 272. d'elles, 23. N. 7.

LIANCOURT (N. du MANICAMP (Philippe

de Longueval de) en-tie la princesse de Con-
voyé en Flandres après dé, 244, 262. N. 29.
l'évasion du prince de Elle est nommée régen-
Condé, 270. N. 32. te, 372. Elle se fait cou-

MANTE. On y fait ronner malgré la répu-
construire un pont, 88. gnance & la volonté du

MANTOUE. (Vincent roi, 373, 385. N. 16.
de Gonzague, duc de) Sa justification & autres
comment reçu à Paris, particularités qui la con-
117, 118. cernent, à l'occasion de

MANTOUE. (Eléonore l'assassinat du roi, 407.
de Gonzague, princesse MARILLAC se mêle des
de) 172. galanteries d'Henri IV.

MARCADÉ, jouallier, 24.
234.

MARCHAND (Charles MARINE. Projet sur
le) donne son nom au cette partie, 194, 195.

pont marchand, 87. N. MARION. (N.) 99.

27. -MARCK (La). comté
& comte de ce nom.

MARGUERIT, Avocat Comment cette princi-
général à Rouen. Gra- pauté fut unie au duché
nification accordée à ses de Clèves, 306.

héritiers, 233. MAUPEOU. (de)
nommé du conseil de

MARIE de Médicis, reine de France, conseil régence, 372.
violent qu'elle donne MAURES & MAURIS-
au Roi contre les Calvi- QUES se révoltent & de-
nistes, 70. Elle va à mandent du secours à la
Chartres, 154. Amitié France, qui le leur refu-
qu'elle témoigne au se, 131. Ils sont chassés
pere Cotton, 156. Elle d'Espagne, 137, 148.
accorde aux ducs d'en- N. 43, 44.

trer en carosse au Lou- MAUSSAC, commif-
vre, 188. N. 13. Gratifi- faire en Languedoc, 99.

cations qu'elle fait don- MAXIMILIEN I, em-
ner à la Léonore, 232. pereur. Doute par rap-
Effets de la jalousie con- port à ses droits sur les

Pays-Bas, 309, 310.

MAXIMILIEN II, empereur, ses dispositions par rapport aux états de Clèves, de Juliers, &c. 316.

MAYENNE (Charles de Lorraine, duc de) donne satisfaction à Henri IV. contre le comte de Sommerive, son fils, 54. N. 17, accusé de s'opposer au mariage de mademoiselle de Mercœur, avec M. de Vendôme, 64. Il refuse de vendre au roi son domaine d'Antibes, 96. Est nommé du conseil de régence, 372.

MAYENNE (mademoiselle de) pour le prince de Condé, 246.

MEDICIS (Maison de) peu ancienne, 298, 299.

MEDICIS (Ferdinand de) grand duc de Toscane, sa mort, sa réponse à notre ambassadeur, 296, N. 8.

MEDICIS (Cosme II, de) grand duc de Toscane, succède à Ferdinand. Insulte que son ambassadeur fait à celui de France à Rome, 296. N. 8.

MEDICIS (D. Joan bâtard de) 302. oncle de la reine, conseille à Henri IV. de renvoyer Concini en Italie; est obligé à se retirer lui-même, 35, 302.

MEDOR, l'un des conjurés dans la conspiration de la Flèche, 274, 275, 278.

MESNELAY (la marquise de) se fait capucine, 157.

MERCŒUR. (Marie de Luxembourg, duchesse de) difficultés qu'elle oppose au mariage de sa fille, avec le duc de Vendôme, 63, N. 21, 22.

MERCŒUR (Françoise de Lorraine de) fiancée avec le duc de Vendôme, grandes difficultés à accomplir ce mariage, 63-68. N. 21, 22.

MESSAGERIES. Réglemens pour cette partie, 199.

METIERS. Projets sur cette partie, 191.

METZ. Droits de ce Chapitre, 81, 82. N. 23, Affaire sur les confins du pays Messin & de la Lorraine terminée, 234.

MILITAIRE. Projets pour rétablir l'ordre dans le militaire , 190.

MIRON (François) d'.

lieutenant civil , & intendant de Paris. Sa mort , 85. N. 26. Ré- sistance qu'il fait à la vérification des rentes. Particularités sur sa vie, 85. N. 26.

MISSIER, orfèvre, 244.

MONCEAUX. Ses bâti- mens fréquens, 43, 77, 86.

MONCENIS, ville pro- testante, 75.

MONTBASON. (Her- cule de Rohan, duc de) Séjour d'Henri IV chez lui à Livri , 161, est nommé du conseil de régence, 372, impliqué dans la conjuration de Ravailiac, 204. N. 23.

MONTENDRE, ville protestante, 74.

MONGLAT (Louis de Harlay de (premier maître d'hôtel du roi, nommé ambassadeur à la Porte, 371.

MONTIGNY. (Fran- çois de la Grange de) 231. Brouilleries entre lui & d'Epéron, 62.

MONTMORENCY (Charlotte de). Voyez dans le militaire , 190.

ANGOULÊME. (duchesse

MONTMORENCY

(Charlotte - Margue-

rite de) , proposée pour

épouser le marquis de

Rosny , 5 , destinée au

prince de Condé 63. Elle

l'épouse , motif de ce

mariage , 163, 164. N.

6. Particularité sur ce

mariage , 175. N. 10 ;

est emmenée en Flan-

dres, particularités sur

cette évasion , 254. N.

28. Bruits injurieux con-

tre cette princesse , 262.

N. 29 , 264. N. 30.

MONTPENSIER

(Henri de Bourbon, duc

de) Sa mort , 12. N. 5.

MONTPENSIER

(Marie de Bourbon),

filie unique d'Henri duc

de Montpensier , est

fiancée au second fils de

France , 13. N.

MORET, Prévôt de la

maréchaussée , 72.

MORET (Jacqueline

de Beuil , comtesse de),

44 , maîtresse d'Henri

IV. 23. Enfans qu'elle

en eut , 23. N. 7. Intri-

gue galante entr'elle & Joinville , 15. N. 15. Elle cherche à perdre Sully , 240.

MORNAY (Philippe du Plessis), continue ses brigues parmi les Calvinistes , 69 , justifié auprès du roi contre une calomnie , 273.

MORTIER-CHOISY , partisan , 231.

MOTTEVILLE , président au parlement de Rouen , dans le parti d'Henri IV , 44.

MUSTAPHA (Agi Ibrahim), Aga du Caire , écrit à Henri IV & à Sully au sujet d'un résident de la Porte à Marseille , 305 , 306.

N.

NAVARRE. (royaume de). Question sur les limites terminée à l'avantage d'Henri IV , 129.

NEUBOURG (Philippe-Louis comte Palatin de). Son droit à la succession de Clèves , 312 , 313.

NEVERS (Charles de Gonzague , duc de), est envoyé ambassadeur à Rome , 82. N. 24.

NEVERS (duchesse de) est mêlée dans des intrigues de galanterie , 175.

NICOLAI , nommé du conseil de régence , 372.

NOBLESSE. Projet à cet égard , 192.

NOTAIRES établis juges de leurs contrats. Autres projets à cet égard , 214 , 218.

NOYER (du) l'un des conjurés dans la conspiration de la Flèche , 274 , 278.

O.

ODOU (N. d'), sert utilement dans l'affaire de la révolte des Maures contre l'Espagne , 132 , 133.

ORAISON (marquis d'), employé dans l'affaire du mariage de mademoiselle de Mercœur , avec le duc de Vendôme , 64.

ORANGE (Maurice de Nassau , prince d'), brigue en France , pour faire la suspension d'armes , 120-123. Il donne les mains au traité de Trèves , 282. Il se joint aux princes d'Allemagne assemblés à Hall ,

337.

ORANGE (Princesse d'), écrit à Sully dans l'affaire de la trêve entre l'Espagne & les Etats généraux, 122.

ORLÉANS (N. de France, duc d'), tombe malade, 80, est fiancé à mademoiselle de Montpenier, 172.

ORNANO (Alphonse d'), blâme les sermons emportés du p. Gonthier, 242, 243. N. 26.

OSERAY (L') valet de chambre d'Henri IV, 348.

P.

PAJOT, Trésorier, Requête présentée contre lui, 230.

PALATIN (électeur), écrit à Sully, 117.

PARAN, (le pere) Jésuite, 156.

PARIS. Edifices publics, 87, N. 27.

PARLEMENT DE PARIS. Arrêt qu'il rend contre le prince de Condé, 270. N. 32. Sa conduite, & ses démarches le jour de la mort d'Henri IV, & les jours suivans. Particularités sur le procès

de Ravallac, & autres à l'occasion de ce parricide, 414.

PARRICIDE commis en la personne d'Henri IV. comment cet attentat s'exécute, 404, 405.

N. 22 Examen des différentes opinions sur les auteurs & les causes de ce parricide, 418.

Noms des différentes personnes qui y furent impliquées, 201.

PARTIES-CASUELLES, 200.

PASITHÉE, religieuse, prétendue inspirée, sert aux desseins pernicieux des factieux de la reine, 173, 174.

PAVÉ de Paris, 97.

PAUL V. Il accorde avec peine l'évêché de Metz au duc de Verneuil, 81. N. 23. Il presse inutilement Henri de faire publier le concile de Trente, 83. Il donne les mains à l'union contre la maison d'Autriche, au moyen de le faire roi, 357.

PAUL (François d'Orléans, comte de Saint), gouverneur de Picar-

die , soupçonné avoir dessein de passer au service des archiducs , 57.

PAULETTE. Le droit annuel lui est substitué , 204. N.

PEDRE (Dom), ambassadeur d'Espagne en France travaille à la paix , 119. Ses brigues à la cour , 119. N. 4.

PERRON (Jacques Davy , cardinal du), ne peut amener Sully à changer de religion , 18. Il est nommé du conseil de régence , 372.

PERWIS. Droits de cette maison sur le duché de Clèves , 309.

PHELIPEAUX (Raimond) seigneur de Pont-chartrain , 70.

PHILIPPE-AUGUSTE , roi de France , souleve son royaume par les impôts excessifs , 111.

PHILIPPE DE VALOIS , roi de France , souleve le royaume par les impôts excessifs , 112.

PHILIPPE II. roi d'Espagne , motif du conseil qu'il donna au duc d'Alençon sur la trahison d'Anvers . 183.

PIMENTEL , Italien admis au jeu & aux parties de plaisirs d'Henri IV. Aventure comique entre Sully & lui , 3, 4. N. 1. Artifice qu'il emploie pour gagner au jeu , 89 , 90. N. 29.

PLACE DAUPHINE , sa construction , 87.

POLICE. Réglemens à cet égard , 97. Autres réglemens & établissemens projetés , 210. N. 20.

PONTCARRÉ nommé du conseil de régence , 372.

PONT - COURLAY , gentilhomme Calviniste. Avis qu'il donne à Sully contre les séditieux , 69.

PORTE (La), traverse le mariage de mademoiselle de Mercœur avec le duc de Vendôme , 67, 68.

POSTES. Réglemens pour cette partie , 199. N. 17.

PRASLIN (Charles de Choiseul , marquis de) capitaine des gardes de Henri IV , va trouver Sully sur l'évasion du

prince de Condé, 255 ;
envoyé en Flandres par
Henri redemander la
princesse de Condé ,
262. N. 19.

PREAUX (Hector de),
est député par Jeannin
à Henri IV, 233, 281 ;
sollicite l'archiduc en
faveur du prince d'Epino-
y, 291, 292. N. Il
est envoyé ambassadeur
vers les archiducs, 372.

PRÉVÔT de Pluviers,
accusé de complicité de
l'assassinat d'Henri IV.
429, 430.

PROFESSIONS & MÉ-
TIERS. Réglemens à cet
égard projetés , 191.
Artisans , marchands ,
pasteurs & laboureurs ,
combien ses quatre pro-
fessions sont utiles au
royaume, 196.

PRONOSTICS de la
mort d'Henri IV. 379.

PROTESTANS. Moyens
qu'ils emploient pour
rompre le projet de
marier le marquis de
Rosny avec mademoi-
selle de Mercœur , &
pour retenir Sully dans
leur croyance, 16, 17.
Suite de leurs cabales ,

68. Assemblée générale
de Gergeau, 73. Faux
avis & calomnies contre
les Calvinistes, 271, &
soupçons qu'on inspire
à Henri IV. contr'eux ,
pour le détourner de son
grand dessein, 335, 346.

PUGET, trésorier de
l'épargne, 230.

R.

RAGNY (madame
de) se mêle des
intrigues de galanterie
d'Henri IV. 24.

RAMBOUILLET (N.
de) nommé dans les
intrigues de galanterie
d'Henri IV. 24.

RAVAILLAC. (Fran-
çois) pièces de son pro-
cès supprimées, 393.
Autres reproches faits à
ses juges , & jugement
de cette conduite, 393.

N. 17. Détail & parti-
cularités sur la manière
dont Ravaiillac commet
le parricide d'Henri IV.
404. N. 22. 23. Exa-
men des différentes opi-
nions sur les causes &
les auteurs qui porte-
rent Ravaiillac à com-
mettre ce crime, 417.

RAYMOND (le pere)

Jésuite, 156.

RECEVEURS généraux & particuliers. Réglemens auxquels ils sont assujettis, 96. Receveurs à créer dans le besoin, 205.

REFUGE (N. du) Envoyé en Suisse; sa mauvaise gestion, 303.

RENAUD (Rachel) découvre la conspiration de la Flèche, 374.

REVENUS-ROYAUX. Mémoires sur les moyens de les augmenter, 198.

RICHARDOT (Jean président de) employé dans les négociations pour la paix entre l'Espagne & les Provinces-Unies, 122, 163. On surprend son instruction, 127. Sa mort, 127. N. 42, 163.

RICHELIEU, cardinal, prouve que la venalité & l'hérédité des charges de judicature ne doivent point être abolies en France, 201. N.

ROANNAIS (duc de) cabale avec les séditieux, 69.

ROCHEFOUCAULT (l'abbé de la) nommé

cardinal, 301.

ROCHEPOSA (la) est fait évêque de Poitiers, 94. N. 31.

RODOLPHE, empereur, se saisit injustement de Donavert, 138. Examen de ses droits prétendus sur la principauté de Clèves, de Juliers, &c. 314. Il en donne l'investiture à l'archiduc Léopold, & recherche Henri en sa faveur, 317. Il soulève les Protestans d'Allemagne par les cruautés qu'il exerce à leur égard, 356.

ROHAN. (Henri II. duc de) conduit les Suisses en Clèves, 374.

ROHAN. (Marguerite de Béthune, duchesse de) considérée d'Henri IV. 32.

ROIS. Réflexions sur la politique & le gouvernement de nos rois, 102. N. 35.

ROSNY (Maximilien II. de Béthune, marquis de) fils aîné du duc de Sully. Grands partis qu'on lui offre en mariage, 5. N. 2, & p. 12. N. 4. épouse mademoi-

selle de Créquy. Sujets de chagrin que cette al-

liance causée au pere & au fils, 7. N. 3. raccom-

modé avec le duc de Vendôme, 155. Il est fait grand maître de l'artillerie en survivance, & conduit l'artille-

rie en Clèves, 374. R O U E N. Construc-

tion de son pont, 88. Russy (Elie de la place, Seigneur de) conclut avec Jeannin le traité d'intervention, &c. 282.

S.

S A I N T - C A N A R D (M) 220.

S A I N T - G E R A N (les) querelles entre cette famille & celle de la Force, 62.

S A I N T - G E N I E S (mademoiselle de) épouse de Saint-Blancard, 221.

S A I N T - M I C H E L, député par Henri IV. à Sully, 70. auquel il apprend l'assassinat de ce monarque, 404, 405. N. 22.

S A L I G N A C demande de la part du grand seigneur, un résident à Marseille, 306.

S A L L I A N (le pere) Jésuite, 155.

S A V A R Y nommé dans une lettre du P. Cotton, 155.

S A U B I O N. Gratification qui lui est accordée, 234.

S A U L T (chrétienne d'Aguirre comtesse de) travaille fortement à faire réussir le mariage du marquis de Rosny avec mademoiselle de Crequy, & pour empêcher la conversion de Sully, 16. Elle se mêle des intrigues galantes d'Henri IV. 24. Grace qui lui est refusée, 68.

S A V O Y E (Charles Emmanuel duc de) félicite Henri IV. sur la naissance du duc d'Anjou, 117.

Alliance projetée entre les deux cours, 171. Ses liaisons avec Sully, calomniées, 294. Il se joint

à la députation faite au roi par les princes assemblés à Hall, 237. Il fait un traité d'alliance avec la France, 355. N.

12. Bullion, ambassadeur auprès de lui, 371.

S C H O M B E R G. (Henri de) maréchal de France,

DES MATIERES. 475

France, est nommé ambassadeur en Allemagne, 372. donne de bons avis à Henri IV. & à Sully sur la conjuration de Ravaillac, 386, 387, N. 16.

SÉDITIEUX. Leurs cabales, 68. Leurs intelligences avec l'Espagne & dans la maison de la reine, 164. & *suiv.* Ils font servir à leurs desseins l'amour de Henri pour la princesse de Condé, 254.

SEIGNEURS OU GRANDS du Royaume. Querelles & brouilleries entre'ux, 62. Leurs cabales, 69. & *suiv.* Leurs calomnies contre Henri IV. de chercher à les ruiner par le jeu, 89. N. 29. ils travaillent à rompre le grand dessein de ce prince, 362. & *suiv.* Accusés d'entrer dans le complot de Ravaillac, 418.

SILLERY (Nicolas Brulart de) Chancelier, 258. Il se montre au conseil d'avis contraire à Sully sur les cabales des Protestans,

71. & conteste avec lui en présence du roi, 143. 144. 221. 222. lui fait part des complots formés contre la vie d'Henri IV. 180. Jugement sur ses bonnes & mauvaises qualités, 226. 227. N. 22. Il prévient ce prince contre Sully sur l'armement de Clèves, 346. Sa grave réponse à la reine lors de la mort de Henri IV, 414.

SILLERY. (Noël Brulart de) commandeur, se mêle des intrigues de galanterie de Henri IV. 24. N. 8.

SOISSONS (Charles de Bourbon, comte de) fait éclater son mécontentement, 63. se lie avec les Jésuites & les courtisans, 156. & prévient Henri IV. contre Sully sur l'armement de Clèves, 346.

Prétexte qu'il prend pour se retirer de la cour, 398. N. 29.

SOMMERIVE, (Charles - Emmanuel de Lorraine, comte

de) est exilé par le roi N. 3. Offres de la di-
pour ses galanteries , gnité de connétable &
avec la comtesse de autres qu'il refuse , 13.
Moret , 52. & *suiv.* 14. Sa circonspection
N. 16. en parlant des foiblesses

SORLIN. (Henri de de Henri IV , 22. 23.
Savoye-Nemours mar- Ce ministre travaille
quis de Saint) 39. à appaiser quelques

SOUBISE (Benjamin brouilleries entre le roi
de Rohan , duc de) & la reine , 25. & *suiv.*
commande une com- Particularités & anec-
pagnie à l'expédition dotes à ce sujet , 26.
de Clèves , 368. N. 9. Il est compli-

SPINOLA (le mar- menté par Henri IV.
quis) dissuade l'archi- sur la naissance de
duc de rendre le prince son fils , 41. & *suiv.*
de Condé , 262. N. 29. N. 11. Il débarrasse

SUISSES. Les Suisses Henri IV. de mademoi-
entrent dans la confé- selle des Effarts , 44.
dération contre la mai- Il est pris pour juge par
son d'Autriche , 357. le roi & la marquise de

SULLY (Maximilien Verneuil , dans l'intri-
de Béthune , duc de) gue de Joinville , 51.
donne des fêtes & des & *suiv.* N. 15. s'em-
spectacles à l'Arcenal , ploie dans celle de
pour lesquels il y avoit Sommerive avec la
fait construire une sale, comtesse de Moret ,
2. Aventure comique 52. & *suiv.* N. 16. dans
entre lui & Pimentel , l'affaire de Balagny af-
3. 4. N. 1. Artifices & fasiné par d'Eguillon ,
calomnies de ses enne- & dans plusieurs autres
mis , 5. Sujets de cha- querelles entre les cour-
grin que lui cause dans tisans 61 , & *suiv.* dans
la suite le mariage de celle du mariage de M.
son fils avec mademoi- de Vendôme , avec ma-
selle de Crequy , 5. 8. demoiselle de Mer-

cœur , 63. & *suiv.* Il soutient les princes de la maison de Guise , 64. & *suiv.* Il s'oppose aux conseils violens du roi , & des courtisans contre les Huguenots , 68. & *suiv.* Sages conseils qu'il donne au roi à cette occasion , 72. 73. & termine l'assemblée de Gergeau à la satisfaction de sa majesté , 73. & *suiv.* Sa générosité à l'égard de la famille de Miron , 86. Il fait construire la place Dauphine , le Pont de Rouen &c. 87. 88. se plaint des dépenses de Henri IV , au jeu , 88. & *suiv.* N. 28. Péril qu'il court sur la Loire , 90. & *suiv.* N. 30. Il reçoit plusieurs graces du roi , 92. fait donner à l'Abbé Abeins l'évêché de Poitiers , 93. fait tracer des plans des côtes & villes de France , 95. 96. Opérations & réglemens des finances , &c. 96. & *suiv.* Il exhorte Henri IV , à travailler avec ses ministres , 100. 101. Son mémoire & ses reflexions sur la taille , sur les impôts & sur différentes formes de notre gouvernement , 102. & *suiv.* Sa remarque sur quelques-uns de nos rois , 102. & *suiv.* Erreurs sur ce sujet rectifiées , 102. N. 35. Il reçoit des complimens de la part des princes étrangers , 117. Ses conseils par rapport à l'accommodement de l'Espagne avec les Flamands , 120. & *suiv.* Jettons d'or qu'il présente au roi , 139. & *suiv.* Opinions différentes sur sa faveur , 141. N. 1. Contestation entre lui & Sillery , 143. 144. Il reçoit & loge sa majesté à l'Arcenal , 145. & *suiv.* Portrait qu'il fait de quelques rois , prédécesseurs d'Henri IV , 148. 149. Il se justifie auprès du roi à l'occasion du pere Cotton , 152. 153. Haine qu'ils se portent l'un à l'autre , 160. V *Conversations.* Ses efforts pour

rompre l'amour d'Hen- grandes dépenses, 232.
 ri IV. pour la princesse & *suiv.* Edit contre les
 de Condé, 163. 164. banqueroutes fraudu-
 Son opinion sur les leuses & contre le duel,
 complots formés con- 235. & *suiv.* N. 25.
 tre la vie de Henri IV, Intrigues de cour où
 dans la maison même on le calomnie au su-
 de la reine, 165. & jet des enfans de Fran-
suiv. Il hâte l'exécution ce, 238. & *suiv.* Ses
 du grand dessein, 137. lettres, démarches &
 obtient la permission conseils sur l'évasion du
 d'entrer en carosse au prince de Condé, 244-
 Louvre, 188. N. 13. 245. N. 27. 28. Sa ré-
 s'occupe avec Henri ponse aux lettres de ce
 IV, à la composition prince, 267 - 270. N.
 du cabinet d'état, 189. 31. Il disculpe du Ples-
 & *suiv.* Voyez *Conver-* sis - Mornay & autres
sations. ses idées sur la Protestans contre de
 maniere de réprimer le faux avis, 271. &
 luxe, de corriger les *suiv.* Informations &
 dissipateurs, de dé- poursuites qu'il fait
 truire la chicane &c. inutilement au sujet
 207. & *suiv.* N. 20 d'une conspiration à
 Entretiens entre sa ma- la Flèche, 273 - 276.
 jesté & Sully, & con- N. 35. Obligation qu'il
 testation entre lui & a au roi pour ses ne-
 les ministres à ce su-veux d'Epinoy, 286.
 jet, 218. & *suiv.* Ju- & *suiv.* N. 2. 3. 4. Il
 gement de Henri IV, est estimé des princes
 sur le caractère de Sul- étrangers, 293. 294.
 ly, 224. & *suiv.* Opé- Discours ferme qu'il
 rations & détails de fi- tient à l'envoyé de
 nance, 229. & *suiv.* Florence, 297. & *suiv.*
 Lettre que lui écrit la N. 9. Reproche qu'il
 reine, 232. Il repro- fait à du Refuge, 303.
 che à Henri IV, ses & *suiv.* voyez *Conver-*

sations. Soupçons qu'on naîtance de son fils, inspire à Henri IV, 42. N. 11.

contre lui à ce sujet.

346. Ses négociations auprès des princes de l'Europe, démarches, entretiens & préparatifs au sujet du grand dessein, 355. & *suiv.*

Liberté avec laquelle il arrête Henri IV, qui parloit inconfidérément sur cette matiere, 362. 363. Voyez *Conversations.* Il travaille inutilement auprès de la reine à faire suspendre la cérémonie de son couronnement, 385. N. 15. Indisposition qui le retient à l'Arcenal où Henri IV. lui envoie la Varenne, 401. 402. & reçoit les premières nouvelles de l'assassinat de ce prince: ses sentimens & ses paroles en apprenant ce funeste accident, 404.

405.

SULLY, (Rachel de Cochefilet, duchesse de) bon conseil qu'elle donne à la reine sur Conchinne, 37. 38. complimentée sur la

T.

TACTIQUE. Ouvrages & réglemens sur cette partie projetés, 190.

TAILLES. Brevet de la taille expédié en plein conseil, 101. Origine & variations de la taille dans le royaume, 110. & *suiv.* N. 38, 39. Sa valeur sous Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François I. Henri II, 115. sous François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, 116. Erats sur la taille dans le royaume, 140.

TAMBONNEAU (le président) commis à la vérification des rentes, 232.

TARTAS, ville Protestante, 74.

TERRAIL (Louis de Combournier, fleur du) veut surprendre Genève, y est pris & décapité, 294. & *suiv.* N. 6. Ce qu'il étoit; assa-

finat qu'il avoit com- 134.

mis 295. 296. N. 7.

THOU (Jacques- pape, bien traité en
Auguste, président de) France, 82. 83.

263.

TOUR. (le pere la) Jé-
suite, 156. duit le duc de Ven-
dôme en Bretagne,

TRAITE de trêve & 66.

d'intervention des rois
de France & d'Angle-
terre, 282 - 289. Ar-
ticle en faveur du prin-
ce d'Epinoÿ qui s'y
trouve, 286. 289. N. 3.

TRENTE (Concile
de) refusé en France,
83. 84.

TRÉSORIERS de
France. Réglemens aux-
quels ils sont assujettis,
96. & *suiv.* N. 33.

TREVE de douze
ans entre l'Espagne &
les Provinces - Unies
conclue, 282. N. 1.

TURCS & TURQUIE.
Les Turcs se préparent
à donner du secours
aux Maures révoltés
en Espagne, 137.

V.

V A L E N C E en
Espagne. Soulé-
vement qui y arrive,

VALERIO courier du

pape, bien traité en
France, 82. 83.

VALLÉE (de la) con-
duit le duc de Ven-
dôme en Bretagne,

66.

VARENNE (Guil-
laume Fouquet de la)
54. 143. 220. 258.

vient de la part du roi
conférer avec Sully,

44. Son dévouement
aux Jésuites, 156. Il

donne avis à Henri IV.
des complots faits en

Espagne contre sa per-
sonne, 166. & *suiv.*

223. va de la part du
roi chez Sully, le jour

de sa mort, 401, &
suiv.

VAUCELAS (André
de Cochefilet, comte
de) découvre en Es-
pagne les complots

dans la maison de la
reine, contre la vie de

Henri IV. & lui en don-
ne avis, 166. & *suiv.*

N. 7.

VENDÔME. (César
de Bourbon, duc de)

155. 362. Difficultés à
accomplir son mariage

DES MATIERES. 481

avec mademoiselle de quise de) Enfans
 Mercœur, 63. & *suiv.* qu'elle eut de Henri
 Il accuse Sully de s'op- IV, 23. N. 7. Cha-
 poser à sa légitimation, grin qu'elle donne à
 238. & *suiv.* reconcilié ce prince; son intrigue
 avec Sully & Rosny, avec Joinville, 46. &
 354. 355. Ses craintes *suiv.* N. 15. Son bon
 sur les complots contre mot sur le mariage du
 le roi, 406. prince de Condé, 248.

VENITIENS, alliés N. 27. Elle est impli-
 de la France, 272. se quée dans la conspira-
 joignent à la députa- tion de Ravallac, 387.
 tion faite au roi par & *suiv.* N. 16. Autres
 les princes d'Allema- particularités à cet
 gne assemblés à Hall, égard, 418. 432.

337. 338. V I C, (Dominique
 VENTADOUR, de) 220. Ses projets
 (Anne de Lévis, duc pour la sureté de Ca-
 de) & son épouse se lais, 235.

plaignent de Sully, 43. V I E U V I L L E,
 VERDUN, (M. de) (M. la) 220.
 premier président du VIGUIER, ministre
 Parlement de Toulou- Protestant à Blois. Son
 se, 99. *théâtre de l'Antechrist.*

V E R N E U I L, 272. N. 33.
 (Henri de Bourbon, VILLARNOU, député
 duc de) légitimé, est général des Calvinistes,
 fait évêque de Metz. 76.

Difficultés que le pape VILLARS. (Juliette-
 fait dans cette affaire, Hyppolite d'Estrées,
 81. & *suiv.* Particulari- marquise de) son intri-
 tés sur sa vie, 81 N. gue avec Joinville, 47.
 83. & *suiv.* N. 13.

VERNEUIL, (Cathe- VILLEMONTÉE, par-
 rine Henriette de Bal- tisan nommé du con-
 zac, d'Entragues, mar- seil de régence, 372.

VILLEROY, (Nicolas de Neuville de) ministre d'état, 70. 143. 144. 258. 303. 304. 368. est chargé d'engager Sully à changer de religion, 17. 18. & à apaiser les querelles des grands, 56. & *suiv.* Son opposition à Sully sur les brigues des Protestans, 70. & *suiv.* Lettres réciproques de lui à l'occasion de l'assemblée des Calvinistes à Gergeau, 73. & *suiv.* Maladie qu'il a à Fontaine-bleau, 79. Part qu'il a dans l'affaire de la trêve entre l'Espagne & les Provinces-Unies, 123. & *suiv.* Il favorise la politique espagnole contre les desseins de Henri IV. 170 & *suiv.* qui se défie de lui & lui cache les avis qu'il reçoit sur les complots formés contre sa personne, 180. Ses contestations avec Sully, 221. 222. Ses bonnes & mauvaises qualités, 228. N. 23. réprimandé par le roi pour avoir

soutenu le calomniateur anonyme de Sully, 241. Lettres circulaires qu'il écrit après l'évasion du prince de Condé, 270. 271. Services qu'il rend aux princes d'Epinoy auprès des Etats généraux, 292. Il prévient sa majesté contre Sully sur l'armement de Clèves, 346.

VILLES de sureté accordées aux Calvinistes, 74.

VINTI, Italien 165.

VITRI (Louis de) 220. 408. 409. Services qu'il rend à l'état lors de la mort de Henri le grand, 415.

W.

WIRTBMBERG (Ulric, duc de) rétabli dans son duché, 326.

Y

YVETEAUX. (des) est fait avocat général à Rouen, 233.

Z.

Particularités sur ce
riche partisan & sur
ses enfans, 234. N.

24. & p. 307. 338.

ZAMET (Sébas-
tien) vient confé-
rer avec Sully, au sujet
de mademoiselle des
Essarts, 44. Il avertit
Henri IV. des com-
plots faits contre sa
personne dans la mai-
son de la reine, 166.
& suiv. Différentes det-
tes à lui acquittées 231.

ZAMET. (le jeune)
donne avis à Henri
IV. des complots en
Espagne contre sa per-
sonne, 166.

ZANATA (le car-
dinal) envoyé par l'Es-
pagne féliciter le grand
duc de Toscane, 301.

Fin de la Table du septième Volume.

